



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

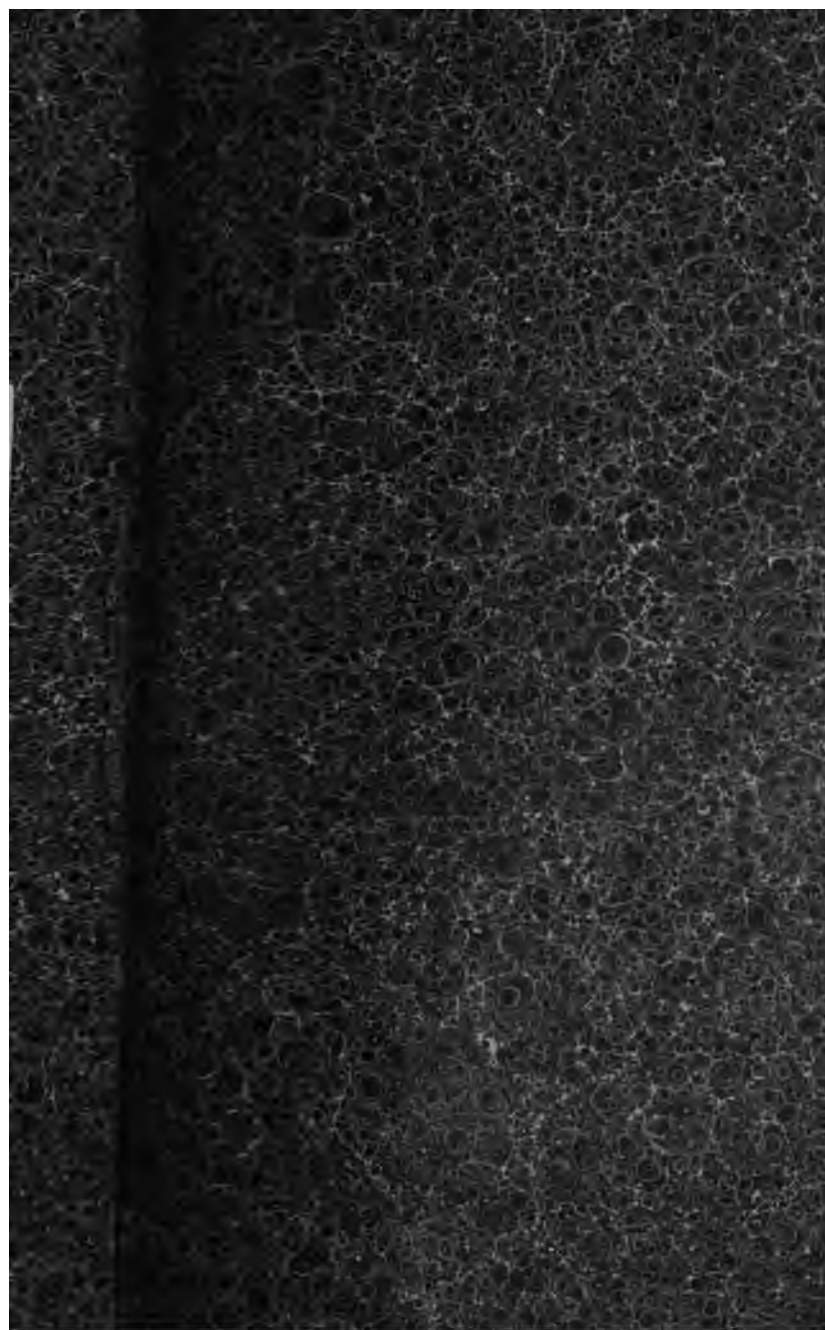
À propos du service Google Recherche de Livres

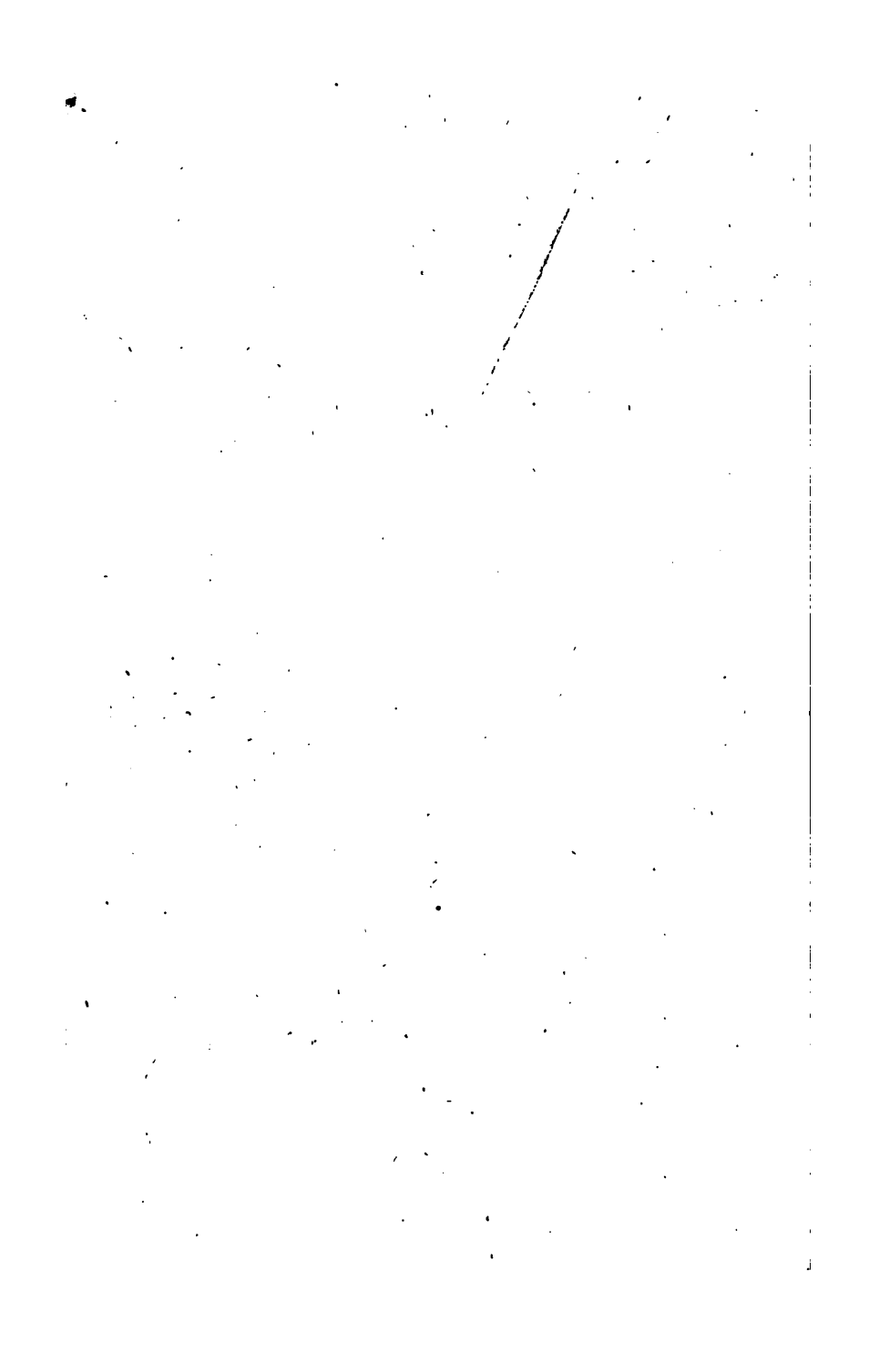
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



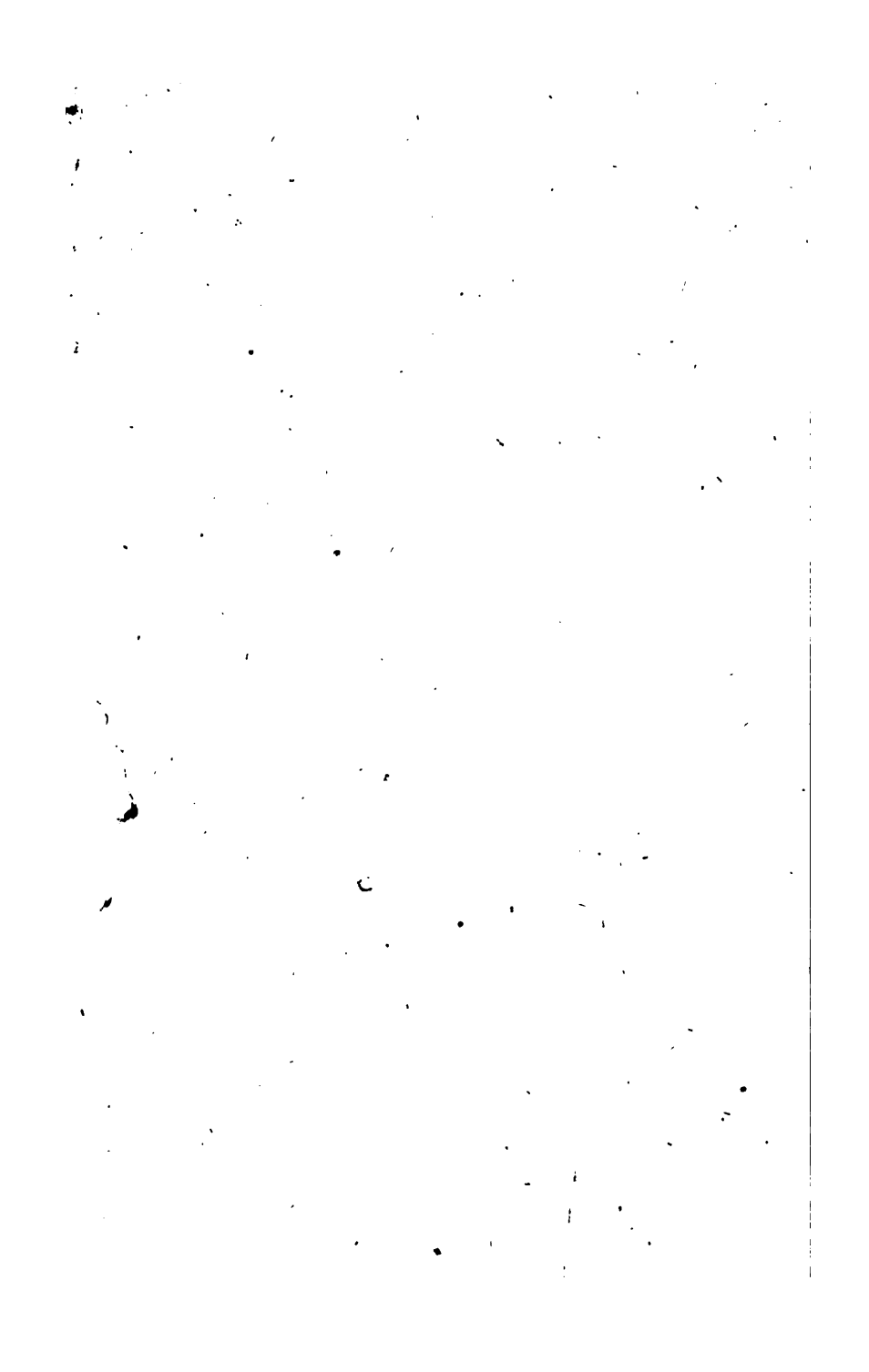
Vet. Fr. III B. 131











BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.



LE

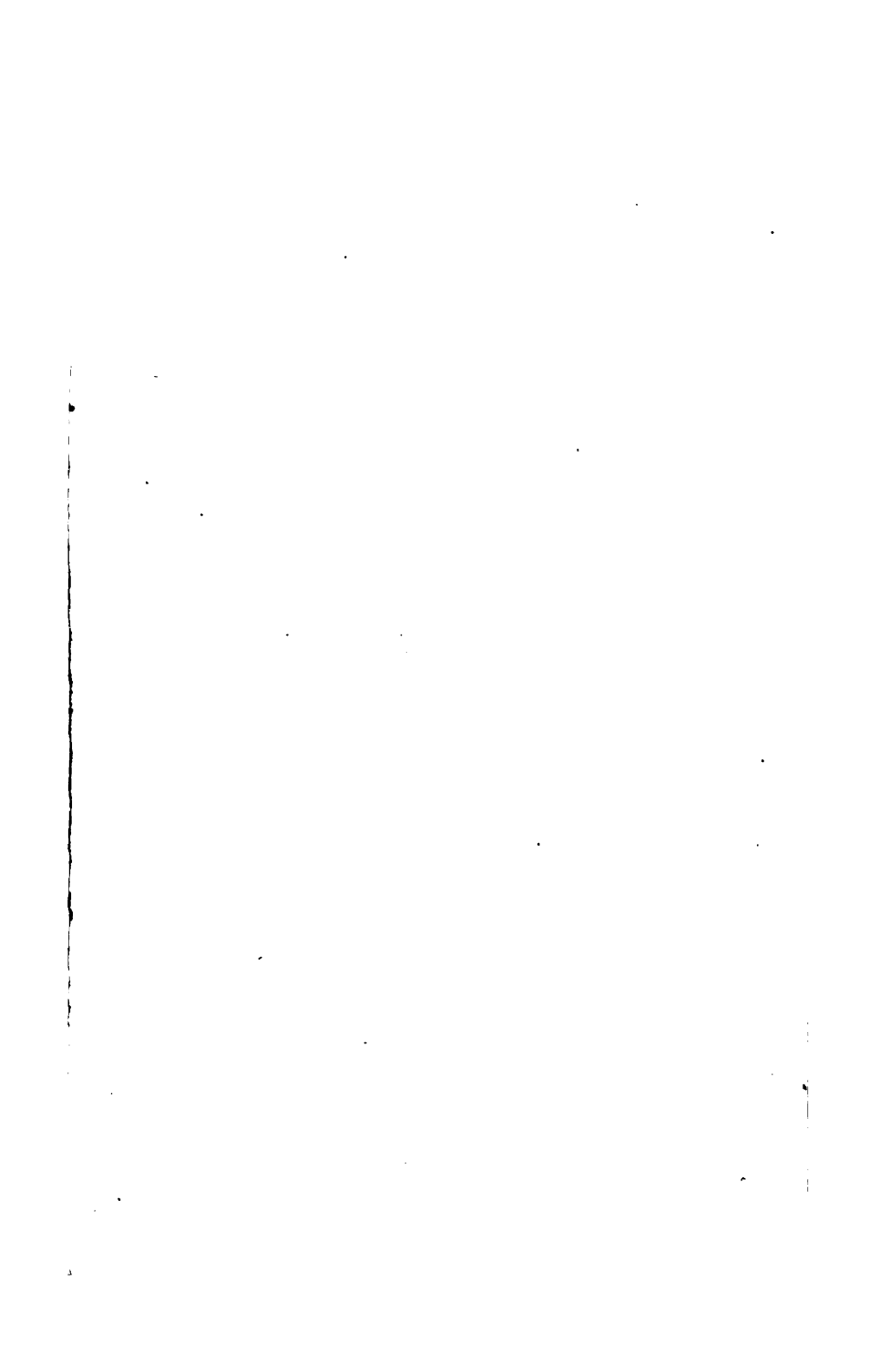
ROBINSON

SUISSE.

II.

4^e TIRAGE.


DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Cermain-en-Laye:





*Nous nous mîmes en devoir d'attacher le petit singe
sur le dos du dogue*

LE
ROBINSON
SUISSE.

Histoire d'une Famille suisse
JETÉE PAR UN NAUFRAGE DANS UNE ÎLE DÉSERTE.

PAR M. WYSS.

Avec la suite donnée par l'auteur lui-même.

NOUVELLE TRADUCTION DE L'ALLEMAND

Par M^{me} Elise Voiart.

3^e édition.

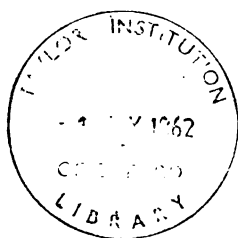
II.



PARIS.

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,
35, quai des Augustins.

1840



LE ROBINSON SUISSE.

XXXVIII. — Travaux domestiques. — Le palanquin. — Le boa.

Nous avons eu tant de peine à récolter nos grains avant les dernières pluies, que nous avons résolu, au lieu de les confier à la terre, sans ordre et au hasard, de préparer un champ qui pût les recevoir tous en même temps, afin qu'ils mûrissent ensemble. Mais comme nos bêtes de somme n'étaient pas encore assez bien habituées au joug pour que nous entreprissions sans inconvénient les travaux préparatoires du labour, je fus obligé de les remettre à un autre moment.

Je m'occupai en attendant de construire à ma femme un métier à tisser. La décadence effrayante de nos vêtements donnait à cette machine un prix immense. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à la mettre en état de fonctionner, encore n'était-elle ni gracieuse ni parfaite; mais il pouvait du moins en sortir un morceau de toile : c'était tout ce dont nous avions besoin. Combien je m'applaudis alors d'avoir dans mon enfance visité souvent les ateliers de nos tisserands, et surpris ainsi quelques-uns de ces secrets de fabrication sans lesquels je ne serais jamais parvenu à mon but ! Dans le dénuement où nous étions de farine de froment pour faire la colle que les tisserands emploient pour enduire les fils de tissage et les empêcher de s'entremêler, j'imaginai d'y substituer la colle de poisson, et je crois pouvoir dire, sans orgueil, que mon procédé vaut mieux que celui des tisserands ; car la colle de poisson conserve une humidité que la colle ordinaire n'a point, et l'on peut, en l'employant, tisser aussi bien dans un endroit élevé et sain, que dans les caves où les tisserands, de temps immémorial, se croient obligés de s'enfermer.

J'ai déjà dit comment de cette colle, j'avais fait des carreaux de vitres, peu propres il est vrai à garnir des fenêtres exposées à la pluie, mais excellents pour les nôtres, qui en raison de leur profonde embrasure étaient à l'abri de toute humidité extérieure.

Ces deux premiers succès m'encouragèrent, et je résolus de tenter une nouvelle entreprise, ou, pour parler poétiquement, d'ajouter un troisième fleuron à ma couronne industrielle. Mes petits cavaliers me tourmentaient depuis long-temps pour avoir des selles et des étriers : nos bêtes de somme avaient besoin de jougs et de colliers. Je me mis

à l'œuvre, et je me fis bourrelier-sellier, comme je venais d'être verrier. Les peaux de kangourous et de chiens de mer fournirent le cuir qui m'était indispensable, et je convertis en bourre le crin végétal que nos pigeons des Moluques nous avaient fait connaître. Mais comme à la longue cette mousse aurait pu s'aplatir et devenir dure sous le cavalier, je donnai commission à mes fils de la friser en la tordant en corde à plusieurs brins au moyen d'une manivelle; on la laissa pendant quelque temps dans cet état pour lui faire prendre le pli convenu, puis on la détordit, et nous en obtinmes ainsi une espèce de crin frisé et aussi élastique que celui du cheval. Nous eûmes en peu de temps des selles, des étriers, des sangles, des brides, des courroies de toute espèce, des colliers et des jougs mesurés sur la force de chacun des animaux à qui ces divers objets étaient destinés.

Cependant le buffle et le taureau, qui devaient avoir la plus belle part dans ces ornements, s'en montraient assez peu jaloux, et sans les anneaux de fer qu'ils portaient au nez, et dont nous nous servions pour les guider, nous ne serions jamais parvenus, je pense, à leur faire prendre le collier ou à supporter un joug. Nous y réussîmes cependant; mais au lieu de les atteler par les cornes, comme on a coutume de le faire en Allemagne et en France, j'adoptai la méthode des Italiens qui leur placent le joug sur le cou. En effet, il me sembla que c'était moins du front que des épaules que les bœufs peuvent tirer, et nos labours se firent assez heureusement pour me faire croire que je ne m'étais point trompé.

Ces travaux n'étaient pas encore entièrement terminés, quand nous reçûmes, comme l'année précédente, la visite d'un banc de harengs. Nous nous étions trop bien trouvés, pendant la saison des pluies, de la pêche abondante que nous avions faite, pour la laisser cette année.

Les harengs furent suivis des chiens de mer que nous accueillîmes aussi bien : leurs vessies et leurs peaux nous étaient devenues trop précieuses depuis que nous avions appris à en tirer parti, pour que nous les négligeassions. Nous en tuâmes de vingt à vingt-quatre de différente grosseur : la peau, la graisse, tout fut mis à profit; il n'y eut que la chair dure et pesante que nous abandonnâmes aux écrevisse du Ruisseau du chacal.

Cependant cette série de travaux sédentaires ne satisfaisait pas l'humeur aventureuse de mes jeunes gens, et ils me

demandaient avec instance de leur permettre une chasse en campagne. Je l'ajournai encore, et la remis après un autre ouvrage que je méditais depuis long-temps, et dont nous sentions tous les jours de plus en plus le besoin. Je veux parler de la fabrication de corbeilles et de paniers qui devenaient indispensables à notre bonne ménagère pour recueillir des graines, des fruits, des racines, et les rapporter commodément à l'habitation. Nos premiers essais furent au-dessous du médiocre, et nous n'obtinmes d'abord que de grossiers mannequins tous propres seulement à mettre des pommes de terre, mais nous nous perfectionnâmes peu à peu, et quand nous nous jugeâmes assez habiles, nous employâmes les joncs d'Espagne qui avaient coûté si cher à notre pauvre Rudly ; nous en fîmes des corbeilles à anses, et des paniers qui répondaient assez bien à notre attente ; c'étaient des meubles précieux pour nous : peut-être n'avaient-ils pas toute la grâce et toute la finesse que des mains plus habiles auraient pu leur donner, mais ils étaient solides et légers ; ces deux conditions étaient les premières pour nous.

Mes fils avaient fait une sorte de corbeille pour mettre des racines de manioc ; en vrais espiègles, ils y mirent le petit Fritz, et Rudly et Ernest ayant passé deux bambous par les deux anses de la corbeille, se mirent à courir, emportant avec eux le petit garçon qui criait de toutes ses forces : les espiègles ne s'arrêtèrent qu'au Pont de famille.

Frédéric, qui les regardait faire, se retourna vers moi en disant : Cela me donne une idée, papa ! si, pendant que nous sommes en train, nous pouvions faire une litière de roseaux pour notre bonne mère, peut-être cela l'engagerait-il à partager plus souvent nos excursions lointaines.

— En effet, repris-je, une litière serait un moyen de voyager au moins aussi commode que le dos de notre grison, et plus doucement que dans la charrette.

Tous mes enfants accueillirent cette idée avec des transports de joie. Mais ma femme nous fit observer en riant qu'elle aurait probablement assez mauvaise grâce, assise dans un panier, au milieu de nos caravanes. Je la tranquillisai en lui promettant de donner à la litière une autre forme que celle de nos corbeilles.

— Nous t'en ferons, lui dis-je, un palanquin à la manière des Persans ou des colons d'Amérique.

— Merci, reprit immédiatement maître Ernest. Un pa-

lanquin suppose nécessairement des esclaves pour les porter, et alors gare à nos épaules !

— Soyez en paix, mes enfants, répondit la bonne mère ; je ne vous prendrai jamais pour mes esclaves, et si je consens à m'embarquer un jour dans la machine que vous projetez, ce ne sera que quand vous aurez trouvé le moyen de la faire porter par des épaules plus larges et plus fortes que les vôtres.

— En vérité, dit Rudly, nous sommes embarrassés pour bien peu de chose : n'avons-nous pas le buffle et le taureau ? Maître Orage, mon serviteur, fera tout ce qu'on exigera de lui, et je vous réponds d'avance de sa bonne volonté.

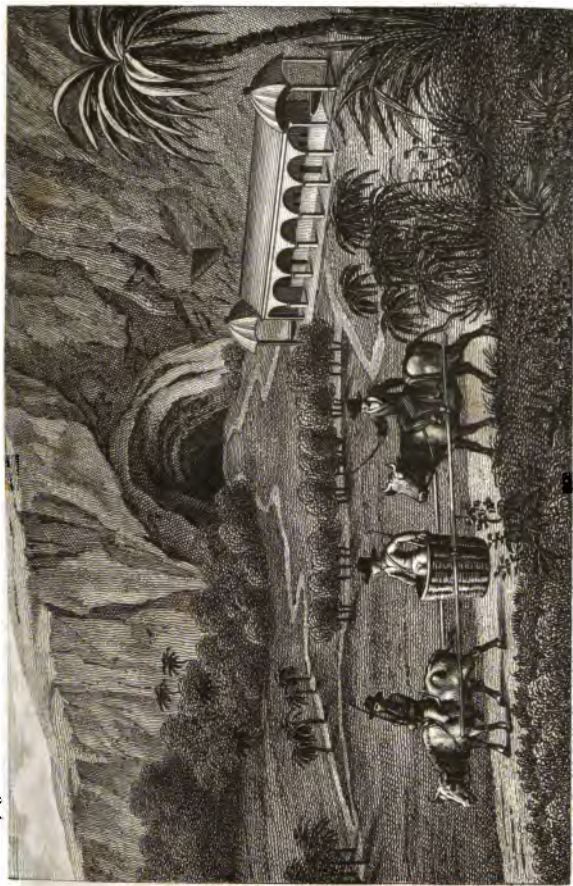
Je goûtai assez cette idée, et j'en fis compliment à notre étourdi, qui n'avait pas coutume d'en rencontrer toujours d'aussi justes ni d'aussi applicables.

On s'occupa aussitôt de réaliser le projet de palanquin. On amena les deux animaux. Rudly et le petit Fritz, qui les gouvernaient d'habitude et dont ils entendaient très-bien la voix, furent chargés de leur faire comprendre autant qu'ils le pourraient ce qu'on attendait d'eux. Les patientes bêtes se prêtèrent volontiers à la cérémonie : on remplaça leurs harnais ordinaires par un système de cordes et de courroies destinées à suspendre à leurs flancs aussi bien que possible deux brancards, lesquels supportaient entre eux un grand panier oblong, où se plaça d'abord Ernest pour en faire l'essai, et qui fut immédiatement décoré du nom de palanquin. Rudly monta sur l'Orage, qui était attelé en tête, petit Fritz sur Broum qui supportait l'autre partie, et à leur commandement les deux porteurs se mirent en marche. Les premiers pas se firent assez bien : le panier, doucement balancé, ressemblait presque à une voiture de luxe suspendue sur des ressorts en acier. Mais ce n'était pas précisément une partie de plaisir et une promenade en carosse que maître Rudly avait voulu procurer à son frère ; c'était un mauvais tour qu'il avait eu intention de lui jouer. Aussi, à un signal convenu entre Fritz et lui, les deux malins cavaliers fouettèrent leurs montures ; celles-ci se mirent au galop, et alors commença pour le pauvre Ernest une espèce de supplice aussi nouveau que grotesque, qui consistait à le faire danser sur la claie à chaque saut des deux porteurs. La plaisanterie était violente, mais elle était sans danger ; aussi nous fut-il impossible de faire rien autre chose que de rire en voyant le flegmatique Ernest ainsi ballotté.

— Holà ! holà ! criait-il aux conducteurs ; holà ! arrêtez !

Tome 2 page.

LE PALANQUIN



Le panier doucement balancé, ressemblait presque à une voiture de luxe.



Ceux-ci faisaient la sourde oreille, et le pauvre patient fut obligé d'endurer le supplice pendant tout le temps qu'il fallut pour traverser au galop l'espace qui nous séparait de la Rivière du chacal. On conçoit facilement et sa colère et les reproches qu'il fit à ses frères, en sautant sur le sable, et la querelle aurait peut-être été plus loin si je ne fusse intervenu à temps. Mais ce ne fut qu'un nuage dont la paix domestique ne fut point troublée ; je réprimandai Rudly, et cette satisfaction suffit si bien au pacifique Ernest, que je le vis un instant après aider son frère à dételer le buffle, et le conduire avec lui à l'écurie. Il vint même chercher une poignée de sel pour régaler l'animal, instrument innocent de la mystification dont on l'avait fait la victime. Nous les laissâmes pour retourner à notre fabrication de paniers. Mais nous avions à peine recommencé à travailler, que Frédéric, dont l'œil perçant faisait toutes les découvertes lointaines, se leva tout-à-coup, et comme effrayé par un nuage de poussière qui s'élevait de l'autre côté de la rivière dans l'avenue de Falkenhorst : Il doit y avoir là, dit-il, quelque animal d'une taille et d'une force peu ordinaire, à en juger par la poussière qu'il soulève. Au surplus, il marche visiblement dans notre direction.

— Je ne saurais imaginer ce que ce peut être, lui répondis-je, car nos gros animaux sont paisiblement à l'écurie où ils se reposent de la tentative du palanquin.

— Ce sont tout bonnement, reprit ma femme, deux ou trois moutons, ou peut-être encore notre truie qui recommence ses fredaines en se vautrant dans le sable.

— Non, non, répliqua vivement Frédéric, c'est quelque chose d'extraordinaire, j'aperçois des mouvements. L'animal se roule et se déroule alternativement pour avancer. Je vois les anneaux qu'il forme ; tenez, le voici qui se dresse ; on dirait un mât qui s'élève dans la poussière. Il avance, il s'arrête, il marche, mais je ne distingue ni pieds ni jambes.

Ma femme était effrayée de la description que lui donnait son fils. Je courus chercher une lunette d'approche que nous avions sauvée du vaisseau, et je dirigeai ensuite mes regards du côté où s'élevait la poussière.

— Je le vois clairement, dit encore Frédéric, c'est un animal dont le corps est verdâtre. Qu'en pensez-vous, mon père ?

— Que nous devons tous et sans perdre de temps, faire

retraite et nous retrancher dans notre grotte, après en avoir bien clos les ouvertures.

— Mais que croyez-vous donc ?

— Que c'est un serpent. Bien plus, j'en suis sûr.

— Eh bien ! alors, à la bataille ! je ne serai pas le dernier à lui dire un mot, notre artillerie va nous servir.

— Je l'espère aussi, mais ce ne sera pas en champ clos, comme tu sembles y compter. Le serpent est un ennemi trop bien défendu par sa structure pour que nous puissions lutter avec lui autrement qu'après nous être mis en sûreté.

Frédéric parut peu satisfait de ma prudence. Nous nous hâtâmes néanmoins de gagner l'intérieur de la grotte, afin de nous y préparer à bien recevoir l'ennemi. C'était un boa, je ne pouvais plus en douter, et il s'avancait si vite qu'il était déjà trop tard pour songer à enlever les planches du pont, et mettre ainsi la Rivière du chacal entre lui et nous. Nous suivions tous ses mouvements, nous le voyions avec effroi dérouler le long du rivage ses énormes anneaux. De temps en temps, la partie antérieure du reptile s'élevait au-dessus du sol de quinze à vingt pieds, sa tête se tournait lentement à droite à gauche, comme pour examiner les lieux ou chercher une proie; une langue à triples dards jaillissait vivement de ses mâchoires entrouvertes. Il passa le pont et se dirigea directement vers la grotte. Nous avions barricadé de notre mieux la porte et toutes les ouvertures, et nous nous tenions retirés dans le colombier, dans lequel nous avions pratiqué une issue intérieure et qui nous fut très-utile dans cette circonstance. Le doigt sur la détente de nos fusils, dont nous avons passé le canon à travers le treillis qui fermait le colombier, nous demeurions attentifs aux mouvements de l'ennemi, le silence le plus profond régnait parmi nous : c'était le silence de la terreur.

Cependant le boa en avançant sentit instinctivement le voisinage de l'homme, et nous pûmes remarquer dans sa démarche une sorte d'hésitation. Il se traîna encore quelque temps, et soit par hasard, soit qu'il commençât à redouter quelque chose du lieu où il remarquait peut-être du changement, il vint s'étendre droit au-devant de notre grotte, à trente pas environ de l'ouverture. Il y était à peine, qu'Ernest, plus par peur que par un sentiment d'ardeur belliqueuse, pressa la détente de son fusil, et donna aussitôt, avant qu'il en fût temps, un faux signal. Rudly et Fritz l'imitèrent; ma femme elle-même, à qui le danger avait

donné un courage au-dessus de son sexe, et qui s'était armée comme nous, tira également son coup.

Le monstre se releva; mais soit qu'aucun des coups n'eût porté, soit que l'enveloppe d'écaille dont il était armé eût été impénétrable à la balle, il ne nous parut pas qu'il eût reçu aucune blessure. Frédéric et moi nous tirâmes alors, mais sans être plus heureux, car nous vîmes le serpent se replier et glisser avec une rapidité incroyable vers le marais des canards, où il disparut dans les roseaux.

Une exclamation générale accompagna cette disparition. C'était un poids énorme dont nous nous sentions déchargés; la présence du monstre nous oppressait. Nous recommençâmes à parler : tout le monde voulait alors avoir bien tiré; mais ce qui était sûr, c'est que, si nous avions tous été adroits, l'ennemi avait encore été plus habile ou plus fort que nous, car il était sorti du combat sans blessure. Nous nous trouvâmes tous d'accord sur ses immenses proportions; mais il n'en fut pas de même des couleurs de sa robe; chacun brodait là-dessus au gré de son imagination. Je laissai mes enfants suivre leur dissertation pour ramener toutes mes pensées sur la difficulté de notre position. Le voisinage du boa me jetait dans la plus grande inquiétude, car je ne prévoyais nul moyen de nous en rendre maîtres, et nos forces réunies étaient bien faibles contre celles d'un tel ennemi. Je donnai en attendant, comme une consigne expresse, l'ordre à toute la famille de rester dans la grotte, et je défendis d'ouvrir la porte sans ma permission préalable.

XXXIX. — L'âne et le serpent.

La peur de notre terrible voisin nous tint pendant trois jours assiégés dans notre retraite : ce furent trois longs jours d'alarmes et d'angoisses, durant lesquels je ne souffris pas la moindre infraction à la règle que j'avais établie : le service intérieur de la grotte était la seule considération qui pût me faire relâcher quelquefois de ma sévérité, et encore nous bornions-nous alors à quelques pas en avant de l'ouverture, ou jusqu'au réservoir de la fontaine.

Le monstre ne donnait plus aucun signe de sa présence, et nous aurions pu croire qu'il avait disparu, soit en traversant le marais des canards, soit au moyen de quelque passage inaperçu dans le rocher, si l'inquiétude et l'agitation qui régnaient toujours parmi nos volailles aquatiques ne nous eussent assurés de sa présence. Nous les voyions tous

les soirs, à l'approche de la nuit, prendre leur volée du côté du rivage, et se diriger, en poussant des cris aigus, vers l'île du requin, où ils allaient chercher un asile plus sûr que celui de l'étang.

Cependant mon embarras croissait tous les jours davantage, et l'immobilité de l'ennemi ne faisait que rendre notre position plus triste encore, en nous laissant tout le loisir de l'envisager. Nous étions trop faibles pour nous mettre en campagne et marcher droit au marais des canards. Une telle expédition nous aurait coûté la vie de l'un ou de plusieurs des nôtres. Nos dogues étaient aussi impuissants que nous, et c'eût été sacrifier inutilement nos bêtes de somme, que de les exposer seulement un instant. D'un autre côté, les provisions diminuaient sensiblement, car la saison n'était pas encore assez avancée pour que nous eussions pu rentrer nos richesses d'hiver. En un mot, nous étions dans la position la plus déplorable, quand le Ciel vint à notre aide. L'instrument dont il se servit pour nous sauver fut notre pauvre vieux grison; et cette bonne et patiente bête devint l'holocauste de notre salut.

Tout le foin que nous avions momentanément en réserve pour nos bestiaux diminuait d'une manière effrayante; il fallait nourrir la vache, car elle contribuait à assurer notre subsistance, il fallait prendre un parti à l'égard des autres animaux; en conséquence je résolus de leur donner la liberté, et de les laisser pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Quelque inconvénient qu'il pût y avoir à prendre cette mesure, il était toujours moindre que celui de nous voir tous mourir de faim, enfermés dans la grotte. Il me sembla que l'autre côté de la rivière leur offrirait, avec les moyens de se nourrir, une sûreté assez grande, tant que le boa resterait enseveli dans les roseaux. Je ne voulus pas prendre pour cette migration le chemin ordinaire du Pont de famille, je craignais d'éveiller l'ennemi. Je pensai à l'endroit où nous avions traversé pour la première fois la rivière, et je décidai que le passage s'y effectuerait encore. Nous devions attacher l'un à l'autre tous nos animaux: Frédéric, le plus hardi et le plus brave de nos compagnons, devait mener la tête, monté sur l'onagre, tandis que je dirigerais la marche et que je prendrais garde à ce qu'elle s'effectuât en bon ordre. J'avais recommandé à mon fils, au premier signe que l'ennemi donnerait de sa présence, de fuir à toute bride vers Falkenhorst. Quant à nos animaux, je laissais à la Providence le soin de veiller sur eux et de les sauver. Pour

moi, je me proposais de me poster sur une roche qui dominait la Baie aux canards, pour tâcher d'y découvrir le boa, et, en cas d'attaque de sa part, me retirer dans la grotte, où une décharge bien dirigée nous débarrasserait de lui.

Je fis donc d'abord charger toutes les armes, mes plus jeunes fils furent placés en vedettes dans le colombier, avec ordre d'observer les mouvements de l'ennemi, et pendant ce temps nous commençâmes, Frédéric et moi, à disposer nos bêtes dans l'ordre que j'ai dit ci-dessus, mais un peu de malentendu dans cette opération vint faire échouer tous mes plans. Ma femme, qui se tenait à la porte, n'attendit pas le signal, et elle ouvrit avant que tous les animaux fussent attachés; l'âne, à qui trois jours de repos et de bonne nourriture avaient rendu une force et une énergie bien au-dessus de son âge, fut si heureux de voir un rayon de jour pénétrer dans l'obscurité de la grotte, qu'il s'élança aussitôt, partit comme un trait, et fut dans la campagne avant que nous ayons eu le temps de le retenir. C'était un spectacle comique que de voir les gambades qu'il faisait. Frédéric, qui était monté sur son onagre, voulait courir après lui pour le ramener; mais comme l'âne avait pris la direction du marais, j'arrêtai mon fils, et nous nous contentâmes de rappeler le grison par tous les moyens de persuasion possibles. Nous l'appelâmes par son nom, nous essayâmes de la corne dont nous nous servions pour donner au bétail le signal des repas; mais tout fut inutile : le baudet indocile ne songeait qu'à jouir de sa liberté; et comme s'il eût été poussé par quelque fatalité, il avançait toujours en gambadant vers le Marais des canards. Mais quel frisson parcourut tous nos membres en voyant tout à coup l'horrible serpent sortir des roseaux ! il éleva sa tête à huit à dix pieds environ au-dessus du sol, brandit sa langue à double dard, puis il s'allongea soudain dans la direction de l'âne. Le pauvre grison comprit alors sa faute : il se mit à fuir et à braire, mais ni ses hi ! han ! ni ses jambes ne purent rien contre le terrible ennemi, en moins de rien il fut saisi, enlacé, et comme écrasé dans les anneaux énormes dont le monstre l'entoura.

Ma femme et mes fils poussèrent tous ensemble un cri d'effroi, et nous nous retirâmes en hâte dans la grotte, d'où nous pûmes voir l'horrible combat qui s'engageait entre l'âne et le boa. Mes enfants voulaient faire feu et délivrer, disaient-ils, par une décharge bien entendue, le baudet notre serviteur. Je les en empêchai,

— Que ferez-vous, leur dis-je, avec votre mousqueterie? Le boa est trop occupé de sa proie pour se laisser effrayer et l'abandonner; d'un autre côté, si vous êtes assez adroits pour le blesser, qui vous répond que vous ne deviendrez pas alors les victimes de sa fureur? La perte de notre âne est un malheur sans doute; mais elle nous sauvera d'un plus grand, je l'espère. Restons ici, où nous sommes en sûreté, et l'ennemi ne tardera pas à tomber en nos mains, sans force et sans défense. Attendons seulement qu'il ait englouti dans son estomac la proie qu'il étouffe maintenant.

— Mais, dit alors Rudly, nous avons sans doute longtemps à attendre, car ce vilain serpent ne va pas avaler tout d'un coup notre pauvre baudet; ce sera horrible de le voir déchirer.

— Non, le serpent ne déchire pas sa proie, les dents dont il est armé ne servent qu'à la saisir, et quand il l'a étreinte, il l'avale d'un seul morceau.

— Comment, demanda alors le petit Fritz d'une voix éteinte par la terreur, un serpent peut-il avaler sa proie d'un seul morceau? Celui-ci est-il venimeux?

— Non, lui répondis-je, le boa n'est pas venimeux; mais il m'en est pas moins terrible. Il est doué d'une force étonnante, et quand il s'est rendu maître d'un animal, quelle que soit la force de celui-ci, il l'écrase, il broie ensemble les os et la chair, et il ensevelit tout dans son ventre.

— C'est impossible, répliqua Rudly; jamais ce boa ne parviendra à briser les os de notre âne, et à l'engloutir dans son gosier; car il est plus gros que lui.

— Impossible! ajouta alors Frédéric; regarde, tiens, le monstre est déjà en besogne; ne vois-tu pas comme il écrase et torture notre pauvre serviteur? ne vois-tu pas comme il le façonne à la dimension de son gosier pour l'y faire passer, comme nous ferions d'une bouchée de pain.

En effet, le boa procédait avec une hideuse ardeur aux apprêts de son repas. Ma femme, effrayée, ne voulut pas assister plus long-temps à cette scène douloureuse, elle se retira au fond de la grotte avec le petit Fritz, qu'elle craignait d'habituer trop tôt à l'image du carnage. Je fus content de cette précaution, car le spectacle devenait de plus en plus horrible, et c'est à peine si je pouvais le supporter moi-même. L'âne était mort, nous avions entendu ces derniers hi! han! à demi-étouffés par les étreintes du boa, et nous pouvions entendre distinctement le craquement de ses os. Le monstre, pour se donner plus de force, avait

enroulé sa queue autour d'un quartier de roc qui donnait à ses étreintes la force du levier, et nous le voyions pétrir comme une pâte molle et souple cette masse de chair devenue informe, et dans laquelle il n'était plus possible de reconnaître qu'une seule partie, c'était la tête, toute dégouttante de sang et hideuse de blessures.

Quand le monstre jugea sa préparation suffisante, il se disposa à jouir, pour ainsi dire, de sa victoire, et à engloutir la proie qu'il s'était apprêtée. Il plaça devant lui la masse informe qu'il venait de triturer; puis s'étendant par terre de toute la longueur de son corps, il donna à ses mâchoires une distension énorme, et après avoir arrosé d'une bave visqueuse son hideux repas, il commença à l'avalir. Il saisit l'âne par les pieds de derrière, puis petit à petit, à force d'efforts, nous vîmes les restes de notre pauvre grison s'ensevelir successivement dans l'œsophage du serpent. Celui-ci s'arrêtait de temps en temps, et on eût dit, à le voir, qu'il y avait pour lui dans cette action au moins autant de travail que de plaisir; mais la bave qu'il répandait à flots, et dont il couvrait sa proie, venait rendre l'opération plus facile. Néanmoins nous remarquions que, plus elle avançait, plus l'animal perdait de ses forces et de son énergie; si bien que, quand il arriva à la tête de l'âne qu'il avait oublié de broyer comme le reste, il se trouva irrésistiblement arrêté, et se laissa tomber dans un état complet de torpeur.

Cette opération avait été fort longue, car elle avait commencé à sept heures du matin, et à midi elle était à peine terminée; quand je vis l'animal dans cet état d'immobilité complète:

— En avant, mes enfants! en avant à présent! dis-je alors à mes fils; nous pouvons, si nous voulons, nous rendre maîtres du géant.

Je sortis de la grotte aussitôt, mon fusil tout prêt à partir. Frédéric me suivit de près: Rudly aussi; mais Ernest, naturellement plus timide, restait en arrière. Je crus prudent de ne pas faire semblant de m'en apercevoir; car il pouvait y avoir du danger à forcer cet enfant à approcher plus près qu'il ne voulait d'un ennemi dont l'aspect était encore formidable. Fritz et sa mère restèrent dans la grotte.

En approchant, je reconnus que mes conjectures sur la nature de l'animal ne m'avaient point trompé, et que c'était bien en effet le serpent géant ou le boa des naturalistes. Il releva la tête de mon côté, et après m'avoir lancé un regard de colère impuissante, il la laissa retomber.

Nous nous arrêtâmes à vingt pas environ, et nous tirâmes ensemble, Frédéric et moi ; nos deux coups portèrent dans le crâne de l'animal, mais il n'était pas encore mort, et ses yeux s'allumaient comme d'un dernier sentiment de rage. Deux coups de pistolet, tirés de plus près, vinrent l'achever ; nous vîmes soudain les anneaux de sa queue se dérouler sur le sable, et il s'étendit devant nous comme une poutre énorme. Cependant Rudly voulut aussi sa part de la victoire, et s'approchant du monstre, il lui tira dans le corps et à bout portant un coup de pistolet. Cette décharge produisit dans le corps du serpent une sorte de commotion galvanique : sa queue se redressa et vint frapper le pauvre garçon qu'elle jeta par terre, et qui en fut heureusement quitte pour la peur.

Nous entonnâmes aussitôt un chant de victoire ; et nous le fîmes avec tant d'ardeur, qu'Ernest, Fritz et leur mère furent bientôt auprès de nous.

— Quel bruit vous faites ! me dit-elle encore toute saisie de terreur, on dirait une bande de sauvages après un combat à mort....

— C'était bien, en effet, un combat à mort, répliquai-je, et certes nous pouvons bien nous réjouir après une victoire comme celle-ci ; elle nous sauve d'un assez grand danger, ce me semble. Mais ce n'est pas à nous qu'elle appartient, c'est à Dieu qu'il faut en reporter l'honneur ; c'est à lui que nous devons encore une fois la vie.

— Pour moi, dit Frédéric, je dois avouer que depuis trois jours je me suis trouvé dans de singulières pensées de crainte et d'angoisse. Enfin nous respirons ; mais nous devons bien quelque peu de reconnaissance à notre pauvre grison ; il s'est dévoué pour nous comme autrefois Curtius pour le salut du peuple romain.

— Ainsi, reprit Ernest, les choses que l'on prise le moins dans le monde deviennent souvent les plus utiles.

— Pauvre cher âne ! ajouta le petit Fritz d'un air triste et d'une voix plaintive, nous n'irons plus à cheval avec lui....

— C'est vrai, mon enfant ! reprit sa mère, nous devons le regretter comme un bon et utile serviteur ; mais si notre salut ne devait s'acheter qu'au prix de l'un de nos animaux, remercions le ciel d'avoir bien voulu choisir notre âne, car c'était celui dont nous pouvions nous passer le mieux : il était déjà vieux, et il est probable qu'avant peu de temps nous aurions été obligés de nous en défaire. Le dragon n'a

fait qu'avancer sa mort de quelques mois; mais sa fin n'en a pas été moins horrible.

Fritz remarqua l'expression nouvelle que sa mère venait d'employer pour désigner le boa.

— Maman, dit-il, vient d'appeler ce monstre un dragon : est-ce un dragon comme ceux qui vivaient autrefois en Suisse ?

— Voilà, répondis-je, une belle remarque pour une petite tête. Les dragons dont parlent les chroniques et les vieilles chansons nationales de nos montagnes, n'ont jamais existé que dans l'imagination des poètes qui les ont chantés. Leurs ailes sont une fable, et elles s'expliquent tout naturellement par la vitesse dont le boa, que nous avons ici devant nous, vient tout à l'heure encore de nous donner des preuves.

— Mais, reprit encore le petit Fritz, mange-t-on les serpents ? Dans ce cas, nous aurions là une belle provision de chair pour une semaine.

— Oh ! fi ! répondit toute la famille unanimement avec l'expression du dégoût.

— Je crois qu'il vaut mieux songer à l'empailler, dit Frédéric.

— Oui, ajouta Rudly, c'est cela, et nous le mettrons devant la porte de la grotte, afin qu'il en éloigne toutes les bêtes dangereuses qui voudraient en approcher.

— Mais il pourrait bien en éloigner aussi nos animaux domestiques, reprit encore l'ainé. Sa place est dans notre bibliothèque, où il figurera très-bien à côté des branches de corail et des coquillages curieux que nous avons rassemblés.

— Dis donc encore, continua Ernest en riant, et du ginseng, l'herbe sacrée des Chinois.

Je reprochai au savant l'espèce de dédain avec lequel il semblait traiter notre musée naissant, et tandis que je m'évertuais à prouver que les plus riches et les plus belles collections avaient dû commencer comme la nôtre, la mère me rappela à la question qu'avait soulevée le petit Fritz, en demandant si l'on pouvait manger la chair de serpent.

— Le boa, lui dis-je, n'est pas venimeux, et quand même il le serait, il n'y aurait encore aucun danger à s'en nourrir. On mange le serpent à sonnettes qui est le plus venimeux de tous les reptiles, et les Sauvages ne font nulle difficulté de se nourrir des animaux qu'ils ont tués avec des flèches empoisonnées.

— C'est égal, reprit la mère, je n'aurais jamais ce courage-là.

— Préjugé! et je t'assure, moi, que je n'hésiterais guère à manger une tranche de boa, si c'était la seule nourriture que j'eusse, bien que pourtant je préférasse de beaucoup à ce mets de sauvage une nourriture un peu plus en harmonie avec nos habitudes.

L'occasion était excellente pour faire à mes fils une leçon d'histoire naturelle sur les serpents, et je répondais avec grand plaisir à toutes les questions qu'ils m'adressaient à cet égard. Je leur racontai comment des cochons, abandonnés un jour sur la côte d'une île de l'Amérique du Nord, tellement infestée de serpents à sonnettes qu'on n'osait en approcher, l'en avaient complètement débarrassée.

Ernest voulut savoir s'il était vrai que ce serpent jouit de la faculté qu'on lui prête de charmer les oiseaux qui volent au-dessus de lui et de les tuer de son souffle.

— Des hommes très graves, lui répondis-je, ont paru partager cette opinion; mais il est probable que tout le charme du serpent à sonnettes consiste à frapper de terreur les oiseaux qui s'élèvent au-dessus de lui, et que dans sa prétendue fascination son haleine ne joue aucun rôle. D'ailleurs, ajoutai-je, on trouve en Afrique un oiseau qu'on appelle l'*Oiseau secrétaire*, à cause d'une plume qu'il porte à l'oreille, comme font certains écrivains, et qui fait des serpents une assez grande consommation pour démentir le pouvoir de fascination qu'on distribue gratuitement à ceux-ci.

J'expliquai ensuite à mes petits auditeurs la disposition du poison que portent avec eux les serpents venimeux.

— Ce sont, leur dis-je, deux petites vessies suspendues à la mâchoire supérieure, et auxquelles correspondent deux dents inférieures, longues et pointues, qui ont la faculté de rester enfouies dans les gencives ou d'en sortir au gré de l'animal : quand il veut mordre ou seulement saisir, il ne s'en sert point; mais quand il veut blesser à mort, il les dresse, leurs pointes percent les vessies empoisonnées; le venin se répand alors dans une espèce de rainure qui se trouve au milieu de la dent, et il passe de là dans la blessure que vient ouvrir cette même dent sur la proie du reptile.

Je parlai encore du serpent à lunettes, que les jongleurs indiens dressent à la danse, et dont ils font un grand sujet d'admiration pour les populations ignorantes auxquelles ils

s'adressent. Je déroulai, en un mot, tout ce que j'avais de science sur les serpents gros ou petits, dangereux ou peu nuisibles. Cette leçon, dont le plus grand mérite était dans la présence du boa, fut bien accueillie par mes petits garçons ; mais comme elle n'aurait vraisemblablement pas le même attrait pour mes jeunes lecteurs, qui n'ont sans doute jamais rencontré de boa que dans les ménageries ambulantes, je laisserai la leçon de côté pour reprendre l'histoire de nos aventures.

XL. — Le boa empaillé. — Le savon. — La grotte de cristal.

Après les trois jours d'angoisses que nous venions de passer enfermés dans la grotte, nous goûtions le plaisir de respirer librement ; c'était une seconde délivrance, presque aussi importante que celle du naufrage. On ne sent jamais si bien le bonheur de vivre, qu'après un danger auquel on pouvait succomber.

Cependant il fallait songer à en finir avec le boa. J'envoyai Frédéric et Rudly à la grotte, avec la commission d'en ramener les deux buffles. Je restai seul avec Ernest et le petit Fritz, pour garder le boa et le défendre contre les oiseaux de proie qui commençaient déjà à le menacer, car je voulais conserver la robe brillante dont il était revêtu.

Quand nous fûmes seuls, je reprochai doucement à Ernest la timidité qu'il avait montrée dans l'attaque du serpent, et pour punition je lui infligeai en riant l'obligation de faire une épitaphe pour notre pauvre baudet. La punition était presque un plaisir pour le docteur ; car c'était lui qui tournait les compliments du nouvel an et les madrigaux de tous les anniversaires de famille.

Il se mit à l'œuvre, et après être resté environ dix minutes la tête appuyée sur sa main, il se releva, et d'un air moitié timide, moitié satisfait, il me récita les vers suivants :

Ici repose un âne laborieux serviteur,
Lequel, pour avoir été une seule fois désobéissant,
S'est vu dévoré par un horrible serpent.
Une famille, père, mère et quatre garçons
Naufragés sur cette côte déserte,
Firent pour le sauver d'une mort cruelle
De vains efforts : il mourut victime de son imprudence,
Et pleura de ses amis, dont sa mort assurait la vie.

A merveille ! lui dis-je en riant ; voilà huit vers dont quatre surtout ont autant de pieds, que les vers à mille pattes ; mais n'importe : comme ce sont probablement les

meilleurs vers qui se soient jamais faits dans cette île, ils figureront très-bien sur le mausolée du grison.

Je tirai en même temps de ma poche un gros crayon rouge, et je traçai, sur la surface raboteuse du rocher, les vers assez mal polis que me dictait mon petit poète avec une sorte de modestie.

J'avais à peine fini, que Frédéric et son frère revinrent avec les buffles. L'épithaphe du baudet fit le sujet naturel de la conversation ; mais elle fut jugée si peu poétique, on accabla l'auteur de tant de sarcasmes, que le pauvre Ernest ne put mieux faire que d'abandonner son œuvre et d'en rire avec les autres.

Nous nous mîmes au travail, Nous attelâmes à la tête de l'âne qui sortait encore de la gueule du serpent, le buffle et le taureau, et tandis que nous retenions le boa par la queue, ils parvinrent à tirer de son estomac les restes défigurés de notre infortuné grison. Nous lui creusâmes une fosse, et nous accumulâmes sur lui des quartiers de roc qui devaient lui tenir lieu de monument.

Le buffle et son compagnon furent ensuite attelés à la queue du boa, et nous leur fîmes prendre la route de la grotte devant laquelle ils amenèrent le monstre, dont nous soutenions la tête avec une corde, pour l'empêcher de trainer par terre.

— Comment allons-nous faire à présent, se demandèrent mes fils en arrivant, pour tirer de sa peau cette bête énorme ?

— Cherchez, leur répondis-je ; vos jeunes têtes n'inventeront jamais rien, tant qu'elles compteront ainsi sur l'assistance complaisante d'un tiers qui viendra les tirer d'embarras.

— Je me souviens, dit Frédéric, d'avoir lu dans les voyages du capitaine Stedmann, qu'un nègre ayant tué un boa dont ce capitaine voulait conserver la peau, s'y prit d'une manière assez ingénieuse pour le dépouiller : il lui passa autour de la tête une corde solide qu'il jeta par-dessus une branche d'arbre ; puis il hissa la tête du serpent jusqu'à la hauteur de la branche ; grimpant alors après l'arbre, il suivit la branche jusqu'au serpent, tint celui-ci étroitement embrassé de son bras gauche, et après lui avoir enfoncé dans le gosier un couteau bien aiguisé qu'il tenait dans la main droite, il se laissa glisser le long de l'animal sans lâcher le couteau, et il pratiqua ainsi dans toute sa

peau une incision profonde qui devait faciliter beaucoup le dépouillement.

A merveille ! s'écrièrent tous mes petits garçons à la fois. Mais il y a ici une difficulté ; c'est que pas un de nous ne sera aussi lourd que le nègre : alors, adieu l'incision.

Il y a un moyen bien plus simple que tout cela, s'écria alors Ernest, c'est celui que j'ai vu souvent employer à la cuisine pour dépouiller les anguilles, et l'expérience que nous venons de faire avec nos buffles pour retirer notre pauvre âne des flancs du serpent nous servira ici à merveille. Il ne s'agit pour cela que de couper la peau tout près de la tête, d'en détacher assez long tout autour, pour y passer des cordes, auxquelles on attèlera nos buffles, et après avoir attaché solidement la tête du serpent par un cable au pied d'un arbre, on fera marcher doucement dans le sens opposé les buffles, qui de cette manière tireront la peau de l'animal et le dépouilleront jusqu'à la queue.

— Ah bien ! dit Rudly, cela ne sera pas si amusant que le procédé du nègre ; j'aurais été content, moi, de glisser le long du serpent.

— En fait d'utilité, repris-je alors, on peut laisser l'amusement, et je trouve qu'en effet, l'idée d'Ernest est plus simple et d'une plus facile exécution : allons, messieurs ! à l'œuvre ! vous n'avez pas besoin de moi pour cette opération, et je vous laisserai tout l'honneur de l'invention et de l'exécution.

Quant à la préparation de cette peau dont vous voulez faire l'ornement de votre cabinet d'histoire naturelle, rien de plus facile : vous disséquerez de votre mieux le crâne de l'animal ; vous laverez ensuite la peau avec du sable, de l'eau salée et des cendres ; vous l'exposerez au soleil pour la faire sécher, puis vous la recoudrez du haut en bas, vous l'emplirez de foin, de coton, de toutes sortes de matières sèches et légères, et votre œuvre, je vous assure, sera de nature à vous faire honneur.

Frédéric m'assura qu'il concevait fort bien l'opération que je venais d'indiquer, mais il me témoigna en même temps les craintes qu'il éprouvait de ne pas réussir. Je l'encourageai, je lui représentai que si l'homme se laissait toujours arrêter par les difficultés, il n'entreprendrait jamais rien. Enfin ils se mirent à l'œuvre, et mes jeunes gens y apportèrent vraiment beaucoup d'adresse et d'intelligence. La peau fut séchée, préparée comme je l'avais indiqué, et je ne pus pas voir, sans en rire de bon cœur, l'étrange ma-

nière dont ils s'y prirent pour l'empailler. Après l'avoir soigneusement nettoyée intérieurement, ils la hissèrent à l'aide d'une corde aux branches d'un arbre par le même moyen que j'avais employé naguère pour suspendre notre échelle de corde, et Rudly, dans son costume de nageur, se laissa glisser jusqu'au fond de la peau pour y entasser le foin, le coton, et la mousse que ses frères lui tendaient d'en haut avec de longues fourches. Il foulait en sautant cette bourre élastique, et quand la peau fut emplie jusqu'au haut, nous le vîmes élever la tête au-dehors, et il nous cria : A moi le chef-d'œuvre ! c'est moi qui ai empaillé le grand boa !

Quand cet travail, qui dura toute une journée, fut terminé, il fallut songer à la place que nous destinions au monstre désormais impuissant à nuire. Nous réparâmes autant que possible les trous que nos balles avaient laissés dans sa tête ; la cochenille que nous trouvions sur les figues d'Inde nous aida à donner à sa langue et à ses mâchoires la teinte de sang que la mort leur avait ôtée ; puis nous l'élevâmes sur une sorte de croix en bois, où il prit la position la plus pittoresque, enlaçant de ses anneaux le pied de la croix, et dressant au-dessus sa gueule entr'ouverte comme s'il eût encore voulu menacer. Nos chiens aboyèrent de toutes leurs forces en le voyant, et nos animaux effrayés reculèrent comme si le boa eût encore été en vie. Ainsi disposé, il fut solennellement installé dans la bibliothèque, où il prit rang parmi les merveilles qui commençaient notre musée. Mes fils inscrivirent en même temps au-dessus de la porte cette légende à double sens : **LES ANES N'ENTRENT PAS ICI**. Nous laissâmes de côté l'allusion, et il fut convenu que l'inscription signifierait désormais que la bibliothèque étant le sanctuaire de la science et de l'étude, elle était naturellement interdite à la paresse et à l'ignorance.

Nous n'avions plus rien à redouter du voisinage du boa ; mais je craignais qu'il n'eût laissé derrière lui soit son mâle (car c'était une femelle), soit des œufs ou des petits qui pourraient au premier jour renouveler toutes nos terreurs, et contre lesquels nous pourrions bien ne pas être aussi heureux. Je résolus, en conséquence, de faire des perquisitions, l'une dans le Marais des canards, l'autre dans la direction de Falkenhorst, en suivant le passage des rochers, le seul par où je supposais qu'un animal de la force du boa eût pu s'introduire dans la partie de l'île que nous habitions.

Nous commençâmes par le Marais des canards ; mais au moment de partir, Ernest et Rudly me témoignèrent, sans

détours , qu'ils aimeraient mieux rester à la grotte que de partager la gloire de l'excursion.

— Je frissonne encore , disait Rudly , quand je pense au coup de queue que m'a donné ce vilain monstre ; je me serais joliment pris à pleurer , si j'avais osé .

Je ne crus pas devoir tenir compte de cette peur d'enfant , qui pouvait être d'un funeste exemple pour l'avenir , et je rappelai à mes deux fils que la pusillanimité est un sentiment indigne de l'homme.

— Quand on a triomphé d'un danger réel , leur dis-je , on ne doit pas reculer ainsi devant celui qui n'existe que dans l'imagination ; ce serait peu d'avoir tué le serpent que vous venez d'empailler , si nous devions être surpris demain par un autre de la même taille , ou si dans quelques semaines nous devions voir surgir , des roseaux du marais , toute une couvée de ces petits monstres. Celui-là n'a rien fait qui s'arrête au milieu de l'ouvrage.

Nous partîmes alors dans notre équipage de chasse : nous emportions , outre nos armes , des planches et des vessies de chiens de mer qui devaient nous aider à nous soutenir sur l'eau s'il fallait nous y jeter. Les planches étaient destinées à assurer notre marche dans le marais , et en les plaçant les unes devant les autres , nous faire une espèce de plancher sur le sol mouvant que nous allions fouler. En effet , elles nous furent d'un grand secours , et nous pûmes explorer à loisir le marais dans toute son étendue. Nous reconnûmes facilement les traces du boa : les roseaux étaient courbés partout où il avait passé , et de profondes empreintes , dessinées en spirales sur la vase humide , indiquaient les endroits où il avait reposé ses larges anneaux. Mais nous ne découvrîmes rien qui pût nous faire croire à l'existence d'un compagnon de cette énorme bête ; nous ne rencontrâmes ni œufs , ni petits , nous trouvâmes seulement une sorte de nid fait de roseaux desséchés : mais rien n'indiquait encore qu'il dût appartenir au boa. Parvenus au bout du marais , nous fîmes une découverte assez intéressante : c'était celle d'une grotte nouvelle qui s'ouvrait dans le rocher , et d'où sortait un petit ruisseau dont les eaux limpides allaient se perdre dans les roseaux du marais.

Cette grotte était tapissée de stalactites qui s'élevaient tantôt en colonnes larges et puissantes , comme pour soutenir les voûtes , et qui se dessinaient quelquefois en étranges et bizarres figures. Nous restâmes quelque temps en admiration devant cette nouvelle merveille de la nature , et en pé-

nétrant de quelques pas dans l'intérieur, je remarquai que le sol sur lequel nous marchions était formé d'une terre extrêmement fine et blanche, et je reconnus avec joie, après l'avoir examinée, que c'était la terre à foulon. J'en ramassai quelques poignées que je plaçai avec empressement dans mon mouchoir.

— Voici, dis-je à mes fils, qui me regardaient faire avec étonnement, voici une découverte qui sera bien venue de notre ménagère ; si nous continuons, comme par le passé, à lui rapporter des habits sales et souillés, nous lui rapporterons aussi de quoi les lessiver, car voici du savon.

— Je croyais, dit alors Ernest, que le savon était un produit de l'industrie humaine, et qu'on ne le trouvait pas ainsi à l'état naturel dans la terre.

— Tu as raison : le savon tel qu'on l'emploie ordinairement en Europe, se compose de certain sel dont on est obligé de corriger l'âcreté par l'addition de matières grasses qui, en atténuant leur action, les rendent plus faciles à manier. Mais cette fabrication est longue et coûteuse, et l'on a été assez heureux pour découvrir une terre qui réunit dans certaines proportions les qualités du savon, c'est celle que nous avons ici ; on l'appelle terre à foulon, parce qu'elle sert surtout pour le nettoyage des étoffes de laine ; elle y remplace le savon.

En discourant ainsi, nous nous étions approchés de la source du ruisseau qui coulait d'une ouverture du rocher à quelques pieds de terre ; Frédéric, qui s'était engagé dans cette ouverture, me cria alors que la grotte avait de ce côté-là une plus grande étendue que nous n'avions présumé ; je gravis le rocher, et pénétrai en effet dans une nouvelle caverne.

Nous commençâmes par tirer un coup de pistolet, et nous pûmes juger, au prolongement de l'écho qui le répéta, que la grotte s'étendait fort loin. Nous allumâmes d'abord deux bougies, dont nos gibecières étaient toujours munies ; elles brûlèrent sans obstacle, et la lumière vive et pure qu'elles répandaient autour de nous me rassura sur la salubrité de l'air. Nous continuâmes donc à avancer, Frédéric et moi, car nous avions laissé les autres à l'extérieur, et tout à coup, nous vîmes avec une surprise mêlée de joie la lueur de nos torches se répéter à l'infini dans les parois du rocher. Ah ! papa, s'écria Frédéric tout transporté, voyez donc, encore une grotte de sel ! quel bonheur ! Regardez ces masses énormes qui gisent à nos pieds ?

— Tu te trompes, lui répondis-je ; ces masses ne sauraient

être du sel ; autrement l'eau qui coule ici en prendrait un goût salé , et l'humidité du ruisseau aurait infailliblement dissous ces masses énormes. Au lieu de sel , nous avons devant nous du cristal ; nous sommes bien réellement dans un palais de cristal de roche.

— Encore mieux alors ! un palais de cristal de roche ! mais c'est pour nous un trésor inestimable.

— Oui , à peu près comme la mine d'or en fut un pour Robinson.

— Tenez , mon père , voici un échantillon que je viens d'arracher ; ce n'est pas du sel , comme vous dites ; mais si c'est du cristal , il n'est guère transparent.

— C'est ta faute ; c'est que tu l'as troublé en l'arrachant.

Cette expression parut nouvelle à mon fils. Il ne comprenait pas qu'il fût possible de troubler un morceau de cristal. Je lui expliquai alors la formation des cristaux , et je tâchai de lui faire comprendre le sens du mot dont je venais de me servir.

— Ces masses que nous avons devant nous , lui dis-je , forment toutes , comme tu vois , des colonnes ou des pyramides à six faces : la terre fine et déliée sur laquelle elles reposent leur sert , pour ainsi dire , d'aliment , et elles ne sont , à proprement parler , que la base du cristal , et non le cristal lui-même : c'est sur elle que viennent se placer ces masses transparentes que tu as vues en Europe , et qui demandent la plus grande habileté à ceux qui veulent les en extraire : la violence détermine dans l'intérieur du cristal de longues aiguilles qui s'y croisent et y produisent l'obscurité que tu remarques dans celle-ci. Le cristal alors s'appelle cristal troublé. Quant au cristal primitif , à ces masses ternes que tu vois ici , on en enlève des blocs considérables , comme tu as pu en voir dans les musées de notre pays. Il faut commencer par enlever ces masses avant de les dépouiller du cristal pur et transparent qu'elles portent.

— Allons , reprit mon fils d'un air un peu fâché , je vois bien qu'en effet notre découverte ne nous servira pas à grand'chose , si ce n'est , ajouta-t-il , à parer notre musée , et ce morceau peut très bien augmenter le nombre des merveilles que nous avons déjà fait entrer dans notre collection.

La curiosité de mon fils était excitée par ce que je venais de lui dire au sujet des cristaux ; il m'accablait de questions , et je voyais avec une satisfaction véritable que sa jeune imagination cherchait à se rendre compte de tous les miracles

de la nature qui se présentaient devant lui. Je lui appris que les cristaux se formaient de résidus des émanations de l'eau, qui s'attachaient aux parois du rocher, s'y coagulaient, puis finissaient par atteindre, en vieillissant, une dureté plus grande que celle des métaux même.

On a trouvé dans nos montagnes de Suisse, lui dis-je encore, des cristaux à l'état intermédiaire, souples et malléables, qui attestent ainsi les différentes phases qu'ils traversent pour arriver à l'état solide. Les anciens considéraient le cristal comme un morceau de glace durcie; la science moderne a été plus loin, elle l'a étudié dans sa formation, et elle a su pousser ses investigations si loin, que ce n'est plus seulement au hasard qu'il appartient aujourd'hui comme autrefois de faire découvrir le cristal, mais que l'on marche à coup sûr là où l'on sait qu'il se trouvera. Le cristal est en grand ce que les pierres précieuses sont en petit : ce sont deux richesses de la terre, dans lesquelles l'homme n'a long-temps trouvé qu'un objet de vaines parures ou la matière de meubles plus brillants qu'utiles; mais elles commencent l'une et l'autre à payer aujourd'hui leur tribut à la science. L'art du verrier façonne et moule à son gré le cristal de roche, il en tire des instruments précieux pour la physique et la chimie. Le diamant est entré dans l'horlogerie, et il fait faire à cette science admirable un pas immense, en permettant d'atteindre à une justesse et à une rigoureuse exactitude que l'on ne pouvait attendre même des métaux les plus durs.

Cependant la lumière de nos bougies commençait à baisser, et je crus prudent de songer à la retraite; d'ailleurs rien n'annonçait que nous dussions toucher de sitôt à la fin de la grotte; Frédéric voulut tirer un coup de fusil avant de partir, et l'explosion se perdit encore dans un lointain dont il nous était impossible de calculer la portée.

Quand nous reparûmes à l'entrée de la grotte, nous y trouvâmes Rudly tout en pleurs; en me voyant il me sauta au cou et se mit à me faire mille caresses.

— Eh bien! lui dis-je, que t'est-il donc arrivé, que tu méles ainsi tes larmes et ta joie?

— Ah! c'est que je suis bien content de vous revoir, papa, car j'ai eu la plus affreuse inquiétude!... J'ai entendu comme deux éboulements terribles, et j'ai cru que vous étiez ensevelis sous le rocher, et que je ne vous reverrais plus.

En disant ces mots, le pauvre enfant m'embrassait de

nouveau ; je me sentis attendri , et le pressai tendrement contre mon cœur.

— Remercions Dieu , lui dis-je , mon pauvre Rudly ! il ne nous est rien arrivé de fâcheux ; ce que tu as entendu , ce sont deux coups de pistolet que ton frère a tirés pour éprouver la solidité de la voûte et juger de l'étendue de la grotte. C'est un nouveau palais que nous venons de découvrir , aussi brillant que celui de Felsenheim , un palais immense dont nous pourrions un jour mesurer l'étendue. Mais qu'as-tu donc fait d'Ernest ? où est-il ?

Rudly nous conduisit alors au bord du marais , où nous trouvâmes le flegmatique philosophe qui n'avait rien entendu des deux explosions , fort tranquillement occupé à tresser un panier de roseaux de la forme et de la dimension de ceux dont se servent les pêcheurs et qu'ils appellent nasses : c'était un assemblage de longues tiges terminées à un bout par un entonnoir qui donnait bien entrée au poisson , mais qui ne lui permettait pas de ressortir.

— Arrivez ! nous cria-t-il en nous apercevant , arrivez ! car j'ai tué un petit serpent.

Nous avions tant parlé de serpents , d'œufs et de petits , que le pauvre garçon avait pris , de la meilleure foi du monde , une superbe anguille de quatre pieds de long pour un petit boa ; il avait marché droit à elle , et lui avait appliqué sur la tête deux ou trois coups de crosse de fusil , avec tout autant de courage qu'il lui en aurait fallu pour briser le crâne du plus dangereux reptile.

L'examen que je fis du serpent rabattit un peu de la gloire du vainqueur ; mais sa capture n'en fut pas moins bien accueillie , et nous reprîmes le chemin de Felsenheim , en longeant le marais dont le rivage nous offrait un chemin plus sûr et plus facile. Nous trouvâmes ma femme et notre petit Fritz qui nous attendaient à la fontaine : ils apprirent avec plaisir l'issue rassurante de la battue que nous venions de faire ; nous présentâmes à la bonne ménagère les masses de terre à foulon , et nous commençâmes à raconter , dans les plus grands détails , nos aventures et nos découvertes de la journée.

XLI. — Excursion à la métairie. — Le cabiai. — Le rat musqué.

Je n'avais encore accompli que la moitié de mon projet ; il me restait à explorer la contrée de la métairie où je craignais que le boa n'eût laissé des œufs , et je voulais , s'il était possible , en fortifiant les passages qui existaient dans

le rocher, nous mettre désormais à l'abri des visites de semblables voisins. J'avais voulu nous assurer, avant de partir, contre tout événement, et nous ne nous mimas en route qu'après avoir réuni des provisions, des armes, des ustensiles, et tout ce qui devait concourir à nous rendre l'excursion plus sûre et moins pénible; nous n'oublîâmes pas des torches destinées à brûler pendant la nuit, et à écarter par leur lumière les animaux qui pourraient être tentés de s'approcher trop près de nous: on aurait dit, en un mot, à nous voir partir de Felsenheim, une entrée en campagne, tant la voiture était chargée d'objets divers. C'était la première fois que nous nous mettions en route dans un tel équipage. La bonne mère trouva place sur la charrette, l'Orage et Vaillant furent attelés de compagnie, ce qui ne les empêcha pas de prendre sur leur dos leurs cavaliers ordinaires; la vache fut mise en tête de l'attelage; et Frédéric, monté sur l'onagre, allait en éclaireur à cinquante ou soixante pas devant la caravane, tandis qu'Ernest et moi nous suivions tranquillement à pied la voiture. Cette manière de voyager allait mieux à mon petit savant que l'équitation ou qu'une place sur la charrette; elle secondait merveilleusement son goût pour la conversation et les discussions scientifiques auxquelles tout ce que nous rencontrions sur notre passage servait de sujet. Les dogues soutenaient les ailes du convoi, et *Rapide* (c'est le nom de notre petit onagre) caracolait gaiement autour de nous.

Nous descendîmes en bon ordre l'avenue de Falkenhorst, où nous retrouvâmes quelques traces du boa, déjà à demi effacées par le vent. Tout était en bon ordre à Falkenhorst; les moissons et les fruits prospéraient et donnaient les plus belles espérances pour l'hiver qui approchait. Les chèvres et les moutons nous accueillirent avec plaisir, et vinrent d'eux-mêmes, pour recevoir quelques poignées de sel que nous leur présentions. Mais nous ne fîmes que passer, nous avions hâte de toucher à la métairie du Lac, qui était le principal but de notre excursion, et nous désirions y arriver assez tôt pour pouvoir recueillir encore, avant la nuit, une provision de coton suffisante pour nous procurer des oreillers et des matelas qui nous rendissent, sous la tente, la terre moins dure et moins fraîche pendant notre sommeil.

A mesure que nous nous éloignions de Falkenhorst, les traces du serpent disparaissaient; le bois de cocos ne nous montra pas un seul singe, et le chant de nos coqs, mêlé aux

bélements des chèvres qui nous saluaient de loin, vint seul jusqu'à la métairie apporter quelque diversion à la monotonie du voyage. Nous trouvâmes tout en bon ordre. Nous fîmes halte; la bonne mère s'occupa sans retard de la cuisine, et nous allâmes pendant ce temps-là faire la provision de coton que nous avions projetée.

Après diner, j'annonçai qu'on allait immédiatement commencer la battue; nous nous partageâmes en trois corps, chacun chargé d'explorer une partie de la contrée. Ernest et sa mère eurent pour mission de veiller aux provisions, et de recueillir dans la rizière la plus grande quantité d'épis mûrs qu'ils pourraient y rencontrer. Cette mission sédentaire pouvait devenir tout aussi dangereuse que les nôtres; nous laissâmes en conséquence avec ceux qui s'en chargeaient, la brave Billy pour les défendre. Rudly et Frédéric, accompagnés de Turo et du chacal, prirent la rive droite du lac, et je suivis la gauche avec Fritz et les deux jeunes dogues qu'il avait élevés. C'était la première fois que le petit garçon était associé aux périls d'une expédition, la première fois qu'une arme lui était confiée. Il marchait la tête haute, fier comme un enfant qui vient de passer au rang d'homme; et tout glorieux de son arme, il brûlait du désir d'en faire usage. Mais le bruit de nos pas dans les roseaux desséchés que nous foulions, n'en faisait guère sortir que des hérons, si prompts à fuir et à se perdre dans les nues, qu'il ne fallait pas même songer à les tirer. Fritz était tout fâché, sans rien perdre pour cela de son ardeur; mais ce fut bien pis, quand nous eûmes quitté les roseaux, nous nous trouvâmes en présence d'une quantité de canards et de cygnes noirs, qui de toutes parts sillonnaient les eaux. Cette vue éveilla au plus haut point l'appétit de mon petit chasseur; il allait tirer sur eux, quand une sorte de cri sourd et prolongé comme un mugissement s'éleva du milieu des roseaux et vint jusqu'à nous. Je m'arrêtai tout étonné, Fritz fit de même, et comme le même cri recommençait :

— J'y suis, me dit-il; c'est notre ânon.

— C'est impossible, car il est attaché avec l'onagre, et il n'aurait pas pu venir se cacher dans ces roseaux sans que nous le vissions passer. C'est plutôt, je crois, un oiseau de marais que l'on appelle le butor.

— Comment un oiseau peut-il donc mugir ainsi? car c'est la voix du bœuf ou au moins de l'âne. Il doit être alors d'une taille prodigieuse.

— Nullement; il n'est ni plus gros ni plus fort que les

autres hérons, à la famille desquels il appartient. Mais la supposition vient de ce que tu ignores que la voix d'un animal n'a aucun rapport avec sa force corporelle, mais seulement avec la conformation de son gosier et les muscles de sa poitrine, qui ont la propriété de chasser l'air avec plus ou moins de force. Ainsi, le rossignol et le serin, qui sont deux oiseaux extrêmement petits, remplissent l'air de leur chant, et ils donnent à leur voix des modulations aiguës et prolongées qu'on n'aurait jamais cru devoir sortir d'un si faible corps. Quant au butor, on dit que, quand il veut chanter, il enfonce dans la vase du marais l'extrémité de son bec, et que c'est surtout à cette précaution qu'il doit ces accents majestueux et profonds qui ressemblent plus à la voix d'un bœuf qu'à celle d'un oiseau.

— Oh ! que je voudrais bien le tuer ! me dit alors mon petit chasseur ; je serais fier que mon coup d'essai abattît une bête si extraordinaire.

— Eh bien ! alors, fais attention, et tâche de viser juste sur la bête qui va passer devant toi.

J'appelai en même temps à nous nos dogues qui rôdaient alentour ; je les lançai dans les roseaux, et j'entendis presque aussitôt la détonation du coup de Fritz ; mais au lieu de tirer en l'air, mon jeune chasseur avait fait partir son coup dans l'épaisseur du marécage, et je vis les oiseaux que les chiens avaient fait lever, s'envoler sains et saufs d'un autre côté.

— Maladroit ! dis-je, en me rapprochant de Fritz, tu as laissé échapper ton gibier !

— Au contraire, papa ! je l'ai ! je l'ai ! repéta-t-il avec une joie passionnée, voyez plutôt !

En effet, je le vis sortir des roseaux et traîner après lui un animal ressemblant assez à un agouti, et que le petit chasseur baptisait déjà de ce nom. Je l'examinai avec attention, et je reconnus tout d'abord qu'il y avait entre lui et l'animal que Frédéric avait abattu le jour de notre descente dans l'île, de notables différences. Celui-ci avait environ deux pieds de long ; il avait des dents incisives comme un lapin, la lèvre fendue, les pieds palmés, mais il n'avait point de queue. — Voilà ce qui s'appelle dignement réparer ta maladresse, dis-je à mon petit garçon ; tu as abattu là une bête rare et curieuse ; c'est un naturel de l'Amérique du Sud, qui appartient à la famille des agoutis et des peccaris, c'est un cabiai, et, qui plus est, un cabiai de première force !

— Et qu'est-ce que c'est donc que le cabiai, je n'en ai jamais entendu parler?

— Non, sans doute, mais tu l'as entendu braire, car c'est lui qui m'a induit en erreur au sujet de son cri que j'attribuais au butor.

Cet animal profite de la nuit pour pourvoir à sa nourriture : il court assez doucement ; il nage bien ; il reste volontiers long-temps sous l'eau ; il mange appuyé sur ses jambes de derrière ; et quant à son cri, tu l'as entendu, il ne ressemble pas mal au braiement de l'âne.

Cependant il était temps de songer à la retraite, et le petit Fritz jouissait d'avance du triomphe qui l'attendait en rentrant auprès des nôtres. Il prit son cabiai, le jeta sur son épaule, et nous partîmes ; je m'aperçus alors que le fardeau était bien lourd pour lui. Néanmoins je me gardai bien de venir à son aide ; je voulais lui laisser tout le mérite de se tirer d'affaire lui-même.

— Vraiment, me dit-il enfin d'un petit air résolu, je suis bien sot de me charger ainsi ! Si je vidais mon gibier, ce serait toujours cela de moins à traîner.

— A merveille ! tu le peux, d'autant mieux que nous ne mangerons pas les entrailles, et que nos chiens, à qui elles reviennent de droit, s'en accommoderont volontiers ici.

— Allons donc, reprit-il, à l'œuvre !

En même temps le petit garçon se mit en devoir d'éventrer son cabiai. Pendant cette opération, dont il se tira assez bien, j'essayai de lui faire remarquer que la peine va toujours à côté du plaisir dans les gloires du monde. Mais mon instruction fut à peu près perdue : le petit homme était sous l'influence du charme de la victoire, et je dois avouer qu'il ne m'entendit guère.

Quand il eut fini, nous nous remîmes en route ; mais le cabiai était encore bien lourd pour ses faibles épaules. Il lui vint enfin une dernière idée, ce fut de le placer sur le dos de l'un des chiens.

Nous arrangeâmes de notre mieux le gibier sur le dos de Braun, à l'aide de la sacoche que celui-ci portait ordinairement, et le dogue, fier de sa charge, releva sa tête et se mit à cheminer devant nous.

Nous arrivâmes au bois de pins ; notre premier soin fut de ramasser une provision de cônes que nous avions trouvés bons à manger. Nous aperçûmes dans le lointain quelques singes qui disparurent à notre approche, ce qui nous fit comprendre que, si notre punition les avait éloignés de

notre habitation, elle ne les avait pas pour cela chassés de la contrée. Mais quant au boa, rien ne put nous mettre sur sa trace, rien n'indiquait qu'il eût passé par-là, ni qu'il y eût laissé des petits.

Nous trouvâmes, en rentrant, maître Ernest tranquillement assis sur le bord de la riziére, entouré d'un nombre prodigieux de rats d'une assez grosse espèce, et qu'il avait tués en notre absence. Le flegmatique philosophe nous raconta ainsi qu'il suit l'histoire de ce massacre :

Nous étions occupés, dit-il, ma mère et moi, à choisir dans la riziére les épis les plus mûrs que nous recueillions avec soin, quand je découvris, à quelques pas du bord, une espèce de digue haute et solide qui ressemblait assez à une chaussée construite au milieu du marais. Je sautai dessus, et maître Knips, qui travaillait avec nous à la récolte du riz, y vint avec moi. Mais il y avait à peine mis le pied, que je ne tardai pas à le voir se lancer sur un petit animal qui fut plus lesté que lui, et qui disparut avec une rapidité incroyable sous une espèce de voûte qui se trouvait à côté de la chaussée. Je remarquai en avançant que ces voûtes étaient très-nombreuses, et qu'elles formaient des deux côtés comme une suite non interrompue de petits édifices de même forme et de même hauteur. Je voulus savoir ce qu'ils contenaient, et j'introduisis par l'ouverture la canne de bambou que j'avais à la main. Quand je la retirai, je vis sortir une légion d'animaux semblables à ceux-ci, qui se perdirent dans la riziére. Knips courut après eux ; mais les épis ne lui laissaient pas un passage assez large, et il n'attrapa rien. Il me vint alors une idée ; j'avais mon sac dans lequel je déposais les épis que j'avais cueillis ; je le plaçai à l'ouverture de l'un des petits édifices de terre, et en frappant sur la voûte j'effrayai si bien les habitants, que je les forçai à se réfugier dans le sac. Je le fermai alors, et je me mis à frapper sur les prisonniers à grands coups de bâton. Mais ceux-ci se mirent en revanche à pousser des cris si perçants, si aigus, que le cœur commença à me manquer, et j'allais laisser là la besogne, quand je me vis tout à coup assailli par une armée de rats qui sortaient de toutes les retraites, et commençaient à monter à l'assaut le long de mes jambes. Knips faisait les plus horribles grimaces : mon bâton ne faisait plus rien, mes cris encore moins, et je ne sais pas vraiment ce qui serait arrivé, si Billy ne m'eût enfin entendu et ne fût venue à mon aide. Elle se rua de si bon cœur sur l'armée des rats, elle en fit un si

large et si terrible carnage, que je ne tardai pas à me voir délivré. Les victimes que vous voyez là sont celles qu'ont faites mon bâton et les dents valeureuses de la brave Billy. Quant au reste de l'armée, il est rentré dans ses niches et caché jusque sous terre.

Le récit que venait de faire Ernest piqua ma curiosité : je voulus moi-même voir la digue et les habitations, et je reconnus avec admiration une suite de travaux semblables à ceux des castors, avec cette seule différence qu'ils avaient moins d'étendue. Je fis remarquer à mon fils la conformité qui existait entre les rats qu'il venait de tuer et le castor des latitudes septentrionales : c'était la même membrane aux extrémités destinée à faciliter la natation, la queue en spatule, et comme le castor aussi il portait deux petites poches pleines de musc.

Frédéric et Rudly revinrent sur ces entrefaites. Ils rapportaient une poule à fraise et un nid rempli d'œufs ; nous plaçâmes sous une de nos poules, qui couvait aussi, les œufs que mes petits chasseurs venaient de rapporter.

Nous nous réunîmes tous autour d'un potage au riz que la bonne mère nous avait préparé ; le cabiai, dont elle avait préparé un morceau, nous parut un mets détestable, et nous en abandonnâmes la plus grande partie à nos chiens, qui le trouvèrent de leur goût ; ils avaient été plus difficiles pour les gros rats dont nous avons pris la peau, car ils en avaient dédaigné la chair, sans doute à cause de l'odeur de musc dont elle était pénétrée. Le repas fut gai ; nous étions heureux de n'avoir découvert aucun indice du terrible reptile, et mes petits espiègles se livrèrent assez bruyamment à une guerre d'épigrammes contre le grand vainqueur des rats, comme ils appelaient le pauvre Ernest, depuis sa victoire dans la rizière.

Nous nous trouvions naturellement amenés à parler de la destination qu'il convenait de donner à la dépouille de ces animaux. Il fut résolu qu'on en ferait un tapis qui préserverait de l'humidité un de nos appartements pendant la saison des pluies. Nous eûmes soin, en les écorchant, de donner aux peaux une première préparation, de les nettoyer avec du sable et des cendres, selon que nous avons coutume de faire. Les deux petites poches de musc que ces animaux portaient à l'intérieur des cuisses avaient vivement excité l'attention de mes enfants, et elles déterminèrent une foule de questions sur la manière de recueillir cette richesse précieuse dont les Européens font si grand cas.

Je leur appris que beaucoup d'animaux jouissaient de l'avantage de porter avec eux une provision de musc : la gazelle , le castor , l'ondatra (car tel était le nom réel du rat qu'Ernest avait tué) , la fouine , la civette et le musc. Je leur expliquai en même temps les procédés divers dont on se sert pour les dépouiller de cette production , et comment les Hollandais , qui savent apprivoiser quelques-uns de ces animaux , se font de leur précieuse propriété un revenu régulier , en enfermant , à des temps égaux , les fouines , les muscs , les civettes , dans des endroits où ils peuvent déposer le contenu de leurs poches , après quoi on les laisse partir pour recommencer plus tard la même opération. Mais comme le musc ne devait pas être pour nous d'une très grande utilité , je ne donnai à ces détails que l'étendue que réclamait un simple motif de curiosité.

Cependant la dissertation sur la civette et l'ondatra n'avait pas réussi à faire oublier le goût détestable que nous avait laissé le cabiai.

— Ah ! dit en soupirant Ernest , assez friand de son naturel , si nous avions seulement un peu de dessert pour nous débarrasser de l'odeur de poisson que nous a laissée la chair dure et fétide de ce maudit animal !

A cette exclamation , Rudly et Fritz coururent à leurs gibecières.

— En voilà , monseigneur , dit le plus jeune en déposant devant le gourmand une poignée de cônes de pin.

— En voilà , monseigneur , dit à son tour Rudly , en jetant sur la table de petites pommes luisantes , d'un vert pâle , et qui répandaient au loin une forte odeur de canelle.

Un cri général d'admiration accueillit cette surprise.

— Halte-là ! m'écriai-je , avant de goûter à ce fruit inconnu , il faut que la science prononce , et que messire Knips veuille bien tenter l'épreuve accoutumée ; car ces fruits pourraient bien être ceux du mancenillier , et les pommes de mancenillier donnent des coliques dont on ne relève guère.

Je pris en même temps un de ces fruits ; je l'ouvris , et je reconnus tout d'abord , que je m'étais trompé dans mon appréhension. La pomme du mancenillier a un noyau fort dur , et celle-ci avait des pépins. Pendant que je faisais remarquer cette différence à mes fils , maître Knips avait trouvé le moyen de se glisser sous mes mains et d'y dérober une des pommes qu'il se mit à croquer du meilleur appétit du monde. Cette épreuve nous suffit ; je distribuai ces fruits

à la ronde, et tous, en les dégustant, nous déclarâmes que c'était une excellente découverte. Frédéric voulut savoir le nom du nouveau fruit.

— Ce sont, je crois, lui dis-je, des pommes de cannellier. Tu as dû les recueillir sur un buisson assez peu élevé ; n'est-ce pas, Rudly ?

— Ah ! oui ! oui ! buisson...cannellier...Je tombe de sommeil, me balbutia en bâillant le jeune étourdi.

Je donnai aussitôt le signal de la retraite : nous fîmes autour de la tente toutes les dispositions nécessaires pour passer la nuit en sûreté, et nous allâmes demander à nos matelas de coton le repos que les fatigues de la journée nous avaient rendu nécessaire.

• XLII. — Le rôt à la mode d'Otaï.

Le lendemain, au point du jour, nous nous remîmes en route pour continuer notre excursion. Nous nous dirigeâmes du côté du champ des cannes à sucre, où nous avions laissé une hutte de branches et de feuilles : nous la trouvâmes en assez mauvais état. Nous étendîmes par-dessus la toile qui nous servait de tente, et nous nous arrêtâmes dans l'intention de rester dans ce parage jusqu'après diner. En attendant que ma femme eût fini les préparatifs de ce dernier, nous nous engageâmes dans le marais des cannes à sucre : c'était une retraite assez naturelle pour un serpent ou sa famille, si le pays en contenait encore d'autres que celui que nous avions abattu. Fort heureusement, notre investigation fut sans résultat, et nous allions quitter les cannes à sucre, quand tout à coup nos chiens se mirent à hurler comme s'ils se trouvaient aux prises avec quelque dangereux animal. Nous n'apercevions rien : mais comme il n'était pas prudent d'attendre au milieu des cannes, je commandai à mes fils de prendre leur course vers la plaine : je leur donnai l'exemple et nous fûmes bientôt hors des roseaux. Nous en vîmes sortir presque en même temps un nombreux troupeau de marcassins d'une taille et d'une force déjà passables. Je crus d'abord que c'était la famille de notre truie qui continuait toujours à vivre en liberté : mais le nombre des marcassins ne me permit pas de m'arrêter long-temps à cette idée : d'ailleurs, la couleur grise de leur peau, l'ordre vraiment extraordinaire qui présidait à leur marche, me convinquirent que ce n'étaient pas des cochons européens. Ils trottaient l'un après l'autre sans se déranger, et avec une régularité de pas qui aurait fait honneur à une troupe à la

parade. J'armai mon fusil ; je lâchai l'un après l'autre les deux coups , et deux animaux tombèrent. Cette perte parut faire peu d'impression sur le reste de la troupe , qui ne se dérangea pas d'une ligne , et qui n'en courut pas plus vite pour cela. C'était un spectacle vraiment étrange que de voir cette famille trotter le long des cannes à sucre , avec une tranquillité imperturbable : ils allaient tous à la suite sans chercher à se dépasser , et en les examinant de près , on eût dit que le chef de la bande faisait dans le sable l'empreinte où tous les autres devaient passer après lui.

Cependant Rudly et Frédéric, qui étaient à quelques pas de moi , ne voulurent pas demeurer en reste. *Pif ! paf !* j'entendis aussitôt des coups de pistolet et des coups de fusil qui m'apprirent que les petits garçons voulaient aussi leur part dans la victoire. Nos chiens eux-mêmes ne restèrent pas inactifs , et ils étranglèrent chacun une victime.

Je ne tardai pas , en m'approchant , à reconnaître les cochons à poche , ou *tajacus* ; et comme je savais qu'ils portent sous le ventre deux petites glandes qu'il faut enlever tout de suite après leur mort , autrement l'humeur qu'elles contiennent se répand dans la chair et la rend détestable , je ne perdis point de temps et nous nous mîmes à l'opération. Mes deux fils m'aiderent de bon cœur , tant ils étaient joyeux de voir la superbe chasse que nous avions faite ; car nous avions devant nous six cochons d'environ trois pieds de long chacun.

Pendant que nous étions ainsi occupés , nous entendîmes dans le lointain deux coups de feu retentir : je pensai que ce devait être Ernest et Fritz , qui , étant restés à la tente , avaient aussi pris les cochons au passage. Je ne me trompais pas , et Ernest , qui revint bientôt après avec la voiture que j'avais donné commission à Frédéric d'aller chercher pour rapporter notre butin , me confirma dans mes conjectures : ainsi nous avions encore là trois autres cochons , car Billy avait aussi fait son devoir , et elle n'avait pas voulu laisser passer la bande de fuyards sans lui donner un coup de dent.

L'arrivée du savant provoqua naturellement une discussion sur le nom à donner à notre gibier. Frédéric prétendait que ces animaux devaient être de la race des cochons d'Ota-hiti , dont le capitaine Cook fait mention ; Ernest fut d'un autre avis , et il fut enfin reconnu que le seul nom qui lui appartenait était celui de *peccari*. Cet animal est très commun à la Guyane et dans toute l'Amérique. Avant de charger notre

gibier sur la charrette, nous résolûmes de le vider pour en diminuer le poids.

Quelque diligence que nous eussions apportée à la besogne, il nous fut impossible de finir avant l'après-dîner, et nous fûmes très-heureux de trouver dans les cannes à sucre, dont nous sucions des morceaux, un cordial qui nous rafraichissait et nous nourrissait tout ensemble. Nous abandonnâmes aux chiens un énorme monceau d'entrailles dont ils firent bonne fête; et nous reprîmes ensuite le chemin de la tente; mais nous étions si fiers et si heureux de notre belle chasse, que mes petits espiègles ne purent résister au désir de convertir notre convoi en une marche de triomphe; ils coupèrent dans les buissons d'alentour, des branches vertes dont ils ornèrent la voiture; ils s'en parèrent eux-mêmes, ils ornèrent leurs fusils avec des fleurs, et nous rentrâmes en chantant un hymne de victoire.

M'avez-vous fait assez attendre, messieurs les chasseurs? nous dit la ménagère à notre arrivée. Mon rôti est brûlé; mais, bon Dieu! quelle quantité de viande! ajouta-t-elle aussitôt. Ce n'est pas là user des libéralités de la nature; c'est les gaspiller, c'est les perdre.

Nous nous justifiâmes de notre mieux: mes enfants offrirent à leur mère les cannes à sucre qu'ils rapportaient; ce présent fut très-bien reçu. Je rejetai sur l'occasion le gaspillage dont ma femme se plaignait, et il fut résolu que l'on préparerait immédiatement toute cette riche provision.

Frédéric proposa de régaler la famille d'un rôti de sa façon, à la mode d'Olaïti: nous accueillîmes sa proposition; mais elle fut unanimement renvoyée au lendemain, attendu que la préparation de nos cochons ne nous laissait guère le temps de songer à autre chose.

J'ordonnai de réunir une provision de branches et de feuilles vertes que je destinais à fumer le lard. En attendant, nous nous mîmes sans perdre de temps, Ernest à griller le poil des cochons, Frédéric et moi à les découper, ma femme à saler ces morceaux, et les petits servaient aux uns et aux autres. J'entassai les jambons et toutes les pièces de lard afin que le sel pénétrât partout, et nous arrosâmes encore les piles de viandes avec l'eau salée qui en tombait, ce que nous continuâmes jusqu'à ce que la hutte pour fumer fût prête: cela dura jusqu'au soir. Quant aux têtes et aux os, le tout fut abandonné aux chiens.

Le lendemain matin, Frédéric me rappela ma parole de la veille, et me demanda la permission de servir à la famille:

un rôti de sa façon. J'y avais déjà songé : en conséquence , on creusa en terre une fosse large et profonde; Frédéric alla prendre le cochon qu'il avait réservé pour cet effet; il le lava avec soin , le pénétra intérieurement d'une couche de sel , ensuite l'emplit d'un hachis de viande , de pommes de terre et de racines ; toutefois le sel et cette farce étaient des particularités qui devaient faire différer son rôti de celui des habitants d'Otaïti , qui se contentent volontiers d'une nourriture fade , que les Européens priseraient très peu , si elle n'était relevée par un assaisonnement.

Cependant la fosse avait été remplie de matières combustibles ; on y avait mis le feu , et les petits garçons y jetaient de temps en temps , d'après les ordres de leur aîné , des cailloux qu'ils y laissaient rougir.

Ma femme considérait tous ces préparatifs d'un air tant soit peu railleur.

— Belle cuisine ! en vérité , disait-elle en secouant la tête ; un cochon tout entier ! de la terre , des cendres et un feu de paille sèche ! J'augure , messieurs , que vous nous préparez là quelque chose de friand !

Néanmoins , et malgré le peu de confiance qu'elle éprouvait dans le succès de l'entreprise , elle ne pouvait s'empêcher de donner à ses fils des conseils que lui inspirait son expérience , et elle aidait Frédéric à faire prendre à son cochon la tournure la plus gracieuse et la plus digne de figurer sur la table de gens comme il faut.

Quand ces préparatifs furent terminés , le cuisinier en chef enveloppa son rôti otaïtien de feuilles et d'écorce ; on pratiqua ensuite dans la cendre une place assez large pour recevoir le corps du cochon ainsi préparé ; on l'y déposa , on le recouvrit de cailloux brûlants , et l'on étendit par-dessus une couche épaisse de terre , pour empêcher l'air d'y pénétrer.

A la vue de cette dernière cérémonie , ma femme laissa tomber ses bras , et avec l'accent du découragement le plus absolu :

— Maintenant , nous dit-elle , grand merci de votre cuisine ! cela peut être fort bon pour des Sauvages , mais ne comptez pas assurément qu'une Suissesse , qui se pique d'avoir quelques connaissances en cuisine et sur la théorie du rôti , consente jamais à toucher à la grillade charbonnée qui va sortir de ce trou-là.

Cependant Frédéric ne désespérait pas encore , et il faisait doctement appel à tout ce que les voyageurs ont dit du rôti

des habitants d'Otaïti, pour nous persuader que nous allions voir sortir de la cendre le mets le plus délicieux. J'interrompis son érudition en rappelant l'attention sur la hutte à fumer que nous avions dressée pour la préparation de notre viande. Nous avions une quarantaine de jambons superbes, et je voulais en faire de vrais jambons de Westphalie, qui devaient être pour la famille une ressource précieuse pendant la saison des pluies. Nous emplîmes de feuilles vertes et de branches humides la hutte que nous avions construite ; nous y allumâmes du feu, et nous l'entretinmes pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que notre viande nous parût fumée suffisamment.

Nous avions enfin retiré le rôti de Frédéric : deux heures environ avaient suffi pour le cuire, et ce ne fut pas sans quelque étonnement qu'après l'avoir débarrassé de la triple couche de terre, de cendres, de pierres brûlantes qui le couvraient, l'odeur la plus délicieuse vint frapper agréablement notre odorat ; j'avais à peine compté sur un rôti mangeable, et nous avions devant nous le mets le mieux cuit à point avec un parfum d'épices, si bien combiné que le tout eût fait honneur au cuisinier le plus habile : Frédéric triomphait ; la bonne mère avouait naïvement qu'elle était vaincue, et tout le monde fut d'accord à ce que l'on procédât sans délai à une expérimentation plus positive, et que le cochon rôti fût solennellement dégusté. On le débarrassa de quelques traces de cendre et de terre qu'il avait conservées, et qu'il était facile de prévenir une autre fois ; la chair fut jugée délicieuse. Ce qui m'étonnait le plus, c'était l'odeur d'épices dont elle était imprégnée ; je ne tardai pas à me convaincre qu'elle devait cette qualité aux feuilles dont nous avions enveloppé l'animal. C'était une découverte nouvelle qui était pour nous d'une haute importance, en ce qu'elle assurait nos ragoûts d'un assaisonnement agréable, et que la nature prendrait elle-même soin de renouveler pour nous tous les ans. Je cherchai à rapprocher cette feuille de diverses productions de même nature que je pouvais connaître, et mes souvenirs me conduisirent à penser que ce devait être le raversara de Madagascar, que l'histoire naturelle appelle *agatophylum*, c'est-à-dire *bonne feuille*. J'eus soin d'en brûler une certaine quantité dans la hutte à fumer où nos jambons étaient suspendus ; j'espérais leur donner par-là cette odeur aromatique dont nous venions d'être si réjouis.

Pendant trois jours que dura la fumigation, je partageais ré-

gulièrement avec trois de mes fils pour explorer le pays; un seul restait avec la mère pour veiller à la garde et à la défense du logis. Ces courses ne nous apprirent rien sur le boa, mais elles ne se terminaient jamais sans que nous fissions quelque utile découverte, sans que nous revinssions avec quelque conquête utile qui enrichissait notre intérieur et nous rendait l'existence plus agréable. Un jour que nous nous étions dirigés vers le marais des bambous, nous en revînmes avec une provision de vases de toute dimension : c'étaient des roseaux que nous avions coupés au-dessus et au-dessous des nœuds, et dont le diamètre était si fort, que nous en avions fait des espèces de tonnelets de dix-huit pouces à deux pieds de large. Nous avions fait le même jour une autre découverte; c'est que chaque nœud de ces roseaux distillait une matière sucrée qui se cristallisait au soleil, et qui, recueillie dans un vase, ressemblait parfaitement à du sucre râpé. Les roseaux nous fournirent aussi des épines longues et solides dont nous pouvions nous servir très-bien en guise de clous.

Ces divers objets, mais surtout le sucre râpé fit grand plaisir à notre ménagère; les tonnelets de roseaux, également, reçurent d'elle l'accueil distingué que toute ménagère accorde aux ustensiles qui doivent faciliter l'administration intérieure de la maison. C'étaient pour elle de vrais trésors, dont elle ne tarda pas à trouver l'emploi.

Nous fîmes aussi une excursion à Prospect-Hill; mais nous y trouvâmes tout dans le plus grand désordre : les cloisons étaient renversées, les troupeaux en fuite; les singes avaient passé par-là, et ils avaient laissé des traces non équivoques de leur passage. Je compris qu'il faudrait définitivement entreprendre une guerre d'extermination contre cette vilaine engeance, qui paraissait bien décidée à ne nous laisser jouir en paix d'aucunes de nos constructions. Mais je remis à un autre temps la solution de cette question importante.

Enfin, nous entourâmes d'un rempart de terre la hutte où nous laissions nos jambons; nous la fortifiâmes, autant qu'il nous fut possible, de pierres et de branches d'arbres qui devaient défendre notre provision d'hiver contre les oiseaux de proie et les bêtes sauvages, et nous nous disposâmes, le matin du quatrième jour, à partir et à pousser nos explorations au-delà du défilé qui servait de passage entre la partie que nous habitions depuis deux ans, et une autre contrée qui nous était encore inconnue et où nous n'avions

penétre qu'une fois pour nous trouver face à face avec un troupeau de buffles dont nous avions failli devenir les victimes.

XLIII. — Excursion dans la savane. — Les autruches. — Le nid d'autruche. — La petite tortue de terre.

Nous nous mimes en route avec le jour, et après avoir marché deux heures environ, je donnai le signe de la halte, à une portée de fusil du défilé qui séparait les deux contrées; la position me parut aussi favorable qu'on pouvait le désirer: la forêt de pins et la montagne faisaient un rempart naturel à notre campement. Nous étions en outre sur un point élevé, d'où l'œil s'étendait au loin et pouvait facilement dominer la campagne.

— Voici, dit Frédéric, une place de choix et d'où nous pourrions répondre à toutes espèces d'attaques de l'ennemi; si vous m'en croyez, mon père, nous y établirons un poste.

Rudly, qui, selon sa louable habitude, ne prêtait pas la moindre attention à ce qui se disait autour de lui, ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas de prendre part à la conversation, saisit au passage le dernier mot de son frère, et confondant un poste militaire avec le service des dépêches :

— Une poste ! dit-il, et pour quelle destination prendrons-nous les lettres ?

— Pour Sidney, le port Jackson et la Nouvelle-Hollande, lui répondis-je gravement.

Cette réponse attira l'attention de Fritz, qui me demanda pourquoi j'avais nommé ces lieux, si je pensais que nous en fussions réellement voisins, ou bien si ces noms ne m'étaient échappés que par hasard.

— Toutes les fois, lui répondis-je, qu'il m'arrive de consulter les cartes du capitaine, je ne puis m'empêcher de penser que nous sommes en effet dans ces parages. Les principales circonstances du naufrage, la route que le vaisseau avait suivie jusque-là, les pluies des tropiques, les productions de la côte, les cannes à sucre, les épices, les palmiers, concourent encore à me confirmer dans cette opinion. Mais quel que soit le lieu où nous nous trouvons réellement, nous sommes toujours dans la grande famille de Dieu, et nous devons le remercier des trésors qu'il nous a prodigués en nous sauvant du naufrage.

Frédéric voulait qu'avant de quitter ce lieu, nous y laissions, comme trace de notre passage, une forteresse à la façon des Kamtschadales, qui se compose simplement

d'un plancher posé sur quatre pieux, à une élévation de terre assez haute pour prévenir toute visite des animaux sauvages. Avant d'examiner ce projet plus attentivement, je voulus qu'on fit autour du camp une investigation de sûreté. Mais nous n'aperçûmes dans notre battue que deux margais ou chats sauvages, qui s'élancèrent d'un buisson où ils étaient cachés et se perdirent dans la forêt, avant même que nous eussions eu le temps de les coucher en joue.

Le reste de la matinée fut consacré à divers travaux d'ordre qui devaient assurer notre campement. Nous dinâmes; mais la chaleur était si accablante, qu'il nous fut impossible de nous mettre en route, et que nous dûmes renvoyer au lendemain l'excursion dans la savane.

Rien ne vint troubler le repos de la nuit. Nous étions debout aux premiers rayons du jour, et en peu d'instants nos préparatifs de départ furent complets. Je pris avec moi les trois aînés de mes fils; je voulais être en force avant d'entrer dans la contrée encore inconnue que nous allions explorer. On rira peut-être de cette expression, appliquée à une armée de quatre personnes, dont deux enfants très-jeunes, un autre de dix-sept ans, et enfin un homme; mais quelle qu'elle fût, cette armée composait toutes nos ressources. Fritz et sa mère restèrent auprès des bagages. Nous déjeunâmes, nous plaçâmes dans nos gibecières quelques provisions, puis nous prîmes congé de la bonne mère, qui ne nous vit pas partir sans inquiétude.

Nous traversâmes le défilé à l'extrémité duquel nous avions élevé autrefois une palissade de bambous et de palmiers épineux: mais la clôture n'existait plus; les pieux étaient épars ça et là, et nous pûmes reconnaître facilement sur le sable les traces du boa, d'où nous conclûmes que le monstre était venu de la savane dans la contrée que nous habitions, en traversant le défilé. Les tempêtes de l'hiver, les torrents gonflés par les pluies, les singes, les cochons sauvages, les buffles et peut-être encore d'autres animaux plus terribles, tous semblaient s'être réunis pour détruire les premières constructions que l'homme avait osé élever dans la contrée où ils avaient été jusqu'alors les seuls maîtres. Je conçus dès lors le projet d'élever un rempart plus solide et qui fût à l'épreuve des animaux et des éléments; mais cet ouvrage ne pouvant s'exécuter immédiatement, je renvoyai le plan à une autre fois. Nous avions auparavant toute la savane à explorer, nous franchîmes le défilé, et nous nous aventurâmes dans cette contrée encore inconnue pour nous.

Rudly reconnut la place où nous avions pris le buffle, la rivière qui partageait la plaine en deux et dont les rives étaient couvertes de toutes les richesses de la végétation. Nous la suivîmes pendant quelque temps, et nous retrouvâmes la grotte où mon fils avait pris le jeune chacal ; mais à mesure que nous nous éloignions du courant, l'aspect du sol changeait visiblement ; la végétation disparaissait, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une plaine immense où la vue se perdait dans un horizon lointain, et que nous ne devons pas songer à atteindre. Le soleil tombait d'à-plomb sur nos têtes, le sable était brûlant ; et en un mot c'était le désert, le désert sans un seul arbre, le désert de sable, où nous rencontrâmes à peine deux ou trois géraniums desséchés sur leurs tiges, et quelques plantes grasses qui faisaient un singulier contraste avec l'aridité du sol. En traversant le ruisseau nous avions rempli nos gourdes d'eau douce ; mais le soleil avait tellement échauffé cette eau que nous ne pouvions plus la boire, et nous désaltérer.

— Quelle différence de cette contrée telle que nous la trouvons aujourd'hui, avec ce qu'elle était lors du combat des buffles ! disait Rudly en soupirant.

— C'est l'Arabie Pétrée, reprenait Ernest.

— C'est une terre maudite, s'il en fut jamais, ajoutait Frédéric avec découragement ; tous les poisons du Nouveau-Monde auraient dû croître ici de compagnie, la place est bien faite pour eux.

— C'est un volcan, disait encore Ernest, car je sens les pieds qui me brûlent ; on croirait marcher sur du fer chaud.

J'essayai de relever le courage abattu de mes pauvres enfants. — Patience ! leur dis-je, patience ! on n'obtient rien sans travail. *Ad angusta per angusta*, dit le proverbe latin. Voyez, plus nous marchons, moins la plaine nous semble uniforme. Nous distinguons déjà une colline à portée de nous ; qui sait ? le revers est peut-être un nouvel Eden où nous allons trouver la fraîcheur et le repos.

Enfin, après deux heures environ de la marche la plus pénible, nous arrivâmes au pied de la colline que nous apercevions depuis long-temps ; c'était un rocher qui s'élevait au milieu du désert, et dont la cime qui surplombait nous offrit un abri contre les rayons du soleil. Nous étions si fatigués, que nous n'eûmes pas d'abord le courage de gravir le long du roc pour jeter sur la contrée un coup-d'œil de reconnaissance ; nous nous étendîmes aussitôt à

l'ombre, car nos forces nous abandonnaient. Nos chiens eux-mêmes ne pouvaient plus se soutenir, et ils se couchèrent à nos côtés. Nous jetâmes alors un regard sur l'espace que nous avions parcouru; nous étions isolés au milieu du désert, et la rivière que nous apercevions encore, se dessinait à l'horizon comme un filet d'argent au milieu de la verdure qui couvrait ses rives. C'était le Nil vu du sommet d'une montagne, au milieu des plaines brûlantes de la Nubie.

Il y avait à peine dix minutes que nous étions assis, que maître Knips, qui avait été associé à l'excursion, nous quitta tout à coup en faisant les grimaces les plus comiques; il prit le chemin du rocher, et disparut. Nous pensâmes qu'il avait sans doute senti dans le voisinage quelque famille de singes, ou que son instinct de gourmand avait flairé quelque friandise. Nous le laissâmes courir où il voulait, nos chiens ainsi que le chacal de Rudly le suivirent.

Nous nous sentions trop épuisés par la chaleur et la fatigue pour courir après eux; de plus, comme la soif nous dévorait, j'avais tiré de mon havre-sac quelques morceaux de canne à sucre que je distribuai à mes jeunes gens; ce rafraîchissement ayant fait naître l'appétit, quelques tranches de peccari rôti nous fournirent un excellent repas.

— Convenez, dit Frédéric en riant, qu'un morceau de jambon rôti à l'otaïtienne n'est pas une chose indifférente dans un désert comme celui-ci.

— Cela vaut un peu mieux, en effet, reprit Ernest, que la viande mortifiée à la manière des Tartares, qui mettent, dit-on, la chair qu'ils mangent sous la selle de leurs chevaux, et portent ainsi leur cuisine avec eux en quelque lieu qu'ils se trouvent.

Ce trait d'érudition de la part d'Ernest donna lieu à une discussion, et tandis que je m'évertuais à expliquer les raisons qui me paraissaient rendre peu probable cette fable, que pourtant beaucoup de voyageurs ont accréditée, Frédéric, dont l'excellente vue faisait toujours les découvertes lointaines, se leva tout à coup avec effroi.

— Que vois-je? nous dit-il; on dirait deux cavaliers qui viennent à nous! en voici un troisième qui se joint à eux, ils galopent de front. Ce sont sans doute des Arabes du désert.

— Des Arabes? reprit Ernest, tu veux dire des Bédouins.

— C'est-à-dire, ajoutai-je alors à mon tour, que ton frère ne se serait pas trompé, car les Bédouins sont simplement

un peuple nomade qui appartient à la grande famille des Arabes. Mais, tiens, Frédéric, prends ma lorgnette, car ta découverte m'étonne.

— Oh ! je vois bien autre chose à présent, je distingue des troupeaux qui paissent, puis comme des voitures chargées de foin qui vont du côté du torrent ou qui en reviennent ; maintenant je ne discerne plus.... Mais pourtant je suis sûr qu'il y a là-bas quelque chose d'extraordinaire.

— Tu vois des choses merveilleuses ! donne-moi donc aussi la lunette ! s'écria Rudly plein d'impatience ; et à son tour il déclara qu'il voyait en effet des cavaliers portant de petites lances au bout desquelles flottaient des banderoles.

— Allons, dis-je à mon tour, je me défie de vos yeux à tous ; vos imaginations sont trop poétiques, témoin le monstre que vous avez découvert une fois dans un banc de harengs.

Je pris alors la lorgnette, et après avoir regardé quelque temps :

— Eh bien ! dis-je à Rudly, tes Arabes du désert, tes cavaliers armés de lances, tes troupeaux errants, tes voitures ambulantes, veux-tu savoir ce que c'est....

— Des girafes, peut-être ?

— Non, quoique le mot ne soit pas mal trouvé : ce sont des autruches ; c'est une chasse magnifique que le hasard nous amène, et je suis bien d'avis de ne pas laisser passer ces belles habitantes du désert, sans chercher à nous enparer au moins de l'une d'elles.

— Des autruches ! s'écrièrent à la fois Frédéric et Rudly, oh quel bonheur ! nous en apprivoiserons une, et ses plumes figureront joliment sur nos chapeaux.

— Oui, reprit gravement Ernest, ces plumes figureront très-bien, quand nous tiendrons la bête qui les porte.

Cependant les autruches approchaient, et il était temps de songer au moyen de nous en rendre maîtres. Il me sembla que la manière la plus simple était de les attendre, et de les attaquer par surprise. Je commandai en conséquence à Frédéric et à Rudly d'aller à la recherche des chiens et du singe, tandis qu'Ernest et moi, pour éviter d'être vus d'abord par les autruches, nous pourrions nous tenir blottis. Nous cherchâmes un abri derrière de grandes touffes d'une plante qui croît entre les rochers et que je reconnus pour être l'*euphorbe* ; c'est celle que les apothicaires appellent *lait de loup*, et dont le jus est l'un des poisons les plus actifs de tous ceux que produit le Nouveau-Monde.

Rudly et Frédéric revinrent avec nos compagnons de chasse; ceux-ci avaient mis à profit le temps de leur absence, et nous jugeâmes facilement en voyant leur poil mouillé, qu'ils avaient trouvé de quoi se désaltérer et se donner les plaisirs du bain.

Les autruches étaient déjà arrivées à la portée de l'œil, et je distinguais très-bien que la famille se composait de quatre femelles et d'un mâle; celui-ci reconnaissable aux longues plumes blanches dont sa croupe était ornée. Nous nous blottîmes aussitôt derrière notre rempart de feuillages, et retenant nos chiens à nos côtés, de peur que leur pétulance naturelle ne fit manquer notre stratagème.

Pendant ce temps-là les autruches avançaient toujours, et nous nous entretenions de la manière ordinaire dont on prend ces oiseaux.

— Dispose ton aigle, dis-je à Frédéric, car si nos jambes et celles de nos coureurs ne suffisent pas, nous aurons recours à ses ailes.

— Les autruches courent donc bien fort? demanda Rudly. En tout cas il me semble que Frédéric et moi nous ne sommes pas des escargots; d'ailleurs, maître Ernest n'a-t-il pas déjà gagné le prix de la course?

— Oh! répondis-je, les jambes d'Ernest, telles bonnes qu'elles soient, seraient ici en défaut; car l'autruche ne craindrait pas même un cheval au galop.

— Alors, comment les prend-on donc? j'ai vu souvent des gravures de la chasse aux autruches, et les chasseurs sont toujours représentés à cheval.

— C'est vrai; mais c'est plus par la ruse que par la vitesse de leurs montures qu'ils réussissent. Voici comment on s'y prend: l'autruche ne s'attaque ni de front, ni par derrière, mais seulement de côté. On sait que quand cet oiseau est poursuivi, il décrit un cercle plus ou moins vaste, et qu'il revient toujours au point d'où il est parti. Toute la science du chasseur, c'est de le contraindre à resserrer le plus possible l'étendue de ce cercle. Pour cela il se place à côté de lui, il le suit, il le presse, il le harcèle, et c'est quand l'oiseau est fatigué, qu'il tombe entre les mains des chasseurs. Mais comme le cercle qu'il décrit est quelquefois très étendu, et que le même cheval ne pourrait pas suffire à le fatiguer, les chasseurs se relayent pour fournir cette course de temps en temps, et il arrive ainsi qu'une autruche met quelquefois sur les dents une caravane tout entière.

— Est-il vrai, me demanda Ernest, que l'autruche ait

coutume, comme on l'a dit, de cacher sa tête dans le sable ou derrière une pierre, et qu'elle croie bonnement que cela la rend invisible ?

— Pour te répondre, il faudrait savoir ce qui se passe dans la tête d'un oiseau, et je ne pense pas que ceux-là mêmes qui ont prêté les premiers à l'autruche cette stupidité gratuite, aient jamais eu de données bien précises sur les facultés intellectuelles de cet oiseau. Il est beaucoup plus probable que, s'il cache sa tête à l'approche du danger, c'est pour obéir à cet instinct de tous les êtres, qui les porte à entourer de plus de défense les parties les plus sensibles de leur corps, que parce qu'il croit se rendre invisible. Il se pourrait bien encore que l'autruche, en enfouissant sa tête dans le sable, n'y cherchât ou un point d'appui qui lui donne plus de force pour résister à l'ennemi, et lancer aux chevaux qui l'attaquent par derrière des coups de pied mieux appliqués. Je crois, pour ma part, qu'on a calomnié l'autruche, et que la fable qui se transmet de siècle en siècle n'a pas le moindre fondement.

Cependant je m'aperçus que les autruches nous avaient sentis; elles parurent d'abord hésiter dans leur marche; mais comme nous nous tenions immobiles dans notre cachette, elles nous auraient vraisemblablement pris pour des pierres, et elles se seraient avancées jusque vers nous, si nos dogues que nous ne tenions qu'avec peine n'eussent enfin fini par nous échapper. Ils se jetèrent en aboyant sur les timides oiseaux, qui disparurent avec une rapidité qui ne peut se comparer qu'à celle du vent chassant devant lui un monceau de plumes. Leurs pieds ne paraissaient pas toucher la terre, leurs ailes étendues un peu courbées avaient la forme des voiles d'un navire, et le vent en les soutenant ajoutait encore à la célérité extraordinaire de leur course. Je commandai alors à Frédéric de déchaperonner son aigle; celui-ci fendit l'air, et ne tarda pas à joindre l'autruche mâle; il s'abattit sur lui, et l'attaqua si vigoureusement, que nous vîmes bientôt le gigantesque oiseau tomber dans la poussière. Les chiens et le chacal nous devancèrent, et quand nous arrivâmes, il n'était déjà plus temps de songer à sauver l'autruche; elle expirait sous les nombreuses blessures dont nos féroces amis l'avaient couverte.

Nous fûmes consternés de l'issue déplorable qu'avait eue notre chasse; mais comme le mal était sans remède, nous nous contentâmes de sauver ce qui pouvait l'être encore. L'aigle et le chacal furent immédiatement écartés comme

étant les plus dangereux d'entre les vainqueurs. Nous dépouillâmes ensuite le malheureux oiseau des plumes blanches qui ornaient sa queue, et nous les plaçâmes glorieusement sur nos chapeaux. Ces riches et somptueux panaches, sur nos feutres troués et déjà passablement usés, étaient d'un singulier effet : mais ils projetaient une ombre qui nous rendait moins insupportable l'ardeur du soleil. Fritz ne pouvait se lasser d'admirer les proportions gigantesques de cet oiseau.

— Quel dommage, disait-il, d'avoir ainsi mis à mort ce magnifique oiseau ! comme il aurait bien figuré parmi nos animaux domestiques !

— Comment se fait-il, demanda Ernest, qu'un pareil oiseau trouve une nourriture suffisante dans un désert ?

— Tu raisones ici, lui répondis-je, sous l'influence d'un préjugé européen : ce que nous appelons désert par rapport à nous, ne l'est pas par rapport à tous les animaux de la création, et les plaines les plus arides produisent toujours quelques plantes éparses, des palmiers, du gazon, qui suffisent à la subsistance des animaux qui les habitent. D'ailleurs, l'autruche ressemble à tous les animaux des contrées improductives ; c'est un oiseau extrêmement frugal, et capable de supporter facilement la faim. Enfin, sois persuadé d'une chose, mon fils, c'est que le divin Auteur de la création a dû calculer assez bien ses moyens, pour que les êtres qu'il jetait dans le désert n'y mourussent pas plus de besoin que ceux qu'il plaçait dans les plus fertiles contrées, sur les bords rians des fleuves, qui portent avec eux la richesse et l'abondance.

La conversation se prolongea encore quelque temps sur les autruches ; nous remarquâmes les pointes aiguës qu'elles portent au bout des ailes, et qui leur servent comme d'épérons pour activer leur marche quand elles sont poursuivies ; je détruisis aussi cette idée fausse que mes fils avaient recueillie dans les contes des voyageurs, que l'autruche lance quelquefois aux chasseurs des pierres ou du sable.

— On en pourrait dire autant du cheval, ajoutai-je ; car lui aussi lance en galopant des pierres et de la boue sur les grandes routes qu'il parcourt. Et cependant personne n'a songé à lui en faire une faculté du genre de celle qu'on accorde ici à l'autruche.

Frédéric voulut encore savoir si l'autruche avait un cri. Je lui appris que pendant la nuit surtout elle faisait entendre une sorte de gémissement plaintif, et d'autres fois un fort rugissement qui ne ressemblait pas mal à celui du lion.

Tandis que nous cautions ainsi, Rudly et Ernest, qui avaient suivi le chacal, venaient de faire une découverte, et nous ne tardâmes pas à les entendre nous appeler et à les voir agiter en l'air leurs chapeaux surmontés de plumes blanches, comme pour hâter notre arrivée.

— Un nid ! nous criaient-ils, un nid d'autruche ! arrivez vite !

En effet, ils avaient devant eux un nid d'autruche : si toutefois on peut appeler nid un trou creusé dans le sable, et dans lequel étaient rangés symétriquement vingt-cinq à trente œufs tous aussi gros que la tête d'un enfant.

— Prenez garde, criai-je d'abord à mes jeunes étourdis qui allaient se jeter dessus, prenez garde de les déranger et de troubler en rien l'ordre qui y est établi ; autrement la femelle ne rentrerait plus dans son nid.

Je leur demandai ensuite comment ils avaient fait la découverte de ce nid d'autruche. Elle était due à Ernest : il avait remarqué que la dernière autruche, qui avait fui devant nos chiens, s'était tout d'un coup élevée de terre, et il en avait conclu qu'elle était probablement occupée à couvrir. Il avait fait part à Rudly de cette observation, et, accompagnés du chacal, ils s'étaient mis tous deux en quête du nid. L'instinct de l'animal les avait bien servis ; mais comme il avait le premier mis le nez sur les œufs, il avait commencé par en briser un : il en était sorti un poussin que le féroce chasseur avait immédiatement dévoré. Nous fîmes à ce propos observer à Rudly qu'il manquait encore quelque chose à l'éducation de son élève, et qu'il fallait au moyen de quelques coups de verges corriger en lui cette ardeur de rapine.

Cependant, mes fils voulaient s'emparer des œufs d'autruche : ils les feraient éclore, disaient-ils en les tenant exposés au soleil pendant le jour, et en les couvrant pendant la nuit des matières les plus chaudes dont nous pourrions disposer. Je fis observer à Frédéric, de qui venait cet avis, que chacun des œufs pesant au moins trois livres, le nid en pèserait à peu près cent, et que n'ayant ni voiture ni monture, il était impossible de les transporter à travers un désert où nous avions eu assez de peine à nous traîner avec nos armes et nos gibecières ; ensuite qu'il était douteux qu'on parvint à remplacer l'influence de la mère par une chaleur factice ; mais comme mes enfants tenaient beaucoup à cette nouvelle découverte, on rabattit un peu des prétentions, et il fut convenu que chacun prendrait modeste-

ment un œuf qu'il porterait dans son mouchoir. Ce surcroît de charge ne laissait pas que de se faire sentir, et si mes petits garçons avaient osé, ils auraient volontiers renoncé aux autruches pour se débarrasser des œufs. Ils changeaient de temps en temps leur fardeau de main, avec tous les signes de l'ennui et de la fatigue. Je vins enfin à leur secours, et je leur conseillai de couper quelques tiges d'une espèce de pin assez bas qui croissait autour des roches, et de s'en servir pour porter leurs œufs, comme les laitières hollandaises portent leurs pots au lait. Chacun équilibra le mieux qu'il lui fut possible son mouchoir au bout d'un bâton, et nous nous remîmes en route. Mon procédé réussit à merveille, et dès-lors mes petits garçons se remirent en marche sans faire entendre la moindre plainte.

Cependant nous arrivâmes au bord d'un petit marais qui semblait être le confluent de plusieurs sources qui sortaient des rochers, et venaient se mêler ensemble à quelque distance au-dessous. Nous retrouvâmes les traces de nos chiens et du singe, et nous reconnûmes que c'était là qu'ils avaient trouvé le bain qui les avait si bien rafraîchis. Nous apercevions dans le lointain des troupeaux de buffles, de singes et d'antilopes, mais à une telle distance, que nous n'y prenions pas même garde. Du reste, rien ne nous indiquait la présence du serpent, rien ne nous portait à croire qu'il eût séjourné ou passé dans ces parages. Nous fîmes halte sur le bord du marais, nous y dinâmes, et après nous y être rafraîchis quelque temps, nous remplîmes d'eau nos gourdes épuisées, et nous nous disposions à repartir, quand le chacal de Rudly fit une découverte : c'était un objet rond qu'il déterrait avec ses pattes, et qu'il s'efforçait de tirer du sable. Rudly s'en aperçut, et, s'emparant aussitôt de la trouvaille, il me l'apporta. Ce n'était à proprement parler qu'une masse assez malpropre de terre humide ; je la jetai dans l'eau pour la nettoyer, et je fus tout étonné de m'apercevoir que ce que j'avais pris d'abord pour une racine ou tout autre objet insensible, était une créature animée : c'était une tortue de la plus petite espèce, grosse à peine comme une pomme, et qui se mit à marcher devant nous.

— Eh bien ! dit Fritz, je croyais, moi, qu'il n'y avait des tortues que dans la mer : comment celle-ci a-t-elle pu venir ici ?

— Qui sait ? dit Ernest ; il y a peut-être eu dans ce désert une pluie de tortues, comme il y eut autrefois pour les Romains une pluie de grenouilles.

— Halte-là, savant ! repris-je alors ; ton ironie ne révèle pas ta science, autant que j'en puis juger, car tu me parais ignorer qu'il y ait des tortues de terre et d'eau douce de la famille de celle-ci. Non-seulement on trouve celles-ci au bord des marais, mais encore dans les jardins, où elles font la chasse aux limaçons, aux chenilles et à toutes sortes d'insectes.

— Eh bien ! donc, repartit Ernest, il faut que nous en rapportions quelques-unes à maman, pour nettoyer son jardin potager de toute cette engeance, et puis nous en mettrons aussi dans notre cabinet d'histoire naturelle.

Le chacal de Rudly continuait pendant ce temps-là à fouiller dans le sable, et nous eûmes bientôt une douzaine de petites tortues à notre disposition ; je m'en chargeai et les plaçai dans ma gibecière. Frédéric réitéra sa question au sujet des différentes espèces de tortues.

— Celles-ci, lui dis-je, se trouvent ordinairement dans les plaines, alternativement sèches et marécageuses, du cap de Bonne-Espérance ; pendant l'été, c'est-à-dire, dans la saison où le soleil dessèche les plaines et les fait ressembler à de vastes arènes de sables, les tortues s'enfoncent dans ce sable, quelquefois à la profondeur de plusieurs pieds, et lorsque viennent les pluies, elles en sortent et viennent se réjouir à la fraîcheur de l'air.

Il en est de ces animaux, comme de beaucoup d'autres en Europe, qui passent une partie de l'année ainsi en sûreté dans la terre. Les grenouilles s'enfoncent dans la vase des marais, et elles y demeurent, à une profondeur de plusieurs pieds, pendant les mois d'hiver. Dans nos montagnes, les marmottes ne s'ensevelissent-elles pas aussi pendant toute la saison mauvaise au fond de leurs profonds terriers, où elles dorment ?

XLIV. — Combat contre les ours. — La porcelaine. — Le condor.

Nous quittâmes les bords de l'étang, et au lieu de retourner directement sur nos pas, nous suivîmes pendant quelque temps un petit filet d'eau qui s'en dégageait, et qui nous ramenait au rocher où nous nous étions reposés la première fois dans la savane. C'était une route délicieuse, en comparaison de celle que nous avions suivie toute la journée ; nous retrouvions des arbres, de la verdure, enfin la végétation, qui anime les bords des rivières ; c'était une oasis dans le désert, et nous en fûmes si heureux, que nous lui laissâmes le nom de *Vallée-Verte*. Nous l'aurions vu-

lontiers baptisée d'un nom plus pompeux, pour peu que nous eussions voulu le mesurer au plaisir qu'elle nous avait procuré. Mais nous ne tardâmes pas à la perdre de vue et à rentrer dans le désert. Cependant la chaleur était moins vive, soit que le repos nous eût rendu nos forces épuisées, soit que la pensée que nous marchions désormais vers un asile assuré, nous fit trouver la route moins pénible, nous cheminions tranquillement, sans qu'on entendit trop de plaintes ni de soupirs. Nos œufs d'autruche étaient la seule conquête que nous eussions faite. Mais ce n'était pas notre faute, si c'était le gibier qui nous avait manqué. Comme nous avions remarqué que les animaux de ces contrées avaient souvent plus peur de nos chiens que de nous, nous avions pris la précaution de tenir en laisse nos fidèles, mais trop pétulants compagnons. Je m'étais chargé de Turc; Frédéric menait Braun, Ernest Falb, et Rudly son chacal. Quant à Billy, comme elle avait habituellement sur le dos maître Knips, en guise de cavalier, nous avions moins à craindre de ses escapades, et nous l'avions laissée libre.

Nous étions encore à une demi-heure de la grotte du chacal; Rudly et Frédéric s'arrêtèrent un instant pour changer d'épaule leur fardeau; je m'arrêtai avec eux, et Ernest continua à marcher en avant, suivi de Falb.

— Le savant est pressé de trouver de la fraîcheur, dit Rudly en riant, et s'il court si bien devant nous, ce n'est tout simplement que pour se reposer le premier.

Mais à peine l'étourdi avait-il achevé sa plaisanterie, que nous entendîmes un cri de détresse : c'était la voix d'Ernest; puis tout à coup deux mugissements très-bien articulés, auxquels nos chiens répondirent par un hurlement d'alarme. Ernest reparut presque aussitôt; il courait de toutes ses forces, la figure défaite, la voix éteinte et étouffée par la peur :

— Des ours ! nous dit-il, des ours !.... ils me suivent !....

Et le pauvre garçon tomba dans mes bras, plus mort que vif. Je n'eus pas le temps de le rassurer ni de remonter son courage, et je me sentis moi-même saisi d'un frisson soudain, en voyant paraître en effet un ours énorme qui fut bientôt suivi d'un second.

— Enfants, du courage ! C'est tout ce qu'il me fut possible de dire; je saisis mon fusil, je l'armai, et je me préparai à bien recevoir l'ennemi. Frédéric en fit autant; et avec un courage et un sang-froid au-dessus de son âge, il vint se placer à côté de moi. Rudly prit aussi son fusil; mais il

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

LES OURS DE LA SAVANNE



Le me sentes moi même saisi d'un frisson soudain en voyant paraître deux ours énormes

resta en arrière, et Ernest qui n'avait point d'arme, car dans son effroi il avait laissé tomber son fusil, s'enfuit plus loin encore.

Cependant nos chiens étaient déjà à l'attaque; et ils avaient commencé à se mesurer corps à corps avec leurs terribles adversaires. Nous tirâmes ensemble, et quoique nos coups n'eussent point abattu l'ennemi, ils avaient néanmoins assez bien porté pour que l'un des ours en eût la mâchoire brisée, et l'autre une épaule fracassée. Mais le combat n'était pas fini pour cela; seulement, le premier ne pouvait plus mordre, et l'autre ne pouvait plus étouffer. Nos fidèles compagnons faisaient des prodiges de courage et d'intrépidité; ils luttaient comme des hommes, ils se roulaient dans la poussière avec l'ennemi, et le sang coulait de part et d'autre et rougissait le sable. Nous aurions voulu tirer encore une fois; mais nous avions peur de tuer ou de blesser un de nos chiens : il était impossible, dans la lutte animée qui avait lieu, de tirer assez juste à la distance où nous étions, pour frapper l'un des combattants sans toucher l'autre : nous résolûmes d'avancer, et nous vîmes, à quatre pas des combattants, décharger sur les ours chacun un coup de pistolet. Ils furent suivis d'un rugissement de rage qui nous fit frémir; mais les deux monstres étaient hors de combat, et la victoire était définitivement à nous.

— Ah! m'écriai-je alors, voilà une bonne besogne de faite! rendons grâce au Ciel qui vient encore une fois de nous sauver la vie.

Nous restâmes quelque temps muets d'étonnement et de frayeur devant nos deux terribles adversaires. Nos chiens, tout couverts de sang et de blessures, leur lançaient encore de profonds et vigoureux coups de dents. J'eus peur d'une feinte, et pour m'assurer que les ours étaient bien morts, je leur déchargeai encore à chacun un coup de pistolet dans les côtes. Rudly, qui pendant le combat avait fait du moins bonne contenance, fut le premier à chanter victoire, et il nous amena le pauvre Ernest qui tremblait encore de tous ses membres. Je demandai au dernier de nous raconter comment il avait fait la découverte de ces terribles ennemis. Il m'avoua alors, les larmes aux yeux, qu'il ne s'était mis en marche avant nous que pour arriver le premier à la grotte, et que pour y faire peur à Rudly en s'y cachant et en imitant le rugissement de l'ours.

— Je faillis mourir de peur, nous dit-il, quand je vis tout à coup mon coupable projet si bien réalisé : on eût dit

que le bon Dieu voulait me punir immédiatement de ma faute : je ne sais vraiment pas comment j'ai pu revenir jusqu'auprès de vous, tant les forces me manquaient.

Je n'eus pas besoin de faire une longue réprimande à mon fils à ce sujet, il était pénétré de repentir ; mais je profitai de cette occasion pour faire sentir à mes enfants tout le danger de ces absurdes surprises qui, faites soi-disant *pour rire*, amènent quelquefois les plus fâcheux résultats.

— Si nous n'avons pas rencontré de nid de serpent, dis-je ensuite, nous n'avons pas moins fait pour la sécurité de notre habitation, car ces deux monstres étaient bien de taille à nous causer de très sérieuses inquiétudes.

Rudly fut le premier à remarquer que la présence des ours dans une contrée aussi chaude que celle que nous habitions était une chose assez extraordinaire.

— Je ne saurais trop comment l'expliquer, dis-je, car je n'ai pas assez de connaissance en zoologie pour juger si ces deux ours sont de la famille de ceux d'Europe, ou s'ils viennent de l'Amérique du Nord, ou bien encore s'ils appartiennent à la race de ceux qu'on a rencontrés au Thibet.

Pendant cette dissertation, les petits garçons s'étaient approchés des deux animaux, et ils les contemplaient avec un mélange d'effroi et d'admiration : ils passaient leurs mains sur les dents larges et solides qui garnissaient leurs mâchoires ; ils soulevaient leurs pattes armées de griffes terribles ; ils tiraient leur poil fauve, mêlé de taches blanches. La conclusion de cet examen, fut que nous devions nous estimer très heureux d'en avoir été quittes aussitôt et à si bon marché ; la peur n'est rien quand la victoire est là pour la faire oublier.

— Que ferons-nous de la dépouille de ces deux animaux ? demandai-je ensuite.

Rudly opta pour que des deux têtes nous nous fissions des casques, qui se présenteraient, dit-il, de la meilleure façon à tout ennemi qui voudrait nous attaquer. Ernest, moins belliqueux, proposa de faire simplement de ces peaux des manteaux de campagne ou des matelas qui nous rendraient moins sensible l'humidité de la terre.

Cependant il était trop tard pour songer à entreprendre cette besogne immédiatement ; il fallait songer à la retraite. Nous nous hâtâmes en conséquence de trainer dans la caverne les cadavres des deux ours ; nous les couvrîmes de broussailles pour empêcher les animaux carnassiers ou les oiseaux de proie de venir les endommager pendant la nuit,

et nous nous remîmes gaiement en route pour la tente, où la bonne mère nous attendait. Nous nous décidâmes aussi à déposer là nos œufs d'autruche, dont le poids retardait notre marche, nous les enterrâmes dans le sable ; c'était la seule manière dont nous pussions en avoir soin, et nous n'aurions rien fait de plus en les emportant plus long-temps avec nous.

Le soleil se couchait quand nous rejoignîmes la mère et notre petit Fritz : ils nous reçurent avec les démonstrations de joie les plus vives. Un bon feu et un souper cuit à point nous délassèrent et nous rendirent la force. Mes petits héros se mirent alors à raconter la victoire du jour, et maître Rudly, qui n'y avait pas contribué pour beaucoup, s'en dédommagea en bavardant par-dessus tout le monde. Ma femme était fort effrayée de cette aventure, il lui fut même impossible de dissimuler les larmes qui roulaient dans ses yeux en pensant au danger terrible que nous avions couru ; et malgré l'assurance que je lui donnai, que la chair d'ours nous procurerait d'aussi bonnes provisions que celle des peccaris, elle avait peine à revenir à elle.

Cependant cette excellente mère et son jeune fils n'étaient pas demeurés oisifs pendant notre absence : ils avaient découvert sur les bords du ruisseau une sorte de terre grasse blanche et fine, qui me parut être de belle terre de pipe : ils avaient aussi recueilli dans des vases de bambou, le long du rocher, assez d'eau pour en abreuver nos bestiaux ; enfin, ils avaient, à force de patience et de courage, amassé à l'entrée du défilé les premiers matériaux dont nous avions besoin pour y construire la fortification que nous avions projetée.

Je remerciai la bonne ménagère des soins qu'elle avait pris ; nous avions allumé un grand feu de garde pour la nuit, et nos chiens, dont ma bonne et soigneuse femme avait lavé et pansé les récentes blessures avec du beurre frais, s'étendirent tout autour. Je voulus, avant de nous retirer, tenter une épreuve de la terre blanche, que je soupçonnais être de la porcelaine : j'en façonnai deux boules que je jetai au milieu du brasier, j'allumai encore quelques flambeaux, pour qu'à défaut du feu, leur clarté pût éloigner les bêtes sauvages ; ensuite nous rentrâmes tous sous la tente, où un sommeil réparateur ne tarda pas à fermer nos yeux.

Le lendemain, il nous fallut des efforts inouïs de courage pour nous arracher à nos matelas ; nous y parvîmes ce-

pendant. Je trouvai la terre que j'avais enfouie dans les cendres, durcie par la chaleur : c'était bien, comme je l'avais soupçonné, de la porcelaine : elle n'était pas, il est vrai, du plus beau grain, mais cela pouvait bien venir un peu de la préparation. Nous déjeunâmes à la hâte : nos bêtes furent attelées à la charrette, nous partîmes, et nous arrivâmes sans encombre ni accident à la caverne *des ours*.

En approchant, nous vîmes l'entrée occupée par une troupe d'oiseaux qu'à leur conformation, à la disposition de leurs cous, et à la couleur de leurs plumes, nous prîmes d'abord pour des coqs d'Inde : mais quand nous pûmes les considérer de plus près, il nous fut aisé de juger que c'étaient des oiseaux de proie qui étaient venus avant nous pour exploiter la dépouille des deux ours ; car ils entraient avec mille cris discordants et à grand bruit dans cette caverne, et en ressortaient portant de grands lambeaux de chair qu'ils allaient dévorer à quelque distance. Au nombre prodigieux de ces oiseaux, nous jugeâmes bien que notre besogne était finie et que ces voraces ne nous laisseraient que les os du formidable gibier que nous avions abattu la veille. Nous ne savions comment pénétrer dans la caverne, attendu que notre présence ne semblait nullement inquiéter les voleurs : tout à coup nous entendîmes un grand bruit d'ailes au-dessus de nous, une ombre noire se dessina sur la terre, et en relevant les yeux nous vîmes une autre merveille, c'était un immense oiseau d'une force prodigieuse, et dont les ailes étendues embrassaient un espace de quinze à seize pieds dans l'air. Il se dirigeait aussi vers la caverne ; mais comme il abaissait son vol puissant, Frédéric fit feu, et le formidable oiseau tomba comme une masse à nos pieds ; il avait été atteint au cœur, et le sang sortait de la plaie mortelle à gros bouillons.

L'explosion de l'arme à feu jeta une si grande terreur parmi les oiseaux de proie, qu'ils s'enfuirent en poussant des cris aigus ; et bientôt l'entrée de la caverne fut libre. Nous examinâmes alors le monstre ailé que Frédéric avait si adroitement abattu, et nous reconnûmes en lui un condor de la plus grande espèce.

Nous entrâmes enfin dans la caverne où nous trouvâmes un de nos ours à moitié dépecé, et l'autre entièrement vide de ses entrailles, ce qui fut une besogne de moins pour nous ; nous en prîmes les peaux, et ce qui restait de chairs intactes, et nous abandonnâmes le reste à nos chiens.

XLV. — Préparation de la chair des ours. — Le poivre. — Excursion des enfants dans la savane. — Le lapin angora. — Les antilopes.

Il nous fallut consacrer un jour entier à la préparation de la chair des ours. Après avoir enlevé les peaux avec le plus de soin et de précaution qu'il nous fut possible de prendre, je détachai les jambons, puis les pieds, que je destinai à faire un mets du premier mérite, selon l'opinion des gourmets européens. Nous dépecâmes ensuite le reste de la chair; nous la coupâmes en longues bandes d'un pouce d'épaisseur environ, comme faisaient les anciens boucaniers, et nous exposâmes le tout à une fumée épaisse. La graisse fut recueillie et conservée avec soin : ma femme en faisait grand cas, parce qu'outre le parti qu'elle comptait en tirer pour la cuisine, elle n'ignorait pas qu'on pouvait encore la manger sur le pain en guise de beurre frais.

Nous obtînmes environ cent livres de graisse, avec celle que nous avaient fournie quelques jours auparavant les peccaris; le tout fut déposé dans des tonnelets de bambou, ce qui en rendit le transport beaucoup plus facile. Nous abandonnâmes à nos chiens la carcasse osseuse; mais ils furent si bien aidés par les oiseaux de proie qui s'y abattirent à côté d'eux, qu'en moins de rien les deux ours ne présentèrent plus que deux squelettes si blancs, si parfaitement nettoyés, que nous aurions pu les prendre pour les faire figurer dans notre musée. Quant aux peaux, elles furent lavées à l'eau de mer, frottées de cendre et de sable, et quoique nos talents dans l'art du corroyeur fussent assez médiocres, nous parvinmes à rendre ces peaux assez souples sans être obligés de recourir au procédé des Groënländais, qui ont coutume, dit-on, de les préparer avec leurs dents.

Je regrettais beaucoup que nous fussions trop loin de l'endroit où nous avions découvert le ravensara dont l'écorce et les feuilles avaient donné à notre préparation de peccari une odeur si friande : mais parmi les broussailles que mes enfants m'apportèrent, je remarquai une espèce de liane, dont l'odeur aromatique me frappa, c'était le poivre. J'accueillis, avec les plus vifs transports, cette nouvelle richesse, et quand je me fus assuré que je ne me trompais pas sur sa nature, nous nous mîmes tous à la recherche de cette précieuse plante, et nous eûmes bientôt recueilli une quantité considérable de poivre blanc et de poivre noir. C'était un vrai trésor, et pour notre cuisine et pour la conservation d'une foule d'objets que la chaleur excessive du climat finissait toujours par endom-

mager, quels que fussent les soins que nous apportassions dans la préparation. Les peaux d'ours, les jambons et les bandes de chair fumée reçurent la première application de la découverte nouvelle.

Le condor vint ensuite, car nous avions recueilli ce gigantesque oiseau, pour en faire un ornement de notre musée. Après l'avoir dépouillé de toute chair, et avoir saupoudré l'intérieur de la peau de poivre écrasé, nous remplîmes cette peau de coton et de mousse, nous réservant plus tard le soin de donner à l'oiseau la forme et l'attitude convenables.

Cependant tous ces travaux étaient d'une nature trop paisible pour le caractère inquiet et turbulent de mes petits garçons; il m'était facile de m'apercevoir que l'ennui commençait à les prendre, et j'en jugeais par l'humeur quinquetonne et difficile à laquelle ils s'abandonnaient depuis quelque temps, et il me sembla que le meilleur moyen d'y remédier serait d'introduire quelque diversion dans la monotonie de nos travaux. Je leur proposai donc de faire seuls et sans autre guide qu'eux-mêmes, une nouvelle excursion dans la savane. Ma proposition, comme on le devine, fut très bien accueillie, et la perspective de courir en liberté, d'être eux-mêmes les maîtres de la caravane, n'entra pas pour peu de chose dans l'explosion de joie qui suivit.

Ernest refusa de faire partie de l'expédition, et préféra demeurer auprès de nous. D'un autre côté, Fritz témoignait un tel désir d'accompagner ses frères, qu'il me fut impossible de ne pas lui accorder cette faveur.

Frédéric, Rudly et Fritz se mirent donc immédiatement en devoir de seller leurs montures qui paissaient sur les bords du ruisseau, et les trois cavaliers, après nous avoir solennellement salués, s'enfoncèrent gaiement dans le désert.

Ce ne fut pas sans un sentiment pénible que je les vis s'éloigner ainsi, seuls, abandonnés à eux-mêmes. Mais je sentais combien il importait dans notre position d'habituer de bonne heure mes enfants à se suffire à eux-mêmes. Un accident imprévu pouvait les priver de leur père et de leur mère, et il était bon qu'ils sussent s'en passer quelquefois. Je me reposais sur la prudence et l'intelligence de Frédéric: j'étais sûr qu'il veillerait sur ses jeunes frères: le sang-froid dont ceux-ci avaient eux-mêmes donné des preuves en plusieurs occasions, me rassurait encore; mais j'avais besoin de quelque chose de plus certain que tout cela: je me tournai vers Dieu, et en l'implorant, je me tranquillisisai en pensant que la main qui avait su ramener à leur père les fils de Jacob, s'étendrait

aussi sur les miens, et les guiderait au milieu du désert.

Je rentrai dans la grotte quand mes yeux ne purent plus distinguer les trois cavaliers. Ma femme reprit avec moi les travaux domestiques qui nous occupaient, et Ernest, tranquillement assis sur le sable, s'occupait à nous faire des vases avec les œufs d'autruche, car nous nous étions assurés, en mettant tout de suite ces œufs dans l'eau chaude, que les petits qu'ils contenaient avaient cessé de vivre. Ernest s'était avisé d'un procédé assez ingénieux pour couper ces œufs par la moitié sans les endommager; il les entourait d'une fibre de coton imbibée de fort vinaigre. L'action de l'acide sur la coque calcaire de l'œuf, creusait une ligne circulaire qui finit par séparer les deux parties. Néanmoins la pellicule qui se trouvait dessous était encore si forte, qu'il fallut l'intervention du canif pour la séparer; elle avait la dureté et l'élasticité d'un parchemin.

Cependant nous ne tardâmes pas à quitter cette opération pour en entreprendre une autre. En parcourant l'intérieur de la grotte, j'avais découvert différentes sortes de produits minéraux; entr'autres une couche d'amiante, espèce de filament pierreux connu par sa qualité incombustible; et parmi cette amiante un superbe bloc de talc transparent comme du verre et dont je ne désespérais point faire un jour des vitres. Ernest m'aida avec beaucoup d'intelligence dans cette besogne qui demandait assez d'adresse, et nous parvinmes à détacher de la couche un superbe morceau de deux pieds de long sur autant d'épaisseur.

Ma femme, à qui tout ce qui rappelait l'Europe faisait grand plaisir, accueillit avec joie ma découverte, surtout quand je lui eus dit l'usage auquel je destinais ce morceau qui pourrait se diviser en feuille mince comme du papier.

Nous avions été ainsi occupés la meilleure partie de la journée, et comme le soir approchait, nous nous rapprochâmes du foyer où notre ménagère faisait cuire avec tous les soins imaginables, deux pattes d'ours qui avaient trempé long-temps dans la saumure, et dont l'odeur appétissante, en s'échappant de la marmite, nous promettait un souper délicieux. En attendant le retour de nos chasseurs nous nous mîmes tranquillement à jaser.

Ernest était émerveillé de la grotte, et la découverte que nous venions d'y faire ne contribuait pas peu à la lui rendre précieuse.

— Nous devrions, dit-il, faire de cette caverne une seconde habitation, et la fortifier à la Robinson.

— Qu'entends-tu par fortifier à la Robinson?

— Ah ! il ne faut, pour cela, ni maçonnerie ni ciment; il ne faut que des arbres, que l'on plante symétriquement, et si rapprochés les uns des autres, qu'ils finissent par se lier et par faire un mur impénétrable.

— Mais en attendant qu'ils se soient liés et que ton mur ait poussé, lui répliquai-je, comment te défendras-tu?

Mon objection embarrassait tout court le petit savant, et comme il semblait chercher sa réponse, nous entendîmes derrière nous des cavaliers galoper, des cris de joie et de triomphe : c'étaient nos chasseurs qui revenaient de la savane. Ils ne tardèrent pas à être auprès de nous; sauter en bas, attacher les montures, les débarrasser des harnais, fut l'affaire d'un instant.

Rudly et Fritz portaient chacun sur le cou un petit chevreau, dont les pattes étaient liées par devant, et la carrossière de Frédéric me paraissait bien enflée.

— Bonne chasse, papa, s'écria Rudly le premier, et je puis me vanter que mon Orage ne s'y est pas mal montré. Ah ! il faut le voir arpenter le désert, et y faire voler des nuages de poussière derrière lui; Frédéric a dans son sac une paire de lapins angoras magnifiques, et un coucou complaisant qui nous a menés sur la ruche la plus belle et la mieux garnie que j'aie jamais vue.

— Rudly ne dit pas tout, reprit Frédéric alors : nous avons fait prisonnier tout un troupeau d'antilopes, et nous l'avons forcé à passer dans nos domaines, où nous pourrions les chasser à loisir, les prendre, les apprivoiser, selon qu'il nous conviendra.

— Eh bien ! repris-je à mon tour, Frédéric non plus ne dit pas tout, et il oublie aussi le meilleur : il oublie que la grande merveille de cette journée, c'est que Dieu ait ramené à leur père trois petits garçons lancés seuls au milieu du désert. Commençons, mes amis, par rendre grâce au Ciel de cette nouvelle faveur.

Puis me tournant vers Rudly qui avait la figure toute bouffie : D'où vient, lui dis-je, cet embonpoint subit de tes joues ? raconte-nous tes aventures, elles me paraissent avoir été tant soit peu périlleuses.

Frédéric le prévint.

— Je vais, dit-il, vous raconter par ordre tout ce qui nous est arrivé.

En vous quittant, nous prîmes la direction de la Vallée-Verte ; et nous profitâmes d'un endroit resserré où des arbres jetés en travers de la rivière nous offraient un pont naturel pour gagner l'autre rive ; nous nous enfonçâmes ensuite dans la savane. Nous fûmes quelque temps sans rien apercevoir ; nos montures galopaient toujours, le soleil n'avait pas encore eu le temps de les fatiguer. Nous découvrîmes enfin dans un éloignement assez grand deux troupeaux de petits quadrupèdes dont nous ne pouvions distinguer l'espèce. Ce devait être des chèvres, des antilopes ou des gazelles. Notre premier soin fut de rappeler nos chiens et de les tenir étroitement attachés auprès de nous ; car nous avions remarqué dans nos chasses que les animaux sauvages avaient plus peur des chiens que de nous. Nous cherchâmes alors à nous rendre maîtres de ce bétail. Je divisai mes forces pour multiplier l'attaque ; je donnai à Fritz la ligne qui suivait la rivière, Rudly devait occuper le milieu, tandis que, monté sur l'onagre, je soutiendrais l'aile droite et ramènerais au centre les animaux qui tenteraient de se répandre dans la plaine. Nous effectuâmes ce mouvement, mais les troupeaux semblaient ne pas nous remarquer, et l'un d'eux même passa la rivière aussi tranquillement que s'il eût été seul dans la savane. L'autre troupeau restait immobile, et ce ne fut que quand nous l'eûmes presque atteint, qu'il s'aperçut de notre présence ; les plus avancés se levèrent alors de l'herbe où ils étaient étendus, ils dressèrent en l'air leurs cous allongés et leurs têtes surmontées de petites oreilles pointues. Les autres les suivirent, et le troupeau tout entier fut bientôt sur pied. Il s'ébranlait pour fuir, mais il était déjà trop tard ; nous poussâmes le galop de nos montures, nous rendîmes à nos chiens la liberté, et ils nous secondèrent si bien, qu'en moins de rien le troupeau était forcé ; il passa la rivière et s'engagea dans le défilé qui sépare notre habitation de la savane. C'était peu d'avoir fait passer nos prisonniers du désert dans notre habitation, il fallait encore les y maintenir. Nous imaginâmes pour cela divers moyens qui tous offraient plus ou moins d'inconvénients ; enfin nous nous en tinmes à celui-ci : ce fut de tendre en travers du passage une longue corde à laquelle on suspendrait des guenilles et d'autres objets flottants dont le mouvement continu effrayerait suffisamment nos animaux. Nous avions encore sur nos chapeaux les plumes d'autruche de la première excursion. Elles firent, avec quelques fragments de nos mouchoirs, les premiers frais de l'épouvantail.

— A merveille ! dis-je à Frédéric, qui parut s'arrêter comme pour juger de l'effet que produisait sur moi son stratagème. A merveille ! seulement, tu n'as trouvé là qu'un épouvantail de jour ; il en faudra nécessairement un autre pour la nuit. Mais quel qu'il soit, en es-tu l'inventeur ?

— Non : je le dois à Levailant, qui l'a consigné dans son voyage au cap de Bonne-Espérance. C'est ainsi, dit-il, que les Hottentots s'y prennent pour retenir autour de leur habitation les antilopes qu'ils ont pris à la chasse.

— Très bien ! répondis-je alors à mon fils. Je vois avec plaisir que tes lectures ne sont pas perdues. Tu dois comprendre maintenant combien il importe de s'approprier réellement les enseignements que l'on trouve dans les livres. Tu n'aurais, certes, pas songé, quand tu lisais Levailant pour te délasser, que tu dusses jamais mettre en pratique dans une savane du Nouveau-Monde les procédés des Hottentots pour chasser à l'antilope.

— Mais maintenant, ajoutai-je, parle-moi de tes lapins, et surtout ce que tu penses en faire. Tu ne destines sans doute pas ces deux habitants au potager de ta mère ; ils y feraient trop de ravages pour qu'elle les y vit entrer avec plaisir.

— Non, certes, mais il me semble que l'une des deux îles que nous avons à notre disposition pourrait les recevoir sans dommages. L'île du requin, par exemple, deviendrait une garenne magnifique, où nous trouverions sans frais de bons rôtis et des fourrures pour nos chapeaux, car les peaux de rats ne dureront pas toujours. C'était donc dans la pensée d'en faire une colonie que je les ai apportés.

— A la bonne heure ! nous les admettons volontiers à ce titre. Mais comment as-tu pu les prendre vivants ?

— C'est à mon aigle qu'est dû l'honneur de la capture. C'est lui qui, s'abattant sur une troupe de lapins qui fuyaient devant nous, les a, pour ainsi dire, fascinés, les a saisis dans ses serres puissantes et me les a apportés. Le brigand ne s'en est pas tenu là : après avoir chassé pour moi, il a chassé pour lui-même, il a dévoré un troisième lapin, tandis que le reste disparaissait dans les terriers.

Cependant Rudly trouvait la narration de son frère un peu longue, et il lui tardait de placer un mot sur ses aventures personnelles. Je m'en aperçus et j'engageai le pauvre garçon à parler.

— A mon tour ! dit-il en débutant, à mon tour ! Seulement j'irai plus vite que Frédéric ; je vais comme mon Grage, au galop ! Pendant que Frédéric était arrêté à ses

lapins, nous continuâmes de marcher, Fritz et moi. Les chiens nous suivirent, mais nous les vîmes tout à coup s'élancer dans la plaine; et deux animaux de la grosseur d'un lièvre venaient de s'élever dans l'herbe et ils fuyaient devant nous avec une rapidité incroyable. Nous mîmes nos montures au galop pour soutenir nos chiens; nous courûmes ainsi pendant un quart-d'heure environ, mais les deux fuyards se fatiguèrent; ils furent atteints, pris et garrottés avant que nos chiens n'eussent le temps de leur faire le moindre mal. Et les voilà, ajouta le narrateur en nous désignant deux jolis petits animaux qu'ils avaient rapportés. Je crois que ce sont de jeunes faons.

— Je crois, moi, que ce sont des antilopes, interrompis-je, mais ils n'en seront pas pour cela moins bienvenus de nous.

— Quoi qu'il en soit, reprit Rudly, nos montures firent joliment leur devoir; et je peux dire aussi que les chasseurs ne se conduisirent point mal. Mais ce n'était rien encore : nous nous étions à peine remis à marcher, que nous vîmes s'abattre devant nous une sorte de coucou dont le chant moqueur avait l'air de nous provoquer; il se levait au fur et à mesure que nous approchions, puis il allait recommencer plus loin sa chanson. Fritz, qui voit du merveilleux dans tout, dit d'abord en riant : Eh ! on dirait quelque prince enchanté par une fée qui veut nous conduire.

— Bah ! lui répondis-je, je m'en vais dire un mot à ton prince enchanté, et déjà je le couchais en joue, quand Frédéric me fit observer que mon fusil étant chargé à balle, je perdrais probablement mon coup.

Je remis mon fusil sur mon dos et nous continuâmes à marcher. Mais au bout de quelque temps, le coucou cessa bientôt de chanter et de sauter, et nous nous aperçûmes qu'il s'était arrêté au-dessus d'un nid d'abeille artistement creusé en terre.

Nous commençâmes à tenir au-dessus de la ruche un conseil de guerre, et à discuter le plan d'attaque qui devait nous rendre maîtres du trésor. Fritz demanda grâce, en alléguant que l'essai malheureux qu'il avait fait contre les abeilles de Falkenhorst le dispensait de recommencer : Frédéric, en sa qualité de général en chef, déclara qu'il donnerait bien le conseil, mais qu'il renonçait à l'exécution. C'était donc à moi de mettre la main à l'œuvre. Armé d'un morceau de mèche soufrée que j'avais dans ma gibecière, et auquel je mis le feu, je tentai d'étouffer les abeilles en jetant ce brandon au milieu de la ruche. Mais à peine

eus-je porté l'incendie dans la demeure des paisibles insectes, qu'un bourdonnement horrible s'y fait entendre, les abeilles sortent et se répandent dans l'air comme un nuage noir, j'en suis enveloppé des pieds à la tête. Elles m'atteignent et me harcèlent avec une effrayante impétuosité : elles s'attachent à mes mains, mon visage, mes cheveux, et c'est à grand'peine si je puis regagner ma monture, l'enfourcher et prendre le large. Toutefois j'emportai avec moi quelques-unes de mes ennemies, et vous voyez les marques honorables des blessures qu'elles m'ont faites; mes frères me suivirent, mais comme ils s'étaient tenus prudemment à l'écart, le danger n'avait pas été le même pour eux. Je n'aurais jamais cru, continua Rudly en terminant son récit, qu'un animal aussi petit qu'une abeille pût faire autant de mal.

— Eh bien ! lui dis-je, prends ton aventure pour une leçon d'histoire naturelle, et tâche de ne pas l'oublier. En attendant, va auprès de ta mère, car je la vois qui se dispose à t'appliquer des compresses, qui calmeront le feu de tes piqûres.

Nous cessâmes de causer pour nous occuper des lapins et des deux jeunes antilopes. Je construisis, pour les transporter plus facilement à Felsenheim, une espèce de panier de jonc recouvert d'une toile, qui devait, en les privant du jour, leur laisser cependant assez de liberté pour respirer. Nous étions incertains sur la demeure qu'on leur donnerait, si nous les garderions à Felsenheim, autour de l'habitation, ou si nous les abandonnerions dans un des îlots de la côte. Mes enfants auraient préféré garder auprès d'eux ces gracieux animaux; mais des considérations de sécurité nous firent pencher pour l'autre habitation, et il fut convenu qu'on leur donnerait pour demeure l'île du requin.

Cependant, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir à ce que Rudly venait de dire de l'étrange oiseau qui les avait conduits sur une ruche pleine de miel : je reconnus bien le coucou indicateur des naturalistes; mais, me disais-je, si la côte est inhabitée, comment cet oiseau a-t-il pu reconnaître des hommes, comment a-t-il pu savoir qu'ils aimaient le miel comme lui, et que, pour prix de son indication, ils devaient l'associer au partage de la découverte ? Sa conduite ne serait-elle point un indice que nous ne sommes pas les premiers hommes qui foulions le sol de cette contrée ? l'intérieur du pays serait-il donc habité ?

Ces réflexions, auxquelles je donnais beaucoup plus d'é-

tendue dans mon imagination, étaient toutes de la plus haute importance.

Je me disais bien que l'instinct de l'oiseau pouvait être cette loi de la nature qui le guidait à se faire aider par un être plus fort et plus adroit que lui-même dans la conquête d'un trésor qu'il désirait : mais toutes mes réflexions n'aboutirent qu'à me convaincre qu'il était pour nous du plus grand intérêt de ne nous aventurer à l'intérieur qu'avec la plus grande réserve. Je résolus en outre d'élever sur la côte une sorte de forteresse destinée à nous défendre, et je choisis pour cela l'île du requin. Il me semblait qu'une construction solide qui dominerait de là la côte de Felsenheim, qui serait pourvue des deux canons que nous avions à notre disposition, pourrait au besoin nous offrir une retraite, et nous permettrait de répondre avec avantage à une invasion de l'intérieur, si jamais il en venait.

Quand nous eûmes pourvu aux soins que réclamaient les antilopes, je voulus faire voir à mes jeunes chasseurs que nous n'avions point perdu le temps pendant leur absence, et je leur montrai avec orgueil le bloc de talc que nous avions détaché du roc. Mais l'admiration qu'ils me témoignèrent ne tarda pas à être bientôt entièrement effacée par l'invitation que nous adressa à tous la bonne mère de venir prendre part au souper qu'elle avait préparé. Une patte d'ours fut le principal mets qu'elle nous servit. Ce plat, malgré l'excellente odeur qui s'en exhalait, fut d'abord assez médiocrement accueilli; car je ne sais qui de nous s'avisa de remarquer que cette patte ressemblait à une main d'homme. Là-dessus Rudly, toujours plaisant, se mit à faire la grosse voix, et à dire comme l'ogre dans le conte du petit Poucet, *ah ! je sens la chair fraîche*. Cette saillie nous fit beaucoup rire; enfin la gaieté et l'appétit triomphèrent de la prévention; j'attaquai le morceau, et nous trouvâmes tous que c'était bien, en effet, le manger le plus délicat dont nous eussions encore goûté. Ma femme elle-même ne tarissait pas en éloges sur ce ragoût que, du reste, elle avait apprêté avec tout le soin possible.

Après le souper nous allumâmes nos torches et nos feux; nous renouvelâmes la provision de combustibles dans la hutte à fumer, et nous trouvâmes dans la tente, jusqu'au lendemain matin, un sommeil doux et paisible.

XLVI. — Prise d'une autruche. — L'euphorbe. — La vanille.

Au point du jour, j'étais debout, et j'éveillai mes fils. Nos travaux étaient à peu près terminés, la chair de nos ours

était fumée, la graisse emplissait des tonnes de bambou, et la saison des pluies qui approchait nous commandait de retourner à notre habitation, où beaucoup d'autres besognes nous attendaient. Néanmoins, je ne voulais pas partir avant d'avoir fait une dernière excursion dans le désert que nous venions d'explorer : je voulais tenter si une seconde visite au nid d'autruche ne nous réussirait pas mieux que la première ; je tenais en outre à recueillir ce qui s'était échappé de gomme d'euphorbe des incisions que j'avais faites à cette plante lors de notre course précédente. C'était donc pour une nouvelle excursion dans la savane, que je réveillai de si bonne heure mes fils encore endormis.

Comme nous voulions donner à cette course toute la rapidité possible, je décidai qu'elle serait faite à cheval. Frédéric me céda l'onagre : il prit pour lui le jeune poulain, Rudly et petit Fritz enfourchèrent leurs montures accoutumées. Quant à maître Ernest, ses goûts tournaient de plus en plus au repos ; il était devenu le gardien habituel des bagages avec sa mère ; aussi nous vit-il partir sans en témoigner la moindre peine. Il avait pris la place de Fritz à la cuisine, et de son côté le petit garçon se trouvait tout fier de se voir associé aux expéditions des hommes.

Nous ne primes avec nous que Turc et Billy, et nous partîmes en suivant la direction de la Vallée-Verte, où nous retrouvâmes toutes les places illustrées par quelques souvenirs de notre dernière course : l'endroit où nous avions rencontré les ours, le marais des tortues, et enfin le rocher d'où Frédéric avait découvert les autruches ; nous avions donné à ce rocher le nom de Tour des Arabes, par allusion aux conjectures auxquelles nous nous étions livrés en apercevant les autruches que nous avions d'abord gravement saluées du nom belliqueux d'Arabes du désert.

Fritz et Rudly se mirent à galoper de toute la force de leurs montures ; je les laissai se livrer à ce plaisir, car la plaine était si unie, qu'ils ne pouvaient échapper à mes regards. Je gardai Frédéric auprès de moi pour m'aider à recueillir la gomme d'euphorbe qui était tombée des incisions que j'avais faites aux plantes, et qui s'était déjà coagulée au soleil. Je m'étais muni d'un vase de bambou, et j'y recueillais les petites boules de gomme solidifiée.

Cette gomme est un poison des plus violents et des plus subtils que la nature produise. C'est surtout aux environs du cap de Bonne-Espérance qu'il croît et que l'on en fait usage. Les habitants s'en servent pour empoisonner les eaux

où les bêtes sauvages viennent se désaltérer ; mais de peur que les animaux domestiques ne tombent dans cette espèce de piège tendu aux bêtes fauves, les colons ont coutume de creuser, à côté d'une source réelle, un bassin où ils amènent l'eau ; ils couvrent ensuite de grosses pierres le courant naturel de la source, et c'est dans le bassin qu'ils ont creusé, qu'ils jettent la plante empoisonnée. Quant à leurs troupeaux, ils ne les laissent jamais approcher d'une source sans l'avoir examinée, et pour peu qu'ils rencontrent sur le sable des traces d'euphorbe, ou qu'ils aperçoivent au-dessus de l'eau une sorte de brouillard léger, signe certain de la présence du poison, ils les éloignent.

Toutefois, la précaution est souvent en défaut ; mais les colons y trouvent néanmoins un avantage, car pour quelques têtes de bœufs ou de brebis qu'il leur en coûte, ils sont fort aises de rencontrer, au bord des sources, des tigres, des lions, des hyènes, des antilopes, dont ils n'ont plus qu'à enlever la peau. Les Hottentots font plus : ils mangent la chair des animaux ainsi empoisonnés, et ils se contentent d'en rejeter les entrailles.

Mon fils me demanda dans quel dessein je recueillais ce poison avec tant de soin : — Je veux m'en servir, lui dis-je, pour détruire les singes dans les parages que nous habitons ; c'est un moyen cruel, sans doute, mais cette maudite engance nous force, par ses dégâts et ses dévastations, à y recourir. Nous emploierons encore l'euphorbe avec succès dans la préparation des peaux d'oiseaux ou de quadrupèdes que nous voulons empailler : il les préservera de la corruption, et en éloignera les insectes. Enfin, nous en ferons encore des vésicatoires dont l'action équivaut à celle des cantharides. Mais quels que soient les avantages que je me promets de cette plante, elle n'en sera pas moins l'objet de la plus scrupuleuse précaution, et je me garderai bien surtout de l'acclimater autour de notre demeure, où la moindre méprise pourrait entraîner les suites les plus funestes.

Cependant nos deux cavaliers avaient presque disparu dans la savane, et c'était à grand'peine si nos yeux pouvaient encore les suivre dans le nuage de poussière qu'ils soulevaient derrière eux. Ils avaient dépassé de beaucoup le nid d'autruche, vers lequel nous nous dirigeâmes alors dans l'intention de savoir si les œufs avaient été abandonnés, ou bien si les femelles que nous avions dispersées étaient revenues au nid.

Nous étions à peine en marche que nous vîmes s'élever tout à coup, du sable où elles s'étaient abattues, quatre autruches de la plus belle taille. Le premier soin de Frédéric fut de disposer son aigle au combat ; mais afin de le mettre hors d'état de renouveler la scène de carnage dont il avait été le héros lors de notre dernière chasse, il lui lia étroitement le bec, et il le rendit ainsi à peu près inoffensif. Nos chiens furent également muselés, et nous nous arrê tâmes pour ne pas effrayer les autruches qui venaient à nous. Nous voyions ces oiseaux magnifiques, les ailes à demi étendues, glisser dans l'air avec une rapidité incroyable. Soit qu'ils ne nous eussent point aperçus, soit qu'ils nous eussent pris pour des objets inanimés, car nous avions soin de nous tenir immobiles, ou bien encore soit que la frayeur qu'ils devaient éprouver en entendant galoper derrière eux nos étourdis, les poussât vers nous, ils s'approchèrent, sans dévier, jusqu'à une portée de pistolet environ. J'eus alors tout le loisir de les examiner ; c'étaient trois femelles et un mâle : celui-ci marchait un peu en avant comme pour frayer le passage et prévenir le danger. Les plumes de sa queue flottaient majestueusement derrière lui, et je jugeai que nous avions devant nous l'une des plus belles proies que nous pussions désirer. Je crus le moment venu d'attaquer : je saisis alors ma fronde à balles, et faisant appel à tout ce que je pouvais avoir d'adresse dans la main et de justesse dans le coup-d'œil, je la lançai contre l'autruche mâle. Mais au lieu de frapper l'oiseau aux jambes, comme j'en avais l'intention, les balles de ma fronde vinrent tourner autour de son corps, et je ne réussis qu'à lui serrer les ailes contre les flancs. C'était bien diminuer considérablement ses chances de salut ; mais la victoire n'était pas complète, et l'autruche, effrayée, se retourna brusquement d'un autre côté, et à l'aide de ses longues jambes se mit à fuir avec une nouvelle rapidité. Ses compagnons, loin de suivre la même direction, s'enfuirent à droite et à gauche. Nous les laissâmes partir : nous avions assez de nous occuper à poursuivre le mâle, moi monté sur l'onagre, et Frédéric sur le poulain. Mais il commençait à nous fatiguer déjà beaucoup, quand heureusement Rudly et Fritz, qui revenaient, se trouvèrent à point pour lui couper la retraite. Frédéric décha peronna son aigle, le lança vers l'oiseau, et alors commença contre celui-ci une guerre terrible avec le déploiement de toutes nos forces. Rudly et Fritz d'un côté, Frédéric et moi de l'autre, le fatiguions et le harcelions sans repos ; mais le com-

battant le plus utile dans cette attaque, ce fut l'aigle. La présence de ce nouvel ennemi troubla sensiblement la pauvre autruche ; elle le sentait au-dessus de sa tête, elle entendait le battement de ses ailes, et son instinct l'avertissait sans doute qu'au-dessus du cercle où nous la pressions, planait un ennemi dont le bec et les serres ne pardonnent jamais. L'aigle, de son côté, éprouvait un déplaisir visible à se sentir le bec emprisonné dans des ligatures de coton, il en paraissait furieux, et ses mouvements en étaient si violents, qu'à un coup d'aile qu'il appliqua sur la tête de l'autruche, nous vîmes ce grand et robuste animal chanceler comme étourdi. Rudly, qui était alors à portée de la fronde, lança si habilement la sienne, qu'il atteignit les jambes de l'autruche, autour desquelles la corde fit plusieurs tours, et l'oiseau colossal s'abattit. Ce fut un cri de joie parmi les chasseurs. L'aigle fut rappelé et chaperonné, et nous courûmes tous sur le vaincu qui se débattait, pour nous assurer de lui, avant qu'il eût pu se débarrasser des liens qui l'étreignaient. Il lançait des coups de pieds vigoureux, il s'agitait sur le sable avec une telle violence, que nous ne savions comment approcher de lui. J'imaginai fort à propos, qu'en le privant du jour, nous diminuerions sensiblement sa fureur ; je jetai sur sa tête mon sac de chasse, ma veste et tout ce que nous pûmes trouver, et nous parvîmes ainsi, tant bien que mal, à lui envelopper la tête : j'avais trouvé le secret des forces de l'autruche ; car elle n'eut pas plutôt les yeux couverts, qu'elle s'apaisa et devint souple, au point qu'il nous fut permis de l'entourer d'autant de courroies, de cordes et de ligatures que nous pûmes le juger nécessaire pour nous assurer contre ses violences. Je lui passai d'abord autour du corps une large courroie de peau de chien de mer, et de chaque côté, j'attachai deux autres courroies en forme de guides ; je lui passai aussi autour des jambes une corde solide, assez lâche pour lui permettre de marcher, mais en même temps assez étroite pour l'empêcher de prendre le galop et de nous échapper.

— Voilà qui est fort bien ! s'écria Rudly, quand la besogne fut à peu près terminée ; voilà la bête prise, mais comment l'amènerons-nous, et surtout comment pourrions-nous jamais apprivoiser ce géant !

— Attends, lui répondis-je : le naturel le plus féroce cède à l'éducation ; ne sais-tu donc pas que les Indiens apprivoisent des éléphants au sortir des forêts où ils les ont pris, et cela par un moyen bien simple : ils placent l'é-

l'éphant sauvage entre deux autres animaux de la même espèce, mais déjà apprivoisés ; ils le privent de l'usage de sa trompe en la liant fortement ; ils l'attachent ensuite entre les deux éléphants apprivoisés, qui se chargent de donner eux-mêmes à leur frère trop rétif ou trop sauvage, des mœurs plus douces. Un cornac, armé d'une pique dûment aiguisée, les aide et réprime par de fréquentes admonitions les écarts de l'élève.

— A merveille ! papa, reprit Rudly avec un violent éclat de rire ; il nous faudrait pour cela au moins deux autruches apprivoisées, et il me semble que ni Frédéric ni moi ne sommes de taille à y suppléer.

— Je ne le pense pas davantage, repris-je à mon tour ; mais à défaut d'autruches, nous avons d'autres auxiliaires qui les remplaceront très bien. Le taureau et le buffle, par exemple, feraient, j'imagine, un fort bon effet de chaque côté de l'oiseau captif, et toi et ton frère armés chacun d'un fouet en guise de lance, remplaceriez naturellement les cornacs, lui apprendriez à marcher en rang avec les autres.

— Oui ! oui ! ce sera délicieux, et cela réussira à merveille !

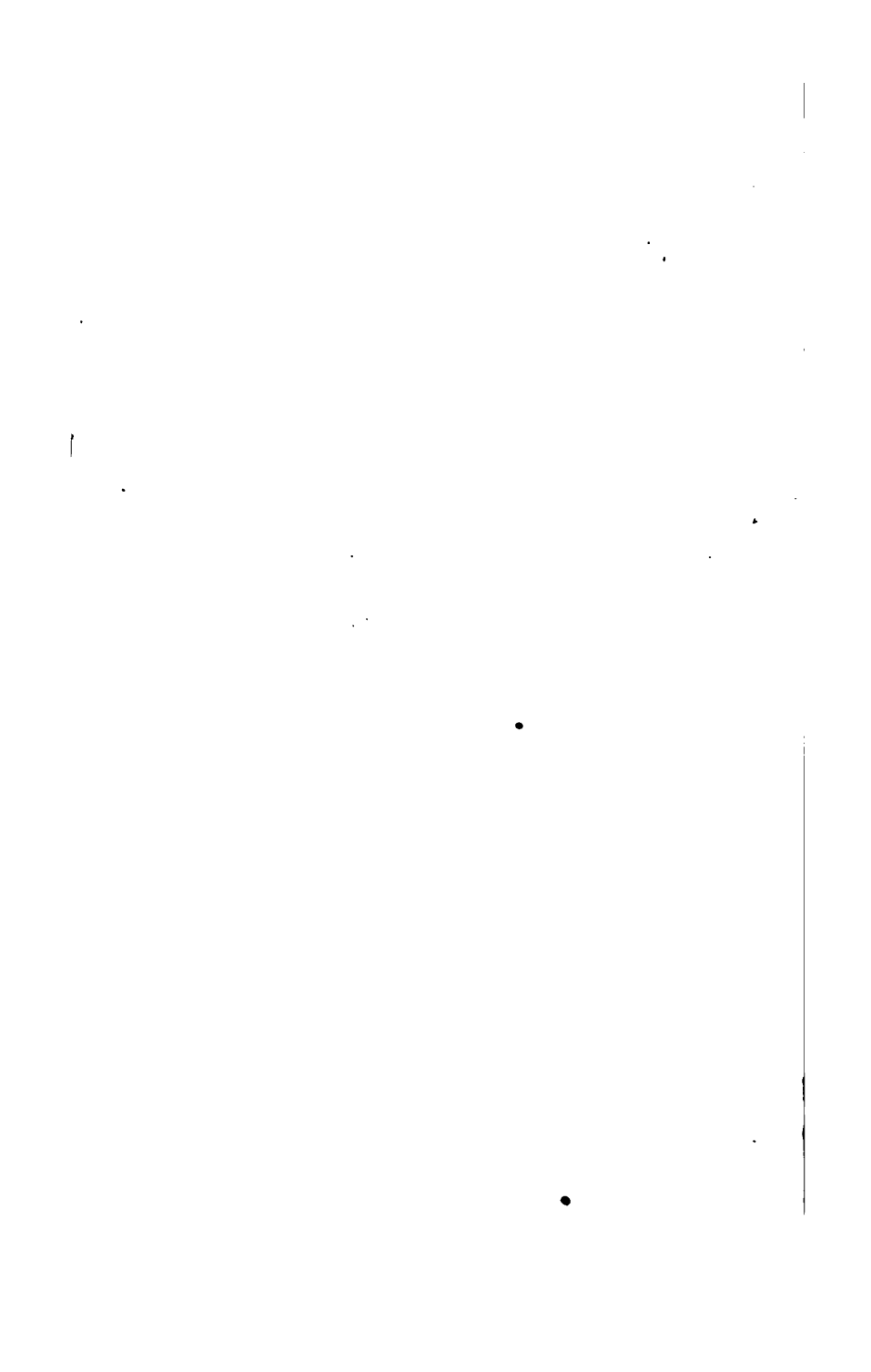
Telle fut la réponse à ma proposition.

Je me mis aussitôt en devoir d'exécuter le plan que je venais d'exposer. Je fis approcher les deux coursiers, je disposai mes courroies, et quand tout me parut prêt et que les deux cavaliers furent en selle, armés chacun d'un fouet solide, je débarrassai l'autruche de tout ce qui lui couvrait les yeux.

Elle resta d'abord quelque temps immobile, et comme uniquement absorbée par le retour de la lumière qui la frappait. Elle se leva enfin avec vivacité ; mais elle n'avait pas compté sur les courroies qui l'attachaient à ses deux acolytes ; aussi fut-elle brusquement arrêtée et retomba-t-elle presque aussitôt sur ses genoux. Elle renouvela plusieurs fois la tentative et toujours avec aussi peu de succès. Elle essaya de voler, mais ses ailes étaient retenues captives par les cordes de ma fronde et la sangle dont je l'avais renforcée ; ses grandes jambes aussi étaient emprisonnées dans d'étroites entraves : elle se jetait à droite, à gauche ; mais l'obstacle qu'elle rencontrait de chaque côté était plus fort qu'elle, et le buffle et le taureau ne paraissaient pas seulement prendre garde aux secousses qu'elle leur donnait. Enfin, de guerre lasse, et comme si elle eût compris l'inu-



Elle partit avec eux au gabop.



lilité de ses efforts, elle parut prendre son parti : elle se dressa, et se soumettant au voisinage de ses deux compagnons, elle partit avec eux au galop. Rudly et Fritz étaient en selle, et l'espèce d'attelage qu'ils formaient paraissait tout-à-fait de leur goût. L'air retentissait de leurs cris, et l'autruche, que ces cris effrayaient, en prenait une nouvelle vitesse; ils coururent ainsi pendant une demi-heure, jusqu'à ce que le buffle et le taureau, moins habitués que l'autruche aux sables de la savane, forcèrent celle-ci à modérer son ardeur et à prendre un pas un peu moins fougueux.

Pendant que nos deux cavaliers se livraient ainsi à la course, nous nous dirigeâmes, Frédéric et moi, vers le nid des autruches. La croix de roseau que nous avions eu soin de planter à côté, lors de notre première excursion, nous l'eût aisément fait reconnaître, si, à notre approche, nous n'eussions vu une femelle s'élever tout à coup du sable où elle était accroupie; c'était une mère qui couvait le nid. Sa présence me parut d'un bon augure, et j'en conclus que les œufs avaient encore conservé le principe de vie qui pouvait nous les faire rechercher. J'avais eu soin de me munir d'un sac et d'une bonne provision de coton; j'y déposai six de ces œufs que j'enveloppai le plus chaudement et le plus soigneusement qu'il me fut possible, de telle sorte qu'ils n'eussent rien à craindre des accidents du voyage, et nous laissâmes les autres dans le nid, dans l'espoir que la couveuse que nous venions de déranger ne s'apercevrait point du vol qui lui était fait.

Nous plaçâmes avec beaucoup de soin le sac qui contenait ce fragile et précieux trésor sur le dos de l'onagre, que je devais monter; et nous nous mîmes aussitôt en route : Frédéric reprit l'anon, et Rudly et Fritz marchèrent devant nous, escortant l'autruche, à qui de fréquents et vigoureux coups de fouet insinuaient insensiblement les habitudes et les mœurs civilisées que nous avions à cœur de lui donner. Nous traversâmes sans rien rencontrer, toute la Vallée-Verte, et nous arrivâmes fort heureusement à la grotte des ours, où Ernest et sa mère nous reçurent avec un étonnement qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer.

— Au nom du Ciel, s'écria ma femme en apercevant l'autruche, que voulez-vous donc faire de cet immense oiseau? nos provisions vous paraissent-elles donc tellement abondantes, qu'il nous faille aller chercher dans les savanes tout ce que celles-ci renferment d'animaux susceptibles de nous

aider à les consommer ? On dit que l'autruche digère du fer, et que voulez-vous donc que je lui donne à manger ? Encore une fois, qu'en voulez-vous faire ?

— Un cheval de poste, maman, répondit Rudly, un cheval de poste qu'il faut nommer *vol-au-vent*, si vous m'en croyez, car rien n'égale la rapidité de son galop ; aussi je ne veux plus monter que ce coursier à longues jambes, et je t'abandonne mon brave Orage, Ernest, toi qui n'as pas de monture.

Je rassurai ma bonne Elisabeth sur les inquiétudes qu'elle concevait toujours à l'arrivée de chaque nouvelle conquête vivante que nous faisons.

— L'autruche, lui dis-je, n'a pas précisément l'appétit vorace qu'on lui suppose. C'est, au contraire, un animal fort sobre qui ne vit que de fruits et d'herbages, et saura très-bien se suffire à lui-même. Et d'ailleurs, s'il nous arrive que nous soyons obligés de l'aider à vivre, nous aurons soin de lui faire gagner le pain qu'il nous coûtera.

Pendant que je faisais à ma femme cette courte apologie de l'autruche, Rudly et Fritz se querellaient derrière moi sur la propriété de l'animal.

— Rudly prétend, disait Fritz d'un air fâché, s'adjuger l'autruche comme sa propriété ; cela n'est pas juste, car il ne l'a pas prise tout seul.

— Eh bien ! repris-je, partageons-la, car chacun de nous a contribué pour sa part à la capture. Frédéric aura la tête, parce que c'est son aigle qui a étourdi l'animal en le frappant à la tête d'un coup de son aile. Je revendique le corps, attendu que c'est ma fronde qui l'a enveloppé tout d'abord. Rudly a droit aux jambes, à cause de son coup de fronde ; et toi, maître Fritz, nous t'adjugerons une plume de la queue, car c'est, je crois, par cet endroit que tu as touché l'animal pour l'exciter à se lever de terre où il se tenait accroupi.

Cette distribution de la victime fit rire mes petits garçons, et chacun renonça à ses prétentions, et l'on préféra faire de la conquête une gloire commune.

Ernest avait écouté tous ces débats avec un air de tristesse soucieuse.

— Faut-il donc, dit-il presque les larmes aux yeux, que j'aie le malheur d'être toujours absent quand vous faites de belles découvertes !

— Quant à cela, mon ami, tu dois te souvenir que tu as désiré toi-même rester cette fois au logis, au lieu de nous

accompagner dans notre expédition; du reste, mon enfant, je ne t'en blâme point, le bon Dieu donne à chacun des dispositions particulières dont il faut savoir tirer parti; ainsi tu as le goût des études et de la vie sédentaire, tes frères ont plus de penchant pour la vie active, et toutes les choses qui demandent le développement des forces physiques, que chacun se distingue dans sa partie. Et toi aussi, ajoutai-je, tu as tes jours de triomphe, quand tu nous mènes à la découverte de quelque trésor nouveau que nous devons plus à tes réflexions qu'au hasard: et si jamais un vaisseau européen vient à toucher ces côtes, c'est toi qui seras notre interprète; c'est avec toi que le capitaine communiquera.

Ces paroles servirent de baume à la petite blessure que la joie bruyante de ses frères avait faite au cœur du pauvre Ernest; et l'idée d'être utile aussi à sa manière ne tarda pas à le consoler.

Cependant, il était déjà trop tard pour songer à nous mettre en route. J'attachai solidement l'autruche entre deux arbres, et le reste du jour fut consacré aux préparatifs du départ que jé fixai au lendemain. Nous avions une foule de richesses à réunir, car nous ne voulions rien perdre ni rien laisser derrière nous.

Le lendemain, nous partîmes de bonne heure; l'autruche avait pris sa place entre le buffle et le taureau; les courroies qui nous avaient aidé à l'amener servirent encore à la conduire; elle était loin d'être prête de bonne grâce à la nouvelle promenade que nous lui imposions; elle se jetait à droite et à gauche, comme si elle eût voulu rompre les liens qui l'attachaient; mais ses deux acolytes étaient comme deux masses immobiles contre lesquelles tous ses efforts venaient échouer. En outre, le fouet des deux cornacs ne contribuait pas peu à la maintenir dans la ligne droite quand elle faisait mine de s'en écarter. Frédéric montait le jeune ânon, que nous appellions Rapide, et moi l'onagre; Ernest dirigeait la charrette à laquelle nous avions attelé la vache. Quant à ma femme, elle était majestueusement assise au milieu de nos provisions. Notre marche était lente, comme on peut facilement se le figurer; mais elle avait quelque chose de pittoresque qui nous réjouissait: c'était une véritable caravane.

Nous fîmes halte à l'entrée du défilé où mes fils avaient suspendu les plumes d'autruche de leurs chapeaux, pour servir d'épouvantail aux antilopes et aux gazelles; nous remplaçâmes la corde qu'ils avaient tendue par une palissade de

bambous haute et serrée, et qui pouvait nous assurer contre l'invasion de tous les animaux qui ne grimpent pas. Pendant cette construction, nous fîmes encore une découverte : ce fut celle de la vanille, espèce de liane à feuilles longues et étroites que je reconnus à ses gousses brunes ainsi qu'à son odeur balsamique; des fleurs blanches à six pétales ornaient les tiges flexibles de la plante.

Pour donner autant de solidité que possible à la barrière que nous venions d'élever, nous entrelaçâmes des fascines d'épines des deux côtés, ce qui la rendit à peu près inabordable. Nous étendîmes aussi en avant une couche de sable fin, dans l'intention de reconnaître, aux traces que nous y trouverions, la nature des animaux qui auraient franchi notre barrière. Tous ces soins nous retinrent assez longtemps, et nous n'arrivâmes à la cabane de l'hermitage qu'à la nuit. Nous retrouvâmes la hutte à fumer telle que nous l'avions laissée, et la provision de peccari intacte. Nous allumâmes nos feux de garde, et après un repas frugal, nous nous étendîmes sur nos sacs de coton, où nous goûtâmes jusqu'au jour le sommeil dont nos membres fatigués avaient grand besoin.

Au jour, nous reconnûmes un accroissement de richesses auquel nous n'avions pas pris garde la veille. Les perchoirs du poulailler étaient garnis d'une vingtaine de jeunes poules de bruyère : c'étaient les œufs que Rudly avait rapportés dans son chapeau, et que nous avions confiés à nos poules domestiques, qui les avaient produites. Ma femme fut si enchantée de cette découverte, qu'elle voulut en emporter plusieurs paires avec nous.

Nous nous remîmes en route, et nous avions tellement hâte de retrouver notre cher Felsenheim, nous étions tellement pressés de rentrer dans cette propriété où tout respirait l'aisance et le bien-être, que nous résolûmes de ne pas nous arrêter que nous n'y fussions arrivés. Ce ne fut que dans l'après-midi que nous touchâmes à ce terme désiré; nous tombions tous de fatigue; cette longue course sous un soleil brûlant et au travers d'un sable blanc et scintillant, nous avait accablés : aussi, nous n'entreprîmes rien jusqu'au soir; c'est à peine si nous eûmes le courage de donner à nos animaux les soins qu'ils réclamaient de nous.

XLVII. — Éducation de l'autruche. — L'hydromel. — Le chapeau.

Le lendemain de notre arrivée à Felsenheim, ma femme commença ses travaux de bonne ménagère, par ouvrir les

fenêtres, éponsseter, nettoyer et remettre tout en ordre; ello déploya dans cette occupation, avec ses deux cadets, une activité vraiment merveilleuse. Je pris, pendant ce temps-là, les deux aînés avec moi pour m'aider à déballer les richesses que nous rapportons.

L'autruche avait été placée la veille sous les arbres et fortement garottée au pied de l'un de ceux-ci; mais nous lui établîmes un autre abri, près de notre demeure, entre deux des fortes colonnes de bambous qui supportaient la galerie, et auxquels nous assujettîmes l'animal jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait dompté.

Nous visitâmes ensuite les œufs que nous avions rapportés, et ils furent, comme les précédents, soumis à l'épreuve de l'eau tiède.

Plusieurs œufs tombèrent lourdement au fond; nous les retirâmes sans espoir : d'autres s'agitèrent en entrant dans l'eau; ceux-là furent conservés soigneusement comme ayant gardé un principe de vie que nous voulions faire développer par la chaleur artificielle du feu et du coton. Je disposai, pour cela, une étuve dans laquelle j'eus soin de maintenir une température constante, au degré que le thermomètre désigne sous le nom de *chaleur de poule*.

Nous nous occupâmes ensuite d'installer nos lapins angoras dans l'île du requin. Nous aurions pu les y abandonner à eux-mêmes, mais nous voulions tirer un parti meilleur des ressources qu'ils nous offraient. Nous leur construisîmes un terrier à l'instar de ceux qui se croisent en tous sens dans les garennes d'Europe; mais c'était beaucoup moins dans l'intention de leur être agréables que dans celle de nous assurer d'eux, quand nous en aurions besoin. Nous eûmes soin encore, avant de les abandonner dans les galeries souterraines que nous leur avions creusées, de les peigner et de retirer de leur poil tout ce qui pouvait s'en détacher facilement : nous disposâmes, en outre, aux entrées du terrier, des peignes immobiles pour enlever à chaque animal qui s'y engageait une portion du superflu de sa toison, que nous devions plus tard convertir en castors imperméables.

Les deux antilopes furent également transplantés dans l'île du requin : nous aurions eu un grand plaisir à garder auprès de nous ces charmantes créatures; mais la crainte de nos chiens et des autres animaux, à leur égard, nous en empêcha, il aurait fallu condamner les deux timides animaux à une prison dans laquelle ils n'auraient pas

manqué de périr. Nous préférâmes les sauver en les éloignant : mais nous voulûmes en même temps leur rendre l'exil le plus agréable possible ; nous construisîmes , au milieu de l'îlot, une espèce de hangar pour les abriter, et nous eûmes soin d'ajouter aux productions naturelles du sol, les provisions que nous savions leur être le plus convenables.

Nous nous plaissions à voir bondir gracieusement, au milieu des hautes herbes, ces frêles et timides créatures. Nous admirions leurs mouvements légers, la rapidité de leur course et les formes heureuses de leurs corps. « L'antilope est d'un brun foncé, qui, dans quelques parties, approche du noir; une longue raie de poils blancs s'étend du cou, le long du dos et de la queue; mais elle est presque entièrement cachée par les longs poils d'un brun foncé qui règnent sur toute l'étendue de l'échine. Sur chacun des os de ses joues, sont deux larges points blancs; et différents autres plus petits sont répandus sur ses hanches; ses jambes sont grêles, ses pieds extrêmement petits, sa queue, quoique très-courte, est couverte de longs poils qui s'étendent jusqu'à la partie extérieure de ses cuisses; son nez et sa lèvre supérieure sont fournis d'une moustache noire. Ce sont bien les plus mignonnes et les plus gracieuses créatures que l'on puisse imaginer.

» L'antilope porte avec lui une sorte de richesse qui le fait rechercher par les chasseurs américains : c'est le musc. Il y a, dit-on, une manière fort cruelle et assez communément employée de le dépouiller de cette funeste richesse. On frappe l'antilope à coups de bâton, jusqu'à ce qu'il se forme sur son dos des bosses et des contusions, où le sang s'amasse ; on lie ces contusions, et l'on serre tellement le nœud, que le sang extravasé dans cette espèce de poche ne puisse plus sortir; on laisse ensuite sécher ces poches sur l'animal, jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes; c'est là qu'on trouve ce sang parfumé qui devient le musc, et que les Européens achètent à grand prix.

Il ne nous restait plus que deux tortues de celles que nous avions rapportées du désert. Elles furent transplantées dans le Marais des canards; il avait été question un moment de les admettre dans le potager, où elles auraient pu rendre de grands services, en faisant la guerre aux insectes; mais ma femme craignit que ses salades n'eussent trop à souffrir de leur présence, et on les relégua parmi la vase et les roseaux du marais. Rudly fut chargé de les y porter; à peine

arrivé au marais, nous l'entendîmes appeler Frédéric, en le priant de se munir d'un bâton. Je crus d'abord que l'é-tourdi méditait quelque expédition contre les habitants paisibles du marais, et qu'il s'agissait tout bonnement d'assommer des grenouilles à coups de bâton : mais je ne fus pas médiocrement étonné, peu d'instants après, de voir mes deux fils revenir avec une énorme anguille qu'ils avaient trouvée dans l'une des nasses qu'Ernest avait tendues avant notre excursion dans la savane. Les autres nasses avaient aussi bien réussi : mais il était facile de juger aux brèches assez larges qu'elles avaient dans le ventre, que les poissons qui les avaient visitées s'étaient trouvés assez forts pour s'ouvrir un passage à travers les brins de jones dont elles étaient faites.

L'anguille fut reçue avec distinction ; la ménagère en coupa un morceau qu'elle nous accommoda immédiatement ; le reste fut préparé comme les mariniers préparent le thon, et déposé dans des tonnes de bambou.

Le poivre et la vanille, plantes grimpantes, trouvèrent naturellement place autour des colonnes de bambous qui soutenaient une espèce de galerie que nous avions établie à l'entrée de notre grotte, et s'unissait à la plate-forme du colombier. Je ne regardais pas la vanille comme une richesse bien précieuse par l'avantage immédiat que nous devions en tirer ; je pensais qu'elle pourrait nous être utile pour assaisonner certaines productions de ces climats, qui par leur nature trop froide pouvait affaiblir l'estomac.

Enfin, les tonnes de graisse que nous avions ramenées, la chair fumée des ours et des peccaris, furent déposés dans le magasin aux vivres, et il résulta de cet ensemble de provisions un front de bataille formidable, derrière lequel nous pouvions très bien attendre la famine et la braver.

Quand ces premiers travaux furent accomplis, nous nous occupâmes de ceux qui semblaient plus spécialement appartenir à l'embellissement de notre habitation, ou au luxe de la vie que nous y menions.

Les deux peaux d'ours furent plongées dans l'eau de mer, et pour empêcher le courant de les emporter, nous les chargeâmes de grosses pierres qui devaient encore les protéger contre l'invasion des crabes.

Ma femme se chargea du soin des poules de bruyère que nous avions rapportées, elle veilla à ce que maître Knips et le chaval de Rudly voulussent bien les considérer comme faisant partie de nos animaux domestiques, les respectassent

comme telles , et surtout ne se crussent point le droit de tenter sur elles quelqu'une de ces expériences de physiologie animale qui leur étaient familières.

Le condor fut déposé dans le musée : nous nous réservions de consacrer quelques-unes des journées d'hiver à le placer convenablement à côté du boa. Nous mîmes également en réserve, dans le musée, le bloc de talc, l'asbeste et la terre à porcelaine que nous avions rapportés ; mais ces trois derniers objets n'étaient pas simplement destinés à figurer comme curiosité ou comme échantillon des productions de la nature ; j'avais bien l'intention de convertir le talc en vitres pour nos fenêtres , la porcelaine en ustensiles de toutes sortes , et enfin , je voulais , de l'amiante , faire des mèches incombustibles pour alimenter le réverbère que nous avions suspendu à la voûte du rocher. Mais il fallait renvoyer tous ces travaux à la saison des pluies , qu'ils devaient nous rendre moins longue.

Je déposai encore dans le musée la provision de gomme d'euphorbe , et j'eus soin de l'envelopper d'un papier sur lequel j'écrivis en grosses lettres : *poison* , pour prévenir les suites funestes qui pouvaient résulter d'une étourderie , à propos de cette substance dangereuse.

Les peaux des rats qu'Ernest avait tués nous infectaient de l'odeur de musc qui s'en exhalait : j'en fis un paquet , et me rappelant ce que j'avais lu des marins qui rapportent d'Asie l'*assa fœtida* , espèce de gomme fétide , en le hissant au sommet de leur mât , je plaçai nos peaux de rats en plein air sous la galerie , de manière à ce que nous n'en soyons pas incommodés.

Toutes ces opérations ne nous demandèrent pas moins de deux jours : Rudly , à qui le changement plaisait toujours , se trouvait assez bien de leur diversité ; Ernest , au contraire , qui avait très peu de goût pour la vie active , ne se prêtait que difficilement à toutes ces allées et venues. Il disait même qu'il s'estimerait beaucoup plus heureux d'être assis tranquillement à l'ombre d'un arbre , rêvant à loisir , ou suivant une lecture attachante , que de transporter et de ranger ainsi ce que nous appellions nos richesses. Je tâchai de rectifier ici ce qu'il y avait de faux dans le raisonnement de mes fils. Je rappelai à Rudly que la vie toute entière ne pouvait toujours ressembler à une lanterne magique , où les objets se succèdent et varient à l'infini , et qu'il fallait savoir opposer quelquefois la constance et l'énergie à l'uniformité de nos occupations. Quant à Ernest,

je lui fis observer qu'une vie inactive laissait les plus nobles facultés de l'intelligence s'engourdir dans un honteux sommeil , et qu'alors on n'était utile ni à soi ni aux autres.

Je méditais néanmoins un projet qui , en employant tous nos bras , ne devait pas laisser le savant plus oisif que ses frères. Je voulais , avant les pluies , préparer un champ pour recevoir les semences que jusqu'alors nous avions confiées à la terre , sans ordre ni méthode. C'était une entreprise difficile , et nous comprîmes , dans toute sa vérité , l'arrêt qui condamna l'homme à gagner son pain à la sueur de son front : nous fîmes appel à la force et à la bonne volonté de nos bêtes de somme ; mais le soleil était si brûlant , qu'elles haletaient sous le joug à faire pitié. Nous ne pouvions guère travailler que quatre heures par jour , deux heures le matin et autant le soir. Nous parvinmes pourtant à façonner assez bien environ deux acres de terre , qui devaient nous fournir une ample récolte de maïs , de manioc et de pommes de terre.

Que de gémissements , que de plaintes j'eus à entendre pendant tous ces travaux ! mais l'amour-propre , ce stimulant naturel de la paresse humaine , venait en aide à mes fils , et Ernest lui-même fit assez bonne contenance , jusqu'à l'entier accomplissement des travaux.

— Ah ! disait Rudly , comme ce pain-là sera bon ! avec quel appétit nous le mangerons ! nous l'avons bien gagné !

Je feignais de ne pas entendre : je redoublais d'énergie et d'ardeur , et l'exemple produisait plus d'effet sur ma jeune famille , que toutes les dissertations que j'aurais pu lui faire sur la constance et la persévérance dans le travail.

Dans les intervalles que nous laissaient nos pénibles travaux , nous nous occupâmes de commencer l'éducation de l'autruche. C'était une entreprise aussi difficile que nouvelle pour nous : j'avais lu quelque part que l'on parvient , à force de patience , à dompter le caractère sauvage de cet oiseau , et nous résolûmes d'essayer

Notre élève avait débuté par se mettre en colère , battre du pied , donner des coups de tête et des coups de bec ; mais nous ne trouvâmes rien de mieux pour y répondre , que de la traiter comme l'aigle de Frédéric , c'est-à-dire de l'étourdir avec du tabac dont la fumée narcotique exerçait sur ses facultés une telle action , que nous ne tardâmes pas à voir le grand et majestueux oiseau se balancer , chanceler sur ses longues jambes , puis enfin s'abattre sans force et sans mouvement. Nous recourûmes souvent à ce moyen ; peu à peu nous alongeâmes la corde qui la retenait aux pieux de bam-

bous, et nous lui donnâmes bientôt assez de latitude pour lui permettre de s'abattre quand elle voulait, et se relever à loisir et de tourner autour des pieux. Nous avions songé aussi à son bien-être, une bonne litière de roseaux était étendue sous elle, des courges remplies de glands doux, de riz, de maïs, de goyaves, étaient placées chaque jour devant l'animal; en un mot, nous ne négligions rien de tout ce qui nous paraissait devoir répondre le mieux à ses goûts.

Pendant trois jours toutes nos prévenances réussirent assez mal, et nos mets recherchés n'obtinrent guère qu'un injurieux dédain; la belle captive ne voulut pas manger, et elle apporta à sa résolution un tel entêtement, que nous commençâmes à en redouter sérieusement les conséquences. Ma femme eut heureusement l'idée d'un stratagème qui nous tira d'embarras; il consistait à faire entrer bon gré mal gré, dans le bec de l'animal, de petites boules de maïs et de beurre. L'autruche fit d'abord une assez laide grimace, mais quand elle eut goûté les boulettes qu'elle avalait, elle parut s'accommoder si bien de notre cuisine, que nous n'eûmes plus besoin désormais de l'engager à manger; elle débarrassait les courges de riz et de maïs avec un appétit très satisfaisant. Les goyaves surtout obtenaient auprès d'elle une faveur spéciale. Ce premier progrès nous fit grand plaisir, et nous permit de bien augurer de notre mode d'éducation.

En effet, sa sauvagerie naturelle disparaissait tous les jours; elle se laissait approcher sans donner ni coups de pieds ni coups de tête, et au bout de quelque temps, nous crûmes pouvoir sans danger la détacher de son pieu, et entreprendre avec elle une petite promenade dans le voisinage. Nous la placâmes de nouveau entre le buffle et le taureau, et nous la fîmes passer par tous les caprices du manège; trotter, courir le galop, s'arrêter tout court, trotter encore, aller au pas, etc. Je ne dirai pas que le pauvre oiseau se soit prêté de la meilleure grâce du monde à cette première leçon; mais le fouet et la pipe, la pipe surtout, venaient très heureusement en aide aux instituteurs. Une bouffée de tabac bien dirigée, répondait à tous les emportements et à toutes les velléités d'indépendance qui pouvaient prendre à la sauvage élève.

Au bout d'un mois, l'éducation était complète, et elle avait si bien réussi, que je dus songer sérieusement au moyen de tirer un parti plus direct et plus utile de notre nouvelle conquête. Je voulais l'associer à nos animaux domestiques, la soumettre comme eux à des mouvements réguliers, la

faire arrêter ou marcher selon nos besoins. La première chose à trouver, c'était un mors; mais comment imaginer un mors pour un bec? Je n'en avais jamais vu, et je dois convenir que mon imagination me laissa quelque temps dans un embarras assez grand. J'en sortis enfin.

J'avais remarqué que l'absence du jour opérait sur l'autruche une action très-directe, qu'elle s'arrêtait tout court dans l'obscurité, et qu'elle ne consentait à marcher que quand ses yeux étaient libres. Cette découverte servit de base au nouveau mors que je projetais. Je fis avec de la peau de chien de mer une espèce de chaperon comme nous en avons fait un pour l'aigle, qui lui enveloppait la tête et venait se fermer autour de son cou. Je pratiquai de chaque côté, et à la hauteur de ses yeux, deux ouvertures; je plaçai devant chacune de ces ouvertures une coquille de petite tortue, qu'un ressort de baleine, habilement ménagé, faisait ouvrir et fermer. Des guides combinées avec les ressorts et les écailles de tortue, nous donnaient la facilité de faire passer notre monture, selon que nous le voulions, du jour à l'obscurité, et réciproquement. Quand les deux écailles étaient ouvertes, l'autruche galopait droit devant elle; si nous en fermions une, elle déviait et marchait alors dans la direction de celui de ses yeux qui recevait la lumière; si, au contraire, nous laissions tomber les deux œillères, elles s'arrêtaient tout court. Le cheval le mieux dressé n'obéit pas avec plus de précision que ne le faisait notre autruche sous son chaperon.

Ce premier succès nous encouragea, et comme la vanité humaine entre toujours pour quelque chose dans nos actions, il fallut décorer le chaperon de l'autruche de tous les ornements dont nous pouvions disposer. En conséquence, on planta au-dessus deux plumes blanches, débris de la queue de la première autruche, on décora le tout de petites tresses de rubans, et notre coursier avait réellement bonne mine quand il courait, et faisait voltiger autour de sa tête les rubans et les panaches dont il était paré.

Mes enfants n'en auraient pas demandé davantage; mais pour moi, ce n'était point encore assez que le futile amusement qui pouvait résulter de l'accoutrement de la belle prisonnière. L'autruche est un animal robuste et susceptible de supporter long-temps la fatigue. Je voulais faire servir la nôtre alternativement à transporter des fardeaux, à tirer comme une bête de somme, elle était assez forte pour l'une et l'autre de ces fonctions; et même en faire un cheval de course. Je me mis, en conséquence, à lui fabriquer

des harnais pour chacune de ces destinations. Je ne dirai rien des deux premiers ; mais le troisième , c'est-à-dire la selle et tout ce qui était nécessaire à l'équitation, composait un vrai chef-d'œuvre de sellerie. J'avais si bien entendu mon système de courroies et de brides, que je ne doute pas le moins du monde, qu'au cap de Bonne-Espérance, le pays des autruches, je n'eusse facilement obtenu un brevet d'invention et le titre pompeux de premier sellier du royaume.

Mais quel que fût le mérite de mon invention, je dois avouer que l'autruche fit de grandes difficultés pour s'y soumettre. J'eus beaucoup de peine surtout à obtenir d'elle qu'elle se prêtât au rôle de cheval de poste; cet exercice la récréait extrêmement peu. Mais je savais que la patience et la persévérance sont les deux premiers éléments de succès en matière d'éducation : je ne me décourageai pas; et après un certain nombre d'expériences plus ou moins difficiles, nous eûmes la satisfaction de voir le nouveau coursier se prêter assez bien à la selle, et galoper entre Felsenheim et Falkenhorst, à la satisfaction générale. Il parcourait cet espace trois fois plus vite que nos meilleurs coureurs n'auraient pu le faire.

Après que l'éducation de l'animal fut achevée, la question de propriété se représenta avec toutes ses difficultés. Rudly n'avait rien perdu de ses prétentions; Fritz et ses frères, de leur côté, n'étaient pas d'avis du tout d'abandonner leurs droits : si bien que je me vis obligé d'interposer l'autorité paternelle pour mettre fin aux débats. Rudly était plus léger et plus lesté que ses deux aînés; d'un autre côté, il était plus fort que Fritz, qui pouvait peut-être rivaliser avec lui pour l'agilité. Ces deux considérations me parurent militer suffisamment en sa faveur, et je lui adjugeai la propriété de l'animal, mais à une condition, c'est que tout le monde y aurait droit, et qu'il servirait plus au bien général qu'aux cavalcades légères que pourrait exiger de lui son propriétaire.

Ce jugement, tout restrictif qu'il fût, combla de joie maître Rudly; les autres s'y soumirent; seulement ils crurent se dédommager un peu en adressant à l'heureux propriétaire d'innocents quolibets dont celui-ci ne s'inquiétait guère. Tout fier de son triomphe, il secouait les plaisanteries dont on l'accablait, comme un voyageur ferait des flocons de neige qui couvrent son manteau. Et il répondait à tout cela en enfourchant sa monture, et en la faisant manœuvrer habilement aux yeux des railleurs.

Cependant la couvée artificielle des œufs d'autruches que nous avions enveloppés de coton et soumis à la chaleur d'une étuve, avait à peu près réussi ; c'est-à-dire que, de six œufs, nous étions parvenus à en faire éclore trois. Les poussins qui en sortirent étaient bien les plus drôles de créatures que l'on pût imaginer : ils ressemblaient à des oies montées sur de longues jambes, et se dandinant maladroitement sur de frêles échasses. La vie dont ils jouissaient ne paraissait pas complète. L'un des trois mourut presque en sortant de l'œuf ; les deux autres survécurent, et nous nous appliquâmes à remplacer, par toutes les prévenances et les attentions imaginables, ces soins maternels qui ne se remplacent guère plus chez les animaux que chez les hommes, et qui devaient manquer à nos poussins. Le maïs, le gland doux, le riz bouilli, le lait, la cassave, nous leur donnions à profusion toutes les richesses et toutes les friandises dont nous disposions.

L'autruche fut, pendant près de deux mois, l'objet de notre occupation principale ; mais quand les difficultés de l'éducation furent vaincues, et qu'elle eut pris rang parmi nos animaux domestiques, elle eut le sort de toutes les choses qui n'ont plus l'attrait de la nouveauté : l'admiration disparut et l'habitude la dépouilla insensiblement du prestige dont elle nous avait paru d'abord entourée. Nous retournâmes à nos occupations, et nous commençâmes à exécuter une foule de travaux, tous de moindre importance que l'éducation laborieuse et difficile que nous venions de réaliser, mais qui devaient contribuer, chacun pour sa part, à nous procurer le bien-être et l'aisance dans la vie que nous menions à la grotte de Felsenheim.

Nous débutâmes par donner à nos peaux d'ours la préparation dont elles avaient besoin. Je les dépouillai avec le plus grand soin de toutes les parcelles de chair qu'elles auraient pu retenir, je les frottai de vinaigre à plusieurs reprises, d'un mélange de cendre et de graisse, et à force de les travailler et de les manier, j'arrivai à leur donner toute la souplesse désirable : elles n'avaient conservé aucune odeur ; c'étaient les deux couvertures les plus chaudes que nous pussions désirer.

Nous n'avions encore eu pour boisson que l'eau pure des ruisseaux, quelques coupes de vin de palmier et le baril de vin du Cap que nous étions parvenus à sauver du naufrage. Mais ce vin ne pouvait pas toujours durer, et la ressource de celui de palmier était précaire. En conséquence, je résolus de suppléer à tous ces inconvénients par la composition

d'une boisson factice. J'avais entendu parler souvent de l'hydromel des Russes; nous avions la matière première dans le miel que nous fournissaient nos ruches, et je n'hésitai pas à faire une première tentative. Nous fîmes bouillir du miel étendu dans suffisante quantité d'eau, et après l'avoir versé dans deux tonneaux, j'y jetai de la pâte de seigle aigric, afin de faire fermenter la liqueur: nous obtinmes ainsi une boisson agréable légèrement acidulée, et qui devait être pour nos journées d'hiver une ressource de haute importance. Nous remplîmes d'abord deux tonnes que nous plaçâmes à la cave, ou, pour parler plus juste, dans la cavité que nous décorions de ce nom. Nous fîmes ensuite une boisson plus recherchée que la première: c'était encore de l'hydromel auquel nous avions ajouté des noix muscades, des feuilles de ravensara et un échantillon de toutes les plantes aromatiques que produisait la côte. Cette boisson, plus généreuse que la première, était réservée aux circonstances extraordinaires, aux banquets de fête, à la célébration des anniversaires, etc.

Il s'éleva une petite discussion sur le nom propre qui lui convenait; les uns voulaient l'appeler vin du Cap, d'autres auraient préféré le nom de Madère. Le savant mit fin à tout embarras en proposant de l'appeler *vin de muscade*. C'était, en effet, le nom qui lui convenait le mieux, puisque le principal ingrédient auquel il dût sa vertu étaient les muscades que nos pigeons nous rapportaient de leurs courses lointaines.

Après l'hydromel vint le vinaigre; c'était encore une nécessité pour nous; nous en avions besoin pour la cuisine et dans une foule d'autres circonstances. Ma femme accueillit ce nouveau produit de notre industrie avec une faveur marquée.

Quand toutes nos provisions furent à peu près réunies, que nous nous trouvâmes assez riches pour attendre l'hiver sans craindre que la faim ne vint nous trouver avant qu'il fût passé, nous pûmes nous occuper d'objets de moindre importance. La première chose que nous entreprîmes, en attendant les pluies, ce fut la fabrication des chapeaux. C'était un travail aussi difficile que nouveau pour nous, et dans lequel nous ne déployâmes pas sans doute toute l'habileté et toute la finesse des artistes en chapellerie qui travaillent pour les dandys de Londres ou de Paris; mais cette fois encore nous eûmes, pour dédommager notre amour-propre, cette consolation un peu banale: Nous sommes parvenus du moins au but où nous tendions.

La première question qui se présenta, ce fut la forme qu'il convenait de donner aux chapeaux. Chacun émit son avis; mais la nécessité, que nous n'avions pas appelée au conseil, vint après nous, et elle nous obligea à donner à nos chefs-d'œuvre la forme la plus en rapport avec nos moyens d'exécution. Elle devait être extrêmement simple; je fabriquai de mon mieux une tête de bois qui se divisait en deux parties, et par-dessus nous étendîmes une couche épaisse d'une espèce de pâte souple et molle composée de colle de poisson et de poil de rat. Nous la laissâmes sécher et prendre l'empreinte exacte du moule, et nous obtînmes ainsi une calotte dont mes lecteurs peuvent facilement se faire une idée.

Nous nous étions donné beaucoup de peine pour produire quelque chose d'assez disgracieux. Mes fils n'étaient guère plus satisfaits que je ne l'étais moi-même, mais l'état de délabrement auquel étaient arrivées nos coiffures européennes, le besoin d'opposer une barrière aux rayons du soleil qui auraient frappé d'aplomb sur nos têtes, devaient nous faire passer sur la forme du couvre-chef auquel nous travaillions.

— Est-ce un bonnet? est-ce un chapeau? est-ce une calotte? demandait en riant maître Ernest. Voilà une belle question à soumettre à l'académie de Felsenheim à sa première réunion.

— Chapeau, bonnet ou calotte, reprit Frédéric; je demande moi, si ce tissu doit conserver la vilaine couleur qu'il a maintenant. Je vote, ajouta-t-il, pour une teinture qui la relèvera infailliblement.

— Oni, reprit Ernest. Eh bien! je vote, moi, pour le rouge; c'est la couleur du poète.

— Et des cardinaux, et des docteurs en facultés, répliqua aussitôt Rudly. Teignons la calotte en rouge, nous aurons un joli bonnet de cardinal pour M. le professeur Ernest. Avec la science dont il est pourvu, il ne peut pas, d'ailleurs, s'arrêter en route, et cardinal ou pape, je crois qu'il peut tout devenir et viser à tous les bonnets.

La saillie du maître étourdi nous fit rire. Fritz préférait le gris, et Rudly le vert, comme étant la couleur favorite du chasseur; Frédéric enfin, en physicien habile, avait voté pour le blanc, parce qu'il se rappelait que cette couleur absorbe moins les rayons lumineux qu'aucune autre; d'où il concluait qu'elle était plus convenable à un vêtement de tête, dont la première qualité doit être la fraîcheur.

— C'est à merveille, dis-je à mes fils, vos avis me font in-

finiment de plaisir, je suis seulement fâché de ne pas pouvoir y répondre comme je le désirerais. Frédéric a fait preuve de capacité en votant pour le blanc; Rudly, en demandant un bonnet de chasseur, il a plus songé à un ornement qu'à un vêtement utile : pour Ernest, je ne le soupçonne pas d'avoir songé le moins du monde à la barette de cardinal en votant pour le rouge; mais, quoi qu'il en puisse être, force sera de nous arrêter à cette couleur, non précisément pour ce qu'elle a de poétique et de doctoral, mais parce que c'est à peu près la seule dont nous puissions disposer.

En effet, j'eus recours à la cochenille, et je fus assez heureux pour donner à notre feutre une belle et brillante teinte de pourpre. Le succès de la teinture fit oublier la réussite équivoque de la fabrication. Le nouveau chapeau reprit crédit : je le relevai de deux plumes d'autruche. La bonne mère passa à l'entour un galon qui se trouva fort à propos au fond du sac enchanteur, et le dédain dont le pauvre feutre avait d'abord été l'objet, se modifia tellement, que tout le monde aurait volontiers présenté sa tête pour le recevoir.

Mais sa destination avait été fixée d'avance : il appartenait de droit au petit Fritz, qu'un accident imprévu avait privé de son vieux chapeau peu de jours auparavant.

Fritz était un bel enfant, d'une figure douce et gracieuse; le nouveau bonnet le coiffa à merveille; ses beaux cheveux blonds qui s'en échappaient en boucles, sa figure enfantine, ses yeux bleus et son regard où respirait l'innocence, semblaient lui donner l'air du fils de Guillaume Tell, comme le représentent les chroniques de notre pays, au moment où son père se soumit à la terrible épreuve. Ce souvenir national fit la fortune du nouveau chapeau. La Suisse! Guillaume Tell! Ces deux noms-là portaient avec eux tant de souvenirs! ils résumaient tant de pensées à la fois tristes et gracieuses, qu'il nous fut impossible de retenir des larmes.

Nous nous crûmes pour un instant rendus au bord de nos lacs et au pied de nos montagnes. Nous parlâmes long-temps de notre pays; Ernest raconta la légende du héros de la Suisse; ma femme répéta quelques-unes des chansons de nos montagnes. L'imagination, cette fée magique, nous avait fait retrouver nos chalets, nos arbres, nos précipices : nous oubliâmes, pendant deux heures, qu'il y avait entre la Suisse et nous une étendue de mer de plus de trois mille lieues peut-être, et nous passâmes ainsi l'une des plus agréables

soirées que nous eussions encore eues depuis notre naufrage.

XLVIII. — Travaux divers.

Je n'avais fait qu'un seul chapeau ; mais j'avais quatre fils : on comprendra facilement que chacun d'eux eût voulu se voir coiffé comme le cadet. Mais la matière première manquait, et j'engageai mes petits garçons à se procurer la plus grande quantité possible de poil de rat, afin de procéder à une nouvelle fabrication. Je commençai par construire des pièges sur le modèle de ceux qu'on fait en Europe pour prendre les fouines et les autres bêtes du même genre : ils se composaient de deux tiges de fil de fer disposées de telle sorte, qu'au moindre mouvement elles faisaient l'effet d'un ressort, retombaient sur-elles-mêmes, et prenaient, comme dans un étau, l'animal gourmand qui avait eu l'imprudence de se laisser tenter par l'appât dont ces pièges étaient pourvus. Armés de ces pièges, nous nous mîmes, mes fils et moi, en campagne. Au lieu du morceau de lard dont on se sert en Europe pour faire la chasse aux rats, nous imaginâmes d'employer une sorte de petit poisson que le marais nous fournissait en abondance, et dont ces rats étaient très friands. Les premiers instants de la chasse furent assez gais ; elle fut aussi des plus abondantes, et nous revînâmes à la grotte avec une provision copieuse de peaux de rats. Nous avions eu tout le loisir d'examiner les industriels animaux auxquels nous venions de donner la chasse, leurs constructions, leurs formes, leurs mœurs, etc.. Les merveilles qu'ils enfantaient nous en avaient fait un sujet d'étude réelle.

« L'ondatra est à peu près de la grosseur d'un petit lapin, sa tête, courte et épaisse, ressemble à celle du rat d'eau. Il a de grands yeux, les oreilles courtes, arrondies et couvertes de poil en dedans comme en dehors ; sa fourrure moelleuse, luisante, est d'un brun rougeâtre ; sa queue est latéralement aplatie et couverte d'écailles. Ces animaux ressemblent beaucoup, pour la forme générale de leurs corps et par un grand nombre de leurs habitudes, aux castors. Ils construisent leurs habitations avec des plantes sèches, et particulièrement avec des roseaux, les cimentent de terre glaise, et les couvrent d'une espèce de dôme. Au fond de ces demeures sont différents boyaux, par lesquels ils passent pour aller chercher leur nourriture, car ils n'apportent pas de provisions pour l'hiver. Ils ont aussi des

asiles souterrains dans lesquels ils se retirent toutes les fois que leur demeure est attaquée.

» Ces habitations, qui sont destinées à ne servir que l'hiver, sont reconstruites tous les ans; les ondatras commencent à les bâtir à l'approche de cette saison, pour se mettre à l'abri des frimats. Plusieurs familles occupent la demeure, qui quelquefois, dans les latitudes septentrionales, est recouverte d'une épaisseur de huit à dix pieds de neige ou de glace, de sorte que nécessairement ces animaux doivent mener une vie fort triste et fort maussade jusqu'au retour du printemps. Dans l'été, ils errent çà et là par couples, se nourrissant, avec beaucoup de voracité, d'herbes et de racines; ils deviennent alors extrêmement gras et acquièrent cette odeur forte de musc qui leur a fait donner le nom de rats musqués.

» Il y avait entre le rat musqué et le castor des points de ressemblance trop nombreux, leurs huttes pyramidales se rapprochaient trop de celles qui bordent les lacs du Canada, pour que l'ondatra ne nous conduisît pas directement à parler du castor. Nous résumions tout ce que nous avions lu de cet industrieux animal, et au milieu des travaux paisibles de la chapellerie, c'était le castor qui avait tous les honneurs de nos éloges et de notre admiration. En effet, il est peu d'êtres dans la création qui se rapprochent plus de l'homme que celui-là; il en est peu chez qui le besoin de la société se fasse sentir davantage, et chez qui l'instinct produise des résultats qui approchent autant des merveilles de l'industrie humaine.

» Le castor a tout au plus trois ou quatre pieds de longueur: tout son corps, à l'exception de sa queue, est recouvert d'un poil fin et serré, long d'un pouce, et qui sert à conserver la chaleur de l'animal. La tête du castor paraît presque carrée: ses oreilles sont rondes et fort courtes: ses yeux sont petits; sa bouche est armée en devant de quatre dents incisives, fortes et tranchantes, deux en haut et deux en bas. Ce sont là les seuls instruments qu'il emploie pour couper des arbres, les abattre et les trainer. Il se sert de ses pieds de devant comme de mains, avec une adresse au moins égale à celle de l'écureuil. Les doigts en sont bien séparés, bien divisés, armés d'ongles longs et pointus, au lieu que ceux des pieds de derrière sont réunis entre eux par une forte membrane; ils lui servent de nageoires et s'élargissent comme ceux de l'oie. Comme les pattes de devant du castor sont plus courtes que celles de derrière, il

marche toujours la tête baissée et le dos arqué; il a les sens très-bons, surtout l'odorat très-fin; il ne peut supporter ni la malpropreté ni les mauvaises odeurs; sa queue est remarquable et très-appropriée aux usages qu'il en fait: elle est longue, un peu plate, toute couverte d'écailles, garnie de muscles, et toujours humectée d'huile et de graisse qui empêchent l'humidité de pénétrer.

» Les castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de cette intelligence des brutes, qui, quoique infiniment inférieure par son principe à celle de l'homme, suppose cependant des projets communs et des vues relatives; projets qui, ayant pour base la société, et pour objet une digue à construire, une bourgade à élever, une espèce de république à fonder, supposent aussi une manière quelconque de s'entendre et d'agir de concert.

» Un individu, pris solitairement et au sortir des mains de la nature, n'est qu'un être stérile, dont l'industrie se borne au simple usage des sens. L'homme lui-même, dans l'état de pure nature, dénué de lumières et de tous les secours de la société, ne produit rien, n'édifie rien. Le castor, seul et isolé, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paraît, au contraire, être au-dessous de quelques-uns d'entre eux par les qualités purement individuelles; son génie et ses talents ne brillent que lorsqu'il est réuni en société; encore ces animaux ne songent-ils point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent dans des terres désertes, dans un pays libre où il n'y ait que quelques hommes sauvages en petit nombre, et par lesquels ils ne soient point inquiétés.

» Il y a des castors en Languedoc, dans les îles du Rhône. Il y en a en plus grand nombre dans les provinces du nord de l'Europe; mais comme toutes ces contrées sont fréquentées par les hommes, les castors y sont, comme tous les autres animaux, dispersés, solitaires, furtifs ou cachés dans un terrier.

» Le castor est un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passion, sans violence, sans appétits véhéments, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'efforts pour quoi que ce soit; cependant occupé sérieusement du désir de la liberté, rongé de temps en temps les portes de sa prison, mais sans fureur; au reste, assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers; ne cherchant point à nuire, et assez peu à plaire. Il paraît inférieur au chien par les qualités relatives qui

pourraient le rapprocher de l'homme : il ne semble fait ni pour servir ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne. Son sens renfermé en lui-même ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables : seul il a peu d'industrie personnelle, il ne sait pas même se bien défendre, quoiqu'il morde cruellement lorsqu'on le saisit. C'est dans les mois de juin et de juillet que les castors commencent à se rassembler pour se réunir en société : ils arrivent de plusieurs côtés vers le bord des eaux, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents ; si ces eaux se soutiennent toujours à la même hauteur, comme celle des lacs, ils ne construisent point de digue ; si ce sont des eaux courantes, sujettes à hausser et à baisser, ils construisent une chaussée ou une digue qui puisse tenir l'eau à un niveau toujours égal. Cette chaussée a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur, sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base.

» Ils choisissent, pour établir leur digue, un endroit de la rivière qui soit peu profond. S'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction ; ils s'asseyent plusieurs autour de l'arbre, et se mettent à ronger continuellement l'écorce et le bois dont le goût leur est fort agréable ; car ils préfèrent l'écorce fraîche et le bois tendre à la plupart des aliments ordinaires. Ils rongent aussi le pied de l'arbre, et sans autre instrument que leurs dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber en travers de la rivière. Lorsque cet arbre, qui est quelquefois de la grosseur d'un homme, est renversé, plusieurs castors entreprennent de ronger les branches et de les couper, afin de faire porter partout également ; pendant ce temps, d'autres parcourent le bord de la rivière, coupent des morceaux de bois de différentes grosseurs, les scient à la hauteur nécessaire pour en faire des pieux, et après les avoir traînés sur le bord de la rivière, ils les amènent par eau, les tenant entre les deux dents. Ils font, par le moyen de ces pièces de bois, qu'ils enfonce dans la terre et qu'ils entrelacent avec des branches, un pilotis serré ; tandis que les uns maintiennent les pièces de bois à peu près perpendiculaires, d'autres plongent au fond de l'eau, creusent avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer les pieux ; ils entrelacent ensuite ces pieux avec des branches, pour empêcher l'eau de couler à travers tous ces vides : ils les bouchent avec de la glaise

qu'ils gâchent et pétrissent avec leurs pieds de devant, et qu'ils battent ensuite avec leur queue, qui leur tient lieu de truelle. La position du pilotis est digne de remarque : les pieux, qui sont tous de même hauteur, sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage, au contraire, est en talus du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a douze pieds de largeur à sa base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet : elle a donc non-seulement toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts.

• Lorsque les castors ont travaillé tous en corps pour édifier le grand ouvrage public, dont l'avantage est de maintenir les eaux à la même hauteur, ils travaillent par compagnies pour édifier des habitations particulières ; ce sont des cabanes, ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de ces édifices est presque toujours ovale ou ronde ; il y en a depuis quatre jusqu'à cinq et dix pieds de diamètre ; il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Les murailles ont deux pieds d'épaisseur et l'édifice est terminé en une forme de voûte. Toute cette bâtisse est impénétrable à l'eau des pluies, et aux vents les plus impétueux. Les divers matériaux dont ils font usage pour la construction, sont des bois, des pierres, des terres sablonneuses ; les parois sont revêtues d'une espèce de stuc appliqué à l'aide de leur queue, avec tant de solidité et de propreté, qu'on croirait y reconnaître l'art humain. Dans chaque cabane est un magasin qu'ils remplissent d'écorce d'arbres et de bois tendre, leur aliment ordinaire. Les habitants de chaque cabane y ont tous un droit commun et ne vont jamais piller leurs voisins ; les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes jusqu'à dix-huit ou vingt castors, presque toujours en nombre pair, autant de mâles que de femelles. On a vu quelquefois des bourgades de vingt à vingt-cinq cabanes.

• Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération. Amis entre eux, dit Buffon, s'ils ont quelques ennemis au-dehors, ils savent les éviter ; ils s'avertissent en frappant avec leurs queues sur l'eau, qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations ; chacun prend son parti, ou de se plonger dans le lac, ou de se recéler dans leurs murs. La durée de la vie de ces ani-

maux ne peut pas être bien longue, et c'est peut-être trop que de l'étendre à quinze ou vingt ans. Quoi qu'il en soit, chaque couple, dans ce réduit, vit content l'un de l'autre; ils ne se quittent guère : s'ils sortent, c'est pour aller chercher des écorces fraîches. C'est principalement dans l'hiver que l'on fait la chasse aux castors, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison. On les tue à l'affût, on leur tend des pièges amorcés avec du bois tendre et frais, on attaque leur cabane dans le temps des glaces; ils s'enfuient sous l'eau, et comme ils ne peuvent pas y rester long-temps, ils viennent pour respirer, à des ouvertures qu'on a pratiquées à la glace, et on les y tue à coups de hache. D'autres remplissent ces ouvertures avec de la bourre, pour n'être pas vus par les castors, et alors ils les saisissent adroitement par un pied de derrière.

» Lorsque les chasseurs, en détruisant ainsi les cabanes des castors, en prennent un trop grand nombre, la société, trop affaiblie, ne se rétablit plus; ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité se dispersent, deviennent fuyards; leur génie, flétri par la crainte, ne s'épanouit plus; ils s'enfouissent eux et tous leurs talents dans un terrier, ne s'occupent plus que des besoins pressants, n'exercent que leurs facultés individuelles, et perdent sans retour les qualités sociales que l'on admire en eux. Le commerce des peaux de castors est la plus grande richesse du Canada. Les Sauvages s'habillent de peaux de castors, et les portent en hiver, le poil contre la chair : ce sont ces peaux imbibées de la sueur des Sauvages, que l'on appelle castor gras, et que les chapeliers mêlent avec le poil des autres castors qui n'ont point servi au même usage, et que l'on nomme castor sec, afin de donner du liant et du corps à ce dernier. »

Comme on le voit, nos dissertations sur le castor prenaient une certaine étendue; mais outre l'admiration bien méritée qui s'attache à cet industrieux animal, c'était encore la conversation la plus convenable dans un atelier de chapeliers, car nous avions repris nos travaux. Raser les peaux, fouler le poil, le convertir en tissu souple et solide au moyen d'une certaine quantité de colle de poisson, l'étendre sur des formes de bois, le façonner en calottes, puis petit à petit y ajouter des bords, et arriver progressivement du tronc de sphère au chapeau en règle; telle fut pendant plus de dix jours l'occupation de toute la famille. La cochenille, que rien ne nous faisait un devoir d'épargner, nous fournit en abondance une belle et bril-

lante teinture rouge, qui donnait à nos coiffures un aspect assez étrange. A nous voir marcher gravement sur la côte, comme il nous arrivait quelquefois après les travaux du jour, on nous aurait pris volontiers pour quatre dignitaires de la cour de Rome. Nous avions laissé à Fritz le privilège du panache; les bords que nous étions parvenus à ajuster à nos calottes les remplaçaient avec avantage.

Nos succès dans la fabrication des chapeaux nous encouragèrent à en tenter d'autres : nous manquions absolument d'ustensiles solides, et tels que ma femme en désirait souvent pour les besoins de la cuisine. Il fallait donc passer de l'art du chapelier à celui de potier.

J'entendais peu de chose en poterie ; ce qui m'embarassait le plus, c'était la préparation à donner à la terre avant de l'employer. Nous nous reposâmes un peu sur l'expérience et le système des tentatives qui nous avait toujours si bien servis, et l'atelier fut établi tout d'abord dans un coin de la grotte.

Je disposai un fourneau avec des compartiments pratiques à l'intérieur et destinés à recevoir les divers ustensiles que je projetais et qui devaient s'y cuire. J'avais également ménagé un ensemble de tuyaux de terre, destinés à conduire la chaleur et à donner un degré de cuisson à peu près uniforme à tous les objets de ma fabrication. Ces premiers préparatifs furent assez longs, car c'était moins à mes souvenirs qu'à mon imagination qu'il fallait faire appel. J'inventai donc bien plus que je n'imitai le fourneau à potier.

Quand j'eus fini, il fallut songer à préparer la matière : je fis prendre une certaine quantité de terre à porcelaine : c'était une espèce de sable très fin et très blanc que nous avions trouvé, comme on sait, près des rochers, dans notre expédition de la savane. Je donnai commission à mes fils de débarrasser cette terre de toutes les parties étrangères qu'elle pourrait contenir ; ce soin me paraissait indispensable pour ne point, en pétrissant, nous déchirer les mains aux parcelles de cailloux qui auraient pu s'y trouver mêlées. J'y mêlai ensuite une certaine quantité de ce talc que nous avions trouvé sous la couche d'asbeste ou amiante ; cette substance, suivant mes idées, devait rendre la pâte plus ferme et plus solide : quand celle-ci fut bien travaillée, je la laissai un peu sécher avant de l'employer ; mais il fallait d'abord faire le métier ou tour sur lequel le potier dispose sa pâte. Une roue d'affût de canon posée horizontalement sur un

pivot et surmontée d'une autre roue ou table ronde, laquelle, réunie par un axe à celle de dessous, tournait avec elle, en fit pour moi l'office ; je parvins, après bien des essais, à tourner sur cette machine plusieurs ustensiles, tels que des assiettes, des plats et quelques terrines : je fis même des tasses avec leurs soucoupes, des bols, etc. J'exposai ces objets à un feu ardent : quelques-uns se brisèrent, mais je sauvai au moins moitié des pièces que j'avais tentées : elles étaient toutes du plus beau grain et de la transparence la plus parfaite. Ma femme voyait avec une joie indicible sa cuisine s'enrichir d'ustensiles de toutes sortes. Elle nous promettait en échange une foule de friandises auxquelles elle avait été obligée de renoncer jusqu'alors, faute d'une vaisselle convenable.

Quand nous eûmes satisfait au premier besoin, nous songeâmes au luxe, et nos tasses de porcelaine, malgré leur transparence, nous parurent beaucoup trop nues. Rudly aurait voulu y voir quelques-unes de ces belles fleurs qui émaillent la vaisselle de notre pays, et réjouissent l'œil par le mélange de leurs couleurs vives et bigarrées. Mais la peinture sur porcelaine était un art de luxe, qui demandait un ensemble de connaissances spéciales qui nous manquaient totalement. Nous fûmes obligés de renoncer aux fleurs ; mais j'y remédiai autant que je pus au moyen du stratagème que voici :

Nous avions sauvé du vaisseau plusieurs caisses contenant des colliers, des bracelets en verroteries et destinés à faire des échanges avec les sauvages de l'Amérique ; je les broyai à coups de marteau, et quand ils furent réduits en poussière, je les mêlai à ma pâte de porcelaine ; ce mélange donnait à ma vaisselle des nuances diverses et du meilleur effet, en même temps que des rangs de ces perles, incrustés dans la pâte encore fraîche, y ajoutaient de nouveaux ornements. Après les ustensiles qui peuvent s'exécuter sur la roue, vinrent ceux qui sont le produit du moulage. Je fabriquai toutes sortes de moules en bois que nous fendions ensuite en deux, et au moyen desquels nous obtînmes ainsi des vases qui ne rivalisaient sans doute ni avec les produits de la Chine, ni avec ceux de la manufacture de Sèvres de France, mais qui attestaient du moins des intentions positives. Nous avions des tasses, des compotiers, des soucoupes, ornés tout autour de cannelures et d'ornements divers. Ma femme et ses fils les déposaient avec orgueil sur les planches qui figuraient un buffet dans la cuisine. J'étais heureux, de

mon côté, de voir mes enfants mettre leur gloire à se suffire à eux-mêmes, et à regarder comme une grande victoire tout avantage remporté par notre industrie sur la nécessité.

XLIX. Le cajak.

Cependant la saison mauvaise approchait, et nous fûmes bientôt obligés de renoncer à nos excursions. Les vents et la pluie recommencèrent comme tous les ans; le ciel, long-temps si pur, se voila de nuages noirs; des orages terribles annoncèrent l'arrivée de l'hiver: nous fermâmes la porte de la grotte, et nous commençâmes à nous livrer régulièrement aux travaux paisibles que nous avions réservés pour cette partie de l'année.

La roue du potier était presque continuellement en mouvement. Nous perfectionnâmes de plus en plus la fabrication de notre porcelaine, et nous tentâmes de confectionner plusieurs ustensiles dont la patience et le courage nous firent venir heureusement à bout. Nous avions conservé les coquilles des œufs d'autruche, qui n'avaient produit aucun poussin: Ernest les avait séparés comme je l'ai déjà dit, en deux parties égales, en les entourant de fils imbibés de vinaigre; ces moitiés d'œufs furent converties en coupes élégantes: je tournai des pieds en bois que j'y adaptai, et nous obtinmes ainsi des vases à boire et d'autres destinés à recevoir des fleurs pendant la saison d'été.

Le condor, que nous avions été obligés de négliger d'abord, fut définitivement empaillé. L'euphorbe nous servit pour assurer la peau contre les insectes; nous lui fîmes des yeux de porcelaine, et ce ne fut qu'après de longs tâtonnements que nous nous arrêtâmes sur la place qu'il convenait de lui donner, et sur l'attitude qu'il devait prendre dans notre musée.

Enfin il fut élevé les ailes étendues, et la tête haute; son bec recourbé, son cou à demi déplumé, ses serres larges et solides, indiquaient encore le brigand des airs. Cet oiseau, dont l'envergure était immense, joint au boa qu'il dominait, donnait déjà un aspect imposant à notre musée naissant.

Cependant, de tous les instruments que nous avions à notre disposition, le tour anglais était sans contredit celui qui nous rendait le plus de services; et ma femme faisait à mon industrie de si fréquents appels, qu'elle devait finir nécessairement par faire de moi un assez bon ouvrier.

Mais tous ces travaux m'occupaient beaucoup plus que

ma jeune famille, et je craignais que l'inactivité à laquelle je la voyais réduite ne se convertît en paresse et n'engendrât bientôt l'ennui, car nous étions à peine arrivés au milieu de la saison des pluies. Ernest trouvait bien dans ses livres un moyen d'employer ses moments; mais ses frères, moins amis de l'étude et de la science, n'entraient dans la bibliothèque que quand il ne restait plus aucune place dans la grotte où ils pussent demeurer. Je sentais le besoin de trouver pour eux une occupation qui les tint en haleine, et répondit mieux à leur goût que la lecture d'un livre. Je cherchais en vain, quand Frédéric lui-même vint heureusement à mon secours.

— Nous avons, me dit-il un jour, dans la personne de l'autruche, un superbe équipage de poste, pour parcourir les routes de notre royaume; nous avons des attelages solides pour le transport des provisions; nous avons une chaloupe et une pirogue qui se balancent majestueusement dans la Baie du salut: il nous manque encore une chose, c'est un équipage qui vole sur la surface de l'eau, comme l'autruche sur le sable qu'elle touche à peine; il nous manque une barque légère que nous porte en un clin-d'œil d'un bout à l'autre de notre empire, en côtoyant les rochers, ou en remontant un ruisseau. J'ai lu quelque part que les Groënlandais avaient une espèce de nacelle du genre de l'équipage que je demande, et qu'ils l'appelaient un cajack: pourquoi ne ferions-nous pas aussi un cajack? nous avons bien construit une pirogue, pourquoi ne réussirions-nous pas, Européens civilisés, à faire ce que des simples et grossiers Sauvages savent exécuter?

J'accueillis bien, comme on le pense, la proposition de mon fils; mais ma femme, qui gardait toujours contre la mer et ses caprices un levain de vieille rancune, ne se montra pas favorable au cajack, et la seule idée que ce devait être un nouvel instrument de navigation l'indisposa contre lui. Nous eûmes beau recourir à tous les arguments que notre imagination nous suggérait; nos raisonnements et nos démonstrations ne convainquirent pas la bonne Elisabeth; elle se tut plutôt qu'elle ne se rendit à nos raisons. Selon elle, la pirogue et la pinasse étaient deux chances de naufrage déjà bien suffisantes pour la colonie, et elle ne concevait pas la nécessité d'en augmenter encore le nombre.

La tempête qui nous avait jetés sur la côte où nous étions, était encore présente à sa pensée, et, après trois ans, c'était encore avec toutes les marques de la terreur et de l'anxiété qu'elle nous parlait de tous les dangers qui

avaient pensé nous assaillir sur la mer, cet élément perfide, ajoutait-elle.

Quoi qu'il en fût, comme la construction d'un cajack avait un but qu'il m'importait de ne pas négliger, celui d'occuper mes enfants, nous nous mîmes aussitôt à la besogne, en promettant à la bonne mère un chef-d'œuvre dont la grâce et la légèreté feraient sans doute cesser les préventions qu'elle manifestait contre lui.

Le cajack, la seule embarcation des Groënlandais, est une sorte de canot en forme de coque, dont deux ou trois morceaux de baleine et une peau de phoque font à peu près tous les frais. C'est une construction extrêmement légère, et le navigateur qui a glissé avec elle sur la surface d'un fleuve, la charge facilement sur ses épaules quand il est arrivé à terre. Le Groënlandais développe, dans le maniement de son cajack, une adresse et une audace presque incroyables ; il tente avec lui des voyages de long cours : il donne la chasse aux phoques, aux chiens de mer et à tous les monstres marins qui vivent le long des côtes qu'il habite ; que la mer soit calme ou qu'elle soit mauvaise, que son cajack soit emporté par les vagues comme une plume légère, ou bien qu'il se balance doucement sur la surface paisible des flots, le Groënlandais ne connaît ni le danger ni la peur ; les jambes croisées au fond de son canot, les mains armées de ses rames, il n'y a pas pour lui de naufrage. Le Groënlandais dans son cajack, c'est le scaphandre, c'est l'homme identifié avec l'embarcation qui le porte.

Le Groënlandais ne se pique ni de civilisation, ni de grandes connaissances dans les arts ; aussi son cajack n'est-il point un chef-d'œuvre de construction : la coupe en est peu gracieuse, et même la disposition en est assez mal commode pour le navigateur. Nous crûmes devoir le perfectionner tant soit peu ; nous avions donné jusqu'alors trop de preuves de génie industriel pour accepter en aveugles, des mains d'un peuple sauvage, une construction que le génie européen pouvait, sans grands efforts, améliorer notablement. Notre cajack ne devait donc emprunter à celui des Groënlandais que la légèreté et la souplesse.

Des fanons de baleine, des tiges de bambous, des joncs d'Espagne et des peaux de chiens de mer furent les matériaux que nous employâmes ; deux fanons arqués, réunis aux deux bouts et séparés au milieu par un morceau de bambou transversal, formèrent les deux côtés de l'embarcation. D'autres fanons artistement entremêlés de joncs

flexibles, de mousse liée par plusieurs couches de goudron, achevèrent la carcasse. Le premier perfectionnement que nous donnâmes à notre construction, fut de la disposer de façon à ce que le rameur pût y demeurer assis, tandis que dans les cajacks groënlandais, il faut, pour ramer, se tenir les jambes croisées, à la manière des tailleurs, ou les étendre horizontalement dans le fond de la barque, ces deux positions étant également incommodes et défavorables, en ce qu'elles privent le rameur de la plus grande partie de ses forces.

Je ne dirai rien des embellissements extérieurs, de la forme plus allongée et conséquemment plus gracieuse que nous donnâmes à la construction : du reste, cet ensemble de jons, de bambous et de baleines formait un tout si léger et si élastique, qu'il suffisait de laisser tomber par terre la nouvelle nacelle, pour la voir rebondir comme un ballon : nous en fîmes l'épreuve sur l'eau, et, toute chargée, elle enfonçait à peine de deux pouces. Nous avions été plus d'un mois à mener à fin ce nouveau chef-d'œuvre ; mais il avait si bien réussi, que mes jeunes ouvriers s'en promettent merveilles.

Quand la carcasse fut achevée et que l'intérieur en fut revêtu de mousse et de gomme élastique, nous nous occupâmes de l'enveloppe. Je pris pour cela deux peaux de veaux marins entières, c'est-à-dire sans ouverture latérale. J'en revêtis notre construction en y faisant entrer de force chaque extrémité, et en tirant les peaux de manière à les rapprocher juste à la moitié de l'esquif. Une couture artistement pratiquée en-dessous de la nacelle les réunit l'une à l'autre excepté à l'endroit où devait s'asseoir le conducteur. Je n'ai pas besoin de dire qu'avant d'employer ces peaux, j'avais eu soin de les soumettre à une préparation qui les avait rendues aussi souples, aussi faciles à manier que le cuir le plus doux dont se servent les selliers d'Europe. J'eus soin également de revêtir la suture d'une couche épaisse de gomme élastique pour empêcher l'eau de pénétrer. Je taillai des rames de bambous, qui s'appliquèrent assez bien aux côtés de l'embarcation, et l'une d'elles était munie, à son extrémité, d'une vessie bien gonflée, afin de prêter un point de résistance au navigateur en cas de besoin. Je ménageai sur le devant une place destinée à recevoir une voile, dans le cas où nous nous déciderions plus tard à y en planter une.

Ainsi, nos ressources venaient de prendre un nouvel

accroissement, la flotte venait de s'augmenter d'une embarcation. Frédéric, comme l'auteur de l'idée du cajak, comme l'ainé, le plus adroit et le plus capable de s'en servir, fit valoir les droits qu'il croyait avoir sur cette propriété nouvelle ; on les reconnut volontiers, car les dangers réels qui se présentaient à la suite de toutes les courses auxquelles le cajak devait être consacré, tentaient assez peu MM. Ernest et Rudly. Frédéric fut donc solennellement reconnu comme propriétaire du nouveau navire.

Il restait une chose importante à faire pour l'achèvement de notre bateau groënlandais ; c'était l'équipement de celui qui devait le manœuvrer. J'avais souvent entendu parler d'un appareil bien connu de tous ceux qui habitent les ports, et qui consiste à envelopper l'homme comme d'une couche d'air qui doit le rendre plus léger que le volume de liquide que son corps déplace. Je donnai à mes fils la description de cet appareil ; je leur parlai de la cape qui enveloppe la tête du nageur, et qui se termine par un tuyau destiné à fournir à celui-ci la somme d'air dont il a besoin pour respirer sous l'eau. Ma description, et surtout l'idée du tuyau faisant l'office d'une cheminée à air, occupa long-temps la tête de mes petits garçons, et ils n'eurent pas de repos que je n'eusse imploré l'assistance de leur mère, pour nous fabriquer un de ces merveilleux appareils. C'était encore un moyen de soutenir le courage de mes enfants jusqu'à la fin des pluies ; je dus l'adopter avec empressement.

Ma bonne Elisabeth, pour qui tous nos désirs étaient des lois, se prêta de la meilleure grâce du monde à ce que nous réclamions de son adresse ; elle se mit à l'œuvre, et son aiguille fonctionna si bien, qu'en moins de quelques jours Frédéric avait un costume complet de plongeur. Une veste dont le dos et le devant étaient couverts d'une peau de boyau de baleine, hermétiquement fermée et cousue sur tous les bords, de manière à ne pas laisser échapper l'air qu'on y introduirait à l'aide d'un tuyau, en fit tous les frais. Ce tuyau flexible, et terminé par un bec qui se fermait au moyen d'un petit couvercle vissé, permettait au scaphandre de gonfler ou d'abaisser à la volonté les outres dont il était en quelque sorte revêtu.

Cependant l'hiver s'écoulait insensiblement ; la lecture, l'étude des langues, se mêlaient heureusement à ces tentatives industrielles, et nous rendaient moins longs et moins pénibles à traverser les sombres jours qui nous séparaient encore de la belle saison.

L'hiver avait ressemblé à ceux des années précédentes. Il s'était ouvert au milieu des plus violents orages ; puis nous avions eu deux mois et demi environ de pluies continuelles. Enfin, les tempêtes, qui avaient ébranlé la nature au commencement de la saison, s'étaient remontrées à la fin comme pour annoncer le retour du printemps.

Peu à peu le soleil reparut, le vent cessa ; la mer redevint calme, la verdure sortit de dessous l'eau qui l'avait couverte pendant trois mois : la nature était régénérée. Nous quittâmes la grotte pour reprendre la vie extérieure ; nous retrouvâmes, avec un plaisir indicible, et l'air pur de la côte, et les grands arbres de Falkenhorst, et toute cette végétation puissante et riche que le Créateur semblait avoir répandue autour de nous comme pour prévenir nos désirs et nos besoins.

L'habit de plongeur étant la dernière chose que nous eussions faite, Frédéric se disposa à nous donner une représentation du scaphandre. Il fut décidé qu'avant tout on en ferait l'épreuve ; en conséquence, par un beau soleil d'après-midi, il revêtit solennellement sa casaque, qui lui prenait juste autour du cou et se serrait par une ceinture bouclée, il se couvrit la tête de la cape en toile imperméable, qui s'ajustait également à la veste ; ce bonnet ou masque avait sur le devant deux ouvertures garnies d'une feuille de talc pour voir clair, et le haut se terminait par une tige de roseau qui permettait à l'air de se renouveler dans l'intérieur. Notre premier mouvement, en le voyant dans son nouvel équipement, fut de rire de toutes nos forces ; mais fier de son accoutrement, Frédéric entra gravement dans l'eau, et prit la route de l'île du requin, où nous arrivâmes en même temps que lui, grâce à la rapidité de la pirogue. Le nageur vint à terre, et secoua comme un canard l'eau qui l'inondait ; nous le débarrassâmes de la cape qui lui emprisonnait la tête ; mais l'épreuve avait si bien réussi, l'habit de plongeur avait eu un si beau succès, que tout le monde eût voulu en avoir un. La bonne mère promit à ses fils de les contenter, puis nous commençâmes à visiter l'île, que nous n'avions pas parcourue depuis quatre mois. Nous avions hâte de savoir ce qu'étaient devenus, pendant l'hiver, les nouveaux colons que nous y avions établis.

Notre première visite fut pour les antilopes. Ils prirent la fuite à notre approche, mais nous vîmes avec plaisir qu'ils avaient fait bon accueil aux provisions de riz et de maïs mêlés de sel que nous avions préparées pour eux,

en voyant la paille et la mousse foulées sous les abris que nous leur avions dressés; nous renouvelâmes en conséquence les roseaux qui devaient leur servir de litière, nous leur laissâmes d'autres provisions, et afin de ne pas les tenir plus long-temps éloignés du lieu où ils paraissaient se plaire, nous les quittâmes, et nous nous répandîmes dans l'île; mes fils ramassèrent une provision abondante de coquilles, de coraux et de toutes les autres curiosités dont ils crurent pouvoir orner notre musée. Ma femme, qui donnait peu d'attention à une branche de corail, fit une autre découverte; c'était une plante marine dont elle ne nous apprit alors ni le nom ni la vertu, et dont elle se contenta de faire mettre un paquet assez considérable dans le fond de la pirogue. Quand nous fûmes de retour, elle y mêla d'autres feuilles qu'elle trouva dans la Baie du salut, et elle enferma tout cela avec un certain mystère dans la chambre aux provisions.

Cette conduite m'étonna. — Parbleu! lui dis-je en riant, il faut que tu caches là quelque trésor d'un haut prix: à voir le soin que tu y mets, on dirait presque que c'est du tabac, et que tu le caches ainsi, de peur que nous ne venions à le rencontrer et à en faire usage.

Elle sourit, et tout ce qu'elle me répondit, c'est que je connaîtrais plus tard le nom et les propriétés de la plante mystérieuse; et elle m'assura même que je serais le premier à exalter sa vertu et ses qualités. Cette réponse n'était pas de nature à me satisfaire; toutefois je me résignai à attendre, et il ne fut plus question de la découverte.

La terre était encore trop humide pour nous permettre de reprendre nos excursions. Nous profitâmes des derniers jours que nous avions à passer sous la voûte de la grotte pour ranger convenablement sur les tablettes du musée les coquillages, les coraux et les autres richesses minérales que nous venions de rapporter de l'île du requin. Cette occupation convenait surtout à Ernest, qui avait à cœur de mériter le nom de savant que nous lui donnions, et de justifier son titre de bibliothécaire et de premier conservateur du musée de Felsenheim. Il avait étudié avec beaucoup d'ardeur pendant les quatre mois qui venaient de s'écouler; et il nous expliquait la formation du corail, il nous disait comment il forme quelquefois, au milieu des flots, des îles qui paraissent dues à des tremblements souterrains: il dissertait sur les polypes; enfin il ne laissait échapper

aucune occasion de faire le professeur, et il faut le dire, c'était avec plaisir que nous écoutions ses leçons.

— « Les coquillages, nous dit-il, sont une des branches de l'histoire naturelle les plus difficiles et les moins explorées jusqu'à ce jour. On dirait que la science a reculé devant ces merveilles de la création, et que, prompt à enregistrer les phénomènes qui se révèlent dans l'existence des autres êtres organisés, son œil investigateur a été inhabile à saisir le secret de la vie qui anime les enveloppes épaisses que nous appelons coques ou coquilles.

» On distingue quatre sortes de coquilles : 1° celles d'une seule pièce, qui sont les *univalves* ; 2° celles qui sont composées de deux pièces inégales en grandeur, et souvent de nature différente, dont l'une est plate et sert d'opercule ; ce sont les coquilles *operculées* ; 3° celles dont les deux pièces, que l'on nomme battants, sont à peu près égales ; elles sont nommées coquilles *bivalves* ; 4° celles qui sont formées par l'assemblage de plusieurs pièces ordinairement inégales ; ce sont les coquilles *multivalves*.

» Les coquillages ont été employés à une foule d'usages chez diverses nations. Celui qu'on appelle *monnaie de Guinée* ou *cauris*, sert en effet de monnaie en Guinée et même aux îles du Cap-Vert, à Léonda au Sénégal, à Bengale, et dans quelques îles Philippines. A Bengale, on en fait encore des brasselets, des colliers et d'autres bijoux. Les Canadiens en font des ceintures et des colliers. En Egypte et en Afrique, les dames pendent pour ornement des coquillages à leurs oreilles et à leur cou. Les Grecs en composaient une espèce de fard. Les habitants de Tyr retiraient autrefois du *murex* une belle couleur pourpre dont ils faisaient usage en teinture. Les Turcs et les Lévantins garnissent avec les *cauris* les harnais de leurs chevaux et en revêtent des vases avec une adresse surprenante. Dans l'île de Sainte-Marthe, les coquillages sont employés à orner les nattes de jonc et de palmes qui couvrent les murailles. On tire du burgau une belle nacre nommée dans le commerce *burgandine*, qu'on incruste d'or, et dont on fait des bijoux fort délicats. On fait avec les *comes* des bagues sculptées, que l'on appelle *camées*. Les huîtres produisent des perles qui servent d'ornement, et leur grosseur, ainsi que leur orient, contrebalance souvent le brillant du diamant. Des personnes industrieuses font des bouquets de fleurs avec des coquilles, et l'art avec lequel on les choisit et on les arrange, joint à leur forme et à leurs couleurs si variées,

trompe souvent les yeux. Chez les Romains, les coquilles nommées *buccins* servaient de trompettes à la guerre; ce sont les mêmes que les Hollandais nomment encore *trompettes*. Les Sauvages, peuple amateur du chant et de la danse, joignent ensemble des *tonnes*, des *buccins*, des *porcelaines*, des *casques*, et en forment des espèces de lyres, qui, étant exposées à un courant d'air, rendent un certain bruit propre à les animer dans leurs danses. On fait dans quelques pays, avec les *nautilus*, des coupes dont on se sert en place de verre à boire. Les coquilles ont servi long-temps dans les assemblées, pour donner les suffrages. La loi de l'ostracisme tire son nom d'un mot grec qui signifie *huitre* ou *coquille*. Cette loi, comme l'on sait, fut établie chez les Athéniens pour exiler pendant dix années ceux que leurs grandes richesses ou un crédit trop étendu rendaient suspects au peuple. En Corse, on fait des étoffes avec la soie du *byssus*. On prétend qu'à la Chine, dans les provinces de Kiam-Fi, on pile les coquilles, qu'on les enfouit dans la terre, et qu'ensuite on les fait entrer dans les pâtes de porcelaine : dans l'île de Ciana on calcine les coquilles pour en faire de la chaux. En Angleterre, les coquilles servent à blanchir la cire : les Anglais s'en servent aussi, de même que les cultivateurs de Sardaigne et de Sicile, pour fertiliser la terre. Il y a plusieurs espèces de coquillages dont on mange la chair : tels sont les moules, les huîtres, les lépas, les limaçons, etc. Les Romains de la décadence, bons juges en matière de gastronomie, en admettaient toujours dans leurs repas. Un de leurs écrivains a même pris le soin de nous conserver la manière dont il faut s'y prendre pour engraisser les coquillages, afin de les rendre plus agréables au goût. »

Cependant la terre devenait plus sèche, les longues flaques d'eau qui la couvraient disparaissaient peu à peu, et nous reprîmes nos excursions accoutumées sur tous les points de nos domaines; nous revîmes Falkenhorst et ses arbres géants, le potager, l'angle du rocher qui nous servait de serre-chaude, tous les lieux, en un mot, où notre industrie avait laissé quelques traces de notre passage.

Un soir, comme nous revenions de Falkenhorst plus fatigués que de coutume, car la chaleur avait été excessive, en entrant, ma femme nous offrit une grande terrine pleine d'une espèce de gelée transparente d'une saveur et d'une fraîcheur délicieuse : c'était un mélange de sucre, d'aromates et d'une agréable acidité, et après en avoir mangé quelques

cuillerées, nous nous sentîmes tout à la fois restaurés et rafraîchis ; et soit appétit, soit mérite réel du nouveau mets, nous déclarâmes unanimement que nous n'avions rien mangé qui en approchât. Nous nous épuîsons en conjectures pour deviner ce que ce pouvait être ; ma femme riait en gardant le silence.

— C'est de l'ambrosie, dit Ernest le savant.

— C'est... c'est..., disait Rudly en se grattant la tête.

— C'est, reprit en riant la bonne mère, c'est, messieurs, le résidu de la plante marine que j'ai recueillie, et serrée lors de notre premier voyage à l'île du requin : vous savez, cette plante que vous avez si mal reçue d'abord

— Serait-il vrai ? repris-je avec admiration. Comment as-tu rencontré, reconnu cette plante ? c'est à peine si je puis me souvenir d'avoir trouvé son nom dans les livres.

— Voilà comme vous êtes, messieurs, reprit ma femme à son tour, avec toute l'autorité que lui donnait sa découverte. Les pauvres femmes vous paraissent tout au plus bonnes à faire la cuisine, et vous êtes tout étonnés quand par hasard elles vous apportent quelque idée juste ou heureuse, à côté de laquelle votre science aurait passé sans s'arrêter. Ah ! messieurs les savants, la science ici vient d'être en défaut. Voilà une découverte qui en vaut bien une autre ; vous ne l'auriez probablement pas faite de sitôt. Et c'est une femme, une pauvre femme !..

— Ah ! c'est vrai ; nous sommes vaincus, et nous nous humilions. Mais comment, lui dis-je, as-tu eu l'idée d'extraire de la plante marine que tu as découverte cette gelée délicieuse ?

— Je n'en ai pas eu la première idée, il est vrai, je n'ai eu que de la mémoire : cette dame hollandaise qui était avec nous sur le bâtiment et qui avait long-temps habité le cap de Bonne-Espérance, m'avait raconté que les habitants de ce pays recueillaient sur le bord de la mer une espèce d'algue qu'ils lavaient avec soin et qu'ils faisaient sécher au soleil : ils y mêlaient du sucre et du citron en la faisant cuire, et ils obtenaient une gelée semblable à celle-ci. Au lieu de sucre, j'ai pris le jus de nos cannes ; j'ai remplacé le citron par des feuilles de ravensara, des gousses de vanille et quelques gouttes d'hydromel, et je crois avoir assez bien réussi, puisque mon mets a trouvé grâce devant vous.

Nous remercîâmes notre bonne ménagère de cette nouvelle attention, et nous lui en fîmes tout l'honneur, car se bien souvenir, c'est presque inventer.

Une seconde excursion à l'île du requin nous permit d'examiner à loisir les diverses plantations que nous y avions faites ; elles avaient réussi , et nous trouvâmes plusieurs jeunes arbres déjà forts qui s'élevaient de plusieurs pieds au-dessus du sol. Nos lapins avaient aussi prospéré ; la famille s'était agrandie dans une proportion dont nous fûmes étonnés ; et nous les vîmes de loin qui rongeaient des algues sur le bord de la mer , ce qui nous rassura sur le sort de nos plantations.

Ces herbes marines , auxquelles je trouvai un goût sucré et une légère odeur de violette , me firent voir que ce n'étaient point celles qu'avait trouvées ma femme ; mais je crus les reconnaître pour le *fucus saccharinus* dont les habitants de l'Islande tirent du sucre. Nos lapins devaient se bien trouver de cette nourriture ; cependant , comme à notre approche ces petits animaux s'étaient enfuis dans les rochers , nous résolûmes , pour en être maîtres et en disposer à notre volonté , de leur construire une garenne , c'est-à-dire un enclos fermé de pierres et d'épines , où nous les forçâmes d'entrer.

Nous fîmes aussi une descente dans l'îlot de la baleine ; les plantations que nous y avions faites avaient parfaitement réussi ; ainsi tout était en prospérité autour de nous : nos possessions maritimes et celles de la terre ferme offraient le spectacle le plus agréable aux yeux des propriétaires ; l'abondance , la richesse , et une végétation puissante , promesse certaine d'une récolte heureuse. Nous nous arrêtâmes un instant à considérer , du haut du rocher qui bordait l'îlot , cette terre si bien préparée ; la pensée des trésors qu'elle allait enfanter pour nous porta nos cœurs vers le Seigneur , et nous bénîmes son nom dans un sentiment profond d'action de grâces et de reconnaissance. Nous retournâmes ensuite au rivage , où des travaux de la saison nous rappelaient.

Un jour que j'étais occupé à des soins domestiques dans l'intérieur de la grotte , trois de mes fils disparurent sans rien dire ; ils emportaient avec eux des provisions de bouche , des carottes et leurs armes. Je devinai facilement , d'après les carottes , quel devait être le but de leur course. C'était évidemment une chasse aux rats , et mes drôles ne s'étaient esquivés que pour se procurer les matériaux nécessaires à une nouvelle fabrication de chapeaux. Je leur souhaitai bon voyage et bonne chance , et je ne m'en occupai plus.

Ernest , toujours casanier , n'était pas de l'escapade ; il

était resté dans la bibliothèque, où ses goûts le retenaient ; la bonne mère vaquait aux soins intérieurs du ménage : je résolus d'imiter mes trois jeunes aventuriers et de tenter aussi une excursion seul. J'avais besoin de gros blocs de bois pour écraser le blé que nous récoltions ; mais je ne voulais pas les prendre autour de notre habitation, de peur de la dégarnir. J'aurais été fâché d'abattre un seul de ces beaux arbres dont l'ensemble formait le plus riant paysage. J'allai droit à l'écurie ; mais les montures avaient aussi disparu : il ne restait que le buffle ; je m'en contentai. Je l'attelai au traineau, et nous partîmes de compagnie dans la direction du Ruisseau du chacal. Je pris avec moi Folb et Braun, la fidèle Billy resta auprès d'Ernest et de la ménagère ; quant à Turc, il était parti dès le matin avec ses jeunes maîtres.

En marchant vers le ruisseau, j'avais intention de visiter en passant nos plantations de manioc et de pommes de terre, qui s'étendaient de l'autre côté de la rivière. Je n'avais pas vu, depuis quatre mois, cette terre que nous avions préparée avec tant de peine, et j'étais curieux de juger de l'action des pluies sur elle : je m'attendais à trouver une végétation abondante, et les plus belles espérances pour la moisson à venir. Mais quels furent ma surprise et mon chagrin, en approchant, de trouver la plantation toute bouleversée ! les feuilles et les tiges qui s'étaient élevées de terre avaient été brisées et foulées aux pieds ; les racines étaient éparses çà et là sur la terre ; c'était, en un mot, le spectacle de la désolation la plus complète, au lieu de l'abondance que je m'étais promise. Je pensai d'abord que ce pouvaient être mes fils qui, par ordre de leur mère, étaient venus commencer la récolte ; mais je ne m'arrêtai pas longtemps à cette idée : des empreintes, que je ne reconnus cependant pas tout de suite, me convinrent que des animaux fouilleurs avaient passé par-là. Toute la question se réduisait donc à savoir si les auteurs du dégât étaient des cochons sauvages ou bien la famille de notre truie, que son insociabilité tenait toujours éloignée de nous. Quels qu'ils fussent être, je les maudis de bon cœur. Fallait-il donc, me disais-je avec découragement, qu'entre toutes les richesses que la nature semble avoir accumulées avec complaisance sur cette côte, ces méchants animaux choisissent précisément celles qui nous avaient coûté tant de peines et sur lesquelles reposaient toutes nos espérances ?

Cependant mes deux compagnons, Folb et Braun, qui

n'entendaient rien aux méditations philosophiques dans lesquelles j'étais entré, s'étaient mis en quête des dévastateurs, et ils ne tardèrent pas à ramener vers moi toute une famille, en tête de laquelle je reconnus tout d'abord notre vieille truie, dont les grognements attestaient un haut degré de mécontentement. J'étais si irrité de la dévastation que j'avais devant moi, que, par un mouvement presque instinctif, j'armai mon fusil, et d'un seul coup j'abattis dans la bande deux jeunes cochons qui payèrent pour toute la famille. Les autres prirent la fuite : je rappelai mes chiens qui les poussaient, et je les retins auprès de moi en leur abandonnant les têtes des deux victimes. La décapitation m'avait paru le moyen le plus expéditif et le plus simple de les saigner. Je plaçai ensuite les corps sur le traîneau, et je me mis en devoir de chercher autour de moi les arbres dont j'avais besoin. Je les marquai d'un coup de marteau comme font les marchands de bois dans les ventes, et je me remis en route pour Felsenheim, beaucoup moins joyeux de la chasse que j'avais faite qu'attristé de la dévastation qui l'avait motivée.

La peine que l'homme s'est donnée pour arriver à un but quelconque n'est rien en comparaison de la douleur qu'il ressent à voir se perdre le fruit de ses travaux. J'étais dans la position du laboureur qui a passé des mois entiers à retourner la terre et à l'ensemencer, et qu'un jour d'orage vient dépouiller soudain de toutes ses espérances.

Je racontai à ma femme les dégâts dont je venais d'être témoin ; elle en fut profondément affligée, et elle regardait à peine les deux cochons que je rapportais. Cependant, je l'engageai à ne les considérer que comme une proie de bonne prise, et à les transporter dans sa cuisine pour leur faire subir la transformation nécessaire avant de figurer sur notre table. Ernest aida sa mère, et ils se mirent en devoir de préparer le plus petit pour notre repas du soir. Le dos d'un de ces jeunes porcs fut mis à la broche, et des pommes de terre placées dans la lèche-frite reçurent la graisse succulente qui s'en échappait.

L. Retour des jeunes gens. — Épreuve du cajak.

Vers le soir, et comme nous commençons à éprouver déjà quelque inquiétude de l'absence de nos voyageurs, nous vîmes tout à coup Rudly paraître dans le lointain. Il arrivait au grand trot sur son autruche ; ses deux frères ne le suivaient que de loin. Du reste, il marchait libre de toute charge

et de tout embarras ; il prétendait que sa monture se prêtait assez mal à recevoir un fardeau quand elle avait déjà son cavalier sur le dos. Fritz et Frédéric avaient en croupe chacun un sac rempli de plusieurs pièces de gibier, en un mot, tout le produit de la chasse. Celle-ci avait été heureuse, et ils rapportaient avec eux quatre de ces animaux que nous avons baptisés du nom de bête-à-bec, vingt ondatras, un singe, un kangourou et deux variétés nouvelles d'animaux musqués qu'ils avaient rencontrés dans le marais. La première était le *castor moschaten* ; il ne diffère guère de l'ondatra que par la forme de son museau qui s'allonge en forme de trompe : je crus reconnaître dans l'autre le *tolay* de Buffon.

Fritz déposa encore devant nous un faisceau d'une espèce de chardons à aiguillons recourbés qui pouvaient nous devenir d'une grande utilité pour travailler le poil de nos feutres et de nos étoffes. Cependant chacun brûlait de raconter les détails de l'expédition : selon sa coutume, Rudly commença.

— D'abord, s'écria-t-il, honneur avant tout à ma monture ! honneur à mon cheval à longues jambes ! honneur à l'hippogriffe ! c'est de lui qu'on peut dire qu'il est aussi léger que le vent et qu'il court aussi vite que la tempête. Il m'emporte avec une telle rapidité, que la plupart du temps je suis obligé de fermer les yeux, et c'est à grand'peine si je puis trouver le moment de respirer. La première chose qu'il me faut maintenant pour assurer mon équitation, c'est un masque avec des œillères de verre. Vous m'en ferez un, n'est-ce pas, mon père ? Il m'en faut un

— Ah ! seigneur cavalier, j'en suis fâché, mais je ne vous ferai point de masque.

— Et pourquoi donc ?

— Pour deux raisons : la première, c'est qu'au lieu de le demander tu commandes, et que tu sembles avoir oublié que, vis-à-vis de ton père, il *faut* n'est jamais la formule convenable. La seconde raison, c'est qu'au lieu d'avoir recours à l'industrie d'autrui, tu ne devais t'adresser qu'à toi-même. Quand l'homme n'exécute pas lui-même ce qui se trouve à la portée de ses forces, c'est paresse et indolence : ainsi donc, si tu veux un masque, tu t'en feras un.

— Vous avez raison, mon bon père, dit Rudly en me tendant la main, pardonnez à ma brusquerie, je vous prie ; je tâcherai pourtant de m'en corriger.

— C'est bien, reprit Frédéric. Tout par soi-même ; c'est

bien aussi le principe que nous mettons en pratique depuis ce matin : nous n'avons eu besoin de personne pour nous préparer à dîner aujourd'hui au milieu du désert; mais, cher père, que dites-vous de cette abondance de fourrures que nous vous apportons?

— Je l'accueille avec toute la faveur qu'elle mérite; mais j'aurais voulu que mes chasseurs n'eussent pas cru devoir la gagner au moyen d'une escapade et en laissant leurs parents dans l'inquiétude, comme ils ont fait....

— Eh bien, c'est encore vrai! s'écria Frédéric, nous y avons pensé quand nous fûmes à une lieue d'ici, mais je vous réponds que cela ne nous arrivera plus.

La franchise de cet aveu me désarma, et je me serais fait un reproche de prolonger l'état de contrainte dans lequel je voyais mes chers étourdis. Je me hâtai de donner le change à leurs idées, en les invitant à débarrasser leurs montures des harnais et des fardeaux dont elles étaient chargées.

Pendant que mes fils s'occupaient de ce soin et qu'ils installaient les patients animaux à l'écurie où des rateliers pleins d'herbe fraîche les attendaient, la bonne mère songeait aux cavaliers, elle donnait au rôti son dernier tour, et nous fûmes bientôt tous réunis autour de la table.

— En vérité, dit Fritz en aspirant avec délices l'odeur qui s'élevait du cochon rôti, voilà un banquet qui s'annonce au moins aussi bien que le dîner de sauvage que nous avons fait tantôt; et j'étais confesser ici que je me sens peu de goût pour la vie nomade et ses repas, où la frugalité est tout à la fois la vertu du mangeur et l'assaisonnement des mets.

— A merveille, reprit alors la bonne mère en riant, je suis enchantée d'avoir deviné les goûts de mon petit Fritz; et elle prit de là occasion de nous faire remarquer avec une emphase comique tous les trésors dont elle avait eu soin de charger notre table. A côté du cochon de lait, nous avions une jatte de la plus fraîche salade du potager, et en regard une large terrine de cette excellente gelée hottenote que nous avions si bien accueillie à notre dernier voyage de l'Alkenhorst; pour dessert nous avions des fruits, une espèce de beignet de pommes de goyaves frits dans du beurre, et des tiges de canelle confites dans du sirop de sucre; une bouteille de vin du Cap, une autre d'hydromel, complétait le luxe de ce dîner, qui n'avait rien de sauvage, mais qui brillait, au contraire, de toutes les recherches de la civilisation.

Pendant le repas, chacun raconta ses aventures; Frédé-

ric nous fit le récit de leur entrée dans le vallon du marais, l'attaque des ondatras avec la carotte jaune, et celle des castors à trompe, avec une espèce de petit poisson dont ces animaux se montrèrent très friands. — Enfin, ajouta-t-il, nous dûmes à cette circonstance de voir des bêtes à bec venir se prendre à un appât qui ne leur était pas destiné. Nous pêchâmes ensuite pour notre propre compte, et nous relevâmes notre dîner d'un plat de ginseng cuit dans les cendres.

— Ah ! voilà quelque chose de beau, dit mon petit Rudly toujours un peu fanfaron, des poissons, des rats ! mon coursier à moi s'entend bien autrement à la chasse : c'est à lui que nous devons cette proie de roi, ce noble et beau kangourou !

— Oui, ajouta Fritz, proie d'autant plus facile à prendre, qu'elle attendait tranquillement le chasseur en broutant l'herbe, et que d'ailleurs elle n'avait pas encore appris à fuir à l'odeur de la poudre.

— Pour moi, répliqua Frédéric, je ne rapporte qu'une plante, mais elle vaut peut-être mieux qu'un kangourou ; examinez, je vous prie, la disposition et la solidité de ces chardons : voyez ces pointes qui se rabattent en crochets sur elles-mêmes ; n'aurons-nous pas là d'excellents instruments dans la fabrication de nos chapeaux, pour peigner et lisser le poil ?

— Ah ! laisse donc avec tes chardons, reprit Rudly, ma chasse vaut bien mieux que cela ! N'est-ce pas mon brave chacal qui nous a fait prendre notre gibier ?

Nous avions ainsi devant nous toute la chasse de nos aventuriers. Les rats n'obtenaient qu'une faible attention : nous les connaissions trop pour nous y arrêter long-temps ; le *castor moschaten* eut les honneurs d'un examen plus sévère ; mais le kangourou fut surtout l'objet d'une étude spéciale de la part de maître Ernest. Ce n'était encore que le second animal de cette espèce que nous ayons rencontré depuis notre naufrage.

« Le kangourou, nous dit-il, est l'un des animaux les plus curieux du Nouveau-Monde ; il a quelquefois près de neuf pieds de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'au bout de la queue, et on en a vu qui pesaient jusqu'à 50 livres ; son poil est court et mollet, d'un gris rougeâtre, qui s'éclaircit sur les flancs et sous le ventre : il a la tête petite et allongée, les oreilles larges et droites, et le nez fourni de moustaches ; son cou et ses épaules sont petits ; il augmente graduellement de volume vers les hanches et le bas-ventre ;

les jambes de devant des plus grands kangourous ont environ dix-huit pouces de longueur; elles servent à ce quadrupède à gratter la terre pour former son terrier, et à porter les aliments à sa bouche; il se meut entièrement sur ses jambes de derrière en faisant des bonds de sept à huit pieds de haut. On ne lui compte à chaque pied que trois doigts, et celui du milieu excède considérablement en longueur, et en force les deux autres; mais l'interne est d'une structure remarquable: en l'examinant de près, on reconnaît qu'il est réellement divisé dans le milieu et même à travers l'orteil qui lui appartient, de manière qu'ils paraissent avoir été séparés par un instrument tranchant.

La queue du kangourou est longue, épaisse à son origine, et se termine en pointe; il s'en sert pour sa défense, et porte avec cette arme des coups si violents, qu'ils seraient capables de casser la jambe d'un homme.

Cependant chacun des jeunes aventuriers avait mille détails particuliers dont il voulait nous faire part; il n'y eut pas jusqu'à Fritz qui, tout novice qu'il était, ne voulût nous persuader qu'il avait marqué par de véritables prouesses son entrée dans la carrière. Je laissai tous ces petits amours-propres se traduire en liberté, et je me mis à examiner les produits de l'expédition, et à chercher le parti que nous en pourrions tirer. Les chardons de Frédéric, dans lesquels je reconnus le chardon à foulon, me parurent une conquête précieuse; c'était un instrument de plus ajouté aux ressources industrielles dont nous disposions. Mes jeunes gens avaient aussi songé à prendre des boutures de pommes douces et de cannelle; la bonne mère les accueillit avec joie, et dès le lendemain matin elles furent solennellement plantées dans le potager.

Je sus gré à mes fils de ces pensées de prévoyance, et j'étais heureux de voir l'idée du lendemain s'introduire déjà dans leurs jeunes têtes et leur inspirer des actes de prudence au-dessus de leur âge.

Il fallut ensuite songer au moyen le plus expéditif et le plus facile de dépouiller le gibier, c'est-à-dire le kangourou, et j'inventai pour cela une machine qui fit d'abord beaucoup rire mes enfants.

Nous avions trouvé sur le vaisseau, dans les instruments du chirurgien, une grosse seringue. Je la pris: je pratiquai dans les flancs du cylindre deux soupapes destinées à remplir les fonctions d'une machine pneumatique; et sans rien dire à mes fils, qui avaient suivi mon opération avec tous

les signes de l'étonnement, je leur ordonnai d'attacher aux branches d'un arbre le kangourou par les jambes de derrière, de telle sorte que sa poitrine fût à peu près à la hauteur de la mienne. Quand l'animal fut ainsi disposé, je pratiquai dans sa peau une petite incision, et je m'armai so- lonnellement de ma seringue.

Ici la gravité de mes fils ne put pas tenir plus long-temps, et ce fut un feu roulant de plaisanteries du genre de celles dont ce malheureux et pourtant très-utile instrument est souvent l'objet.

Je ne perdis rien, pendant tout ce temps-là, de ma gra- vité primitive.

— Attendez un instant, dis-je aux rieurs, et vous jugerez de mon œuvre par les résultats.

J'adaptai en même temps la canule à l'ouverture que j'avais pratiquée dans la peau, et je commençai à faire jouer l'instrument. Peu à peu, la peau de l'animal se gonfla, et en quelques instants le kangourou ne fut plus qu'une masse informe.

— A l'œuvre maintenant ! criai-je aux jeunes garçons étonnés, frappez à coups de bâton sur cette outre gonflée, dépouillez de sa fourrure ensuite ce bel animal : car l'opé- ration est plus qu'à demi consommée.

En effet, il suffit d'une incision dans la longueur du ventre, et avec quelques efforts la peau se détacha par- faitement.

— Eh bien ! demandai-je à Rudly, comprends-tu main- tenant, maître rieur, l'efficacité de mon procédé ?

— Je vois la merveille, dit-il, mais je ne sais pas le pourquoi.

— Le voici donc. *Tu dois savoir que la peau des animaux ne tient à leur chair que par une réunion de fibres et de vésicules extrêmement ténues et délicates. Ces fibres sont douées d'élasticité, mais elles ne se distendent pas au-delà de certaines limites ; ou bien elles se brisent et elles rompent ainsi les liens qui joignent la chair à la peau. Telle a été précisément l'action de ma seringue sur le kangourou. En insinuant entre la chair et la peau un certain volume d'air, j'ai soulevé la peau d'abord, puis je l'ai distendue, puis enfin, les fibres et les vésicules se sont rompues ; de là, la facilité avec laquelle vous avez pu dépouiller l'animal.

— Ah ! vraiment, répliqua mon étourdi, il faut presque être sorcier pour cela.

— Pas le moins du monde ; il ne faut que raisonner une

peu et vouloir bien se souvenir : ce que je viens de faire, tous les bouchers de village le savent et l'exécutent beaucoup mieux et beaucoup plus habilement que moi.

Nous entreprîmes et nous exécutâmes assez heureusement encore une foule d'autres ouvrages domestiques destinés à entourer de toutes les aisances d'une vie confortable notre modeste et paisible existence. Avions-nous besoin d'un instrument nouveau, vite je me mettais à l'œuvre ; et sauf quelques morceaux de bois ou de fer qui se perdaient souvent, et que je pouvais considérer comme le tribut de mon apprentissage, nos tentatives avaient en général assez de succès. Je m'avisai un jour de choisir dans la carcasse de la baleine, parmi les os blancs et solides qui composaient l'échine du monstre, des mortiers pour piler notre grain. J'en trouvai six, que j'établis aussi solidement que possible sur de gros blocs que je transportai dans la cuisine. Ma femme les étrenna avec le riz de notre récolte. Ses fils l'aidèrent, et ce n'était pas un spectacle sans intérêt que celui de cette bonne ménagère apprenant à ses enfants à pourvoir ainsi aux nécessités de la saison mauvaise. Ils n'allaient pas, il est vrai, très vite en besogne, mais ils réussissaient assez bien, et cela suffisait. C'était pour nous, d'ailleurs, que nous travaillions ; nous n'avions à satisfaire à aucune exigence ; nous n'avions nulle parole de maître qui nous gourmandât ; nous n'avions point de marché à pourvoir, et nous pouvions, en conséquence, donner à nos travaux domestiques tout le temps qu'ils exigeaient pour être bien faits.

Nos poules de bruyère et l'autruche se montraient assidues autour de mes enfants quand ils étaient occupés à piler le riz, et il ne s'échappait pas un grain des mortiers qu'il ne fût immédiatement avalé par l'une de ces naturelles du pays. L'autruche surtout, du haut de ses longues jambes, étendant son cou flexible et venant becqueter à terre un grain de riz au milieu des poules, était bien le spectacle le plus original et le plus pittoresque qui pût se voir. Il y avait de la vie et du mouvement autour de nous ; nos animaux domestiques, qui s'apprivoisaient tous les jours davantage, l'activité de mes fils, tout concourait à donner à l'habitation de Felsenheim l'aspect d'une ferme où tout respire la richesse et l'abondance.

Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir que le blé que nous avions semé avant l'hiver était arrivé à maturité. Il n'y avait pas plus de cinq mois que nous l'avions confié

à la terre : cette précocité nous combla de joie, car elle nous donnait l'assurance de pouvoir faire deux récoltes par an.

Nous nous trouvions ainsi tous les travaux de la colonie en même temps sur les bras. Le passage des harengs ne devait pas tarder : la chasse aux chiens de mer devait suivre de près, et d'un autre côté, bonne Elisabeth se lamentait d'une façon tout-à-fait pitoyable, en énumérant tous les travaux qui suivraient ceux de la salaison et la préparation de nos salaisons. C'était le manioc qu'il fallait arracher, c'étaient les pommes de terre qu'il fallait recueillir et serrer, c'étaient mille soins à donner, mille travaux à entreprendre, pour lesquels l'année ne devait jamais avoir assez de jours.

Je tranquillisai de mon mieux notre menagère : je l'assurai que le manioc pouvait sans danger rester en terre lorsqu'il est mûr ; et quant aux pommes de terre, je lui appris qu'on n'avait point à craindre pour ce fruit précieux, dans les terres sablonneuses et chaudes, ces rejetons et ces excroissances qui ne manquent jamais de l'envahir dans les terrains pierreux de notre Europe, pour peu que l'on tarde à le tirer de la terre quand il a atteint sa maturité.

Je décidai que les travaux commenceraient par le blé. C'était pour moi la principale et la meilleure de nos ressources : mais comme il importait d'effectuer la récolte dans le plus bref délai possible, et qu'il fallait en outre proportionner les fatigues qu'elle allait nous imposer aux forces de mes ouvriers, je résolus de suivre pour la récolte la méthode de l'Italie plutôt que celle de la Suisse. Nous devions y gagner sous le rapport du temps et sous celui de la fatigue.

Je commençai par disposer au-devant de la grotte un emplacement assez vaste dont je voulais faire une aire. Je l'arrosai pour cela à plusieurs reprises du résidu des fumiers de nos bêtes : ensuite armés de pelles larges et solides, nous frappions à coups redoublés cette terre ainsi humectée. Quand le soleil avait aspiré toute l'humidité dont nous l'avions imprégnée, nous recommencions, et nous continuâmes ainsi jusqu'à ce que nous eussions obtenu une surface lisse et solide, compacte, sans fissures, et presque aussi impénétrable à l'eau qu'aux rayons du soleil. J'avais appris en Suisse cette manière de préparer la terre ; c'est celle dont se servent tous les fermiers de nos montagnes pour fonder les aires de leurs granges.

Quand nous eûmes fini, je fis atteler de compagnie le buffle et le taureau au fameux panier d'osier qui, sous le nom pompeux de palanquin, avait été jadis pour le pauvre Ernest un instrument de cruelle mystification. Rudly et Fritz ne manquèrent pas de rappeler au savant cette triste scène, et de l'inviter à se placer de nouveau entre les deux bêtes de somme : mais le savant n'était pas de ceux qu'on prend deux fois au même piège, et les porteurs arrivèrent tranquillement à vide jusqu'au champ que nous allions moissonner.

Avant de se mettre à l'œuvre, ma femme demanda en quel lieu on trouverait des liens pour réunir les épis en faisceaux et en faire des gerbes ; mes garçons, de leur côté, me demandaient des faucilles.

— Nous n'avons besoin, leur répondis-je, de rien de tout cela ; nous allons faire la récolte à la manière des Italiens ; ceux-ci, naturellement ennemis de la peine, se passent de faucilles, comme trop lourdes à manier, et de liens comme trop durs à tourner.

— Alors, reprit Frédéric, comment fait-on donc pour réunir des gerbes et les transporter dans les granges ?

— Ah ! pour cela, l'Italien n'a pas grand'peine ; d'abord, il ne fait point de gerbes, et ensuite comme il bat son grain sur le terrain même où il l'a récolté, il n'éprouve pas le moindre embarras pour rentrer les gerbes chez lui.

— En ce cas, ce doit être une chose assez originale qu'une récolte à l'italienne.

— Tu vas en juger.

En même temps je réunis dans ma main gauche autant d'épis qu'elle en pouvait contenir : je serrai fortement la poignée, et me servant d'un long couteau dont ma droite était armée, je tranchai les épis à six pouces environ au-dessous de leur naissance. Je jetai dans le panier des deux bêtes de somme cette première poignée, et me tournant vers Frédéric : Voilà, lui dis-je en riant, le premier acte d'une récolte à l'italienne.

Mes enfants trouvèrent le procédé admirable, et en assez peu de temps, le champ ne présenta plus qu'une surface inégale, hérissée de pailles décapitées, et au milieu desquelles s'élevaient encore çà et là quelques épis oubliés.

— Pour moi, dit la mère en promenant un regard de pitié sur ce champ ainsi pillé, je dois vous confesser que la récolte à l'italienne n'a pas mon approbation. Grand Dieu ! le cœur d'une vraie Suissesse se navre à voir les restes de

cette déprédation que vous appelez récolte, et tous ces épis perdus que vous laissez parmi la paille !

— Pas si vite, bonne ménagère, repris-je en riant ; tu te hâtes trop de condamner ma nouvelle méthode ; tout paresseux qu'il est, l'Italien n'entend peut-être pas si mal sa récolte : ce qu'il ne mange pas, il le boit.

— Ah ! pour cela, c'est une énigme à laquelle je ne comprends rien

— Tu as raison, ma bonne femme, mais il est quelquefois bon d'employer les énigmes pour forcer l'esprit à réfléchir sur des choses que sans cette forme il eût peut-être oubliées ; mais pour t'expliquer celle-ci, je te dirai que l'Italien boit la partie de sa récolte qu'il ne mange pas, avec cette simple différence que ce n'est pas sous la même forme. L'Italie est un pays aussi peu favorable à l'éducation des bestiaux que fertile et riche en toutes sortes de produits agricoles. L'herbe, les pâturages et le foin y sont extrêmement rares. L'Italien pare à cette disette en convertissant en fourrage les restes de sa récolte. Il laisse plusieurs semaines, sur pied, la paille qu'il a dépouillée de ses épis : la fraîcheur qui règne naturellement entre les diverses tiges de cette paille y fait naître de l'herbe, et c'est quand celle-ci a atteint la hauteur de la paille elle-même, qu'elle a formé avec elle une sorte de masse solide, c'est alors qu'il y porte la faux, et qu'il recueille, pour ses bestiaux, un fourrage précieux qu'il doit autant à son intelligence qu'à la nature. Les épis qu'il a laissés çà et là se trouvent dans le fourrage, et la vache qui les rencontre rend bien en lait l'équivalent de la générosité calculée de son maître. Voilà dans quel sens j'ai voulu dire que l'Italien buvait la partie de sa récolte qu'il ne mangeait pas

— C'est bien, reprit la mère à son tour ; mais si l'Italien donne sa paille aux bestiaux pour les nourrir, avec quoi leur fait-il de la litière ?

— Il ne leur en fait point : la terre d'Italie est bonne et clémente, et elle ne recèle pas cette humidité malfaisante de nos climats, qui ne permettrait pas de faire coucher les bestiaux sur la terre nue. Mais ne nous éloignons pas du but que nous nous sommes proposé ; après avoir fait la récolte à l'italienne, il nous reste encore à battre le grain et à le séparer des balles comme font les Italiens. Messieurs, retournons à la grotte, et là préparez vos montures, car nous en aurons besoin.

Nous quittâmes sans tarder le champ que nous venions

de moissonner ; les paisibles porteurs du palanquin reprirent le chemin de la grotte. Quand nous fûmes arrivés, Ernest et sa mère reçurent commission de parsemer d'épis tout le tour de l'aire que nous avions préparée, tandis que mes trois coureurs ordinaires disposaient leurs montures et se tenaient prêts à monter à cheval au premier signal que je leur en donnerais. Ils n'avaient jamais vu de tels préparatifs pour battre du grain ; aussi préludaient-ils par de bons et joyeux éclats de rire à ce qu'ils regardaient déjà comme une fête.

— Ah ! parbleu , disait Rudly, ma monture va faire là un métier auquel elle ne s'est guère accoutumée dans les déserts de la savane.

— Battre du grain à cheval ! reprenait un autre.

— La récolte et la moisson au galop, disait un troisième. Et les plaisanteries et les quolibets se croisaient en tout sens ; l'innovation que j'introduisais avait du moins l'avantage de procurer déjà à la famille le rire le plus joyeux et le plus franc.

Cependant je gardai le sang-froid qui convient à tout homme qui apporte avec lui une idée nouvelle, et j'opposai aux railleries un air de conviction profonde dans l'infaillibilité de mon procédé.

Quand l'aire me parut suffisamment jonchée : — En selle ! m'écriai-je, mes cavaliers, en selle ! et je leur indiquai qu'ils n'avaient autre chose à faire que quelques tours de manège par-dessus les épis. Je laisse à penser de la joie et des cris qui redoublèrent encore ; le taureau, l'onagre et l'autruche rivalisèrent de vitesse ; ma femme, Ernest et moi, chacun armés d'une fourche de bois, nous avions le soin de ramener dans la ligne les épis que le pied des animaux en faisait sortir.

Tout allait à merveille, quand deux incidents, que je n'avais pas prévus, vinrent ranimer un peu la verve ironique de ma femme, qui n'était pas encore sincèrement convertie à la méthode italienne. Le taureau s'oublia au point de satisfaire à ses besoins naturels au beau milieu des épis ; puis, s'arrêtant tout court, de concert avec l'onagre, ils étendirent l'un et l'autre une langue longue et large sur le blé qu'ils venaient de fouler, et ils en enlevèrent chacun une assez belle mesure.

— Eh bien ! dit Frédéric le premier, en s'arrêtant à l'incongruité du taureau, cela serait-il aussi dans la méthode italienne ?

— Et la ration que viennent de s'adjuger ces messieurs,

dit à son tour la mère, d'un petit air satirique, ne serait-ce point là aussi de l'économie à l'italienne ?

Il me fallait répondre sans délai à ces deux traits dirigés contre moi.

— Quant à l'incongruité du taureau, répondis-je à Frédéric, c'est un de ces malheurs auxquels on ne peut rien et dont, d'ailleurs, on peut rire; le climat sous l'influence duquel nous sommes en préviendra facilement toutes les conséquences. Enlevez cela, ajoutai-je, et dans peu d'instant il n'y paraîtra plus. Quant à l'acte d'intempérance que ma bonne Elisabeth vient de reprocher sérieusement à ces pauvres animaux, on peut, je crois, le justifier, et pour moi je le leur pardonne purement et simplement en vue de ce verset de l'Ecriture : « Le bœuf se nourrira du produit de la meule qu'il aura tournée. »

L'à-propos de ma citation rétablit tout-à-fait l'honneur de la méthode italienne, que deux circonstances imprévues venaient de menacer d'une manière sérieuse.

Quand le grain fut battu, nous songeâmes à le séparer des pailles légères et de la poussière qui s'y trouvaient mêlées. Cette opération devait être la plus difficile et la plus pénible de toutes. Nous placâmes le blé sur une claie serrée, et nous, avec des pelles de bois, nous le soulevions de manière à en dégager les ordures et la poussière. Mais ce n'était guère qu'aux dépens de nos yeux, de notre bouche, de notre nez, que cette séparation s'effectuait. Les malheureux ouvriers tonssaient à faire pitié, si bien que nous fûmes obligés de nous partager le travail et de n'y passer qu'à tour de rôle chacun quelques instants. Vers la fin, nous songeâmes au bonnet dont je me servais pour aborder les abeilles : celui qui était de service s'en coiffait, et il s'en trouvait bien.

Le peuple emplumé de la basse-cour, qui s'était tenu à l'écart pendant que nos montures exécutaient au galop l'office du batteur en grange, retrouva toute son assurance, et nous nous vîmes en moins de rien assiégés d'une foule de bêtes gloussantes et becquetantes, qui s'en allaient le long de nos tas, lever en détail la dîme que le taureau et l'onagre avaient mesurée d'un seul coup de langue.

— Laissez-les, dis-je à mes fils : ce qu'ils nous volent ici nous le retrouverons ailleurs ; et si le tas de blé diminue, les poulets en seront plus gras.

Mais ma recommandation arrivait déjà trop tard, et ma femme, qui goûtait assez peu les nouveaux principes d'e-

économie domestique que je venais d'émettre, avait déjà dissipé à coups de gaule tout le peuple gloussant.

Nous mîmes plusieurs jours à ces divers travaux. Nous voulûmes, avant de serrer la récolte, savoir au juste à combien elle s'élevait : nous étions riches à défier la famine pour long-temps; nous avions plus de soixante boisseaux d'orge, quatre-vingts de froment, et plus de cent de maïs. Cette dernière graine était celle qui avait le plus fourni, d'où je conclus que le terrain lui était beaucoup plus favorable qu'à l'orge, au froment et aux autres graines d'Europe que nous avions semées en même temps et en même quantité, et qui avaient moins rendu.

Nous ne préparâmes pas le maïs comme nous avions fait du blé, nous en fîmes sécher les cônes à part, et en les frappant avec des lattes minces et flexibles, nous en détachâmes les grains; ses feuilles, qui sont plus souples et plus élastiques que la paille, servirent à remonter nos lits. Ma femme brûla une assez grande quantité de tiges, et elle en obtint des cendres que leur qualité alcaline rendait très propres au blanchissage du linge.

Cependant je ne perdais pas de vue la pensée que j'avais conçue d'abord d'obtenir une seconde récolte avant la fin de la campagne. Aussitôt que nos grains furent rentrés, nous commençâmes à débarrasser le terrain des pailles que nous y avions laissées. Ce simple travail devait tenir lieu de tout labour.

Nous avions à peine commencé, que nous vîmes s'élever, du milieu du champ, un essaim nombreux de cailles et de perdrix beaucoup plus fortes que celles d'Europe. C'étaient les épis que nous avions laissés après nous qui les avaient attirées là. Comme nous ne nous attendions pas à les rencontrer, elles nous échappèrent, ou du moins, tout ce que nous en retirâmes, ce fut une caille que Frédéric abattit d'un coup de pierre; mais la présence de ces oiseaux après la récolte était une indication précieuse pour les années suivantes, et il me sembla que nous pouvions compter d'avance que le même champ auquel nous aurions dû notre provision de maïs ou de blé, nous donnerait infailliblement, deux ou trois jours après, une superbe chasse aux cailles et aux perdrix.

Quand le terrain fut débarrassé, je l'ensemenciai de nouveau; mais me rappelant ce qui se pratique en Europe pour ne pas épuiser la terre, je changeai la nature des grains, et je me contentai, pour la seconde récolte, de semer l'orge

et l'avoine que j'avais recueillies l'année précédente avant la saison des pluies.

Les travaux agricoles étaient à peine terminés, que le banc de harengs parut à la hauteur de la Baie du salut. Nos provisions d'hiver étaient déjà assez abondantes pour nous rendre l'arrivée de celles-ci moins nécessaires. Nous nous contentâmes d'en préparer deux tonnes, la première de harengs salés, et la seconde de harengs fumés. Nous primes aussi d'autres poissons vivants que nous déposâmes dans les réservoirs que nous avions disposés dans la Rivière du chacal, et où nous pouvions aller les chercher quand nous en avions besoin.

Les chiens de mer eurent leur tour : ma seringue pneumatique fit merveille, et grâce à son intervention, le depouillement de ces animaux s'effectua sans trop de peine et assez lestement. Les peaux, les boyaux, les vessies, tout fut utilisé : l'expérience nous avait déjà rendus habiles dans l'art de préparer ces diverses richesses et d'en tirer parti ; nous commençons à exécuter ces travaux d'une manière assez adroite. Ce fut seulement alors que nous pûmes complètement terminer le cajack ; nous nous en occupâmes sérieusement, et il fut abondamment pourvu de vessies et de boyaux gonflés d'air, qui devaient le rendre plus léger et le maintenir à la surface des flots. Quand ce travail fut fini, on parla d'une épreuve de la nouvelle embarcation. C'était à Frédéric qu'appartenaient naturellement les premiers honneurs de la nacelle.

L'essai du cajack devait être une fête : tout le monde voulut y concourir pour sa part, et quand maître Frédéric fut revêtu du costume maritime que l'on connaît, on l'invita à prendre place dans son bateau de cuir. J'ai omis de dire plus haut que le cajack avait dans sa quille deux petites roulettes en cuivre, débris d'une double poulie du navire, et qui permettaient au besoin d'en faire une voiture sur terre aussi bien qu'une embarcation sur mer. Cet avantage permit à mes étourdis de donner aux préparatifs de la cérémonie toute la pompe désirable. Frédéric s'installa sur son banc, aussi fier que Neptune ou tel autre dieu marin qui part sur l'élément liquide pour quelque voyage lointain. La forme du cajack ne ressemblait pas mal à ces vastes coquilles dont la fable a fait des chars pour les dieux de la mer : la gravité du héros, qui tenait en main une rame en guise de trident, les efforts de ses frères qui poussaient le cajack par derrière, en sonnant de toutes leurs forces dans des conques marines

dont ils s'étaient fait des trompes comme les tritons de Neptune, tout cela présentait un tableau aussi animé que pittoresque : j'en riais de bon cœur : mais ma bonne Elisabeth, qui gardait toujours sa vieille haine contre l'Océan, dissimulait mal les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, quand elle songeait aux dangers qu'allait affronter son fils aîné sur un si frêle et si fragile esquif. Pour la rassurer, je détachai la pirogue du rivage et je la tins prête à voler au secours du navigateur groënlandais, si cela devenait nécessaire, avant qu'il courût aucun danger réel.

Quand toutes les précautions furent prises : — En mer ! criai-je à Frédéric. — En mer ! au large ! répétèrent mes jeunes étourdis ; et le cajack glissa sur l'eau avec une rapidité inconcevable : la surface de la baie était unie et tranquille, et bientôt le Groënlandais se mit à se balancer gaiement sur l'onde : comme un joueur habile, nous le vîmes commencer à exécuter à souhait une série d'évolutions toutes plus adroites ou plus audacieuses les unes que les autres. Tantôt il s'avancait en ligne droite à perte de vue, puis il rompait soudain et revenait vers nous avec la même rapidité : d'autres fois il disparaissait dans un nuage d'écume, au grand effroi de sa mère ; puis nous le voyions un peu plus loin sortir de nouveau la tête au-dessus des flots, élever une rame en l'air, pour nous montrer qu'il avait su triompher du péril.

L'adresse et l'audace de notre jeune navigateur provoquaient, comme on le pense bien, de vifs et fréquents applaudissements de notre part. De son côté, il ne voulut point rester au-dessous des encouragements que nous lui prodiguions, et non content de voler sur la surface à peu près unie des flots, il tourna son frêle navire du côté de la Rivière du chacal, et il tenta de remonter le courant : mais le courant était plus fort que lui, et il le rejeta si loin en pleine mer, que nous l'eûmes bientôt tout-à-fait perdu de vue.

Sauter dans la pirogue, voler au secours du pauvre Groënlandais, fut l'affaire d'un instant. Rudly et Ernest montèrent avec moi, et nous laissâmes Fritz au rivage, à côté de sa mère qui s'abandonnait à toutes les terreurs que peut inspirer l'amour maternel dans une semblable circonstance. La roue de la pirogue nous parut trop lente, et tandis que je la faisais tourner, mes deux fils prirent en main chacun une rame. Nous effleurions à peine la surface des flots : mais nous n'apercevions rien encore ; nos cris n'avaient d'écho

que celui des rochers, et nos regards se perdaient tout à l'entour dans les flots d'écume qui bouillonnaient au loin. Je sentais mon cœur se serrer, et je n'avais pas le courage de dire à mes fils l'inquiétude qui commençait à me gagner, quand tout à coup, dans la direction d'un rocher à fleur d'eau, je vois s'élever un léger nuage de fumée. Je portai la main à mon poulx, et je comptai quatre battements jusqu'à ce que la fumée fût suivie d'une détonation.

Je sentis renaître mon courage.

— Il est sauvé ! m'écriai-je ; il est sauvé ! Frédéric est là, dans la direction de la fumée que vous venez de voir, et avant un quart-d'heure nous l'aurons rejoint.

Je tirai aussi un coup de pistolet, et il y fut répondu immédiatement par un second parti dans la même direction que le premier.

Ernest tira sa montre, nous nous mîmes à ramer avec une ardeur nouvelle, et dix minutes s'étaient à peine écoulées, que nous distinguions déjà Frédéric ; au bout d'un quart-d'heure nous étions auprès de lui.

Nous trouvâmes le jeune héros de la mer établi entre les rochers à fleur d'eau ; devant lui était un morse ou vache marine, lequel, frappé de deux coups de harpon, était étendu sur le roc, où il rendait la vie avec son sang.

Je commençai par adresser à mon fils les reproches que méritait son imprudence.

— Mon bon père, c'est le courant, me répondit-il, qui m'a entraîné malgré moi ; mes rames étaient trop légères contre l'impétuosité de la Rivière du chacal, et je me trouvais, sans presque m'en apercevoir, rejeté tout à coup à une distance fort grande de vous ; car je n'apercevais plus ni la côte ni la voile de la pirogue. Mais je n'eus pas le temps d'avoir peur, car je fus distrait presque aussitôt par une compagnie de morses qui passaient presque sous mon nez. Jeter le harpon, frapper l'un de ces animaux, fut l'affaire d'un instant ; mais la blessure que je lui avais faite n'était pas mortelle, et loin de diminuer ses forces, elle semblait, au contraire, lui en avoir donné de nouvelles. La trace de sang qu'il laissait derrière lui, et la vessie pleine d'air qui surnageait à la corde du harpon, me servaient de guides pour le suivre. Je redoublai d'ardeur, et je fus assez heureux pour le joindre d'assez près encore et lui lancer un second harpon dans le flanc. Ce dernier coup fut décisif, et le monstre, après quelques efforts, vint s'étendre sur le roc où vous le voyez. Je me rappelai ce qui était arrivé à Rudly avec la

queue du boa, et pour obvier à tout accident de ce genre, j'achevai ma conquête de deux coups de pistolet : ce sont ceux que vous avez dû entendre.

— Tu as fait là une action vraiment héroïque, dis-je alors à mon fils, et le combat dont tu viens de sortir vainqueur n'était pas sans péril. Le morse est un monstre redoutable ; au lieu de fuir devant toi, comme il a bien voulu le faire, il pouvait se retourner contre ta frêle embarcation, et Dieu sait ce que tu serais devenu, mon pauvre enfant, s'il avait seulement appliqué ses longues et larges dents contre les parois si minces de ton vaisseau de cuir. Mais, Dieu soit loué ! tu es sauvé, et cela vaut mieux que la prise de dix de ces monstres marins, qui d'ailleurs ne sont pas eux-mêmes un gibier bien précieux. Car je ne sais pas trop à quoi pourrait nous servir celui que tu viens de tuer, nonobstant ses quatorze à quinze pieds de long.

— Ah ! du moins, s'il ne peut servir à rien, reprit Frédéric, je retiens sa tête ; je la préparerai, je l'attacherai ensuite à l'avant de mon cajak : ses longues dents blanches y seront d'un merveilleux effet, et je donnerai à mon embarcation le nom sonore et pompeux de Morse.

— Soit, les dents du morse sont à peu près la seule part de sa dépouille qui vaille la peine d'être ramassée. Elles ont la blancheur et presque la dureté de l'ivoire. Mais hâte-toi dans ton opération : car voici le ciel qui se charge à l'horizon, et tout annonce un orage.

— Ce sera un magnifique ornement, dit Rudly, que cette tête à l'avant de ton canot, Frédéric.

— Oui, reprit Ernest, pour nous infecter d'une belle et bonne odeur de poisson pourri.

— Sois en paix, docteur, répondit le navigateur, sois en paix : je saurai donner à la tête de mon wallross une préparation si bien entendue, qu'il ne sentira pas plus mauvais que les animaux empaillés du musée de Zurich.

Frédéric se mit en besogne.

— Je croyais, me dit Ernest pendant ce temps-là, que les phoques, les morses et les autres bêtes du même genre n'habitaient que les mers du Nord. Comment peut-on donc en rencontrer dans ces brûlantes latitudes ?

— Sans doute, lui répondis-je, ces amphibiens appartiennent principalement aux mers du Nord ; mais la présence de ceux-ci dans un climat brûlant est un phénomène qui s'explique : il a pu suffire d'une tempête, d'un bouleversement des abîmes de la mer, pour transporter ici ces

animaux ; au surplus , on en trouve aussi une autre espèce la hauteur du cap de Bonne-Espérance , et qu'on appelle le dugon , et peut-être celui-ci en est-il un. Il y a entre eux quelques différences légères , mais ils vivent à peu près tous de la même manière , c'est-à-dire d'herbes marines et de coquillages qu'ils parviennent , à l'aide de leurs longues dents , à détacher des rochers.

Cependant Frédéric avait fini son opération , et tandis que nous nous arrêtions encore à lever le long du dos et des flancs du monstre des courroies de son cuir , il profita de l'occasion pour me prier d'ajouter trois choses fort utiles à l'équipement de son cajak : c'étaient une boussole pour s'orienter dans le cas où il serait jeté loin de la côte par une tempête ; enfin une lance et une hache pour pouvoir attaquer ou se défendre. Je trouvais ces demandes fort bien motivées , et comme nous avions plus d'une boussole parmi nos instruments de marine : je promis à mon fils de lui en donner une qu'on placerait sur le devant de son petit esquif , de manière qu'il pût se diriger dans tous les temps. Quant à la hache et à la lance qu'il me demandait également , j'accueillis d'autant mieux cette idée que ces deux armes devaient épargner nos munitions de guerre , et qu'en outre elles sont plus favorables à l'abordage qu'un pistolet ou toute autre arme à feu.

Je voulais prendre Frédéric et son cajak dans la pirogue pour rentrer à Felsenheim ; il refusa et voulut aller devant nous , en éclaireur , annoncer le premier à sa mère son salut et notre retour. Je le laissai faire , et nous partîmes ensemble : mais il nous eut bientôt dépassés.

Tandis que nous ramions tranquillement , Ernest , à qui il fallait toujours le dernier mot de chaque chose , me demanda comment j'avais pu calculer si juste la distance qui nous séparait de son frère.

— D'une manière bien simple , lui répondis-je , et il m'a suffi pour cela de quelques données connues de tous ceux qui sont initiés tant soit peu aux phénomènes de la nature. On sait que la lumière parcourt l'espace avec une rapidité extrême , et que son éclat aux yeux de l'homme est presque instantané , à tel point qu'on a évalué qu'il ne lui fallait pas plus d'une seconde pour parvenir à une distance d'environ quatre-vingts lieues de deux mille toises. Le son , au contraire , est beaucoup plus long dans sa transition ; car il ne mesure guère , dans le même temps , que cent soixante-douze toises ou trois cent trente-huit mètres.

Or, je savais que mon poulx, comme celui de tout homme fait et qui jouit d'une bonne santé, battait régulièrement soixante fois par minute. Je comptai quatre battements, entre la vue de la fumée et la perception du coup, d'où je conclus que nous devions être séparés de Frédéric d'environ quatre mille cent soixante pieds. C'était à peu près un quart de nos lieues : voilà comment j'ai pu vous annoncer avec autant d'exactitude que nous avions encore un quart-d'heure à ramer avant que d'être auprès de votre frère.

Tu conçois, ajoutai-je, que des circonstances atmosphériques imprévues, le vent, la pluie, peuvent bien quelquefois contrarier ces calculs, mais il ne saurait toujours en résulter que de faibles différences.

— Encore un secret de la nature que je ne connaissais pas, reprit mon petit savant avec un accent qui dénotait le plaisir qu'il éprouvait de m'avoir compris. Encore une de ces merveilles qui paraissent de l'impossibilité à l'homme qui ne sait pas.

Mais, reprit-il presque aussitôt, peut-on également déterminer aussi d'où part la lumière céleste, et le temps qu'elle met à parvenir jusqu'à nous ?

— Oui, certes ! l'astronomie sait avec la plus rigoureuse exactitude la distance qui sépare notre globe du soleil et des autres astres qui l'éclairent. Elle pourrait t'apprendre, par exemple, qu'il faut aux rayons solaires huit minutes pour descendre sur la terre, et que la lumière de Sirius, par exemple, ne demande pas moins de six ans pour arriver jusqu'à nous. Ainsi, si on tirait un coup de canon dans cet astre, nous ne l'entendrions guère que six mille ans après la détonation.

— Ah ! par exemple, pour celui-ci, c'est à y perdre la tête !

— Ce serait bien pis encore, si j'appliquais mon calcul à toutes les étoiles fixes qui sont encore des milliards de fois plus éloignées de nous que Sirius. C'est là, mon enfant, c'est dans ce livre immense, dans ce sublime ensemble de merveilles, qu'il faut s'étudier à connaître le souverain auteur de toutes choses. C'est surtout en présence de ce majestueux concert d'harmonies que l'homme est petit et qu'il doit s'humilier, car toutes ces étoiles qui parsèment comme une poudre d'or la voûte du firmament, sont peut-être autant de mondes habités pour lesquels notre globe ne paraît qu'un grain de sable dans l'espace.

LI. L'orage. — Le pont-levis.

Cependant l'orage avait marché plus vite que je ne l'avais présumé : nous étions à peine au tiers de notre course , que des nuages noirs et épais , amoncelés à l'horizon , éclatèrent soudain en torrents de pluie. Le vent , les éclairs , les flots , la nature entière se confondit dans un horrible désordre. Frédéric était trop loin de nous pour venir nous rejoindre dans la pirogue , où j'étais bien fâché de ne l'avoir point fait monter , comme j'en avais eu l'intention d'abord. Mais il ne fallait plus y songer ; la pluie tombait si épaisse , que nous ne l'apercevions même plus. Je commandai à Rudly et à Ernest de revêtir leurs corsels natatoires ; nous avions soin de ne jamais nous mettre en route sans nous être munis préalablement de ces utiles appareils ; je leur dis aussi de se cramponner solidement aux courroies de la pirogue , afin de ne pas se laisser emporter par les lames qui nous croisaient. L'âme pleine d'inquiétude , je tournai vers le ciel ce regard de prière que Dieu comprend toujours , et j'attendis l'événement en lui demandant seulement la résignation à sa volonté.

La tempête augmentait , et mon anxiété s'accroissait avec elle : les flots s'élevaient comme des montagnes : tantôt un coup de vent nous portait au sommet , l'instant d'après nous voyions s'ouvrir devant nous un abîme immense , et notre frêle esquif s'y perdait sans laisser de trace. Nos voiles et nos rames étaient aussi peu utiles les unes que les autres , et nous croyions à chaque minute que la pirogue allait se partager en deux.

Mais la durée de la tourmente parut se mesurer à sa violence , c'est-à-dire qu'elle dura peu. Les flots s'apaisèrent comme par enchantement ; après un quart-d'heure environ de bouleversement le vent tomba ; mais de lourds et noirs nuages planaient encore au-dessus de nos têtes , et continuaient à entretenir l'anxiété dans nos cœurs. Cependant la pirogue s'était bien maintenue pendant cet ouragan , elle n'avait point d'avarie malgré les violents coups de lames qu'elle venait de recevoir et qui la faisaient tourner comme une plume sur la surface des eaux.

Notre premier sentiment fut celui de la reconnaissance. Nous remerciâmes le Dieu qui nous avait encore une fois sauvés , mais tout ne finissait pas là. Frédéric et son cajak étaient sans cesse présents à mon esprit. Son embarcation était si frêle , les vagues avaient été si violentes ! Tout ce

que je pouvais faire, c'était de me tourner encore vers le Seigneur, et je lui demandais la force dont sans doute j'allais avoir besoin pour supporter un coup dont je craignais d'envisager toute l'étendue.

Nous redoublâmes de rames ; je me chargeai de la manivelle qui mettait, en mouvement les ailes mécaniques du bateau, et nous ne tardâmes pas à arriver à la hauteur de la Baie du salut. Nous entrâmes sans tarder dans ce mouillage que nous connaissions, et les premiers objets qui se présentèrent à notre vue furent mon Frédéric, Fritz et leur mère, agenouillés tous trois sur le rivage. Ils avaient d'abord remercié le Seigneur du salut de Frédéric, et ils priaient maintenant pour notre retour et notre conservation ; car on doit facilement se faire une idée du désespoir de ma bonne Elisabeth ; son cœur de mère et d'épouse était brisé d'anxiété, et il lui avait fallu toute la foi dont elle était animée pour ne point y succomber.

Nous sautâmes à terre, au milieu des cris de joie et des embrassements réitérés des nôtres, qui nous tendaient les bras de loin. Ma femme n'eut pas la force d'articuler un seul mot de reproche pour la haute imprudence dont nous venions de donner une preuve. Le sentiment de reconnaissance qui l'animait envers le Seigneur, qui nous avait ramenés sains et saufs, l'absorbait tout entière.

Nous nous réunîmes tous pour prier, et nous nous retirâmes dans notre habitation pour changer contre des vêtements secs ceux que nous portions, et que la pluie et la mer avaient complètement pénétrés.

— Enfin, dit Frédéric, qui commença le premier à parler, nous en sommes dehors ; pour moi, je dois avouer qu'il me serait assez difficile de dire au juste comment cela s'est fait : je ne dirai pas non plus que j'ai eu peur, car dès que j'ai senti que mon canot ne pouvait submerger, je me suis tranquilisé, et quand une lame d'eau venait sur moi, je retenais ma respiration, la vague passait et je me retrouvais dans la même position qu'avant ; j'en ai été quitte pour avaler quelques gorgées d'eau salée que je recrachais aussitôt après. Mais quant à l'issue de ma navigation, ce ne sont certes pas mes rames qui m'ont ramené au rivage ; il y avait une main plus forte que la mienne qui soutenait mon cajak sur les flots, la main de Dieu, ajouta le jeune homme d'un ton pénétré, et à laquelle je me plais à rendre hommage.

— Quelle journée, mon père ! disait Ernest encore pâle

de frayeur ; n'est-ce pas que la tourmente a été terrible ?

— Pour moi , dit Rudly , je n'ai pas été aussi adroit que Frédéric , car j'ai avalé une superbe provision d'eau de mer , et je puis vous assurer que c'est bien la boisson la plus détestable à laquelle gosier humain puisse s'ouvrir .

— C'était ta faute ou à peu près , répondit l'ainé , et cela vient sans doute de ce que tu ouvrais la bouche de toute l'étendue de tes mâchoires quand venait la vague . Ce qu'il te fallait faire , c'était de tenir tes lèvres bien fermées , de les mordre au besoin de telle sorte que l'eau ne pût pas y entrer .

— Je ne sais pas au juste ce que je faisais ; mais je n'aurais jamais pu me soumettre à cette manœuvre , tant j'étais occupé à considérer messire Ernest , qui n'ouvrait pas la bouche , mais qui faisait bien en revanche les plus étranges grimaces que la peur ait jamais suggérées .

— Ah ! vraiment , reprit le savant , d'un ton tant soit peu aigre , je suis bien aise d'avoir pu divertir M. Rudly , dans un moment où le divertissement n'était peut-être pas chose très facile à produire . Au surplus , quelle qu'ait été ma contenance , quelque peur que j'aie eue , je ne crois pas avoir embarrassé beaucoup , ni par mes plaintes , ni par aucune démonstration de terreur .

— C'est vrai , ajoutai-je à mon tour , et si Ernest a eu peur , il a su renfermer en lui-même ce qu'il éprouvait ; il s'est rappelé que c'est souvent rendre un danger plus grand et plus embarrassant qu'il n'est réellement que de se livrer à toutes les vaines exclamations qu'inspire souvent la peur .

— Bref , interrompit enfin la bonne mère , il ne s'agit pas d'évaluer maintenant le degré de crainte auquel chacun de nous a pu éprouver . Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il était bien permis d'avoir peur , quoi qu'en pense maître Rudly le fanfaron . Pour moi , je dois confesser naïvement que j'aurais succombé à l'anxiété que j'éprouvais , si je n'avais pas remis mon esprit entre les mains du Seigneur .

— Et tu avais ainsi choisi la meilleure part , lui dis-je , femme pieuse et excellente ! Maintenant , ajoutai-je , que le danger est passé et que nous pouvons sûrement jeter un regard en arrière , félicitons-nous de la solidité de notre équipage : notre pirogue d'écorce a tenu tête à l'orage comme un vaisseau de ligne , et j'irais hardiment avec cette

embarcation au secours de quelque navire en détresse, quelle que fût la fureur de la mer.

— Ah ! sans doute, s'écria Frédéric, c'est bien pour la pirogue, et je lui accorde volontiers le brevet de solidité qu'on réclame pour elle; mais mon cajak a bien aussi quelque droit aux honneurs de la journée, car s'il a été submergé deux ou trois fois, rien pourtant ne s'est brisé dans sa frêle structure : aussi je ne serais pas le dernier à vous accompagner, mon père. Toutefois, il vaudrait peut-être mieux encore que nous allassions à la rencontre des navires, quand il faudrait pour cela nous aventurer un peu au large.

— Ah ! oui, dit Rudly en riant, un beau sauvetage ! à condition que les naufragés aient soin de n'échouer que par un beau temps et une mer sans vagues.

— Pourquoi, ajouta Frédéric en poursuivant son idée, pourquoi ne construirions-nous pas dans l'île du requin une sorte de fort d'où nous pourrions faire entendre le canon de signal ? Les échos se le répèteraient au travers du vent et de la pluie, les malheureux dans la détresse nous répondraient, et nous pourrions courir à eux et les sauver.

— Ah ! oui, nous verrions encore des hommes ! reprirent en trépignant de joie tous mes jeunes gens emportés par cet instinct de sociabilité si fort et si doux qui lie entre eux tous les membres de la race humaine, des hommes sur cette côte ! des hommes comme nous ! oh ! quel bonheur ce serait !

— Sans doute, tout cela serait fort beau : si j'avais à ma disposition le chapeau enchanté du prince Fortunatus, je prendrais tranquillement un canon sous chaque bras comme faisait cet oiseau d'un conte merveilleux et qui transportait dans son bec des éléphants et des rhinocéros par-dessus les rochers. Autrement je ne vois pas au juste comment je m'y prendrai pour aller hisser un canon sur le fort projeté de l'île du requin. Ah ! messieurs, vos imaginations vont vite en besogne, et c'est merveille, vraiment, de voir avec quelle facilité heureuse elles savent sauter par-dessus les difficultés. Peste ! un fort à construire en mer, et des canons à braquer dessus, le tout avec les forces d'un homme aidé de quatre jeunes gens et d'une femme, bonne ménagère assurément, mais assez novice en matière de constructions militaires !

— Eh quoi ! reprit ma femme avec une légère ironie, il me semble que, loin de te plaindre de cela, tu devrais, au contraire, t'en applaudir ; car toutes les difficultés que va

chercher pour toi l'imagination de tes fils sont autant de triomphes qu'ils te préparent.....

— C'est bon ! c'est bon ! repris-je en riant, nous ajournerons, si vous voulez bien, le dernier triomphe que vous venez de me ménager, et nous nous occuperons de mettre en sûreté nos équipages.

On commença aussitôt : la pirogue fut tirée sur le sable, le cajack placé dans la grotte, et la tête du morse, ou cheval marin, ainsi que les courroies que nous avait fournies sa peau, furent portées dans la chambre de travail, où elles devaient recevoir la préparation nécessaire avant d'être mises en œuvre et pouvoir servir à l'ornement du cajack.

Cependant la pluie avait été si abondante, et elle avait causé dans la Rivière du chacal une crue si subite et si grande, que les eaux s'étaient répandues dans la campagne, et avaient même endommagé plusieurs de nos constructions, qui demandaient une prompte restauration.

Pendant que nous étions occupés à considérer ces ravages, le hasard nous fit faire une découverte nouvelle : c'étaient de petites poires de la grosseur d'une olive ou d'une petite prune, dont le sable était tout jonché. Elles avaient si bonne mine, que mes enfants se jetèrent d'abord dessus ; mais, à peine mes avides gourmands y eurent-ils porté la dent, qu'ils les rejetèrent avec colère : maître Knips, qui les goûta après eux, fit aussi de même. Je voulus savoir à mon tour ce que pouvait être au juste ce fruit nouveau, et je reconnus avec plaisir le fruit du giroflier : c'était un nouveau trésor de cuisine à placer honorablement à côté du poivre, de la canelle et des autres épices qui figuraient déjà dans nos ragoûts.

« Le giroflier croît dans les îles Moluques, situées près de l'équateur, et est de la forme et de la grandeur du laurier ; son tronc a un pied et demi d'épaisseur ; il est dur, branchu, et revêtu d'une écorce comme celle de l'olivier. Ses branches, qui s'étendent fort au large, sont d'une couleur rousse claire, et garnies de beaucoup de feuilles alternes, semblables à celle du laurier, et pleines de nervures, avec des bords un peu ondes ; les feuilles sont portées sur une queue longue d'un pouce ; les fleurs naissent en bouquet à l'extrémité des rameaux ; elles sont en roses, à quatre pétales bleus, et répandent une odeur très pénétrante. Le milieu de ces fleurs est occupé par un grand nombre d'étamines purpurines, garnies de leurs sommets : le calice des fleurs est cylindrique, partagé en quatre parties à son sommet, de couleur de suie, d'un goût aromatique ;

après que la fleur est séchée, il se change en un fruit ovoïde ou de la forme d'une olive, n'ayant qu'une capsule de couleur verte, blanchâtre d'abord, puis roussâtre, ensuite brun noirâtre, et contenant une amande oblongue, dure, et creusée d'un sillon dans sa longueur. Si on le laisse sur l'arbre, il ne tombe de lui-même que l'année suivante; quoique sa vertu aromatique soit faible, il peut encore servir à la plantation; et dans l'espace de huit ou neuf ans, il forme un grand arbre qui porte des fruits. Les Hollandais ont coutume de confire sur le lieu même ces clous récents avec du sucre, et dans les voyages sur mer, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure, et pour prévenir le scorbut.

« On cueille les clous de girofle avant que les fleurs s'épanouissent : la saison est depuis le mois d'octobre jusqu'en février; la cueillette s'en fait en partie avec les mains. On fait tomber le reste avec de longs roseaux; on reçoit ces espèces de fruit sur des linges que l'on étend sous les arbres : quelquefois on les laisse tomber sur la terre, après avoir rasé avec un grand soin l'herbe qui la couvrait. Dans ces premiers instants, les clous de girofle sont roussâtres; mais ils noircissent en séchant. D'ailleurs on les expose, dit-on, pendant quelques jours à la fumée sur des claies, ce qui suffirait pour leur donner la dernière couleur que nous lui connaissons. Personne ne s'entend mieux à tirer parti des clous de girofle que les Hollandais de Ternate; ce sont presque eux seuls qui cultivent, récoltent et préparent tout le girofle qui se consomme dans les trois parties du monde. Le girofle, la canelle et la muscade composent le cercle dans lequel s'exerce indéfiniment toute leur activité commerciale et industrielle. »

Nous exécutâmes du côté de Falkenhorst plusieurs travaux destinés à prévenir de nouveaux ravages, en cas d'ouragan semblable à celui qui venait de passer sur notre côte. Pendant ces travaux, nous reçûmes, à l'entrée de la Rivière du chacal, la visite d'une superbe compagnie de saumons. Nous en primes une certaine quantité qui furent salés, fumés et préparés selon les règles qui président à la préparation du poisson de mer que l'on veut conserver. Nous en gardâmes quelques-uns en réserve, et comme à l'ancre, de manière à pouvoir les trouver à notre premier besoin, en leur passant une forte cordelette à travers la bouche et les ouïes, de la même manière qu'on fait remonter le Danube aux esturgeons que l'on conduit ainsi tout vivants à Vienne en Autriche.

— Eh bien ! dit Fritz d'un air de naïf étonnement, est-ce que le saumon n'est pas un poisson de mer dans ce pays-ci ? Voici la seconde fois déjà que nous le pêchons dans une rivière d'eau douce.

— « Petit, reprit doctoralement maître Ernest, le saumon est un poisson tant de l'Océan que des rivières qui vont s'y rendre. C'est un superbe poisson, et sa chair rouge et tendre vaut bien la peine qu'on lui donne quelque attention.

» Il a, comme tu vois, la tête aiguë et petite, en proportion de la grandeur de son corps : l'ouverture de sa bouche est assez ample ; la mâchoire supérieure est plus allongée lorsque sa bouche est fermée : ses narines sont percées de deux trous, un peu plus proche des yeux que du bec. Ses yeux sont ronds, situés au côté de la tête, avec un iris argenté, mêlé d'un peu de verdâtre, et sa prunelle est noire.

» La longueur totale du saumon est de vingt-huit à trente pouces. Un naturaliste que tu ne connais pas et qu'on appelle Peyserces a fait des observations anatomiques très curieuses sur les entrailles du saumon. Les lieux où l'on trouve plus communément ce poisson sont les parages de la Baltique et l'embouchure des rivières qui viennent se perdre dans cette mer. Le saumon a cela de particulier et de distinctif des autres habitants de l'eau qu'il semble diriger constamment ses efforts à lutter contre le courant des rivières ; il est très-agile à sauter, il donne à son corps la forme d'un cercle ou d'un rond ; il franchit des espaces souvent considérables. Son grand ennemi, c'est la sangsue, qui le tourmente et l'épuise par ses morsures continuelles : c'est à elle qu'il doit en partie l'agilité et l'impétuosité des bonds auxquels il se livre. On peut regarder le saumon comme un des plus grands poissons de rivière que nous connaissions ; il égale quelquefois le thon pour la grandeur. On en prend qui pèsent trente à quarante livres. Sa peau est peu épaisse ; sa chair, en dedans, est entremêlée de graisse, et surtout au ventre : cette chair est blanchâtre avant d'être cuite, mais le sel ou l'action du feu lui donne une belle teinte rouge.

Rudly interrompit la leçon par je ne sais quelle mauvaise plaisanterie ; il reprocha au docteur d'être au moins aussi cuisinier que savant ; mais celui-ci se contenta de sourire, et avec un ton de dédain profondément senti :

— Je plains, dit-il, les sots qui, ne pouvant pas s'élever jusqu'à la science, prennent le parti de la dénigrer.

Cependant nous avions repris le cours paisible de nos occupations domestiques, quand, par une nuit pure et serene, je me sentis tout à coup éveillé par des hurlements et des cris, comme si tous les chacals de la contrée, les ours ou les tigres de la savane eussent fait invasion ensemble dans notre demeure. Je me levai d'abord effrayé, et m'armant d'un fusil, je marchai vers la porte de la grotte, que nous avions coutume de laisser entr'ouverte pour recevoir un peu d'air frais pendant la nuit. Frédéric m'avait presque devancé; je le trouvai à demi vêtu et s'appêtant aussi à aller faire face au danger.

— Qu'est-ce là, mon père? me demanda-t-il d'une voix inquiète. C'est sans doute une nouvelle invasion de chacals.

Je dissimulai la crainte réelle que j'éprouvais, et je cherchai à rassurer mon fils, en lui disant que c'étaient sans doute tout simplement nos cochons qui s'étaient avisés de nous faire une visite nocturne. Je ne croyais pas si bien dire.

Nous sortîmes, et nous reconnûmes en effet nos chiens et le chacal de Rudly aux prises avec deux ou trois porcs d'une taille et d'une force prodigieuses; la vie des champs et la liberté réussissaient à merveille à notre vieille truie et à sa lignée.

Notre premier mouvement fut de rire: nous voulûmes ensuite rappeler nos chiens, mais la chose n'était pas facile. Ils s'étaient cramponnés aux oreilles des malheureux porcs, et nos appels et nos menaces furent également impuissants à leur faire lâcher prise. Nous fûmes obligés de leur ouvrir la gueule avec nos mains, et alors seulement le combat cessa. Les cochons, délivrés de l'étreinte qui les arrêtait, ne demandèrent ni avis ni conseils, et ils eurent bientôt regagné la Rivière de chacal, par laquelle ils étaient entrés dans nos domaines.

J'attribuai d'abord l'invasion à une négligence de notre part, et je pensai que les cochons avaient peut-être trouvé libre le Pont de famille, dont nous avions omis sans doute de retirer les planches. Mais je me trompais, toutes les planches avaient été enlevées, et les audacieux mangeurs de glands avaient très adroitement franchi ce passage sur les poutres qui servaient d'assise au pont.

Cet événement me convainquit que le Pont de famille ne suffisait plus à notre sécurité; au lieu d'être une barrière, ce n'était plus qu'un moyen de passage pour pénétrer dans nos domaines. J'avais eu depuis long-temps l'idée d'un

pont-levis, le moment de l'exécuter me parut arrivé. Certes, un pont-levis n'était pas petite chose à entreprendre; mais après avoir construit deux navires, après avoir tenté et conduit à bonne fin vingt autres constructions qui attestaient autant de capacité que d'adresse dans l'art du charpentier, on ne devait pas reculer devant la construction d'un pont.

Je connaissais les ponts tournants; mais comme je n'avais ni vis ni manivelle, comme en outre les travaux de ce genre de construction auraient pu m'offrir des difficultés contre lesquelles ma science aurait peut-être échoué, je m'arrêtai au plus simple de tous les ponts-levis; je construisis entre deux poteaux élevés une bascule facile à mouvoir, et au moyen de deux cordes, d'un levier, d'un contre-poids, dont je combinai entre elles la force et les actions diverses, j'arrivai au but que je m'étais proposé, et nous eûmes un pont qui s'élevait et s'abaissait à volonté sans grand déploiement de forces. C'était ce qu'il nous fallait pour nous assurer contre les invasions des animaux, car la Rivière du chacal n'était ni assez profonde ni assez large pour opposer un obstacle réel à une attaque plus sérieuse. Quoi qu'il en soit, nous n'en venions pas moins d'enrichir nos domaines d'un nouveau chef-d'œuvre, et mes jeunes gens faisaient mille exercices de gymnastique autour des poteaux du pont-levis: on le baissait, on le levait; ce fut pendant plusieurs jours un véritable amusement.

LII. La hyène. — Les pigeons voyageurs.

Le pont-levis eut le sort de tout ce qui est nouveau, l'admiration s'use si vite! et au bout de quelques jours, si l'on grimpait encore aux poteaux, ce n'était plus que pour avoir le plaisir de voir, de cette élévation, les antilopes et les gazelles qui bondissaient dans la plaine du côté de Fal-kenhorst.

— Voyez-vous, disait l'un, comme ces gracieux animaux sont légers et agiles, ils touchent à peine à terre: quel dommage de ne pas pouvoir les apprivoiser, ou du moins d'approcher d'eux sans qu'ils partent aussitôt comme un tourbillon de poussière que le vent emporte! Il serait si agréable de les voir venir se désaltérer au ruisseau tandis que nous travaillons sur le bord!

— Pour cela, reprenait Ernest, il faudrait faire ce que font les habitants de la Géorgie pour attirer les buffles.

— Ta ta! répliquait à son tour Rudly, est-ce que tu ne

pourrais pas , savant , aller chercher tes exemples un peu moins loin ?

— Pour le monde de la pensée , répondit gravement le docteur , il n'y a pas de distance , et il vaudrait peut-être mieux savoir ce qu'on fait en Géorgie pour attirer les buffles que de rejeter tout d'abord le procédé parce que la Géorgie est trop loin.

— Eh bien ! maître savant , fais-nous la leçon.

Le professeur , qui oubliait volontiers les sarcasmes et les plaisanteries que l'on faisait pleuvoir sur lui pourvu qu'il retrouvât l'occasion de parler le langage de la science , se mit tranquillement à expliquer son idée.

— Dans les savanes de l'Amérique du Nord , dit-il , sur le versant de la longue chaîne des monts Allégany , on trouve de place en place certaines couches de marnes répandues à la surface du sol , et qui contiennent des sels dont les animaux domestiques et les animaux sauvages se montrent très friands ; les buffles surtout se pressent en grand nombre autour de ces appâts que la nature elle-même a pris soin de leur préparer. Les naturels du pays les y attendent , et c'est là qu'ils en font une chasse aussi productive qu'abondante.

A défaut de marne salée et d'appât naturel , continua le savant , nous pouvons , si nous voulons , préparer aux antilopes et aux gazelles une sorte d'appât artificiel auquel ces gracieux animaux ne manqueront pas de venir se prendre. Il nous suffira pour cela de mêler ensemble de la terre à porcelaine et du sel.

— Adopté , adopté ! reprirent tous les petits garçons unanimement ; vive le savant Ernest , premier professeur de l'académie de Felsenheim , docteur , bibliothécaire , conservateur du musée , naturaliste , etc. , etc. !

Arrêter une excursion , en solliciter la permission , fut l'affaire d'un instant ; et mes jeunes écervelés s'en promettaient tant de plaisir , que je n'eus pas le courage de les contrarier.

— Ah ! merci , merci , papa ! tel fut le cri général , une excursion , cela est bien plus amusant que de construire des ponts.

— Je vais faire du pemmican , dit Frédéric ; nous avons encore de la chair d'ours assez pour cela.

— Et moi , dit Rudly avec un mystère qui n'était pas dans ses habitudes , je prendrai deux pigeons avec moi. J'ai mes intentions , c'est mon secret.

— Et moi, ajouta le petit Fritz, j'aurai soin de l'attelage, et si Frédéric m'en croit, il fera bien de prendre le cajak avec nous ; il glissera joliment sur la surface du lac, et nous parviendrons peut-être à prendre des cygnes noirs. Ah ! ce serait là une belle capture, et une paire de cygnes noirs seraient un bon effet dans le bassin de Falkenhorst.

Le temps était pur et serein ; tout promettait à mes jeunes aventuriers la plus riante et la plus belle excursion.

Frédéric s'en alla d'abord auprès de sa mère, qui était occupée à son potager. Il la salua avec toutes les formes d'un aimable cavalier, et il lui demanda si elle ne voudrait point lui donner quelques morceaux de chair d'ours pour faire un pemmican.

— Tu me diras au moins, lui répondit la bonne mère, ce que c'est qu'un pemmican.

— C'est un mets fort connu et fort estimé dans l'Amérique du Nord, répondit Ernest. Les Canadiens en font presque leur unique nourriture. Il se compose de chair d'ours ou de chevreuil que l'on macère et que l'on bat jusqu'à ce qu'on l'ait réduite à un très petit volume.

— Et d'où te vient donc ce subit appétit de Canadien ? car ton mets n'est pas, j'augure, de ceux qui doivent flatter sensiblement le palais d'un gourmet. De la chair d'ours battue et macérée, cela doit produire une singulière cuisine.

— Ah ! ma mère, mon appétit me vient d'une excursion que nous allons faire du côté de la savane, et le pemmican doit être la nourriture du voyage.

— Allons, dit la bonne mère d'un ton un peu chagrin, encore une course délibérée en conseil pendant mon absence ! Ah ! messieurs, vous avez là un beau moyen de prévenir toutes mes objections.

Frédéric déploya auprès de sa mère tout ce qu'il avait d'adresse pour lui persuader qu'elle n'avait point été exclue du conseil ; il la flatta, et fit si bien, en un mot, que nous le vîmes bientôt revenir avec la provision de chair d'ours qu'il désirait. La fabrication du pemmican commença immédiatement sous les ordres et sous la direction de Frédéric. La chair fut pilée, hachée, écrasée, et ensuite assaisonnée de sel et d'épices, si bien qu'après deux jours de travail elle avait perdu plus de la moitié de son volume primitif. Je voulus goûter ce mets dont Frédéric faisait un pompeux éloge ; il ne me parut pas absolument mauvais.

On rassembla des sacs, des paniers et tous les ustensiles qui pouvaient servir au transport. Notre vieux traîneau eut

lui-même son tour ; on le descendit des roues de canon sur lesquelles on l'avait monté, et il fut chargé de tout ce que les jeunes aventuriers emportaient avec eux. Le cajak, les armes, les munitions de guerre et de bouche, rien ne fut oublié ; on prit encore une provision de riz et de sel, et vingt autres choses que j'ai oubliées. Une caravane qui s'engage dans les déserts de l'Arabie ne fait des préparatifs ni plus grands ni plus complets.

Le matin du départ arriva. Tout le monde était debout avant le jour ; Rudly, sans rien dire, se glissa dans le colombier, et il y prit plusieurs paires de pigeons d'Europe. C'était de ceux que l'on appelle demi-becs. Ils ont autour des yeux un cercle rouge, et ils appartiennent à cette famille que Buffon a désignée sous le nom de *pigeons turcs*.

— Eh bien ! dis-je à l'étourdi en le voyant placer avec soin dans un panier ses pigeons, tant soit peu effarouchés, il paraît que ces messieurs ne se contenteront pas du mets du sauvage et qu'ils prennent leurs précautions en conséquence ; je crains seulement qu'ils aient mal fait leur choix et que la chair de ces vieux pigeons ne soit pas beaucoup meilleure que le pemmican.

Le malin me regarda en riant et ne répondit point à ma remarque. Seulement, au moment de se mettre en route, je le vis chuchoter mystérieusement avec Ernest ; mais ils avaient pris l'un et l'autre tant de précautions, que force fut de me résigner à ne rien connaître ; je me contentai de m'attendre à quelque surprise, car j'avais acquis la certitude qu'on m'en préparait une.

On partit enfin : la mère répéta plusieurs fois à ses fils d'être prudents ; nous les embrassâmes, et ils eurent bientôt disparu dans un nuage de poussière, avec leurs montures et le traîneau. Ernest resta seul avec moi et sa mère ; je le pris pour m'aider dans une construction que je méditais depuis long-temps, et que ma femme réclamait tous les jours avec une nouvelle instance ; c'était un pressoir à sucre, c'est-à-dire destiné à faire sortir des cannes le jus qu'elles contiennent. Nous nous mîmes à l'œuvre sans perdre de temps. La machine, qui se composait de trois cylindres posés debout, différait peu des pressoirs ordinaires ; seulement, je disposais le manège de telle sorte que nos animaux pussent le faire manœuvrer sans que nous fussions obligés de nous y atteler nous-mêmes.

Ces travaux nous amenaient naturellement à parler de la fabrication du sucre.

« — Encore quelques perfectionnements, disait Ernest en riant, et nous aurons bientôt à Felsenheim une raffinerie en règle.

« — Attends encore, lui répondis-je : il y a entre une raffinerie, et même entre la plus mince exploitation de sucre et notre pressoir mécanique, une grande distance, et je ne crois pas que nous parvenions de sitôt à la combler. Il faut à la fabrication du sucre des ateliers, des ustensiles, et un ensemble de matériel dont notre pauvreté n'approche pas.

« — Je le pensais aussi, reprit le savant, quoique à vrai dire je n'aie encore que des notions très imparfaites sur le sucre et les procédés au moyen desquels le jus épais et liquoreux que nous extrayons de ces cannes se transforme en une matière dure, blanche, d'un grain brillant et pur.

« Cette phrase, dans la bouche d'Ernest, équivalait à une demande formelle pour me prier de résumer mes connaissances sur le sucre et d'en faire le sujet d'une dissertation. Je ne laissai pas attendre long-temps l'impatience de mon petit savant.

« — Le sucre, commençai-je, provient de la plante que tu connais, la canne à sucre sur laquelle nous venons d'exercer notre génie industriel.

« La canna à sucre se cultive et se propage très facilement ; il suffit pour cela de coucher les cannes dans des sillons, et de chaque nœud il sort un rejeton qui croît et devient bientôt la souche d'une nouvelle tige. La canne à sucre met neuf à dix mois pour parvenir à maturité. C'est alors qu'on la coupe : on en rejette les feuilles, et les cannes s'écrasent sous des rouleaux de bois très dur ; la liqueur qui en découle, et qu'on appelle *miel de canne*, est le sucre.

« Le premier soin à donner au miel de canne, c'est de le faire cuire ; cette opération doit être instantanée ; au bout de vingt-quatre heures il s'aigrit, et pour peu que l'on tarde plus long-temps, il se change tout-à-fait en vinaigre.

« On fait bouillir pendant un jour entier, en y versant de l'eau de temps en temps, la liqueur extraite des roseaux : on l'écume, et la lie qui surnage sert à nourrir les animaux. Pour purger davantage le sucre, on y jette une forte lessive de cendres de bois et de chaux vive, et on écume continuellement ; ensuite on passe la liqueur au travers d'une étoffe. Le marc sert en quelques endroits à nourrir les pourceaux ; ailleurs, en y mêlant de l'eau et le laissant fermenter, on en fait du vin. On fait bouillir de nouveau cette

liqueur : on apaise l'impétuosité des bouillons en versant quelques gouttes d'huile ; la plus petite quantité d'acide empêcherait le sucre de se cristalliser et de prendre une consistance solide. On verse la liqueur encore chaude dans des moules de terre en forme de cônes creux, cerclés aux deux extrémités, ouverts par les deux bouts, et dont le petit trou, qui est à la pointe, est bouché avec du bois, de la paille ou du linge. Toutes les opérations que l'on fait dans la préparation du sucre et dans l'art de le raffiner tendent à débarrasser ce sel essentiel d'un suc mielleux qui lui ôte la blancheur, la solidité, la finesse et le brillant de son grain. On ouvre donc le petit trou pour donner écoulement au suc mielleux. On verse sur la partie supérieure du cône une bouillie claire faite avec de la terre blanche argileuse. L'eau se charge d'une substance glutineuse de la terre, et passe à travers la masse du sucre, lave les petits grains et les purifie du suc mielleux.

■ Au bout de quarante jours, le sucre est suffisamment desséché et solide : il a pris une couleur rousse, et s'appelle alors sucre terré rouge. S'il est d'une couleur grise, blanchâtre et en morceaux friables, il prend le nom de moscouade moyenne ; c'est là la matière dont on fait toutes les autres espèces de sucre. Lorsque la moscouade a subi de nouveau à peu près les mêmes opérations, elle est plus purifiée de ce suc mielleux, et c'est alors de la cassonade, dont la meilleure est blanche, sèche, ayant une odeur de violette. La cassonade purifiée elle-même par les mêmes moyens que je viens d'indiquer, ou par les blancs d'œufs, ou par le sang de bœuf, donne le sucre raffiné, le sucre fin ou le sucre royal, ainsi nommé à cause de la pureté et du grain brillant dont il jouit. Ce sucre étant très-sec, et frappé avec le doigt, produit une sorte de son ; et frappé ou frotté dans l'obscurité avec un couteau, il donne un éclat phosphorique. Douze cents livres de sucre raffiné ne doivent produire que six cents livres de sucre royal. La liqueur mielleuse qui découle des moules ne peut s'épaissir que jusqu'à la consistance du miel ; c'est pourquoi on l'appelle miel de sucre, remel, et plus communément mélasse ou doucette. Le sucre candi n'est que du sucre fondu à diverses fois et cristallisé : il y en a du blanc et du rouge. Il se fait en Hollande un commerce très-considérable de sucre de toutes sortes, spécialement des Indes-Orientales, du Brésil, des Barbades, d'Antigua, de Saint-Domingue, de la Martinique et de Surinam. Le sucre du Brésil est

moins blanc, plus gros et plus huileux, que celui des Barbades, de la Jamaïque et de Saint-Domingue. »

Tandis que nous étions à disserter tranquillement, nos jeunes aventuriers poursuivaient leur course et continuaient à marcher du côté de la savane. Voici comment ils nous racontèrent eux-mêmes, plus tard, l'emploi de leurs premières journées.

Ils avaient parcouru tout l'intervalle qui séparait le Pont de famille de la contrée à laquelle nous avions donné le nom de l'Hermitage ou Waldegg, et où ils voulaient passer le reste de la journée, lorsqu'en s'approchant de la métairie ils entendirent s'élever tout à coup dans le lointain des accents semblables à ceux d'une voix humaine. C'était une sorte de rire prolongé, mais dont le timbre avait quelque chose de sinistre. Les animaux s'arrêtèrent avec tous les signes de l'effroi ; les chiens se mirent à hurler, et l'autruche, plus effrayée que tous les autres, se mit à fuir dans la direction du Lac aux cygnes avec une rapidité contre laquelle la voix et les efforts de son cavalier furent également impuissants.

Cependant les mêmes accents continuaient à se faire entendre, et le taureau et l'onagre se montraient si troublés, que Frédéric et son frère furent obligés de mettre pied à terre.

— Il y a ici, dit l'ainé à Fritz, quelque animal féroce : nos montures vont nous échapper, si nous ne parvenons à les retenir ; et à juger par leur effroi, l'ennemi doit être un lion, un tigre ou quelque bête de même nature. Fais quelques pas en avant, pendant que je vais maintenir ici le taureau et l'onagre, et si tu aperçois quelque chose, reviens en hâte vers moi, et alors nous nous concerterons sur le parti à prendre, ou nous reprendrons nos montures, pour fuir en toute hâte s'il le faut ; malheureusement notre frère a pris sa course d'un côté opposé.

Fritz se jeta aussitôt à bas de sa monture, saisit son fusil, passa deux pistolets à sa ceinture, appela à lui Folbet Braun, et se mit tranquillement à marcher dans la direction d'où ce rire étrange se faisait toujours entendre par intervalles.

Il n'avait pas fait trente pas en se baissant et marchant avec précaution, qu'il aperçut, à travers le fourré, une énorme hyène qui, après avoir terrassé un de nos moutons, était en train de le dévorer, le sang lui ruisselait des lèvres, et elle faisait entendre une espèce de glapissement

de joie sauvage qui ressemblait tout-à-fait au rire à demi-étouffé.

La présence du petit chasseur ne déranger pas le monstre de son hideux repas, et tout en roulant ses prunelles flamboyantes il continua à se ruer sur sa proie; Fritz ne manqua ni de cœur ni de présence d'esprit. Il se plaça derrière un arbre, ajusta l'animal, et tira ses deux coups à la fois, et si heureusement, qu'ils vinrent casser les pattes de devant et percer la poitrine de la hyène. Les chiens intervinrent alors, leur terreur se changea en rage, et le combat le plus terrible s'engagea entre eux et le monstre que sa double blessure rendait encore plus furieux. C'était de part et d'autre des mugissements et des cris horribles; le sang ruisselait, nos chiens serraient de près l'ennemi; mais ils recevaient aussi de larges et profondes blessures.

Frédéric, qui était parvenu à attacher l'onagre et le tau-reau à un arbre, accourut au bruit de la double explosion comme les deux chiens se jetaient sur le monstre abattu. Il aurait voulu d'un seul coup terminer le combat, mais il était impossible d'y songer; frapper la hyène, c'eût été assurément frapper les chiens. Ainsi les deux jeunes gens furent donc contraints d'attendre l'issue naturelle de ce combat. Folb prit la hyène à la gorge, et Braun au museau; ils la tinrent ainsi jusqu'à ce que les forces lui manquassent et qu'elle tombât sans vie. Mes fils poussèrent une joyeuse clameur et se hâtèrent de rappeler nos chiens si braves et si courageux; ils pansèrent les blessures qu'ils avaient reçues, en les frottant d'hydromel et de graisse d'ours qu'ils avaient emportée pour manger.

Peu de temps après Rudly revint. Il avait eu grand'peine à se tirer du milieu de la rizière où l'autruche avait couru se réfugier, et ce n'était pas sans de grands efforts qu'il l'avait enfin forcée à revenir sur ses pas.

En voyant le monstre que ses frères avaient si courageusement abattu en son absence, Rudly n'en témoigna pas moins son admiration, quoiqu'il n'eût point pris part à ce bel exploit.

En effet, la hyène, avec sa crinière fauve, hérissée de poils noirs et rudes, ses pattes armées d'ongles aigus, son museau allongé comme celui du loup, ses yeux petits, ronds et rouges, est l'un des animaux sauvages qui portent à un plus haut degré les caractères de la ferocité.

La hyène est à peu près de la grandeur d'un sanglier, mais son corps est plus court et plus ramassé; elle a la tête

plus carrée et plus courte, ses oreilles sont longues, droites, nues, et ses jambes, surtout celles de derrière, sont plus longues; elle a les yeux placés comme ceux du chien, le poil du corps long, une crinière de couleur gris obscur, mêlée d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales. Elle est peut-être de tous les quadrupèdes le seul qui n'ait que quatre doigts tant aux pieds de derrière qu'à ceux de devant.

« Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre. Rien ne peut dompter son naturel féroce, et quoique pris fort jeune il ne s'apprivoise jamais. Il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et surtout plus hardi; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, et souvent il enfonce pendant la nuit les portes des étables et des bergeries : ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. La hyène se défend contre le lion, elle ne craint pas la panthère, terrasse l'once. Lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec ses pieds, et elle en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Asie et de l'Afrique. La prise de cet animal était, sans contredit, l'une des actions les plus héroïques que nous ayons encore faites depuis notre établissement sur la côte. »

Lorsque mes fils eurent conduit leur chargement à Waldeck, où ils voulaient faire leur établissement temporaire, ils revinrent chercher leur proie, qu'ils transportèrent sur le traîneau. La journée du lendemain tout entière fut consacrée à dépouiller l'animal et à faire subir à la peau la première préparation dont elle avait besoin pour être conservée.

Or, pendant que nos trois fils se livraient à ces occupations, nous étions, nous, paisiblement assis sous la voûte de la grotte.

« — Où sont mes frères ? disait Ernest ; j'augure que nous ne tarderons pas à avoir de leurs nouvelles.

« — Comment penses-tu cela ? lui demandait sa mère.

« — Qui sait ? je crois aux songes, répondit-il en riant ; j'ai rêvé...

« — Bah ! belle garantie que celle de tes rêves !... »

Et pendant qu'ils jasaient ainsi, un oiseau, dont nous ne distinguions pas bien l'espèce à cause de l'obscurité qui

commençait, se glissa par la porte ouverte du colombier.

« — Fermez, fermez ! s'écria Ernest, nous verrons demain matin quel est ce nouvel hôte : qui sait ? c'est peut-être le courrier de la Nouvelle-Hollande, et il a peut-être sous son aile des dépêches de Sydney, Port-Jackson, etc., etc., dans les parages desquels vous nous avez annoncé que nous devions être.

» — Quelle fantaisie de poste, de dépêches, de nouvelles, t'a donc pris ce soir ?

» — Ah ! ce n'est rien, répondit-il avec indifférence ; seulement l'arrivée de ce pigeon m'a rappelé ce que j'ai lu quelque part des anciens Romains et des Grecs, qui correspondaient, dit-on, au moyen de pigeons voyageurs. Ce fait est-il bien vrai, mon père ? ajouta-t-il en même temps.

» — De la plus grande vérité, lui répondis-je : de tous les habitants de l'air, il n'en est pas qui puisse rivaliser avec le pigeon pour franchir de grandes distances ; cet oiseau est essentiellement voyageur. Outre les pigeons dressés à l'office de courriers, l'histoire naturelle parle d'une espèce particulière qui fait volontiers le trajet des monts Allégany aux montagnes de l'Écosse. L'histoire de ces pigeons est tout-à-fait curieuse ; au lieu de te la raconter, je veux te la lire dans un livre français où je l'ai remarquée dernièrement par hasard.

» Je pris en même temps, dans la bibliothèque du capitaine, le livre dont je venais de parler, et je lus :

« Les ornithologistes ont donné à cette espèce de pigeons le nom de *columba migratoria*, c'est-à-dire pigeon voyageur, et ses habitudes justifient complètement cette dénomination, qui n'est cependant pas assez caractéristique. En effet, tantôt fixé près du golfe du Mexique, et tantôt visitant les côtes de la baie d'Hudson, ses courses lui font parcourir plus de sept cents lieues suivant la direction du méridien ; elle s'étend moins en longitude, et ne dépasse point la chaîne des montagnes rocheuses, limites de ses excursions à l'ouest. Quelques individus, plus aventureux, ou entraînés hors des régions qu'ils fréquentent le plus habituellement, traversent l'Océan, et viennent quelquefois jusqu'en Écosse. Leur puissance de vol et la portée de leur vue sont étonnantes ; de la hauteur à laquelle ils s'élèvent dans l'air, ils aperçoivent sur les arbres les petits fruits dont ils se nourrissent, les baies de genièvre et les airelles, et lorsqu'ils s'arrêtent au milieu de leurs courses, ce n'est jamais infructueusement. Comme ils volent en troupes nombreuses et serrées, au

point qu'ils interceptent quelquefois la lumière du soleil, on a pu mesurer leur vitesse par les moyens qui donnent celle des nuages, et il est avéré qu'ils ne font pas moins de vingt-cinq lieues de poste par heure. Si l'industrie humaine parvenait à s'associer ces rapides coursiers, les télégraphes deviendraient presque inutiles; une matinée suffirait pour transmettre un message de Zurich à Berlin.

» La structure et la forme du corps favorisent dans ces oiseaux les longs voyages qu'ils entreprennent. Leurs ailes sont proportionnellement plus longues que dans aucune autre espèce de ce genre; leur queue fourchue et d'une grande surface est un gouvernail proportionné à l'étendue et à la force de leurs ailes. Quant aux couleurs et à leur distribution sur le plumage de ces oiseaux, on remarque une très grande différence entre les deux sexes: l'extérieur modeste des femelles contraste avec la brillante parure des mâles autant que celui des poules ordinaires comparé au magnifique plumage des coqs; si ces pigeons voyageurs pouvaient s'accoutumer à la vie sédentaire des colombiers, ils seraient un ornement de plus pour les habitations champêtres. Le mâle est non-seulement plus beau, mais encore plus grand que sa femelle; depuis le bec jusqu'à l'extrémité de la queue, sa longueur est de près de deux pieds; la tête est d'un bleu d'ardoise, les ailes et le dessus du corps, du même bleu parsemé de taches noires et brunes; la poitrine est d'une couleur de noisette rougeâtre; le cou est orné des plus belles couleurs: l'or, le vert, le pourpre, une écarlate magnifique, y brillent de tout leur éclat; le ventre est d'un blanc pur, les jambes et les pieds d'un beau rouge; une large bande d'un noir lustré traverse la queue dans toute sa longueur.

» Le caractère distinctif et dominant de cette espèce paraît être l'amour de la société; point d'individus isolés; dans les courses lointaines, point de traîneurs; leurs bandes sont d'une étendue prodigieuse lorsqu'ils se mettent en route pour chercher dans les forêts un lieu qui fournisse à leur subsistance. Un naturaliste célèbre estime à plusieurs centaines de millions une de ces troupes volantes qu'il rencontra sur les bords de l'Ohio, et son calcul, loin d'être exagéré, descend peut-être beaucoup trop au-dessous de la réalité. En effet, ce nuage d'oiseaux s'étendait sur une largeur d'environ deux mille mètres, et comme son passage ne dura pas moins de trois heures, sa longueur était au moins de soixante-quinze lieues ou trois cent mille mètres;

en ne comptant que deux oiseaux par mètre cubique, la bande aurait été composée d'un milliard deux cents millions d'oiseaux ; mais la troupe était si serrée, qu'elle projetait une ombre sur la terre. Le bruit de toutes ces ailes mises en mouvement était très fort et d'une monotonie assoupissante. Il faut observer que ces immenses colonnes mobiles se forment par la réunion d'un très grand nombre de troupes distinctes, mais ayant toutes un but commun, exécutant les mêmes manœuvres dans les mêmes lieux ; elles ont aussi la singulière habitude de se choisir un même juchoir, dans le lieu du rendez-vous où elles arrivent le soir, quelquefois de très loin, et qu'elles quittent le matin pour aller chercher leur subsistance. La forêt qui reçoit ces voyageurs est d'ailleurs assez mal payée de son hospitalité, car les pigeons s'abattent si impétueusement et en si grand nombre sur les arbres, que les plus fortes branches sont rompues et tombent avec leur fardeau. On dirait qu'un violent orage a frappé à coups redoublés cette partie de la forêt.

» On a calculé la nourriture consommée chaque jour par une grande bande de pigeons, en réduisant chaque individu à une ration très-modique, car ils ont besoin de manger souvent et beaucoup. On a peine à croire au résultat de cette estimation : une seule de ces populations ailées, qui établit au sein des forêts sa ville aérienne, consommerait quatre ou cinq fois autant que la plus populeuse des capitales de l'Europe, en ne tenant compte, toutefois, que du poids des subsistances. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'apparition de l'aurore cette population se disperse pour mettre à contribution un espace équivalent à plusieurs cantons de la Suisse. Quelques divisions de la grande bande vont prendre leurs repas très-loin, et par conséquent très-tard, ce qui ne les empêche pas de revenir ponctuellement au juchoir. Ce lieu de repos a été choisi avec prudence, aussi secrètement qu'il a été possible, loin de l'habitation ordinaire des ennemis naturels de ces pacifiques oiseaux ; précautions insuffisantes contre les plus dangereux de ces ennemis, les colons américains. Aussitôt qu'un juchoir de pigeons est découvert, on fait à la hâte les préparatifs d'une expédition de longue durée, et qui occupera tout le monde ; outre les armes, les munitions et les provisions indispensables, les chariots transportent les futailles vides, du sel, quelques ustensiles de ménage ; toute la famille se met en marche, menant avec elle ses animaux domestiques. Lorsque les chasseurs sont réunis et installés, ils conviennent

entre eux de divers signaux d'avertissement, établissent une sorte de police pour l'intérêt et la sûreté de tous, et la campagne est ouverte. La fusillade commence le soir, et dure aussi long-temps qu'on peut apercevoir le gibier. De grand matin, et après le départ des oiseaux, on procède à la récolte; mais l'homme a été devancé sur ce champ de carnage par les animaux voraces de la contrée, oiseaux et quadrupèdes; durant la journée, d'énormes tas de pigeons imposent une forte tâche aux personnes chargées de plumer, préparer, encaquer. Cependant la récolte n'a pas été complète: on a laissé la portion des glaneurs; ce sont les cochons qui, durant cette chasse, ne vivent que de pigeons et engraisent à vue d'œil. Si on n'est pas trop éloigné des villes, les marchés y sont abondamment approvisionnés de ce gibier que les gourmets ne dédaignent point. On a vu à New-Yorck un brick uniquement chargé de cette marchandise, et dont la cargaison emplumée eut un prompt et avantageux débit. La vie des malheureux pigeons est une succession de fatigues et de périls. Attaqués au lieu de leur repos, ils le sont encore à l'époque des soins et de l'éducation de chaque génération nouvelle; pour ce temps, il faut choisir un domicile et renoncer aux grandes courses; mais les associations, quoique subdivisées, ne sont pas dissoutes, et les nids, rapprochés autant qu'il est possible, couvrent tous les arbres d'une grande forêt. On a vu, dans l'état de (Kentucky), un de ces établissements qui, sur une largeur de plus d'une lieue, occupait au moins seize lieues en longueur. Tous les nids sont occupés à la fois au commencement d'avril; vers la fin de mai, les petits prennent leur volée, et toute la bande commence ses grands voyages. Il y a, dit-on, jusqu'à trois couvées par an, et très-souvent trois nids à construire; dès qu'un lieu de nichée est reconnu, ce qui n'est pas difficile, les moyens de destruction sont préparés; les chasseurs arrivent dans la forêt peu de jours avant l'époque du départ, armés de haches, amenant, comme pour l'autre expédition, tout leur ménage et ce qui est nécessaire pour un campement de quelques jours; les arbres sont abattus, tous les nids dont ils étaient surchargés tombent à la fois; les cris de désespoir des victimes, le bruit de la chute des arbres, et plus encore celui des ailes des pères et mères qui ne cessent de voler autour de leur malheureuse progéniture que lorsque la faim les y contraint, les coups redoublés des haches et les avertissements des bûcherons, font un vacarme assourdissant.

Les pigeonneaux sont alors très-gras : les indigènes américains ont appris aux colons comment cette graisse peut être mise à profit ; ils la recueillent en la faisant fondre, et la conservent dans des pots dont ils ont eu soin de se munir. Un grand arbre, chargé de nids et de jeunes oiseaux, suffit quelquefois pour fournir à une famille sa provision de graisse durant plusieurs mois.

» Les pigeons voyageurs de l'Amérique ne peuvent conserver leurs habitudes que dans les immenses forêts de l'intérieur, au-delà des monts Allégany ; les bandes qui s'aventurent à l'est de cette chaîne, rencontrent sur leur passage plus d'ennemis, et ne trouvent plus des asiles aussi sûrs. Lorsque la faim les contraint à s'abattre sur les plaines cultivées, une autre arme leur est encore plus funeste que le fusil : les cultivateurs prennent leurs filets, et d'un seul coup ils amènent ordinairement plusieurs centaines de prisonniers. Toute la population est à la chasse ; la mousqueterie ne cesse de se faire entendre que lorsque la bande ailée a terminé son passage. On mange alors des pigeons à tous les repas, sans que l'uniformité de ce régime paraisse fatiguer ni déplaire ; mais les Américains n'y sont pas condamnés pour toujours ; le temps approche où la chasse des pigeons de passage sera beaucoup moins productive. A mesure que la population augmentera dans l'intérieur du continent, ces oiseaux se trouveront resserrés dans un plus petit espace, les associations ne pourront continuer, et l'espèce, toujours poursuivie avec acharnement, diminuera de plus en plus ; elle sera forcée à changer ses mœurs, aujourd'hui si remarquables, et vivra dans les forêts de l'Amérique comme les ramiers dans celles de l'Europe, disséminée, confondue avec les autres espèces du même genre, et n'excitant plus une curiosité particulière. »

Je m'arrêtai : Ernest causa encore quelque temps ; il fit plusieurs remarques sur l'instinct voyageur des pigeons dont je venais de lire l'histoire ; mais dans ses remarques et au travers de toutes les paroles qu'il prononçait, il y avait une sorte de réserve qu'il me fut impossible de percer. Je lui adressai plusieurs questions.

— A demain, à demain, fut la seule réponse qu'il nous fit ; et nous ne tardâmes pas à aller nous coucher.



LIII. — La poste aux pigeons. — Les eygues noirs. — L'oiseau de paradis.

Le lendemain, Ernest était levé avant moi, et il avait été faire sa visite dans le colombier avant même que j'eusse songé qu'il y avait là quelque grand secret. Je ne lui en parlai pas, et quand après les premières occupations du matin j'annonçai l'heure du déjeuner, je vis Ernest arriver gravement et tenant en main un papier plié en forme de lettre administrative et cacheté, qu'il nous présenta avec un profond salut, en disant :

— Noble et gracieux seigneur de ces lieux, vous excusez, s'il vous plaît, votre maître de poste de Felsenheim, du retard qu'éprouvent aujourd'hui les dépêches de Sydney, Port-Jackson, et de toute la côte de la Nouvelle-Hollande; le paquebot a été retardé, il n'est arrivé qu'hier soir très tard; voilà pourquoi nous nous trouvons forcé de ne vous remettre que ce matin les lettres qu'il apportait pour vous.

Sa mère et moi ne pûmes nous empêcher de rire de cette espèce d'exorde burlesque.

— Eh bien ! repris-je en continuant la plaisanterie, que font nos sujets des côtes de Sydney, Port-Jackson et de la Nouvelle-Hollande ? Monsieur le secrétaire, ouvrez nos dépêches, et donnez-nous-en lecture.

A ces mots, maître Ernest déploya dans toute son étendue le papier qu'il tenait, et donnant à sa voix tout le développement dont elle était susceptible, il commença :

« *Le général gouverneur de la nouvelle Vallée du Sud, au
» gouverneur de Felsenheim, Falkenhorst, Waldegg,
» du champ des cannes à sucre et de toutes les contrées
» environnantes, SALUT.*

» Noble et fidèle allié, nous apprenons avec déplaisir que
» trente hommes que nous supposons faire partie de votre
» colonie, s'en sont éloignés pour vivre à leur gré dans le
» désert, ce qui ne manquera pas de causer beaucoup de
» tort aux grandes et aux petites chasses de la province.
» Nous avons également appris que d'effroyables hyènes,
» aussi affreuses que nuisibles, ont franchi les limites de
» notre quartier, et causé de grands dégâts parmi les animaux
» domestiques de nos colons; en conséquence, nous vous in-
» vitons, d'une part, à rappeler vos chasseurs affamés, et de
» l'autre, à prendre les mesures nécessaires pour chasser et
» purger de ces hyènes et autres bêtes féroces toute l'étendue

» de votre territoire, ou du moins, les restreindre dans des
» bornes convenables.

» Sur ce, je prie Dieu, monsieur le gouverneur, qu'il vous
» ait en sa sainte et digne garde.

» Fait à Sydney-Cove, au port Jackson, le 12 du mois de
» casuar, et de la colonie la trente-quatrième année.

» *Le gouverneur, Philipp Philippson.* »

Ernest s'arrêta en riant, et comme pour juger de l'effet qu'il avait produit sur nous. Le général Philippson ne m'intriguait pas beaucoup; mais il y avait eu dans toute cette plaisanterie une telle suite et un tel ensemble, que ma curiosité en était vivement piquée. Mon fils jouissait de mon embarras, et comme il faisait une gambade pour témoigner sa joie à la manière des enfants, il laissa tomber de sa poche un nouveau papier. J'allais le prendre et l'ouvrir, quand il m'arrêta tout à coup, en me disant :

— Ce sont encore des dépêches; celles-là viennent de Waldegg; peut-être seront-elles moins pompeuses que la missive officielle du général Philippson, mais peut-être aussi contiendront-elles un peu plus de vérité. Écoutez donc, voici une lettre de Waldegg.

— De grâce, explique-nous cette éternelle énigme. Est-ce que ton frère t'a laissé une lettre avant son départ, en te commandant de ne me la remettre qu'aujourd'hui? Mais cette hyène, est-ce que vraiment?..... Est-ce qu'il se serait aperçu de la présence de ce féroce animal? Est-ce qu'il aurait conçu le projet téméraire d'aller attaquer le monstre, sans vouloir m'en parler?

— Voici une lettre de Frédéric, reprit Ernest; c'est mon pigeon d'hier soir qui l'a rapportée sous son aile.

— Ah! sois béni, mon petit savant! lui dit sa mère en l'embrassant; sois béni pour ta bonne et heureuse idée!.... mais cette hyène... Lis, lis-nous la lettre de ton frère.

— Je vais, reprit-il, lire cette fois sans rien changer. Et il nous lut les lignes suivantes :

« Chers parents, et toi, mon bon Ernest,

» Je vous apprendrai qu'à notre arrivée dans la contrée
» de Waldegg, nous avons été accueillis par une hyène de
» grande et belle taille qui a dévoré quelques-uns de nos
» moutons et sans doute plus d'une chèvre sauvage.

» Fritz a fait preuve d'adresse et d'intrépidité : c'est à lui
» seul qu'appartient l'honneur d'avoir abattu le monstre,

» nos chiens l'ont achevé, et nous en sommes heureusement
» délivrés. Nous avons passé presque toute la journée à pré-
» parer sa peau, qui est très belle, et qui pourra nous de-
» venir utile.

» Le pemmican est bien le manger le plus détestable dont
» de pauvres voyageurs puissent s'embarrasser.

» Adieu ; nous vous embrassons tous les trois tendre-
» ment.

« FRÉDÉRIC. »

— Ah ! voilà bien une lettre de chasseur ! m'écriai-je ;
mais cette hyène, comment sera-t-elle entrée dans nos do-
maines ? est-ce que la palissade serait encore une fois ren-
versée ? Cette pensée me tourmente singulièrement.

— Mes pauvres enfants, dit la mère les larmes aux yeux,
puisse Dieu veiller sur eux et me les ramener sains et saufs !
Faut-il partir immédiatement ? faut-il attendre encore ?

— Le dernier parti me paraît le meilleur, reprit Ernest,
car nous recevrons sans doute ce soir une nouvelle missive
qui nous donnera de plus grands détails et nous aidera
dans la détermination à prendre.

En effet, dans l'après-dînée, il rentra au colombier un
nouveau pigeon. Ernest, qui était aux aguets, ne perdit
pas de temps ; fermer le colombier, aller prendre sous l'aile
du messenger aérien la dépêche qu'il rapportait, fut l'affaire
d'un instant, et il revint tout joyeux avec un nouveau billet
que voici :

« La nuit a été bonne. — Le temps est beau. — Course
» en cajak sur le lac. — Prise de beaux cygnes noirs. —
» Plusieurs animaux nouveaux. — Apparition et fuite sou-
» daine d'une bête aquatique dont le genre nous est entiè-
» rement inconnu. — Demain à Prospect-Hill.

» Portez-vous bien.

Vos fils,

FRÉDÉRIC, RUDLY et FRITZ. »

— C'est presque une dépêche télégraphique, dis-je en
riant, tant elle est concise : nos chasseurs trouvent, à ce
qu'il paraît, plus facilement un coup de fusil qu'une phrase.
Néanmoins leur missive me tranquillise : s'ils ont eu la nuit
bonne, c'est que la hyène de Fritz était la seule dans la
contrée.

Ma femme se montrait moins inquiète ; nous résolûmes
en conséquence d'attendre encore avant d'aller rejoindre
nos fils. Leur lettre était bien le sommaire exact de tout ce

qu'ils avaient fait depuis leur départ ; mais elle était si concise , que j'eus besoin des explications ultérieures qu'ils nous donnèrent de vive voix pour bien comprendre tout ce qu'elle nous annonçait. Je continue ici la narration que me firent plus tard mes fils de leur excursion.

Délivrés du voisinage dangereux de la hyène , ils avaient entrepris d'explorer le marais des cygnes , et de le soumettre à une battue générale. Frédéric avait pris pour cela son cajack , et ses frères le suivaient en côtoyant le bord du plus près qu'il leur était possible.

Les cygnes noirs furent pour nos chasseurs une proie friande ; aussi s'adressèrent-ils tout d'abord à ces beaux et gracieux animaux. Un lac en fil d'archal attaché à un bambou était le piège au moyen duquel ils cherchaient à s'emparer de ces oiseaux et les entraîner avec eux au rivage ; mais ils ne purent attraper de la sorte que trois jeunes cygnes , les vieux étaient trop forts et se défendaient bellement à grands coups d'ailes.

Après les cygnes , un oiseau de nouvelle espèce vint s'offrir à la vue de nos jeunes chasseurs : c'était , à le juger sur son port majestueux et sa noble allure , le roi du marais ; sa tête était ornée d'une couronne , et il se rengeait comme un être qui a la conscience d'une haute dignité et d'une autorité reconnue. Ce noble extérieur attira l'attention de Frédéric , et le bel oiseau reçut le lacet sans presque s'en douter ; on l'attira à terre , on lui lia les pattes et les ailes , et il fut déposé à côté des cygnes.

Tandis que mes trois fils étaient ainsi occupés autour de leur magnifique proie , qu'Ernest nous déclara plus tard être le héron royal , un animal extraordinaire partit tout à coup du fond des roseaux , et passant presque à côté d'eux , leur causa une sorte d'effroi. C'était un animal de la taille d'un poulain , dont la forme se rapprochait de celle du rhinocéros ; mais il n'avait pas sur le nez la corne ou défense qui distingue ce dernier ; il avait la lèvre supérieure très proéminente , et tout le corps d'un noir brun. Mes trois chasseurs n'étaient pas des naturalistes bien distingués ; ils n'en donnèrent pas moins un nom à la bête étrange qui se présentait devant eux pour la première fois , et ils décidèrent , faute de mieux , qu'il devait ressembler au tapir ou à l'anta d'Amérique.

« Le tapir est un animal qui se trouve communément à la Guiane et au Brésil. La forme de son corps ressemble assez à celle du cochon ; sa tête se termine en pointe par le haut ;

sa lèvre inférieure dépasse de beaucoup sa lèvre supérieure, sa gueule est armée de quatre dents; ses yeux sont petits, ses oreilles arrondies et pendantes, sa queue courte, pyramidale et sans poil. Il a les jambes comme celles du sanglier; ses pieds de devant sont garnis de quatre ongles noirâtres; ceux de derrière n'en ont que trois. Le poil du tapir est court, tacheté de blanc dans les premières années de l'animal; mais il devient ensuite d'un brun foncé et uniforme. Le tapir est l'un des quadrupèdes qui s'entendent le mieux à nager: il parcourt sous l'eau des espaces très étendus, et il trompe ainsi l'adresse du chasseur qui le poursuit, et qui se trouve tout étonné de le voir dresser la tête à une distance fort éloignée quand il le croyait à ses pieds.

» Le tapir est amphibie: des naturalistes ont dit de lui qu'il dormait tout le jour sous l'eau, et qu'il profitait de la nuit pour aller butiner dans les forêts.

» Ce sont les Portugais qui lui ont donné les premiers le nom d'anta. Les Sauvages estiment sa chair et la prisent à l'égal du bœuf; ils tirent aussi un parti fort avantageux de sa peau, qu'ils emploient à couvrir leurs boucliers, après l'avoir étendue en long et fait sécher au soleil. »

Frédéric ne possédait pas précisément toutes ces connaissances sur l'animal en question: il ne s'en mit pas moins à le poursuivre avec son cajack; mais le tapir nageait avec une telle rapidité que mon fils fut obligé de renoncer à l'entreprise.

Pendant ce temps-là, Rudly et Fritz avaient repris le chemin de la hutte avec leurs cygnes noirs et le bel oiseau royal, qui conservait jusque dans ses liens quelque chose de la dignité de son rang. Ils rencontrèrent, chemin faisant, une compagnie de grues qui volaient au-dessus de leurs têtes à grand bruit d'ailes et en poussant des cris aigus; ils en firent un abatis superbe, sans avoir recours à leurs fusils, mais seulement à leurs arcs. Ils étaient pourvus de flèches longues et garnies d'une pointe triangulaire. Mais cette arme devait surtout son efficacité à des ficelles enduites de glu et qui flottaient autour de la hampe. Ces cordons, en voltigeant dans l'air, s'attachaient aux ailes et aux pattes des oiseaux que le fer n'avait point touchés, et il n'était pas rare qu'une seule flèche retombât avec un double gibier. Ils prirent également par ce moyen ingénieux deux beaux oiseaux appelés demoiselles de Numidie, et qui faisaient partie de la troupe des grues.

Frédéric, en rejoignant ses frères, se sentit un peu piqué en voyant la belle chasse qu'ils avaient faite; d'un autre côté, l'insuccès de sa course après le monstre du marais le rendait quelque peu honteux. Il voulut relever son honneur et réparer l'échec que sa réputation d'heureux chasseur venait d'éprouver : il appela les chiens à lui, et, accompagné de son aigle, il se dirigea du côté du bois des goyaves ; il n'y fut pas plus d'un quart-d'heure, que les chiens firent lever une compagnie des plus beaux oiseaux qu'on puisse voir ; ils étaient du genre des faisans. Frédéric lança son aigle : et tandis que celui-ci poursuivait l'un des fuyards, un autre, en quelque sorte pétrifié par la peur, tomba entre les mains de Frédéric qui en prit encore un second, lequel s'était blotti sous un buisson ; celui-ci était magnifique, il avait une queue de plus de deux pieds d'étendue, parmi les brillantes plumes de laquelle on en remarquait deux fort étroites qui serpentaient dans le milieu, offraient les plus riches couleurs d'or, de vert, de brun, et se terminaient par une tache de velours noir. A la seule description que la lettre de Fritz donnait de cet oiseau, le savant Ernest reconnut tout d'abord l'oiseau de paradis, le *manu codiata*, le plus riche, le plus élégant, le plus beau de tous les oiseaux qui s'abattent sur les côtes de la Nouvelle-Hollande.

Et quand, à l'arrivée de ses frères, le jeune naturaliste put se convaincre de la réalité de ses suppositions, il s'écria tout transporté : Voilà donc ce bel habitant de l'air dont la vie a donné lieu à tant de fables ! Tout en lui, jusqu'à son nom, n'a long-temps été qu'une erreur. On avait imaginé que, sorti du paradis terrestre, aucun lieu n'était digne de le recevoir un instant, et qu'il ne se reposait que sous les ombres de l'Eden : on a même dit qu'il n'avait point de pieds : or, un oiseau sans pieds ne devait exister que pour un vol perpétuel ; aussi l'oiseau de paradis volait-il même en dormant, et ce qui est plus admirable, la femelle, pendant ses œufs en l'air, les couvait en volant, si ce n'est pendant quelques moments où elle se tenait suspendue à une branche d'arbre, au moyen de larges filets qui décorent si heureusement son plumage. La nourriture de l'oiseau de paradis devait répondre à sa constitution presque immatérielle ; aussi n'était-ce que de substances aériennes, de parfums, de vapeurs, ou tout au plus de rosées, que devait se nourrir l'oiseau céleste.

Un être aussi mystérieux ne pouvait manquer de qualités

merveilleuses : l'homme, assez heureux pour posséder un seul individu de ce genre et le conserver avec la vénération que méritent les objets sacrés, devait obtenir les faveurs du ciel, éloigner ou guérir toutes les maladies. On en fit des fétiches, des amulettes, et dès-lors les chasseurs se mirent à la recherche des lieux où ces oiseaux abondent le plus, et ils étudièrent les moyens de les prendre : l'oiseau de paradis devint ainsi l'objet d'une spéculation assez lucrative.

Voilà les niaiseries, continua le petit docteur, que l'on a crues et débitées pendant des siècles ; mais la science dont le flambeau dissipe l'erreur, la science est venue et elle a fait tomber le prestige qui entourait l'oiseau de paradis ; aux fables et merveilles, elle a substitué la vérité. L'histoire naturelle a approfondi le mystère ; adieu dès-lors aux fantaisies poétiques, aux rêves brillants de l'imagination. On a vu que l'oiseau de paradis a des pieds, qu'il se nourrit d'aliments solides, et en contemplant son beau plumage on n'y a rien trouvé qui ne se rencontre dans les autres volatiles, si ce n'est plus d'éclat, plus de brillant, plus de richesse dans les couleurs qui peignent de tant de reflets divers ses ailes, sa gorge, et les longs filets qui ornent sa queue.

L'oiseau de paradis a le vol très-léger, et comparable à celui de l'hirondelle, quoiqu'il s'élève beaucoup plus haut dans les airs et qu'il ait l'habitude de se percher sur la cime des grands arbres. Sa grosseur réelle est celle du geai, mais ses plumes sont disposées de manière à grossir considérablement le volume de son corps.

« Les plumes qui entourent la base de son bec sont d'un beau noir de velours, changeant en vert foncé ; cette couleur s'étend sur les joues et la gorge, à travers le jaune qui couvre la tête et le derrière du cou, et le vert à reflets métalliques qui couvre le devant de cette même partie ; le reste du plumage est d'un marron foncé sur le ventre et clair sur le dos. Les plumes décomposées sont étagées, et les plus larges n'ont pas moins de dix-huit pouces. Les filets ont deux pieds neuf pouces de longueur ; on croit que ceux de la femelle sont plus courts, et que dans ce genre d'oiseau, comme dans tous les autres, la parure du mâle est plus éclatante et plus somptueuse, tandis que la femelle se contente d'un vêtement plus modeste. »

Cette dissertation sur l'oiseau de paradis en amena d'autres, dans lesquelles tout l'honneur restait au savant. J'étais étonné moi-même de l'aptitude qu'apportait cet enfant à l'étude de sa science favorite, et de la facilité avec laquelle

il se retrouvait au milieu du dédale souvent fort embarrassé des classifications, des distinctions de genres, d'espèces, etc., qui hérissent d'obstacles très réels l'étude de l'histoire naturelle.

L'oiseau secrétaire, l'oiseau bouche, les perroquets, toutes les races eurent un mot, toutes les familles de riches et magnifiques volatiles qui se balancent sous les nuages du Nouveau-Monde obtinrent un éloge, une description, ou du moins un souvenir de la part du savant. Mais je reviens au récit de l'excursion de mes jeunes gens.

Nos chasseurs, après tant de prouesses, avaient gagné un vigoureux appétit, et tout frugal que fût le repas, ils y firent le plus grand honneur. La viande froide de peccari, les goyaves, des pommes de cannelle, des pommes de terre cuites sous la cendre, toutes ces provisions furent absorbées avec un admirable appétit. Le pemmicin seul, dont on attendait merveille, fut dédaigné, et déclaré indigne de sa réputation, on l'abandonna aux chiens, ce qui était le moyen ordinaire de se débarrasser d'une chose qui ne plaisait à personne.

Avant le soir, nos jeunes explorateurs, afin de mettre leur voyage à profit, remplirent un sac d'épis de riz mûrs; ils recueillirent aussi une bonne provision de coton, qu'ils se proposaient d'emporter le lendemain à Prospect-Hill, but d'une excursion nouvelle qu'ils projetaient.

Frédéric, qui s'était muni de gomme d'euphorbe pour donner aux singes une bonne leçon, avait besoin de noix de coco divisées en deux pour tenir lieu de tasses, et de vin de palmier pour servir d'appât. Mes jeunes gens alors imaginèrent un moyen qui devait leur éviter la peine de grimper jusqu'au sommet des palmiers élevés dont ils étaient entourés; ils choisirent parmi ceux qui leur parurent le plus chargés de fruit, et à la manière des Caraïbes, qui abattent l'arbre pour en cueillir le fruit, ils coupèrent deux superbes palmiers, d'où ils tirèrent tout à la fois du vin, des cocos et deux énormes choux palmistes.

Quand on me conta cette particularité du voyage, j'improvisai sévèrement l'emploi de ce moyen, et je défendis bien qu'à l'avenir on y eût recours davantage. Le palmier était l'un des plus beaux arbres de la contrée, et en même temps l'une des richesses végétales les plus précieuses dont nous pouvions disposer : le gaspiller tout d'abord, c'était nous enlever une de nos principales ressources, car les jeunes plants ne devaient pas pousser aussi promptement

que les vieux arbres tombaient sous la hache. Mes fils pour-
tant m'assurèrent qu'ils avaient planté plus de dix cocos en
terre pour remplacer un jour les arbres qu'ils avaient
coupés.

Mes fils quittèrent Waldegg ; mais des événements encore
plus importants les attendaient à Prospect-Hill, vers lequel
ils se dirigeaient.

Maintenant je vais laisser parler Frédéric lui-même et
reproduire les principaux points de sa narration qu'il nous
fit au retour.

— En entrant dans le bois des pins, dit-il, nous y fûmes
accueillis par un concert épouvantable de cris aigus qui
partaient de tous les arbres ; c'étaient les singes qui, du
haut des branches où ils étaient perchés, entremêlaient de
la plus bizarre mélodie les grimaces qu'ils nous adressaient.
Des grimaces, ils passèrent aux projectiles, et nous ne tar-
dâmes pas à nous sentir assaillis par une grêle de pommes de
pins qui n'aurait pas manqué de nous devenir très préjudi-
ciable, si nous n'y eussions mis ordre en dirigeant plusieurs
coups chargés à mitraille vers la maudite engeance. Cette
réception ne fit qu'augmenter les dispositions peu bienveil-
lantes dont j'étais animé envers les singes, et me fortifier dans
le projet du châtimement que je leur préparais en esprit de-
puis long-temps.

Nous trouvâmes aussi sur la lisière du bois une espèce de
millet dont les tiges avaient huit ou dix pieds de haut ; je
le reconnus aisément à ses épis rougeâtres et bruns pour le
doura ou millet nègre. Ce champ de millet s'étendait au
loin ; mais à différentes places on remarquait beaucoup de
tiges brisées au sommet, comme si la grêle eût frappé ces
épis. Nous aperçûmes de là notre habitation de Prospect-
Hill ; malgré l'éloignement elle nous parut singulièrement
délabrée. Nous nous hâtâmes, mais en approchant nous
fûmes convaincus que les singes avaient encore passé par-là.
Les plantations que nous avions faites étaient ravagées,
notre petite cabane était dévastée et de plus infectée par
les ordures que ces vilains animaux y avaient laissées. Nous
nous servîmes d'un faisceau des épis de millet dont j'ai
parlé en guise de balais pour nettoyer l'intérieur, et une
grande coquille nous tint lieu de pelle. Je ne puis vous dire
quels furent notre colère et notre désappointement. Nous
passâmes l'après-dinée à déblayer une place dans laquelle
nous pussions étendre nos sacs pour passer la nuit sans
avoir rien à craindre d'une invasion des animaux du désert.

J'employais déjà dans ma pensée la journée du lendemain : ce devait être celle de la punition pour la race maudite des singes.

Je dois ici, mes chers parents, reprit Frédéric, vous demander pardon d'une faute dont je me suis rendu coupable, celle d'avoir emporté sans vous en prévenir de la gomme d'euphorbe ; j'en avais besoin pour l'exécution de mon projet, et je craignais que vous ne consentissiez pas à m'abandonner cette dangereuse substance. Je me suis alors déterminé à un larcin que je confesse humblement et dont je sollicite l'oubli.

Nous commençâmes avant la nuit les préparatifs du grand piège que nous tendions à la maudite engeance. Les noix de cocos, les courges, et en général tous les ustensiles dont nous pouvions disposer, furent mis en réquisition. Nous les emplîmes de riz, de goyaves, de vin de palmier, et de toutes sortes de friandises ; j'ajoutai à chacun de ces mets une portion de la gomme empoisonnée ; nous les répandîmes dans la forêt, et nous nous retirâmes pour attendre l'événement. Il était presque nuit ; nous ne pouvions plus songer à rien entreprendre avant le jour suivant.

Nous allions nous étendre sur nos sacs de coton, quand nous vîmes briller tout à coup à l'horizon une large lueur que nous primes d'abord pour un vaisseau qui brûlait en mer. Nous quittâmes aussitôt la hutte, et nous courûmes aussi vite qu'il nous le fut possible au sommet du Promontoire de l'espoir trompé, et l'incendie alors prit à nos yeux une forme régulière. C'était une masse de feu parfaitement ronde qui sortait des flots et s'élevait petit à petit au-dessus de leur surface. C'était la lune qui se levait à l'horizon.

C'était bien l'une des plus merveilleuses scènes de la nature que j'aie encore vues. La mer était calme, ou du moins ses ondes se balançaient doucement et avec un doux murmure au pied du cap ; le vent s'était changé en une brise légère et fraîche ; la nature entière semblait préluder aux merveilles de la nuit, et chanter au Créateur un hymne de gloire et de remerciement. Quoique nous eussions été trompés dans notre espoir, et qu'au lieu d'un vaisseau en mer nous n'eussions trouvé que la lune au firmament, cependant nos cœurs étaient si joyeux de tout ce beau spectacle qui se déroulait devant nous que nous ne songions pas à nous plaindre de la déconvenue. Nous demeurâmes quelque temps dans un silence religieux ; nos âmes s'élevaient d'elles-mêmes vers le Seigneur, et nous lui rendions grâce instinctivement

des merveilles que sa main puissante avait préparées et qui s'offraient sans cesse à l'admiration des hommes.

Cependant la contemplation douce et calme à laquelle nous nous abandonnions ne dura pas long-temps ; elle fut interrompue par les sons les plus étranges, et qui nous parurent d'autant plus effrayans qu'ils contrastaient avec le silence de la nuit. C'étaient tout à la fois des hurlements, des rugissemens, des hennissemens, enfin mille cris discordans et confus qui semblaient partir du banc de sable, qui s'étend depuis le pied du promontoire jusque dans la mer, et pourtant nous ne distinguions rien, ni sur ses eaux, ni sur ses bords. A ces accents formidables, nos chiens répondirent par de longs hurlements, le chacal de Rudly semblait avoir retrouvé toute l'âcreté de son cri sauvage pour répondre à cette voix nouvelle, d'autres chacals y joignaient leurs glapissemens sympathiques; du côté de la savane, nous distinguions le cri perçant d'un cheval sauvage; mais ce qui nous causait une profonde terreur, c'était de démêler au fond de tous ces bruits un rugissement sourd et terrible qui devait être celui du tigre ou du lion. Ce singulier concert dura plus d'un quart-d'heure. Nous hésitions à descendre, quand enfin nous entendîmes comme le galop d'un cheval qui s'éloigne, et nous regagnâmes la hutte avec la certitude qu'il y avait dans les environs un hippopotame, un éléphant, un lion ou un tigre, ou du moins quelque animal terrible.

Nous trouvâmes tout tranquille autour de la hutte; mais à peine avions-nous mis, comme on dit, *la tête sur l'oreiller*, qu'un concert d'une autre espèce partit de la forêt des pins. Ce fut d'abord un solo, puis un tutti de voix dures et aigres qui semblaient descendre de tous les arbres, mais en modulations tellement étendues que ce n'était pas seulement à déchirer les oreilles, mais à fendre les pierres. La musique cessait de temps en temps, puis elle reprenait avec une nouvelle rage. Elle dura de la sorte environ quatre heures, puis nous n'entendîmes plus rien.

Il est inutile de vous dire que nous passâmes une assez mauvaise nuit. Nos feux à entretenir, la pensée qu'un hippopotame ou un tigre rôdait peut-être à peu de distance de nous, les hurlements presque continuels de nos chiens que nous avions attachés aux poteaux de la hutte afin qu'ils n'allassent point attaquer les singes mal à propos; de temps à autre leurs aboiemens redoublés nous annonçaient l'approche des maraudeurs et nous tenaient éveillés. Ce-

pendant, vers le matin, le calme se rétablit et nous pûmes reposer une heure ou deux. Au lever du soleil, nous courûmes dehors, empressés de voir le résultat de la nuit, ne doutant point que les musiciens nocturnes n'en fissent partie. Hélas ! nous trouvâmes tous les musiciens eux-mêmes bien et dûment endormis à terre, mais endormis du sommeil sans fin. C'étaient messieurs les singes qui, après s'être gloutonnement empoisonnés en avalant notre riz et notre vin de palmier, nous avaient régalez toute la nuit de leur chanson de mort.

La terre était jonchée de cadavres, l'euphorbe avait produit un effet terrible. Nous jetâmes à la mer les singes empoisonnés et les ustensiles qui avaient contenu le poison, et nous reprîmes le chemin de la hutte, où nous fûmes bien aises de trouver un peu de repos après la hideuse et dégoûtante besogne qui nous avait occupés une partie de la journée. C'est alors que Rudly composa sa farceuse lettre que vous n'avez peut-être pas reçue. La voici, c'est de la haute poésie.

« Prospect-Hill, le 11, 12, ou 13 du courant.

» Le caravensérail de Prospect-Hill est nettoyé, et rendu
» de nouveau habitable. Ce travail nous a coûté des sueurs,
» mais les coupables les ont payées de leur sang. Némésis a
» versé le poison dans la coupe de vengeance, et l'Océan roule
» maintenant dans ses flots les cadavres des traîtres. — Le
» soleil dans toute sa splendeur assiste à nos préparatifs de
» départ ; il nous retrouvera ce soir au défilé de la savane.
» — *Valete.* »

La lecture de cette pièce semi-burlesque mit fin à la narration de Frédéric, ou du moins elle entraîna tant et de si longues digressions, que je me vis obligé de résumer le récit de mon fils, et d'instruire mes lecteurs des impressions que cette lettre énigmatique avait produites sur nous, ainsi que de ce qui suivit, jusqu'à notre réunion à nos jeunes et hardis explorateurs.

Nous avions en effet reçu la lettre de Rudly ; au travers de ses images mythologiques de Némésis et de la coupe empoisonnée, elle contenait des choses que nous ne comprenions pas. Qu'étaient-ce que ces cadavres que l'Océan roulait dans ses flots ? etc., etc.

Une autre dépêche vint au milieu de l'après-dînée mettre le comble à notre anxiété. La voici :

« La palissade du défilé qui conduit à la savane est détruite. — Les canues à sucre sont renversées et dévastées

» sans ressources; on remarque dans le sable de larges empreintes, comme celles du pied d'un éléphant, et d'autres plus petites qui ressemblent assez au sabot d'un cheval. Venez vite, venez vite à notre aide, chers parents. Il y a beaucoup à faire ici pour la sûreté de la colonie. Sur toutes choses, ne perdez pas un instant. »

Je laisse à penser à quelle inquiétude nous nous trouvâmes en proie à la lecture de cette dernière missive.

Je sellai l'onagre sans perdre un instant : je laissai à la grotte Ernest et sa mère avec ordre de venir nous rejoindre le lendemain au défilé, et je partis immédiatement. Il y avait à peu près entre mes fils et moi un espace de six lieues; je le parcourus en trois heures, et j'étais au défilé avant la nuit.

Mes enfants furent très surpris de me voir arriver avec tant de promptitude, et me reçurent avec de joyeux transports.

L'idée que je m'étais faite du désastre que Frédéric m'annonçait n'approchait pas de la réalité. Les cannes à sucre étaient perdues sans ressource, et celles qui n'étaient pas écrasées avaient été dépouillées de leurs feuilles par un animal qui devait infailliblement être un éléphant, car il avait fallu toute l'adresse de cette bête intelligente pour aller cueillir ainsi le long des tiges les feuilles longues et minces dont elles étaient enveloppées. Les gros pieux que nous avions plantés avec tant de peine pour former la barrière du défilé étaient arrachés, brisés et dispersés à terre comme des brins de jonc; les arbres tout à l'entour avaient été dépouillés de leur écorce; les bambous n'avaient pas été mieux traités que les cannes à sucre, et il n'y avait plus dans la vaste plantation une seule pousse jeune ou tendre : tout avait été soigneusement cueilli. J'examinai attentivement les empreintes qui existaient sur le sable, et je me convainquis qu'un éléphant seul avait dû laisser de telles traces; d'autres pas plus petits qui se remarqueaient de place en place devaient être ceux d'un hippopotame. Je revins sur mes pas, afin de m'assurer si quelque bête féroce autre que celle dont je reconnaissais les traces ne s'était point introduite dans notre canton par ce passage, mais je n'en démêlai aucune, sinon des traces de loup ou de chien que je supposai devoir être celles de la hyène que Fritz avait tuée; mais comme elles ne marquaient point le retour de l'animal au passage, je me tranquillisai.

Je fis dresser tout autour de la tente des branches de bois

sec, nous amassâmes une provision abondante de combustibles, et nous allumâmes nos feux de garde à l'entrée de la nuit. Nous nous partageâmes le soin de les entretenir et de veiller : mais rien ne vint nous troubler jusqu'au retour du jour. Les éléphants firent naturellement le sujet de notre conversation pendant cette nuit de veille, mes jeunes chasseurs étaient bien aises de connaître l'ennemi qu'ils allaient peut-être avoir à combattre. Nous nous resserrâmes autour du feu, et je tâchai de résumer en peu de mots ce que je savais sur le monstrueux animal vers lequel toute notre attention était tournée.

« L'éléphant, leur dis-je, est un des plus singuliers d'entre les quadrupèdes, pour la conformation de plusieurs parties de son corps. En considérant cet animal relativement à l'idée habituelle que nous avons de la justesse des proportions, il est assez mal conformé : son corps est gros et court, ses jambes raides et mal formées, ses pieds ronds et tortus; sa tête monstrueuse est recouverte d'une peau fort dure, et le crâne, surtout à l'endroit du front, a jusqu'à sept pouces d'épaisseur; ses oreilles tombent de chaque côté de ses joues comme des feuilles inanimes : sa trompe, ses défenses, ses pieds sont des organes aussi disgracieux à l'œil qu'ils sont nécessaires à l'animal.

» Les pays chauds de l'Afrique et de l'Asie sont les lieux où naissent plus spécialement les éléphants; ceux des Indes sont beaucoup plus grands, et par conséquent plus forts que ceux d'Afrique.

» Lorsque l'éléphant est revêtu de sa chair et de sa peau, les jambes de derrière paraissent plus courtes que celles de devant, parce qu'elles sont moins dégagées de la masse du corps; ces jambes ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles de la plupart des quadrupèdes, en ce que le talon pose à terre, et que le pied est fort court; la plante de leur pied est garnie d'une corne d'os en forme de semelle qui est dure, solide et épaisse d'un pouce; il y a lieu de croire que cette partie varie de forme dans les divers individus. La force des jambes de l'éléphant est proportionnée à sa lourde masse; aussi dit-on qu'il va fort vite, et que de son pas il atteint aisément un homme qui court. Il nage assez bien, tant à cause du grand volume d'eau que sa masse déplace que parce qu'il est sujet à avoir le ventre enflé par des veines qui augmentent son volume. Quelques auteurs ont dit que le peu de souplesse des jambes empêchait l'éléphant de se relever lorsqu'il était couché. On peut re-

garder cette assertion comme peu véridique : l'éléphant se couche et se relève très facilement.

» L'organe le plus admissible et le plus particulier à l'éléphant est sa trompe, dans laquelle on remarque des mouvements et des usages qui ne se trouvent point dans les autres animaux ; la structure en est tout-à-fait singulière.

» Cette trompe est très longue, et l'animal l'allonge et la raccourcit à volonté. Cette partie, qui, à proprement parler, n'est que son nez, est charnue, nerveuse, creuse comme un tuyau, extrêmement flexible dans tous les sens ; l'extrémité de cette trompe s'élargit comme le haut d'un vase, et fait un rebord dont la partie de dessous est plus épaisse que les côtés ; ce rebord s'allonge par le dessus, et forme alors comme le bout d'un doigt. Au fond de cette espèce de petite tasse, on aperçoit deux trous, qui sont les narines ; c'est par le moyen de ce rebord, qui est à l'extrémité de sa trompe, que l'éléphant exécute tout ce qu'on peut faire avec la main.

» Lorsque cet animal applique les bords de l'extrémité de sa trompe sur quelque corps et qu'il retire en même temps son haine, ce corps reste collé contre sa trompe et en suit les divers mouvements ; c'est ainsi que l'éléphant enlève facilement des choses fort pesantes, et même jusqu'à des poids de deux cents livres.

» L'éléphant a le cou trop court pour pouvoir baisser la tête jusqu'à terre, et brouter l'herbe avec la bouche, ou boire facilement lorsqu'il a soif ; il trempe le bout de sa trompe dans l'eau, et en aspirant il en emplit toute la cavité ; ensuite il la recourbe en dessous pour la porter dans son gosier.

» Quand l'éléphant veut manger, il arrache l'herbe avec sa trompe, et la recourbe ensuite dans sa bouche : tout cela peut faire penser que le petit éléphant tête avec sa trompe, et qu'il la recourbe ensuite dans sa bouche pour avaler le lait. Cette trompe lui sert non-seulement de main, mais encore d'un bras nerveux ; il s'en sert pour arracher les arbres et briser les branches lorsqu'il veut se frayer un passage dans les forêts. Il fait jaillir au loin et dirige à son gré l'eau dont il a rempli sa trompe.

» La bouche de l'éléphant est la partie la plus basse de sa tête, elle n'est armée que de huit dents, quatre à la mâchoire supérieure, et quatre à l'inférieure. Comme sa trompe et ses huit dents seraient une trop faible défense, la nature lui en a encore donné deux autres, qui sortent

de la mâchoire supérieure, et qui sont très fortes. Elles sont longues de quelques pieds et un peu recourbées en haut; l'animal s'en sert pour attaquer et se défendre vivement contre ses ennemis. La femelle est armée de défenses de même que le mâle : elles sont creuses dans leur naissance, et environ jusqu'à la moitié de leur longueur, et même plus; le reste, jusqu'à la pointe, est solide. Ces défenses fournissent l'ivoire. L'éléphant a des yeux très petits; ses paupières sont garnies de poils, ce qui lui est particulier avec l'homme, le singe, l'autruche et le grand vautour. Son corps est couvert d'une peau toute composée de rides, ce qui la fait paraître fort vilaine, d'autant plus qu'elle est garnie en quelques endroits seulement de soie semblable à celle du sanglier. On en observe surtout à la partie convexe de la trompe, aux paupières, et à la queue, qui en est garnie en toute sa longueur et terminée par une houppe assez longue. Les Indiens attribuent à ces poils de grandes vertus qui ne sont qu'imaginaires; les Africains, tant hommes que femmes, s'en servent dans leurs parures.

» Les éléphants sauvages vivent d'herbes, de fruits et même de branches d'arbres, dont ils mangent le bois; dans les mois d'août et de septembre, ils viennent dans les champs de riz ou de maïs, où ils font de grands dégâts. Les Africains, pour garder leurs champs, allument de côté et d'autre des feux dont l'éclat épouvante les éléphants. Ces terribles mangeurs peuvent cependant rester sept à huit jours sans prendre de nourriture. Leur boisson est de l'eau, qu'ils ont soin de troubler avant de la boire, ainsi que fait le chameau.

» Les éléphants sauvages entrent quelquefois dans les champs de tabac, qu'ils ravagent. Si la plante est encore jeune et abondamment aqueuse, elle ne leur fait point de mal; mais si elle est mûre ou près de sa maturité, elle les enivre, et alors ils se livrent aux contorsions les plus plaisantes. Quand, par malheur pour eux, la dose est un peu trop forte, ils s'endorment, et alors les nègres se vengent aisément du dommage qu'ils ont reçu de leurs pieds et de leur trompe.

» L'éléphant a beaucoup d'instinct et de docilité. On dit qu'il est susceptible d'attachement, d'affection et de reconnaissance, jusqu'à sécher de douleur lorsqu'il a perdu son gouverneur. On l'apprivoise si aisément, et on le soumet à tant d'exercices différents, que l'on est surpris

qu'une bête aussi lourde prenne si facilement les habitudes qu'on lui donne. »

Mes fils m'adressèrent une foule de questions auxquelles je m'empressai de répondre. Ces conversations contribuèrent à nous rendre la nuit moins longue.

Ernest et sa mère arrivèrent dans l'après-dînée; ils avaient avec eux la voiture, la vache, l'ânon, et tout l'ensemble d'ustensiles dont nous avions besoin pour un campement qui devait être de quelque durée.

Nous nous installâmes, et nous nous remîmes à construire une autre palissade, ou, pour dire mieux, une fortification plus solide et plus susceptible de résister que toutes nos constructions antérieures. J'épargnerai à mes lecteurs les détails de cet ennuyeux travail; il nous occupa pendant plus d'un mois, sans que nous nous donnassions presque le temps de faire autre chose. Ma bonne Elisabeth elle-même se mêlait à nos travaux, et son exemple donnait à ses fils une persévérance et une ardeur peu communes à leur âge. Nous eûmes pourtant quelque délassement pendant ces rudes travaux; ma femme soignait le ménage et les animaux, je recueillais de la terre à porcelaine, Frédéric faisait quelques promenades en canot, tandis que ses frères, rôdant autour de l'habitation, nous rapportaient chaque jour quelque chose d'utile.

**LIV. — La redoute. — Découvertes diverses. — Panique de Rudly.
— Le fort dans l'île du requin.**

La fortification dont nous avions fermé le défilé ne nous suffisait point, il nous fallait y construire une espèce d'habitation propre à nous abriter lorsque nous viendrions dans ces parages. Nous n'avions pas assez de bras pour chercher à construire un fort en règle, sans compter que nos connaissances architecturales étaient fort bornées. Nous eûmes donc recours à nos souvenirs, et Frédéric se rappela fort à point que les Kamtschadales se construisaient des maisons économiques qui devaient répondre parfaitement à notre intention.

Les maisons de campagne des Kamtschadales se composent tout bonnement de quatre pieux solides fichés en terre, et plus ou moins haut. A l'extrémité de ces pieux on étend en sens divers des planches et des poutres qui forment un plancher qui se trouve ainsi élevé à quinze ou vingt pieds du sol. On dresse à l'entour des parois de roseaux, et par-dessus on jette un toit de branchages et d'écorces.

Ce genre de construction ne demandait pas de grandes connaissances dans l'art de bâtir ; c'était sous ce rapport-là ce qui nous convenait le mieux, et bien qu'une telle forteresse ne dût pas présenter un aspect très formidable, elle suffisait néanmoins pour nous mettre à même de repousser à coups de fusil les hôtes de la savane qui seraient tentés de se diriger vers nous, et elle nous permettait de les attendre de pied ferme.

Au lieu de pieux que nous aurions eu d'ailleurs quelque difficulté à enfoncer en terre, nous choisîmes quatre arbres dont la disposition et l'écartement naturel figuraient assez bien les quatre colonnes de l'édifice kamtschadale. Nous ne les coupâmes point en tiges, et nous nous servîmes de leurs branches pour asseoir les poutres de notre plancher. Ces arbres ressemblaient assez au platane d'Europe, ils étaient garnis de plusieurs pieds de vanille qui grimpaient le long du tronc, mais que la trompe intelligente d'un éléphant semblait avoir dégarnis de leurs fruits.

Nous tressâmes en roseaux et en bambous fendus les parois de notre château aérien ; nous élevâmes au-dessus un toit en pointe, et nous le couvrîmes de feuilles de tallipot imperméables à la pluie. Le tallipot est une espèce de palmier dont les feuilles acquièrent un développement très considérable, au point qu'une seule peut servir d'abri à dix hommes. Elles ont en outre l'avantage d'offrir à la pluie un tissu gras et compact que celle-ci ne perce pas. La découverte du tallipot nous donnait ainsi, sans grande peine, un assortiment de tuiles légères en harmonie avec la solidité de la construction, et auxquelles nous aurions difficilement suppléé avec les ressources industrielles dont nous disposions.

Cependant les branches supérieures dont nous n'avions pas dépouillé les arbres, et qui servaient d'appui à notre cabane aérienne, retombaient gracieusement à l'entour, le tout formait une espèce de berceau couvert assez semblable à l'habitation de Falkenhorst. Nous nous arrêtâmes avec complaisance devant notre œuvre, et la verdure qui la couronnait lui donnait un air si riant que, malgré les meurtrières dont nous l'avions pourvue, nous ne pouvions pas encore nous résigner à la considérer comme un édifice militaire.

Pour parvenir au premier étage de cette habitation, nous imaginâmes un procédé des plus simples : c'était une poutre qui descendait du plancher jusqu'en bas, et dans la longueur de laquelle nous avions pratiqué de place en place des incisions destinées à servir de marches ; pour plus de

sûreté, nous avions combiné ces incisions avec les dents d'une roue qui nous permettait de placer et de retirer l'escalier à volonté. C'était, comme on le voit, toute la sévérité d'une construction de guerre.

Frédéric et Rudly se promettaient merveille de cette nouvelle forteresse, qui dominait à la fois et le mur que nous venions de construire et la savane jusque dans un horizon reculé. Nous voyions de loin la grande rivière qui serpentait comme un filet d'argent au milieu du désert, et au moyen de nos lunettes d'approche nous parvenions de temps en temps à y distinguer des troupeaux de buffles ou d'autres animaux qui venaient se désaltérer dans le courant.

— Les Sauvages qui viendront par-là, disait l'un, recevront nos coups sans même se douter d'où ils seront partis.

— Et les éléphants, et les hippopotames, reprenait un autre. Ah ! messieurs les habitants du désert, je vous conseille maintenant de venir faire une visite dans nos domaines !

Cependant, en attendant les Sauvages et les hippopotames, la forteresse aérienne servit d'abord à recevoir les paisibles animaux que nous avions pris depuis notre départ de Felsenheim. Le héron royal s'y accommoda assez bien ainsi que les cygnes noirs : les oiseaux aquatiques qui trouvaient à barboter toute la journée dans le ruisseau s'accoutumèrent si bien à nos soins qu'ils ne nous parurent pas regretter la fraîcheur de leur lac ; le *manu superba* fut celui de tous qui souffrit davantage ; il s'était trouvé tellement resserré dans le petit enclos que nous lui avions assigné que je me vis forcé de lui couper sa magnifique queue, ce qui donnait au pauvre oiseau un air aussi honteux que ridicule. Toutefois, j'espérai que cette perte ne serait pas irréparable, et je comptai beaucoup sur le temps de la mue pour la voir reparaitre dans tout son éclat.

Nos travaux de construction nous laissèrent encore le temps de faire plusieurs découvertes importantes. Un jour que Frédéric s'était amusé à remonter dans son cajak la grande rivière de la savane, il trouva parmi les végétaux qui couvraient ses rives quelques arbustes inconnus dont il s'empressa de nous rapporter des échantillons. Les uns portaient de longues grappes de fruits d'un beau vert terminés à leur extrémité par une teinte violette, et de la forme d'un gros cornichon ; les autres, couverts d'une multitude de petites fleurs, offraient en même temps de gros fruits ressemblant à des concombres. Frédéric cueillit plusieurs régimes des premiers, et des branches des seconds toutes garnies de

leurs longues gousses, il en fit un faisceau qu'il attacha à l'arrière de son cajak, et qu'il ramena ainsi à la remorque.

En examinant ces prétendus concombres, je reconnus bientôt deux des plus précieuses productions des tropiques ; les plus gros de ces fruits étaient ceux du cacaotier, dont on fait le chocolat ; les autres, plus utiles en core, puisque dans plusieurs contrées de l'Amérique ils servent de nourriture aux nègres, étaient ceux du bananier. Nous goûtâmes avec empressement ces fruits tant vantés, mais leur bonté ne répondit point à notre attente. Les fèves du cacao se trouvaient placées au milieu d'une espèce de moelle visqueuse, assez semblable à de la crème épaisse, moins le goût pourtant, car cette moelle était fade et sans saveur, tandis que la fève elle-même était d'une amertume insupportable ; quant aux bananes, quoiqu'elles nous parussent un peu meilleures, nous leur trouvâmes cependant un arrière-goût peu agréable, et une saveur approchant de celle des poires trop mûres.

— Voilà qui est bien singulier, dis-je en riant, que ce fruit (je parle de la banane, car quant à l'autre il a besoin de grandes préparations pour valoir quelque chose), que la banane, réputée un aliment délicieux, nous paraisse si fort au-dessous de sa réputation ; il est probable qu'il lui faut aussi quelques apprêts pour être mieux jugée.

La malheureuse épreuve du cacao ne rebuta cependant pas mes fils ; ils connaissaient tous très bien le chocolat, et ils savaient quel parti avantageux notre gourmandise pouvait tirer de cette découverte.

— Pourtant, papa, du cacao ! du chocolat ! s'écrièrent-ils tous à l'envi ; il faut nous faire du chocolat !

— C'est bien, messieurs, leur répondis-je avec un peu moins d'enthousiasme ; mais avant de vous réjouir d'une friandise que nous ne tenons pas encore, il serait peut-être plus logique de vous informer d'abord de la plante qui doit vous la fournir et des moyens de convertir le fruit amer du cacaoyer en un chocolat savoureux. Voyons, quelqu'un de vous a-t-il des notions et sur l'origine et sur la préparation de cette précieuse friandise ?

Ces paroles furent suivies d'un instant de silence parmi mes petits garçons. Le docteur prit enfin la parole :

Le cacaoyer, dit-il, est un arbre de grandeur et de grosseur médiocres qui varie un peu suivant la nature du sol où il croît. Le bois de cet arbre est poreux et fort léger. Ses feuilles sont longues d'environ 9 pouces sur 4 de large :

aux feuilles qui tombent il en succède d'autres, en sorte que cet arbre ne paraît jamais dépouillé; il est garni en tout temps d'une multitude de fleurs en forme de roses extrêmement petites, mais il en est plus chargé vers les deux solstices qu'en toute autre saison. Ses fruits, parvenus à leur perfection, sont de la grosseur et ont la figure d'un concombre qui serait pointu par le bas, et dont la surface serait taillée en côtes de melon. Ces fruits croissent le long de la tige et des mères branches, contrairement à la plupart des fruits d'Europe.

Le cacao fait un objet de commerce assez considérable dans le nouveau continent; aussi apporte-t-on beaucoup de soin à la culture de l'arbre qui le produit sur la côte de Caraque. On dispose ces arbres à la distance de douze à quinze pieds, afin qu'ils profitent mieux; on a grande attention surtout de les mettre à l'abri des vents. Ils se plaisent dans les lieux plats et humides, au milieu de bois que l'on a brûlés pour défricher l'emplacement. Comme on ne fait venir ces arbres que de semence, on a soin de ménager l'ombre aux jeunes plants.

Lorsqu'on juge que le cacao est mûr, on envoie à la récolte les nègres les plus adroits, qui, avec de petites gaules, font tomber les cosses mûres, prenant bien garde de toucher à celles qui ne le sont point, non plus qu'aux fleurs. Dans les mois d'un grand rapport, on cueille tous les quinze jours: dans les saisons moins abondantes, on cueille de mois en mois. On met tous ces fruits en tas pendant quatre jours: si les graines restaient plus long-temps dans leurs cosses, elles germeraient; aussi, lorsqu'on a voulu employer des graines de la Martinique aux îles voisines pour semer, a-t-on eu un soin extrême de ne commencer à cueillir que lorsque le bâtiment de transport allait mettre à la voile, et de les employer d'abord en arrivant: dès le cinquième jour, au matin, on retire les amandes de dedans les cosses; on les met en tas sur un plancher couvert de feuilles de balisier; on les recouvre de semblables feuilles qu'on affermit avec des planches, pour faire éprouver au cacao une légère fermentation, et ce sont ces graines ainsi préparées que l'on apporte en Europe.

Les Américains, avant l'arrivée des Espagnols, faisaient une liqueur avec le cacao délayé dans de l'eau chaude, assaisonné avec le piment coloré par le rocou, et mêlé avec une bouillie de maïs pour en augmenter le volume. Tout cela, joint ensemble, donnait à cette composition un air si

brut et un goût si sauvage, qu'un soldat espagnol disait qu'il n'aurait jamais pu s'y accoutumer, si le manque de vin ne l'avait contraint à se faire cette violence, pour n'être pas obligé de boire de l'eau pure. Ils appellent cette liqueur chocolat, et nous avons conservé ce nom. Les Espagnols cherchèrent à en corriger le désagrément; ils ajoutèrent à la pâte de cacao divers aromates d'Orient et plusieurs drogues du pays; de tous ces ingrédients nous n'avons conservé que le sucre, la vanille et la cannelle.

On dépouille les amandes du cacao de leur écorce par le feu; on les rôtit dans un bassin à feu modéré, on les pile dans un mortier bien chaud, et on en forme une pâte qu'on mêle à un poids à peu près égal de sucre.

— Ce que c'est que la science! interrompit ici Rudly l'étonné: je mange le chocolat, certes, aussi bien que quiconque ce soit, eh bien! jamais je n'ai songé à m'informer de son origine, de sa croissance, etc. De ma tasse à ma bouche, il ne m'était jamais venu dans l'esprit qu'il pût avoir d'autre voyage à faire. Aussi, je m'humilie de grand cœur devant le professeur Ernest, et je lui vote la première tasse de chocolat qui sortira des fabriques de Felsenheim.

— Adopté! fut le cri général, et le triomphe du docteur s'accomplit au milieu d'un éclat de rire long-temps prolongé.

La banane devint ensuite comme le cacao l'objet d'une discussion approfondie. — N'est-il pas bien étrange, dis-je en goûtant de nouveau la plante fade du cacao et une tranche de la pâte douceâtre de la banane, que ces fruits, si estimés dans le Nouveau-Monde, soient si peu de notre goût! dans les colonies on se fait un grand régal de la crème de cacao en y mêlant, il est vrai, du sucre et de la cannelle! Il en est de même des bananes, qui nous paraissent si peu dignes de leur renommée, car, suivant un auteur qui a si bien décrit les merveilles de la nature et les sages prévisions de la Providence: « Le bananier aurait pu suffire seul à toutes les nécessités du premier homme. Il produit le plus salubre des aliments dans ses fruits farineux, succulents, sucrés, onctueux, aromatiques, du diamètre de la bouche et groupés comme les doigts d'une main: une seule de ses grappes fait la charge d'un homme. Il présente un magnifique parasol dont la cime, étendue et peu élevée, a d'agréables ceintures dans ses feuilles d'un beau vert, longues, larges et satinées.

« Ces feuilles s'abaissent par leurs extrémités et forment par leurs courbures un berceau charmant, impénétrable au soleil et à la pluie. Comme elles sont fort souples dans leur

fraîcheur, les Indiens en font toutes sortes de vases ; ils en couvrent leurs cases, et ils tirent un paquet de fil de leur tige en la faisant sécher ; les nègres s'en servent comme de suaires pour envelopper leurs morts : ainsi le bananier seul donne à l'homme de quoi le nourrir, le loger, le meubler, l'habiller et l'ensevelir.

« Ce n'est pas tout, cette belle plante, qui ne produit son fruit, dans nos serres, que tous les trois ans, le donne sous la ligne dans le cours d'une année, après laquelle la tige qui l'a porté se flétrit : mais elle est entourée d'une douzaine de rejetons de diverses grandeurs qui en portent successivement, de sorte qu'il y en a en tous temps et qu'il en paraît un tous les mois comme les grappes lunaires du cocotier. Tels sont les bananiers qui croissent sous la ligne et sur le bord des ruisseaux, leur élément naturel.

« Il y a une multitude d'espèces de bananiers de différentes grandeurs, depuis celle d'un enfant jusqu'au double de celle d'un homme, et des bananes depuis la grosseur du pouce jusqu'à celle du bras, de sorte qu'il y en a pour tous les âges. Il y a à l'île de France des bananiers nains, et d'autres gigantesques, originaires de Madagascar, dont les fruits longs et recourbés s'appellent cornes de bœufs. Un homme peut les cueillir aisément en grimpant le long de leur tige, où les queues de ses anciennes feuilles forment des saillies. Une seule de leurs bananes peut le nourrir un repas, et une de leurs grappes tout un jour. Il y a des bananes de saveur très variée : l'espèce naine a, plus que toutes les autres, un goût de safran ; l'espèce commune appelée figue-banane est onctueuse, sucrée et farineuse ; elle est de la consistance du beurre frais en hiver, en sorte qu'il n'est pas besoin de dents pour y mordre, et qu'elle convient également aux enfants du premier âge comme aux vieillards édentés. Elle a encore d'autres prérogatives non moins rares : c'est que, quoi qu'elle ne soit recouverte que d'une peau, elle n'est jamais attaquée avant sa parfaite maturité par les insectes et par les oiseaux, et qu'en cueillant sa grappe, qu'on appelle aussi régime un peu auparavant, elle mûrit parfaitement dans la maison et se conserve un mois dans toute sa bonté.

» On trouve des bananiers dans toute la zone torride, en Afrique, en Asie, dans les deux Amériques, dans les îles de leurs mers, et jusque dans les plus reculées de la mer du Sud. — C'est donc avec raison que les voyageurs ont appelé le bananier le roi des végétaux, parce qu'ils ont observé

qu'une infinité de familles, entre les deux tropiques, ne vivent que de bananes.

» C'est sous son délicieux ombrage que dans l'Inde, et au moyen de ses fruits qu'il renouvelle sans cesse par ses rejets, le bramine prolonge souvent au-delà d'un siècle le cours d'une vie sans inquiétude. Un bananier sur le bord d'un ruisseau pourvoit à tous ses besoins. * »

Je présume, ajoutai-je lorsque j'eus épuisé tout ce que mes lectures m'avaient appris au sujet du bananier, que les fruits de celui-ci, n'étant pas à leur point de maturité convenable, perdent pour nous quelques-unes de leurs précieuses qualités, ou peut-être leur immersion dans l'eau de mer en aura-t-elle altéré le goût ; quoi qu'il en soit, je crois que c'est une bonne acquisition que nous avons faite, et il faudra tâcher d'en tirer parti.

Pendant ce temps, ma femme, qui avait ouvert plusieurs bananes, cherchait, mais en vain, dans ces fruits quelques pepins ou graines dont elle pût enrichir sa collection de plantes utiles dans son jardin ; je lui fis remarquer encore une particularité de la banane, c'est qu'elle ne contient point de semences ; le moyen de reproduction de ce singulier végétal semble être uniquement placé dans ses rejets. On multiplie le bananier par des boutures qui, mises dans un terrain humide, gras et profond, reprennent facilement. Quant aux semences du cacao que ma femme voulait absolument placer dans son jardin, elle fut également obligée d'y renoncer sur une observation de maître Ernest, qui nous apprit que la fève de cacao demandait à être mise en terre aussitôt que le fruit venait d'être cueilli, si l'on voulait qu'elle pût germer et prospérer.

Il fut résolu, en conséquence, que Frédéric monterait le lendemain dans son cajak, et qu'il irait chercher les éléments nécessaires à la reproduction des deux précieuses plantes. Ma femme, en ménagère prudente, ne perdait jamais, comme on le voit, l'idée de son pécager, et elle ne rencontrait pas une plante utile qu'elle ne l'y plaçât aussitôt.

Le lendemain Frédéric s'embarqua, il remonta le courant pendant que nous étions occupés à nos préparatifs de départ, et craignant que son cajak ne suffît pas à la cargaison qu'il projetait sans doute, il le fit suivre d'une sorte de claie en roseau qu'il devait remorquer après lui. Il aurait eu honte, disait-il, de ne s'embarquer que pour aller recueillir

* Bernardin de Saint-Pierre.

quelques plants de cacao et de banane. Il fallait à un aventurier de sa force un butin bien autrement productif que celui-là. Il resta absent toute la journée ; mais quand il reparut le soir, le cajack et la claie étaient tellement chargés, qu'ils enfonçaient à moitié, et que tous les objets qu'il rapportait avaient eu l'avantage de faire la traversée dans un état d'immersion continuelle.

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent les trois jeunes frères en voyant arriver Frédéric au milieu d'une forêt de broussailles vertes. Ils se jetèrent dessus, et Fritz et Ernest se mirent à les traîner vers la hutte avec autant de bonheur et de contentement qu'ils eussent tiré sur le sable les galions d'argent d'Acapulco, quand l'amiral Anson les eut conquis. Cependant Rudly avait reçu de son frère un autre fardeau : c'était un sac humide qui semblait contenir quelque chose d'animé, à en juger par les mouvements de la toile. Le jeune garçon se retira à l'écart, et après avoir jeté un coup-d'œil furtif sur le contenu du sac mystérieux :

— Bon ! Frédéric a fait ma commission, dit-il à demi-voix ; et sans rien communiquer à personne de sa découverte, il s'en alla cacher soigneusement son sac dans l'endroit du rivage où le fourré était le plus épais.

Frédéric arriva le dernier ; il tenait en main un superbe oiseau dont il avait eu soin de lier les pattes, les ailes et la tête, et qu'il nous présenta comme la meilleure pièce du butin de la journée.

C'était le sultan-coq de Buffon, le roi des poules d'eau par la beauté de ses formes et l'éclat de ses plumes. Je le reconnus à ses longues pattes rouges, à son beau plumage, où le vert se mêle au violet le plus riche, et surtout à la tache écarlate qu'il porte au front. Ma femme voulut l'associer immédiatement aux autres habitants de notre basse-cour ; et comme c'était un animal fort doux, quoiqu'un peu sauvage, il s'apprivoisa en peu de temps avec nos volailles, bien que celles-ci parussent quelquefois jalouses de la beauté du nouveau venu.

Frédéric nous raconta les détails de sa journée. Il nous apprit qu'en remontant le fleuve il avait été étonné de l'aspect nouveau que présentaient ses rives, de la majesté des forêts épaisses dont il était bordé, et de l'élévation prodigieuse des montagnes qui formaient l'horizon. Il avait rencontré plusieurs familles de poules d'indes, de pintades, de paons, dont les gloussements et les cris divers répandaient un air de vie sur la surface du fleuve. Plus loin, la

scène avait changé : c'étaient des éléphants énormes qui se tenaient en troupe de vingt à trente sur le rivage : les uns descendaient dans l'eau, et tantôt ils s'y tenaient immobiles; d'autres fois, et comme en se jouant, ils se lançaient des fusées d'eau avec leurs trompes comme pour se procurer un peu de fraîcheur contre la chaleur brûlante du climat : d'autres mangeaient tranquillement de grosses bottes d'herbe qu'ils cueillaient et qu'ils façonnaient avec toute l'adresse d'une main humaine. Enfin, c'étaient des tigres et des panthères qui accouraient au fleuve pour apaiser leur soif dévorante, tandis que d'autres, nonchalamment étendus au soleil, et dont la magnifique fourrure contrastait agréablement avec le tapis de verdure sur lequel ils étaient couchés, semblaient les rois de ces déserts. Au surplus, aucun de ces animaux ne parut remarquer le jeune navigateur.

— Je me trouvais bien petit et bien faible, nous dit Frédéric, en me voyant ainsi seul face à face avec ces terribles ennemis. Mon fusil, mes balles et mon adresse n'étaient plus qu'un bien pauvre secours; aussi n'hésitai-je pas long-temps à virer de bord et à fuir de toute la force de mes rames. Je commençais à peine à tourner mon cajak, quand tout à coup, à deux portées de fusil environ, je vis l'eau bouillonner, et sortir du milieu du fleuve une gueule longue et large, armée de la plus belle rangée des plus formidables dents qu'on eût jamais vues, et cette gueule effroyable s'ouvrit et se tourna directement vers moi. Je ne sais pas comment je trouvai assez de force pour fuir, tant j'étais effrayé de cette dernière apparition. J'ai fait là, je vous assure, une leçon d'histoire naturelle qui en vaut bien une autre, et j'aime à croire qu'elle m'aura assez profité pour que je ne sois pas obligé de la recommencer souvent.

— Quel était donc, demanda Fritz, cet animal à la gueule béante, aux dents longues et pointues, que Frédéric a aperçu à fleur d'eau?

— C'était vraisemblablement un alligator, dit Ernest, ou, si tu aimes mieux un nom plus connu de toi, un crocodile.

— Un crocodile, cet animal que les Egyptiens adoraient autrefois comme un dieu?

— Précisément, reprit le docteur, enchanté de l'occasion de faire de la science : le crocodile appartient à la grande famille des lézards; mais il est le plus grand et le plus fort d'entre eux tous. On croit que c'est l'animal dont il est fait mention dans l'Écriture-Sainte sous le nom de léviathan.

Le crocodile, qu'aux Antilles on appelle aussi cayman, est un monstre d'une grande voracité ; il naît d'un œuf assez petit, et pourtant il parvient à une grosseur de plus de vingt pieds ; il est couvert d'une peau fort dure, écailleuse, couleur de bronze et mêlée de marques de blanc et de vert ; il a le groin d'un cochon, sa gueule s'ouvre jusqu'aux oreilles, et ses mâchoires sont garnies d'un grand nombre de dents canines longues et rondes, blanches et pointues, et qui rentrent exactement les unes dans les autres ; ses yeux sont semblables à ceux du porc, quelquefois étincelants, et sortent hors de sa tête, placés en sûreté sous leur orbite osseux ; ses pieds sont armés de griffes tranchantes, sa queue est ronde et aussi longue que tout le reste de son corps.

« On trouve les crocodiles dans le Gange, dans le Nil, le Niger, en Asie, en Afrique, et dans plusieurs grands fleuves d'Amérique. Ceux que l'on voit en Europe viennent de l'Égypte, où il y en a une grande quantité ; ils habitent dans les rivières et dans la vase, ils s'y tiennent immobiles, et là, se mettent à l'affût pour surprendre leur proie : ils mangent beaucoup de poissons et sont fort friands de chair humaine.

« On prend les crocodiles avec des hameçons de fer, car leur peau est une cuirasse si dure qu'elle est impénétrable aux flèches et même à l'épreuve de la balle. On voit des crocodiles qui ont jusqu'à trente-trois pieds de longueur. »

Le récit de Frédéric me donna beaucoup à penser ; il était clair que les environs étaient peuplés d'animaux féroces ou terribles, et que nous avions bien fait de consolider le passage par où ces mauvais voisins auraient pu s'introduire dans nos parages.

Nous achevâmes nos préparatifs de départ, et nous nous disposâmes à quitter le défilé au lever du jour, et à regagner Felsenheim. Frédéric me demanda la permission de faire le voyage par eau dans son cajak, et de rentrer à l'habitation en suivant la côte et en doublant le Cap de l'espoir trompé. J'y consentis d'autant plus volontiers que l'habileté qu'il avait acquise dans le maniement de cette embarcation ne me laissait plus aucune inquiétude sur son compte, et puis je n'étais pas fâché de connaître au juste ce promontoire dont nous n'avions pas encore réussi à faire le tour.

Nous partîmes tous en même temps ; nos deux voyages s'accomplirent également bien. Le navigateur, tout en doublant le cap, fit deux nouvelles découvertes : parmi les buissons qui tapissaient les flancs du rocher, il remarqua deux arbustes dont l'un, couvert de fleurs très odorantes et

roses, avait des feuilles longues et étroites, et des tiges épineuses; l'autre, à fleurs plus petites, blanches et très-nombreuses, avait le port du myrte ainsi que sa feuille. Il nous rapporta une branche de ces deux arbrisseaux, et dans l'un desquels ma femme reconnut le caprier dont on confit les boutons au vinaigre, tandis que le second me parut une espèce de thé chinois que nous accueillîmes avec une distinction marquée.

En effet, l'espoir, quoique bien incertain, où nous étions, qu'un jour quelque navire s'approcherait de nos côtes, ne nous quittait point, et dans cette idée nous cherchions à recueillir tout ce que la contrée que nous habitions présentait de précieux ou d'utile, afin d'être en état d'entrer en relation avec les arrivants, soit par des échanges, soit pour payer notre passage si l'occasion s'offrait de quitter notre solitude. C'est ainsi que nous recueillions chaque année des provisions de coton bien au-delà de nos besoins, des fruits que nous faisons sécher ou confire, des aromates, et des épices, telles que le poivre, la vanille, la cannelle, le girofle, et même des noix de muscades que nos beaux pigeons bleus nous rapportaient tous les ans des îles lointaines, et dont nous débarrassions fort adroitement leurs jabots lorsqu'ils revenaient au colombier. On peut penser que la découverte du thé fut regardée par moi comme l'une des plus importantes que nous ayons pu faire à cet égard, et tout en examinant les branches chargées de feuilles et de fleurs que Frédéric nous avait rapportées comme échantillon de ce précieux arbuste, je contaï à mes fils tout ce que je savais de curieux sur l'histoire du thé. « Cet arbuste, qui croit à la Chine et au Japon, y est cultivé avec un soin tout particulier, surtout celui qui est destiné à la consommation de la famille impériale : les champs où croit celui-ci sont divisés en compartiments comme un vaste jardin coupé de canaux remplis d'eaux courantes et d'allées sinueuses qu'on balaye chaque jour avec soin. Ceux qui recueillent le thé impérial, lequel se compose des premières feuilles à peine déployées, et détachées des sommités des plus petits rameaux, sont tenus de faire cette besogne avec des gants; ils doivent s'abstenir de manger du poisson ou certaines viandes; enfin, on les oblige à se baigner deux fois par jour, de peur que quelque chose d'impur se mêle à la précieuse récolte à laquelle le grand pourvoyeur de la cour, entouré de gardes et de commis, veille avec un soin scrupuleux. A la Chine, et généralement dans l'Inde, la récolte et la préparation du thé se fait par la main des femmes : vers le

mois de mai, les mères de famille, les enfants, les esclaves du sexe féminin, sortent de leurs demeures et visitent les arbres à thé à toutes les heures du jour, afin de cueillir la feuille aussitôt son développement; elles emportent le soir la récolte de la journée, et placent les feuilles amoncelées sur des plaques de fer poli et chauffées à divers degrés, elles les retournent continuellement avec la main jusqu'à ce que ces feuilles commencent à se flétrir, ensuite elles les étendent sur des nattes de roseaux, les éventent, les refroidissent et les remettent sécher tour à tour. Elles réitèrent ces différentes opérations jusqu'à quatre fois, et à mesure que le thé repasse sur les plaques de fer, la main de ces femmes le roule de plus en plus et finit par lui donner la forme que nous lui voyons. Lorsque le thé est parfaitement sec, on l'enferme dans des vases de porcelaine à long col que l'on bouche hermétiquement, ou plus communément dans des boîtes doublées d'étain et renfermées elles-mêmes dans de petites caisses vernissées.

« La consommation du thé s'accroît avec les années d'une manière considérable; autrefois l'Europe, où son usage n'était pas aussi généralement répandu qu'il l'est de nos jours, en consommait de huit à dix millions de livres par an; maintenant le chiffre a plus que doublé: il paraît qu'une fois que l'usage de cette boisson s'établit quelque part, il est difficile d'y renoncer. Les Hollandais, les Anglais, tous les peuples du Nord en font une consommation considérable; la France, où le thé n'était, il y a quarante ans, qu'un objet de luxe et un breuvage médicinal, commence à s'y adonner, mais ce qu'elle en consomme n'est rien auprès de ce qui s'en débite aux États-Unis d'Amérique: il paraît que le thé a toujours été pour les Américains une sorte de passion, et leur grande révolution a éclaté à l'occasion d'un nouvel impôt que l'Angleterre, alors leur mère-patrie, voulait mettre sur l'importation de la feuille chinoise. »

Ces détails intéressèrent vivement ma jeune famille, et il fut convenu que l'année suivante, c'est-à-dire à la sortie de l'hiver, nous viendrions faire une récolte du thé qui croissait dans ces parages, et que nous organiserions une sécherie en règle, afin de posséder, tant pour notre usage que pour nos projets futurs, une ressource aussi précieuse qu'avantageuse.

Rudly arriva au pont-levis une demi-heure à peu près avant nous; les jambes allongées de son autruche laissaient toujours en arrière nos montures plus modestes. Le premier

soin de l'étourdi fut de courir au Marais des canards, où il choisit une place convenable pour déposer le sac mystérieux qu'il n'avait pas manqué de prendre avec lui.

Nous arrivâmes et nous débarquâmes avec toute la tranquillité de bons propriétaires qui rentrent, après une absence, dans un domaine qu'ils ont quitté depuis plusieurs mois. Frédéric arriva quelque temps après nous.

Quand tout fut déballé et placé en lieu convenable, nous nous occupâmes de disposer nos nouveaux hôtes et de leur assigner des places dans l'ordre de notre économie domestique, car nous n'étions pas d'avis de les laisser, en qualité d'étrangers, gaspiller à discrétion nos provisions et nos richesses.

Les coqs de bruyères, les poules du Canada et les grues (une de celles-ci avait l'aile un peu endommagée) furent confinés dans les deux petites îles voisines. Le héron royal, le coq sultan, les cygnes noirs, et l'élégante demoiselle de Numidie eurent pour habitation le Marais aux canards, à cause de la beauté de leur forme et de la richesse de leur plumage : nos vieilles poules partagèrent avec ces oiseaux le privilège de rester dans notre voisinage et même de venir ramasser les miettes de nos repas.

Ces premiers soins nous occupèrent une bonne partie de la journée, et comme nous attendions l'heure du souper en écoutant les descriptions que Frédéric nous faisait du promontoire qu'il avait doublé, nous fûmes tout à coup surpris d'entendre un sourd et horrible hurlement qui ressemblait tantôt au grondement du tonnerre éloigné et tantôt à un mugissement de colère. Ces accents étranges paraissaient sortir du Marais des canards. Nos chiens se mirent à hurler, le buffle et le taureau dans leur écurie en furent effrayés, et je me levai aussitôt pour chercher d'où venait ce concert de nouvelle espèce.

— Rudly, criai-je, apporte-moi mon fusil, et voyons d'où sort ce musicien ; et toi, Frédéric, quoi ! tu restes immobile à l'approche d'un danger !...

Frédéric sourit et me fit signe de me rasseoir ; il me dit, pendant que Rudly était allé chercher mon fusil, qu'il savait très bien d'où venait la voix qui nous inquiétait : — Ce sont les croassements de deux grenouilles-monstres que Rudly a déposées lui-même dans les roseaux du marais pour vous faire peur à tous.

— A merveille ! dis-je alors ; levons-nous tous, et quand il va reparaitre, n'oublions pas de donner les signes de la plus

grande inquiétude : ou je me trompe fort, ou le farceur tombera lui-même dans son piège.

Rudly, qui, en effet, n'avait pas deviné la cause de ces affreuses clameurs, ne tarda pas à revenir : il rapportait deux fusils.

— C'est bien, lui dis-je, tu t'es conduit là en brave garçon, et tu as pensé qu'en présence d'un danger tu pouvais bien trouver ta place à côté de moi.

Rudly ne me répondit rien ; mais se tournant du côté d'Ernest, qui feignait une grande anxiété :

— Eh bien ! lui dit-il, sait-on quel est l'animal...

— Oui ! et nous allons marcher droit à lui ; nous venons de l'apercevoir très bien dans les roseaux.

— Et tu l'appelles ?

— Un jaguar, reprit Frédéric.

— Mais qu'est-ce qu'un jaguar ?

— Un jaguar, dit le savant à son tour, c'est le tigre le mieux vêtu de toute l'Amérique ; sa fourrure est superbe. Les naturalistes l'appellent *felis concolor* ; il a.....

— Il a, il a..., interrompit le poltron, à qui le mot de tigre en avait suffisamment appris, il a toutes les qualités que tu voudras, mais pour moi je vous déclare que je ne vais pas à la chasse aux tigres.

Et en disant ces mots il se mit à fuir vers la grotte, où il entra précipitamment, sans faire attention seulement que nous l'appellions de toutes nos forces. Nous ne tardâmes pas à le voir reparaitre sur la galerie extérieure : il était pâle et tout bouleversé.

Nous nous approchâmes alors en riant à gorge déployée, et maître Ernest se mit à raconter au peureux comment il était lui-même la première cause de sa terreur.

— C'est ton sac, lui dit-il. Ce sont tes deux grenouilles que nous avons entendues ; voilà le jaguar, le tigre à riche fourrure, le monstre devant lequel tu as si bravement pris la fuite. Ah ! sur ma foi, les jaguars auraient beau courir, je crois, tu n'aurais pas grand'chose à craindre d'eux.

Ce petit événement apporta quelque distraction dans notre vie un peu monotone, et Rudly fit les frais de la soirée ; on l'appelait le chevalier du jaguar, le héros des grenouilles ; on lui rendait tous les brocards et toutes les plaisanteries dont il aimait à accabler ses frères quand l'occasion se présentait.

Au bout de quelques jours et quand nous fûmes un peu délassés de nos fatigues, ma femme me rappela Falkenhorst

et son château aérien que nous avions presque oublié depuis la découverte de la caverne de sel.

— Nous avons tort, me dit-elle, de laisser tomber en ruine cette belle et riante habitation qui n'est pas même finie. Si Felsenheim nous offre pendant les pluies un abri sûr et solide, il ne faut pas oublier pour cela que Falkenhorst, avec ses branches gigantesques et sa riante verdure, est toujours la plus agréable habitation d'été que nous puissions avoir.

Ma femme avait raison, et je lui promis qu'avant peu de jours nous nous rendrions à son désir. En effet, après avoir tout mis en ordre à Felsenheim, nous quittâmes le rivage et nous vîmes nous installer dans notre ancienne habitation. Nous la perfectionnâmes de notre mieux, et nous l'ornâmes par tous les moyens que l'expérience avait mis à notre disposition. Nous achevâmes d'égaliser les racines courbées du centre desquelles partait le tronc de notre habitation aérienne; la terrasse, que nous avions déjà établie sur ces mêmes racines, fut remastiquée avec un mélange de goudron, de résine et de terre glaise; l'escalier subit aussi quelques réparations; quant à notre chambre à coucher, nous substituâmes un toit d'écorces bien jointes par des chevilles, à la tente de toile qui l'avait abrité jusqu'alors, nous la garnîmes tout alentour de balcon et de treillages, de manière à ce que le tout devint une demeure propre, agréable, et non plus ressemblant à un nid d'oiseau informe et mal construit.

Cependant les embellissements de Felsenheim n'étaient qu'un prélude à des travaux plus considérables et plus difficiles. Frédéric n'avait point renoncé à l'idée de fortifier l'île du requin, et de faire de ce point avancé une sorte d'avant-garde destinée à protéger la côte. Il me tourmenta si bien, et développa devant moi tant de plans et de projets, qu'il me fut impossible de résister, et que nous entreprîmes en effet la construction long-temps rêvée. On concevra facilement tout ce qu'il dut y avoir d'obstacles à vaincre pour un homme et quatre jeunes gens, à transporter deux pièces de canon dans l'îlot, et à les braquer sur une plate-forme de plus de cinquante pieds de haut. Ce ne fut pas sans peine que nous inventâmes d'abord une machine à bascule pour transporter les deux canons, d'abord dans la chaloupe, et ensuite à la place qui leur était destinée. J'avais disposé sur la plate-forme du rocher qui devait faire notre redoute, un cabestan et un moufle; et, pour abrégér le trajet à moi aussi bien qu'à mes jeunes ouvriers, j'avais attaché à sa base un câble

garni de nœuds dans toute sa longueur, de manière à ce qu'il nous servit d'échelle pour monter et descendre, suivant qu'il était nécessaire. Ce cabestan, d'une construction toute particulière, nous fut très utile; nous attachâmes les canons, l'un après l'autre, à de fortes cordes, nous fîmes jouer la manivelle et les poulies, et après un rude travail de plus d'un jour, nous amenâmes les pièces au haut du rocher où nous les établîmes la bouche tournée vers la mer. Nous construisîmes ensuite une guérite en bambou et en planche à l'arrière de notre artillerie; et sur le faite du petit édifice nous fixâmes un pavillon qui pouvait se changer à volonté au moyen d'une corde et d'une petite poulie.

Cette construction, qui nous demanda plusieurs mois de travail, était certainement celle qui nous avait coûté le plus de peine; mais les ingénieurs qui viennent d'élever un phare sur un rocher qui surplombe ne sont pas plus fiers que nous le fûmes en posant la dernière pierre de notre fort.

Lorsque nous eûmes couronné cette construction toute militaire, par un pavillon, celui-ci fut accueilli par des cris de joie, et quelque économes que nous dussions être de nos munitions de guerre, on le salua de six coups de canon que l'écho des rochers répéta à l'infini sur la vaste étendue de l'Océan.

LV. — Aperçu général de la colonie après dix ans d'établissement.

C'est avec une sorte d'effroi que je jette les yeux sur cette quantité de feuilles que j'ai remplies peu à peu, et qui s'entassent tous les jours au coin de la table. Quel que soit mon plaisir à consigner jusque dans les plus minutieux détails chaque aventure de ma famille, je ne puis cependant m'empêcher de me faire cette réflexion : que le lecteur pourrait bien juger longs et quelque peu fastidieux tant d'événements uniformes, ce journal où des faits à peu près identiques reviennent tous les jours avec de très faibles variantes. En conséquence, et dans le plus grand intérêt de la patience de ceux qui me liront, je vais abrégér considérablement le récit de nos aventures.

Dix années s'étaient écoulées depuis que nous étions sur cette côte, celles qui suivirent présentèrent peu de différence dans le genre des occupations qui partagèrent notre temps. C'était toujours la même succession de travaux; nos champs à ensemençer, nos récoltes à serrer, des soins à donner à notre intérieur, quelques courses de sûreté : tel était à peu près le cercle dans lequel tournait uniformément notre

existence. Il me suffit donc que le but que je me suis proposé en écrivant ce journal soit bien démontré, et qu'il apprenne à mes lecteurs, si j'en ai jamais, comment un jeune homme peut se fortifier dans une existence de famille pieuse, active et unie, et comment il doit s'y préparer à remplir les devoirs auxquels le hasard ou plutôt la Providence le destine.

Cette dernière avait voulu que le théâtre de notre désastre fût l'un des lieux qu'elle avait le plus favorisés de ses dons : nous lui rendions grâce tous les jours de cette ineffable bonté, et je remarquais avec plaisir que l'usage des présents que Dieu nous prodiguait ne diminuait point en mes enfants les sentiments de reconnaissance envers le divin auteur de tout bien.

Les dix années que nous venions de passer avaient pu se considérer comme les années de la conquête et de l'établissement ; nous nous étions construit deux habitations, nous avions posé à nos domaines des limites infranchissables, et la muraille dont nous venions de fermer l'entrée de la savane nous garantissait de l'invasion des animaux malfaisants que le désert aurait pu nous envoyer. De hautes montagnes d'un côté, la mer tout à l'entour, faisaient de la portion de côte dont nous nous étions emparés, une habitation sûre et tranquille. Nous connaissions en outre assez bien le terrain, nous l'avions battu assez de fois et dans tous les sens, pour nous convaincre qu'il ne renfermait aucune cause de danger réel. Nous n'avions donc plus que des travaux d'embellissements et de perfectionnements à entreprendre et à exécuter.

Nos principales habitations étaient jolies, commodées et surtout très saines. Felsenheim nous offrait un sûr abri pour nous et nos provisions pendant la saison d'hiver ; tandis que Falkenhorst était notre résidence d'été, notre maison de campagne ; Waldegg, Prospect-Hill, et même l'établissement placé à la garde du défilé, étaient comme ces paisibles métairies que le voyageur égaré dans nos montagnes n'aborde jamais sans y trouver l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale. Ma bonne Élisabeth était heureuse de ce rapprochement qu'elle faisait souvent, et dans un doux sentiment qui sera bien compris de tous ceux qui ont eu le malheur d'être arrachés à la terre où ils sont nés, elle aimait à se rappeler la Suisse et ses montagnes, et en se tournant vers les masses énormes qui bornaient l'horizon du côté de la savane : Vois-tu, me disait-elle quelquefois,

vois-tu les Alpes et leurs sommets blancs ? ces arbres qui balancent là-bas leurs têtes dans les nues, ce sont les sapins de la Forêt-Noire, et là, derrière la métairie, s'étend le lac de Constance, avec sa nappe limpide et calme. Je partageais moi-même ces illusions chéries.

Le souvenir du pays est un de ceux qui ne se perdent pas : l'amour du sol sur lequel on est né, où l'on a joui du premier bonheur, la pensée des lieux auxquels se rattachent nos premières sensations, sont des pensées qui ne meurent point, un amour qui survit à l'âge et qui brûle encore de tout son feu dans le cerveau déjà glacé du vieillard.

De toutes nos richesses, celle qui avait le plus prospéré, c'étaient les abeilles ; l'habitude m'avait donné la dextérité nécessaire pour tirer parti de ces ingénieux insectes, elles se multipliaient d'elles-mêmes, et nous n'avions que la peine de préparer chaque année, après la saison des pluies, de nouvelles ruches pour les voir s'y établir. Nous pouvions désormais user du miel selon nos besoins et sans crainte de voir s'épuiser jamais cette précieuse ressource.

A la vérité, cette prodigieuse quantité de ruches dont tous nos environs étaient parsemés y attirait quantité d'oiseaux appelés *mérops*, ou mangeurs-d'abeilles, pour lesquels ces précieux insectes sont un friand régal. D'abord, charmés par la beauté de ces oiseaux et l'éclat de leur plumage, leurs visites nous étaient agréables, mais nous fûmes bientôt obligés d'y mettre un terme pour empêcher peut-être la dévastation entière de nos ruches : nous tendîmes des pièges et des gluaux, plus d'une pauvre abeille, il est vrai, demeura collée aux perfides enduits, mais nous primes, de la sorte, plusieurs oiseaux aux couleurs brillantes, dont nous enrichîmes notre cabinet d'histoire naturelle. L'étude de cette dernière science était pour nous la source des plus agréables délassements : nous possédions dans notre bibliothèque plusieurs bons ouvrages pour nous guider dans les différentes branches de cette science intéressante ; et la nature étalant chaque jour sous nos yeux de nouvelles merveilles, nous offrait aussi de nouvelles observations à faire ; les abeilles surtout, leur intelligence, leur sagacité, leur ardeur au travail, enfin leurs mœurs curieuses à observer, attiraient le plus souvent notre attention : l'esprit de l'homme s'abîme à pénétrer le secret de cette intelligence dont les effets sont si développés dans un être aussi frêle, et c'est surtout en présence de ce spectacle admirable qu'il peut s'écrier : Le Seigneur n'est pas

seulement grand parce qu'il a suspendu au firmament les globes lumineux qui nous éclairent, parce qu'il a peuplé les déserts d'animaux terribles; mais c'est surtout dans les plus petites choses que sa grandeur se révèle le mieux. L'abeille seule suffirait pour prouver l'existence d'un Être suprême, l'existence d'une Providence intelligente dont la main a sagement répandu sur tous les êtres de la création ses plus précieux trésors. L'abeille, dans sa ruche, n'est pas moins admirable que le lion qui rugit dans les forêts, que la baleine, monstre immense, dont chaque mouvement agite, jusque dans leurs abîmes, les flots de l'Océan.

Notre colombier avait également bien réussi, mais il était devenu trop étroit, et nous avons été obligés d'y suppléer en suspendant aux branches du figuier de Falkenhorst des paniers dans lesquels nos ramiers venaient passer la nuit. De petits toits de feuilles garantissaient de la pluie ces colombiers ambulants.

Nous perfectionnâmes aussi la galerie qui longeait la façade de Felsenheim; un toit qui descendait du rocher et s'appuyait sur quatorze colonnes de bambou, lui donnait quelque chose de pittoresque et d'élégant. De gros piliers supportaient cette galerie dont chaque extrémité était terminée par un cabinet entouré d'un treillage tapissé de plantes grimpantes. Une source qui venait au milieu de la galerie tomber dans un bassin d'écaille de tortue, répandait tout alentour une douce fraîcheur; une autre source moins élégante coulait à l'une des extrémités, et s'en allait par des canaux de bambou se perdre dans le potager. Des plantes à odeur avaient été déposées au pied de chacun des poteaux qui soutenaient la galerie, mais la vanille et le poivre étaient à peu près les seules qui eussent réussi; elles grimpaient de là jusqu'au toit. Nous avions voulu faire un essai de la vigne; l'ardeur du climat s'y était opposée, et la plupart des plants indigènes que nous avions plantés en même temps, s'y étaient desséchés. Quoi qu'il en soit, la galerie de Felsenheim n'en était pas moins devenue une place fort agréable, un lieu de repos où nous aimions à nous réunir tous après nos travaux, et à goûter la fraîcheur du soir. Les deux cabinets qui terminaient la galerie et servaient comme d'abri aux fontaines, avaient deux petits toits pointus et relevés aux angles; ce qui, avec leurs treillis de bambous, leur donnait l'apparence de deux pavillons chinois; on y montait par trois marches ainsi que dans le reste de la galerie que nous avions pavée de grandes dalles

d'une espèce de pierre, tendre au sortir de la terre, et qui se coupait facilement au ciseau, mais qui ensuite, à l'air, acquérait une grande dureté.

Les alentours de notre demeure étaient aussi riches qu'agréables : nos plantations y avaient parfaitement réussi ; entre la grotte et la baie une foule d'arbres et d'arbustes plantés dans une agréable confusion donnaient à toute cette partie l'aspect d'un véritable jardin anglais. L'île du requin même, qu'on apercevait en mer, n'était plus un banc de sable aride, nous l'avions plantée de palmiers, de pins et d'autres arbres élevés ; tandis que des buissons de mangliers mêlés aux grands roseaux dont ses bords étaient couverts, défendaient le sol contre les empiétements des vagues. Sur le sommet de cet écueil on apercevait une jolie guérite surmontée de son pavillon agité par les vents et qui servait ainsi à rompre l'uniformité de la perspective. Le premier plan de ce paysage maritime était animé, tant sur le rivage que sur les eaux, par toutes sortes d'oiseaux aquatiques ; les cygnes vêtus de deuil se mêlaient aux oies blanches comme la neige, des troupes de canards aux couleurs éclatantes, se livraient entr'eux à mille jeux bruyants ; de temps à autre on voyait partir des roseaux, tantôt le héron royal dont la tête est armée d'une aigrette d'argent, tantôt le flamant couleur de pourpre et de rose ; la demoiselle de Numidie avec sa belle robe de plumes lustrées comme du satin, se tenait aussi dans ces parages, et on la voyait souvent parmi les joncs poursuivre les grenouilles ou les autres habitants du marécage. Plus loin, c'est-à-dire sous les arbres élevés et sur les pelouses qui, hors des sentiers frayés, tapissaient le sol, les grandes autruches se promenaient avec gravité jusqu'à ce qu'un caprice ou quelques taquineries de la part des autres animaux compagnons de leur domesticité leur fit prendre le trot et fuir en étendant leurs blanches ailes ; les grues, les dindons et les outardes se tenaient plus volontiers dans notre voisinage ; la belle manura s'était fort bien accoutumée avec nos poules, mais les canadiennes ainsi que les coqs de bruyères faisaient bande à part, et nichaient de préférence dans les grandes herbes de l'autre côté du Pont de famille ; quant aux beaux pigeons bleus des Moluques, bien que leur principal établissement fût à Falkenhorst, ils venaient constamment roucouler sur le toit de notre galerie, et comme pour nous récréer étaler devant nos yeux toute la richesse de leur plumage ; enfin, nous étions entourés de tous côtés d'objets si gracieux et si

riants que nous comparions souvent notre séjour au paradis terrestre.

Ce lieu, jadis si aride et si désolé, n'était plus reconnaissable, et, grâce à nos travaux et à nos soins, il était devenu pour nous l'abri le plus agréable et le plus sûr. Il avait, à droite, pour limite le Ruisseau du chacal, dont les bords escarpés étaient si couverts de palmiers épineux, d'aloës, de karatas, de figuiers d'Inde et d'autres plantes armées, et entre lesquels s'élevaient de temps à autre des orangers, des citronniers sauvages; toutes ces plantes formaient un enclos si épais, si formidable, qu'une souris n'aurait pu y pénétrer. A gauche, des rochers inaccessibles et dans lesquels se trouvait la grotte de cristal que nous n'avions point encore utilisée, et où nous allions seulement chercher de la fraîcheur pendant les jours les plus brûlants de l'été. En face, comme je l'ai dit, la mer et toute la côte qui s'étendait à gauche; mais le Marais des canards nous séparait si bien de cette dernière, que nous n'avions pas jugé nécessaire d'élever aucune défense sur ce point. Les grondements de l'horrible grenouille-monstre dont Rudly avait peuplé le marécage rendait ses abords assez déplaisants, mais nous supportions pourtant ces concerts bruyants sans trop d'impatience, depuis que ma femme avait eu l'idée de mettre de temps en temps quelques-unes de ces musiciennes aquatiques en fricassée, ce qui ajoutait encore un mets fort délicat à notre table. Derrière nous, la masse de rochers dans laquelle nous avions creusé notre demeure était si élevée et si escarpée que nous n'avions rien à craindre dans cette direction; le seul passage pour sortir de notre petit élysée était donc le Pont de famille sur le Ruisseau du chacal, et dont nous avons fait un pont-levis; celui-ci était toujours levé, et, pour en mieux assurer la défense, nous y avons placé deux petits canons de six; deux pièces de même calibre, élevées derrière un parapet, construit en pierres, défendaient l'entrée de la baie, tandis que deux mortiers et quelques autres petites pièces d'artillerie de marine armaient notre navire, la célèbre pinasse.

Tout l'espace compris entre la grotte et le ruisseau contenait nos jardins, une palissade en bambous entremêlés de plantes épineuses les entourait, et servait encore à notre sécurité dans les endroits où les rochers ne nous auraient pas offert assez de sûreté. Cette palissade se dirigeait en droite ligne de notre demeure au Ruisseau du chacal; dans

l'intérieur de ce triangle se trouvait un petit champ de blé, une plantation de coton, une de cannes à sucre, quelques plants de cochenille, un certain nombre de plantes potagères, le tout en petites quantités et seulement pour avoir de toutes ces choses sous la main; enfin le potager de ma femme et un petit verger de toutes espèces de fruits d'Europe. Toutes ces diverses plantations étaient arrosées par des rigoles et des tuyaux de bambous qui allaient prendre l'eau dans le ruisseau et la distribuaient ensuite dans toutes les parties du terrain.

Nos arbres d'Europe n'avaient pas eu précisément le même sort que la vigne; ils s'étaient élevés avec une rapidité et une puissance de végétation presque incroyables; mais leurs fruits avaient perdu leur saveur, et soit que l'air ou le terrain leur fussent peu favorables, ce n'étaient plus les fruits de notre pays; les pommes et les poires étaient devenues aigres et noueuses, les prunes et les abricots n'offraient qu'un noyau fort dur et entouré d'une chair maigre et sans goût; en revanche, les productions indigènes nous dédommageaient au centuple : l'ananas, les figues, les goyaves, l'orange et le citron, qui seuls entre les arbres d'Europe s'étaient acclimatés sans dépérir, faisaient du coin de l'île que nous habitions un vrai paradis terrestre où toutes les richesses de la végétation semblaient être accumulées. C'était surtout dans l'angle que formait la jonction des deux parois de rocher dont j'ai parlé dans le temps que ces richesses de la nature se trouvaient groupées et resserrées. Mais l'abondance des fruits produisait aussi un autre inconvénient; c'était une multitude d'oiseaux et de pillards de toute sorte, qu'il nous fallait chasser et traquer par tous les moyens possibles. Les gluaux, les lacets nous furent d'un grand secours, et il nous arriva souvent de voir tomber dans nos pièges des animaux qui ne se montraient guère dans nos parages et qui arrivaient justement quand certain fruit était dans sa maturité; par exemple, le grand écureuil du Canada, remarquable par sa belle queue touffue et couverte d'un poil roux et lustré, accourait quand nos noix, nos avelines et les châtaignes commençaient à mûrir; plus d'un bel ara et d'autres perroquets aux couleurs étincelantes vinrent s'abattre, en poussant mille cris discordants, sur les branches de nos amandiers; de nombreuses familles de geais bleus, de piverts, de merles roses, de loriots jaunes, sans compter les moineaux, les grives et autres hordes pillardes plus vulgaires, se jetaient comme à l'envi sur

nos cerises, nos prunes, nos figues et nos raisins. Outre les oiseaux de jour, il en vint même de nuit, et nous eûmes grand'peine à déloger de nos grands arbres toute une couvée de chauves-souris d'une taille et d'une horrible laideur qui paraissait vouloir y établir son domicile.

Quand nos arbres étaient jeunes encore et que leurs fruits étaient précieux pour nous, nous fîmes toutes sortes de pièges pour prendre ces voleurs, ou des épouvantails pour les éloigner, mais la gent ailée semblait se rire de nos efforts, il fallut en venir à la puissance de la poudre : mais lorsque, plus tard, nos vergers furent en plein rapport, nous nous trouvâmes dans une telle abondance que nous consentîmes à partager avec les gourmands toutes ces richesses, que la bonne nature faisait croître pour eux comme pour nous.

L'époque des fruits n'était pas seulement ce qui nous attirait des nuées d'oiseaux étrangers dans nos parages, celle de la floraison en amenait également ; mais dans ceux-ci il y en avait dont l'arrivée était toujours extrêmement bien fêtée ; c'était celle des oiseaux-mouches, qu'on appelle aussi colibris ; il n'était rien de plus réjouissant que de voir ces charmants oiseaux voltiger autour des branches fleuries avec des mouvements gracieux, mais d'une incroyable rapidité à étinceler au soleil comme des pierres précieuses ; c'était aussi un spectacle fort drôle que de suivre ces petits animaux naturellement vifs et colères dans leurs querelles, soit entre eux, soit avec des oiseaux bien plus grands qu'eux, qu'ils attaquaient avec hardiesse et parvenaient souvent à chasser du petit district qu'ils s'étaient assigné ; on les voyait aussi quelquefois se disputer entre eux ou s'irriter et exercer leur petite fureur sur la fleur qui avait trompé leur espoir, soit qu'un insecte ou tout autre suceur de miel les eût devancés, soit que le soleil en eût déjà desséché le nectar ; dans leur dépit, ils arrachaient les étamines de la fleur, déchiraient ses pétales, comme pour se venger sur elle de leur espoir déçu. Ces petites scènes nous divertissaient, et nous cherchâmes non à apprivoiser ces jolis oiseaux, mais à les attirer et à les fixer dans notre voisinage : nous mettions des morceaux de rayons de miel sur les branches ; nous plantions les fleurs qu'ils aimaient de préférence autour de notre habitation. Nos soins furent récompensés, car plusieurs couples finirent par suspendre leurs petits nids tout ronds et garnis de coton aux guirlandes parfumées des vanilles qui serpentaient autour des piliers de la galerie ; le voisi-

nage des orangers et de quelques arbustes à épices, tels que le cannellier, le poivre, etc., dont le parfum est un grand attrait pour ces oiseaux, les y fixa probablement et contribua à nous assurer ces hôtes charmants.

Nos épices, comme je l'ai dit, avaient prospéré; la muscade, dont nos pigeons des Moluques nous avaient fourni la première semence, étaient en plein rapport : il s'en trouvait quelques pieds mêlés à des bouquets de bananiers, tout près de l'entrée de notre demeure, et lorsque nous nous reposions le soir après nos travaux, sous le portique, l'odeur pénétrante et balsamique de ces arbustes ajoutait encore aux charmes de la soirée et du repos. Il est vrai que les muscades nous attiraient aussi des troupes d'oiseaux de paradis bien dignes de ce nom par la beauté de leur plumage d'or et de velours, mais que leur voracité et la discordance de leurs cris nous rendirent bientôt à charge; au surplus, après en avoir pris aux gluaux quelques-uns des plus beaux, il nous fut facile d'écarter les autres au moyen de quelques oiseaux de proie empaillés que nous perchâmes sur les muscadiers, et dont la vue suffit pour les effaroucher.

Nos oliviers furent de toutes nos plantations celle qui souffrit le moins de dégâts de la part de ces divers maraudeurs. Comme nous avions de deux espèces d'olives, nous recueillions les unes, plus grosses et plus charnues, avant leur maturité, et après les avoir passées dans une lessive comme on le fait en Provence, nous les faisions confire dans le sel avec des épices, ce qui servait à relever le goût de nos aliments; l'autre espèce, que nous laissions mûrir jusqu'à ce qu'elle devint toute noire, était employée à faire de l'huile.

Nous voulûmes aussi perfectionner et étendre nos ressources industrielles. Comme nous avions chaque année une grande quantité de noix, d'amandes, de pignons, je substituai au mortier et au pilon de la cuisine un pressoir simple et facile à mouvoir, et dont la meule nous fournissait autant d'huile que nous en pouvions désirer, sans trop de fatigue pour nos bras.

La fabrication du sucre fut aussi l'objet d'une attention spéciale. Nous étions déjà sous ce rapport en voie de progrès, nous continuâmes à avancer vers le perfectionnement. Nous n'en vinmes pas, il est vrai, jusqu'à cristalliser le sucre comme dans les raffineries; cependant nous en vinmes à un résultat fort satisfaisant. Nous avons recueilli parmi les

débris du navire divers ustensiles destinés à une sucrerie, entre autres, les cylindres en métal, indispensables à un pressoir à sucre, trois grandes chaudières pour cuire le jus de cannes, et des pelles pour le remuer, et de grandes écumoirs pour le purifier; le pressoir fut établi sous une vis perpendiculaire, et qui, tournant sur elle-même, était en rapport avec les cylindres; le tout fut mis en mouvement au moyen d'un levier passé horizontalement dans la vis, et auquel une de nos bêtes de somme fut attelée, et, chaque jour, quelques heures de manège nous suffisaient pour avoir la quantité de sucre nécessaire à notre consommation de l'année. Nous fîmes une autre machine du même genre, destinée à trois usages; d'abord pour broyer d'une manière plus prompte et moins fatigante notre chanvre, au lieu de le frapper comme nous avions fait jusqu'à présent; ensuite, pour écraser nos olives et en tirer l'huile plus facilement; enfin, à piler le cacao, ou d'autres substances de même nature. Le fond de ce pressoir était formé d'une grande pierre creusée avec un goulot par où le jus ou les huiles pouvaient s'écouler; cette pierre avait un rebord de neuf pouces, et par dessous était un four que nous faisions chauffer au besoin, c'est-à-dire, quand on pressait quelque denrée huileuse, comme noix, amandes, etc., qui ont besoin d'être travaillées ainsi.

Ces deux pressoirs avaient été établis d'abord en plein air, entre notre pont-levis et la Pointe aux harengs; mais par la suite nous construisîmes à l'entour des clôtures avec un toit, et il en résulta un atelier commode, et où l'on pouvait travailler à l'abri, même pendant la saison des pluies.

L'îlot de la baleine ne fut pas non plus négligé, nous l'avions embelli de plantations comme l'île du requin, toutefois ce lieu n'était destiné qu'à nos travaux les plus grossiers; c'était là que se faisaient toutes les préparations malpropres, ou qui exhalaient quelques mauvaises odeurs, comme la préparation du poisson, la fonte des graisses, la tannerie et la fabrication des chandelles. L'atelier pour ces divers travaux avait été établi sous une avance de rocher, de manière qu'on s'y trouvait abrité du soleil et de la pluie.

Nos soins se partageaient entre ces divers établissements, sans négliger l'entretien de ceux qui étaient plus éloignés, que nous appellions nos colonies. A Waldegg, nous transformâmes peu à peu le marais en une véritable rizière, qui paya nos travaux par des récoltes extraordinaires, nous fîmes aussi des plantations de cannelle dans les environs, et

nous en rendîmes le produit plus abondant, par des soins appropriés.

Prospect-Hill eut aussi son tour, et nous y fîmes une plantation de coton en règle; chaque année nous y allions, surtout à l'époque de la floraison des capriers, et nous rapportions alors une bonne provision de boutons de capres, que ma femme faisait confire dans du vinaigre aromatisé; quelque temps après la saison des pluies, et lorsque l'arbre à thé poussait ses premières feuilles, nous allions en faire la récolte, et revenus chez nous, ma femme et son plus jeune fils se mettaient à les sécher, les rouler et les serrer enfin dans des vases de porcelaine avec le même soin qu'on apporte à la Chine à la préparation de cette précieuse denrée; avant l'hiver nous avions soin de couper les cannes à sucre alors en pleine maturité. Nous recueillions aussi le doura ou millet nègre, qui nous était si nécessaire pour la nourriture et l'engrais de nos volailles. Nous nous servions, pour toutes ces courses lointaines, de notre pirogue, dans laquelle nous rapportions notre butin nous revenions ainsi par mer et nous visitions en passant nos possessions maritimes, l'île de la baleine et celle du requin.

Nous faisons de temps en temps une excursion à la tour de garde du défilé de la savane, afin de voir si quelqu'éléphant ou d'autres animaux nuisibles à nos plantations avaient pénétré dans nos possessions ou s'étaient pris aux pièges que nous avions disposés pour cela dans les environs; Frédéric alors remontait le fleuve dans son cajak, et nous rapportait des provisions de cacao, de bananes, de ginseng, tandis que nous chargions aussi notre chariot des produits de nos récoltes, de notre chasse et de terre à porcelaine pour compléter nos ustensiles de ménage.

Comme Frédéric avait une fois rencontré, dans les bois qui voisinent ce passage, des traces d'oiseaux qu'à leur forme et à leur gloussement il jugea devoir être du genre des coqs d'inde, nous résolûmes un jour d'y faire une grande chasse à la manière des colous du Cap. Nous établîmes pour cela un grand carré de poutres posées les unes sur les autres, et que nous fournirent les bambous gigantesques dont j'ai déjà eu l'occasion de parler; l'édifice prit peu à peu la forme d'un énorme trébuchet, tel qu'en font les enfants avec des tiges de sureau pour prendre de petits oiseaux: chacun des côtés avait dix pieds de long sur six de haut; une porte en treillage remplaçait la trape de ces sortes de pièges, le dessus était également couvert d'un

treillis de bambous. Pour attirer les oiseaux dans cette grande cage, nous creusâmes un fossé profond qui allait aboutir, comme une mine de guerre, au centre de l'édifice; nous recouvrons ce fossé de planches, de terre et de gazon, et nous placions à l'entrée extérieure et dans le passage souterrain du millet ou de petits fruits; puis nous nous retirions: les poules-d'inde et les autres volatiles se précipitaient sur l'appât, et, à mesure qu'ils trouvaient à manger, s'enfonçaient dans le passage jusqu'à ce qu'arrivés à l'extrémité, ils se trouvassent pris dans la cage; car, comme l'entrée de la mine, de ce côté, était masquée par des branchages touffus à travers lesquels les oiseaux avaient passé sans s'en apercevoir, ils ne retrouvaient plus cette issue, alors les malheureux volaient tout effarés de côté et d'autre, ils se frappaient la tête contre le treillage, mais le tout en vain, car nous ne tardions pas à nous introduire par la porte, dans l'enceinte, et à nous emparer des prisonniers.

Ce fut ainsi que nous primes pendant nos différentes excursions, tant au défilé de la savane que dans les environs du champ des cannes à sucre, une superbe espèce de poules qui nous servirent à perfectionner les races que nous avions rapportées d'Europe. Ces oiseaux avaient un plumage magnifique, le coq ressemblait pour le port au dindon, mais il était plus haut sur pattes, de sorte qu'il pouvait prendre facilement sur le coin de notre table le grain ou le pain que nous y placions pour lui.

Des changements étaient aussi survenus dans le personnel de nos animaux domestiques: la famille de Turc et de Billy s'augmentait régulièrement chaque année d'un certain nombre de jeunes chiens, que, nonobstant les qualités brillantes qu'ils annonçaient, nous nous voyions forcés de jeter à l'eau, car nous aurions fini infailliblement par être dévorés par nos serviteurs, si nous avions voulu les élever tous. Il y eut cependant une exception, et je permis, sur les instantes prières de Rudly, que la famille canine s'accrût d'un membre auquel on donna le nom de *Coco*, attendu, dit Rudly, que la voyelle *o* étant la plus sonore, ce nom retentirait merveilleusement dans les forêts. Le buffle femelle et la vache nous donnaient aussi tous les ans un rejeton de leur race; mais nous n'élevâmes qu'une seule génisse et un second taureau. Nous les avons dressés à se laisser monter, à trainer et porter comme leur père. On avait appelé la vache *la Blonde*, en raison de sa couleur

d'un jaune pâle, et le buffle *Tonnerre*, à cause de sa voix formidable. Nous eûmes également deux ânonns mâles et femelles que nous nommâmes *la Flèche*, et l'autre *l'Alerte*, en raison de la rapidité qu'ils tenaient de leur race.

Nos cochons n'étaient pas devenus plus sociables. La truie que nous avions amenée dans l'île était morte depuis long-temps; mais elle avait laissé à sa postérité un tel esprit d'indépendance et de sauvagerie, que tous nos efforts ne pouvaient rien pour le modifier. Nos autres bestiaux s'étaient multipliés dans la même proportion, de sorte que nous pouvions en tuer de temps en temps sans craindre de voir la race disparaître : nous en laissions aussi aller quelques individus dans les bois, où ils rentraient dans leur état de sauvagerie primitive; ils s'y multipliaient et nous fournissaient souvent d'excellent gibier.

Les lapins angoras avaient peuplé l'île du requin d'une manière si prodigieuse que nous fûmes obligés d'en détruire beaucoup pour qu'ils y trouvassent la nourriture suffisante. Nous avions tant que nous voulions du poil pour la fabrication de nos chapeaux, et nous étions forcés de temps en temps de procéder à des décimations dont nos chiens se trouvaient fort aises, car la chair des lapins avait toujours conservé une odeur de muse qui nous la rendait désagréable à manger. Quant aux antilopes, auxquels nous prodiguions nos soins les plus tendres, nous ne parvînmes à les apprivoiser un peu que lorsque nous en eûmes transporté un couple dans la cour de Felsenheim; ils multipliaient lentement, et le climat un peu rude de l'île du requin, où ils étaient relégués, en faisait périr tous les ans.

Tel était à peu près l'état de la colonie, dix ans après notre arrivée sur la côte. Nos ressources s'étaient multipliées, nos forces et notre industrie avaient fait des progrès, l'abondance régnait autour de nous, et la plupart des dangers que nous pouvions avoir à redouter étaient prévus; nous connaissions la partie de l'île que nous habitions, comme un propriétaire connaît son parc, nous présentions en un mot le tableau de la félicité la plus complète; c'était la famille du premier homme reportée au milieu des délices de l'Eden, moins ce grand vide que nous sentions en nous-mêmes, la société que nous avions perdue. Au milieu de nos richesses et de notre abondance, il nous manquait encore quelque chose : c'étaient les hommes, nos frères, pour qui nous nous sentions nés.

Depuis dix ans, nous n'avions aperçu ni sur la mer ni

sur la terre aucune trace humaine. Nous avions tenu maintes fois nos yeux tournés vers l'Océan, mais sans jamais rien y découvrir. Il y avait là pour nous tous un sentiment douloureux dont personne ne parlait; mais le besoin de retrouver des hommes était si fort en nous, que nous ne pouvions pas y renoncer, et qu'instinctivement nous faisions tout en vue d'une rencontre sur laquelle nous comptions. Ainsi nous réunissions patiemment toutes les denrées précieuses dont l'île était pourvue et qui pouvaient devenir un objet de commerce. Nous amassions dans notre magasin le cacao, les épices, le coton, les plumes d'autruche, les noix muscade, et tout ce que nous espérions vendre un jour à un navire européen. Nous avions besoin de cette idée : c'était notre force et notre avenir; elle nous donnait du courage et nous sauvait de l'ennui qui trop souvent produit le désespoir. Nous nous portions tous bien, et durant ces dix années, nous n'avions éprouvé d'autres maladies que quelques accès de fièvre et d'autres légères indispositions.

Mes fils n'étaient plus des enfants : Frédéric était devenu un homme fort et vigoureux, il n'était pas très-grand, mais ses membres s'étaient développés par l'exercice : il avait vingt-cinq ans.

Ernest en avait vingt-trois; quoique bien constitué, il était moins fort que son frère; mais son esprit méditatif avait mûri, la raison était venue en aide à ses dispositions studieuses, et il était parvenu jusqu'à un certain point à vaincre sa paresse; en un mot, c'était un jeune homme instruit, d'un jugement sain et solide, et sans contredit la lumière de la famille.

Rudly avait peu changé. Il était étourdi à vingt ans comme il avait été d'une tête folle à dix ans; mais il excellait dans les exercices du corps.

Fritz avait dix-huit ans; il était grand et robuste; son caractère, sans avoir aucun trait saillant qui le distinguât, semblait tenir le milieu entre ceux de ses frères. Il était réfléchi sans annoncer la profondeur d'Ernest; il se tirait bien des exercices du corps, mais sans approcher de l'habitude de Rudly et de Frédéric. En général, mes fils étaient de bons et honnêtes garçons, et chez lesquels le sentiment religieux que je m'étais surtout occupé de leur inspirer se manifestait souvent d'une manière aussi spontanée que touchante.

Ma bonne Elisabeth n'avait pas trop vieilli.

Quant à moi, mes cheveux étaient devenus blancs, ou, pour parler plus juste, il ne me restait plus que quelques

cheveux ; la chaleur du climat ou plutôt les fatigues excessives, dans les premiers temps de notre séjour sur cette côte, les avaient fait tomber avant le temps : cependant, je me sentais encore fort et vigoureux, quoique je ne fusse déjà plus l'homme jeune et entreprenant qui avait, dix ans auparavant, commencé l'établissement de la petite colonie qui se trouvait alors en pleine prospérité.

Il y avait pour moi dans tous ces changements une source d'idées tristes et amères. Je prévoyais pour mes enfants un avenir terne et désolé, et souvent, les yeux tournés vers l'Océan, je me prenais à dire au Seigneur : Mon Dieu, vous nous avez tirés du naufrage, vous nous avez arrachés à la mort, vous nous avez entourés de toutes sortes de biens ; achevez votre œuvre, et ne laissez pas périr dans la solitude ceux que votre main a sauvés.

LVI. — Excursion de Frédéric. — Événement.

On concevra facilement qu'avec les développements qu'elle avait pris, ma jeune famille ne fût plus aussi facile à conduire que pendant les premières années de notre séjour sur la côte. Mes enfants éprouvaient surtout un besoin de liberté qui les faisait souvent s'absenter pendant des jours entiers ; ils couraient dans la forêt, ils gravissaient au sommet des rochers ; mais lorsqu'ils rentraient le soir, succombant à la fatigue, si je voulais leur faire quelques reproches de cette vie errante qui nous privait de leur présence, ils avaient toujours tant de choses curieuses à me raconter de leurs découvertes et de leurs aventures, que je n'avais plus le courage de gronder.

Frédéric fit un jour une absence de ce genre qui nous causa à tous une vive inquiétude. Il avait pris avec lui des provisions, et comme si une course dans l'île n'avait pas dû fournir des aventures qui répondissent à l'activité qu'il avait besoin de dépenser, il avait équipé son canot, et il s'était lancé sur la pleine mer.

Il était parti au petit jour, et la nuit approchait que nous n'apercevions encore aucun indice de son retour. Ma femme était dans la plus vive anxiété. Je détachai la pirogue du rivage, et nous nous rendîmes aussitôt à l'île du requin. Là, du haut du fort que nous avions construit, nous hissâmes le pavillon de signal, et nous tirâmes le canon d'alarme. Peu d'instants après, nous découvrîmes à l'horizon un point noir se détacher au milieu des petites vagues éclairées par les feux du soleil couchant ; au moyen d'une longue-vue nous

ne tardâmes pas à reconnaître notre cher aventurier. Il s'avavançait vers nous lentement, et en frappant la mer avec les rames comme si son bateau groënlandais eût été chargé d'un double poids.

— Feu ! cria Ernest du ton du commandement, et en sa qualité d'officier garde-côte, Rudly mit le feu au canon, nous poussâmes un hourrah général et descendîmes en courant afin de regagner notre pirogue et devancer Frédéric au rivage de la baie vers laquelle il se dirigeait.

Arrivé là, je vis alors ce qui avait retardé la marche du jeune navigateur. L'avant de son cajak qu'il avait décoré de la tête du morse aux dents d'ivoire, était chargé de diverses choses, tandis qu'une grosse tête velue et qui ressemblait plutôt à une outre gonflée qu'à un animal, et un sac qu'il remorquait également, tenait le petit esquif à demi enfoncé dans l'eau.

Nous reçûmes le voyageur à bras ouverts.

— Il paraît, lui dis-je, mon cher Frédéric, que ta journée n'a pas été mauvaise ; mais quel que soit ton butin, il ne vaut pas ton retour parmi nous : béni soit Dieu qui t'a ramené sain et sauf, et t'a rendu aux larmes de ta mère !

— Ah ! oui, répondit Frédéric, béni soit Dieu ! car outre le butin que vous voyez, je crois bien avoir fait une découverte qui vaut mieux à elle seule que tous les trésors de la mer, et qui nous fera faire bientôt de nouvelles excursions.

Ces paroles qu'il prononça comme à demi, piquèrent singulièrement ma curiosité, mais je n'en témoignai rien d'abord, car tous donnaient à peine le temps au voyageur de reprendre haleine, tant on le pressait de questions. Lorsque nous eûmes détaché le sac, rempli de grosses huîtres, à ce qu'il me parut d'abord, et l'animal marin qui lui servait de contrepoids, mes enfants se mirent à traîner le petit bateau avec le pilote, encore assis dedans, vers notre habitation, en poussant de joyeuses clameurs ; nous les suivîmes, ma femme et moi. Ils retournèrent ensuite chercher sur un brancard le reste du chargement ; puis nous nous assîmes tous sous la galerie, et nous nous disposâmes à écouter le récit que Frédéric allait nous faire de son excursion. Il commença d'abord par nous prier de lui pardonner sa petite escapade ; comme nous ne connaissions rien de la partie orientale du pays que nous habitions, il avait résolu de la visiter, et il n'était parti que pour chercher des aventures, des dangers qui rompiissent tant soit peu l'uniformité de nos

occupations trop paisibles pour son activité de vingt-cinq ans.

— J'avais tout disposé depuis long-temps pour cette expédition, continua Frédéric lorsque sa mère, en l'embrassant, et moi, par un signe de tête, nous l'eûmes assuré de son pardon. J'avais, dit-il, muni mon cajack de quelques provisions de bouche et de deux outres, l'une pleine d'eau douce et l'autre d'hydromel; j'attachai sur le tillac une boussole; un filet à poisson, un harpon et une gaffe étaient placés à droite; un fusil et une ancre avec son câble roulé à gauche; j'avais aussi une paire de pistolets à ma ceinture, une gibecière garnie de munitions à mon côté; je disposai mon aigle que je voulais emmener avec moi, et j'attendis avec impatience l'occasion de m'embarquer à votre insu, chers parents, car je craignais les tendres reproches de ma mère. Ce matin, avant votre réveil, je me levai tout doucement et courus, suivant ma coutume, au bord de la mer. Le temps était si beau, l'onde si tranquille, que je ne pus résister à profiter de ces favorables circonstances; je m'emparai aussi d'une bonne hache, je sautai dans mon cajack tout appareillé, et me laissai entraîner par le courant du Ruisseau du chacal, qui me lança comme un trait vers les écueils où notre vaisseau avait péri. Je vis là, en passant et à une profondeur qui n'était pas très grande, une quantité de barres de fer, des canons, des boulets que nous pourrions peut-être un jour retirer quand nous aurons découvert le moyen de plonger jusqu'à cet endroit. Je me dirigeai ensuite en biaisant vers la côte occidentale, à travers des écueils où mille fragments de rochers de toutes formes, et comme les débris d'un promontoire déroulé, s'élevaient à la surface des eaux ou se cachaient dans leur profondeur. Une multitude d'oiseaux de mer y faisaient leurs nids, et voltigeaient à l'entour de ces récifs en poussant des cris perçants. Là où ces roches offraient quelque surface, on voyait de grands animaux marins dont les uns, étendus au soleil, ronflaient à grand bruit, tandis que les autres se jouaient avec d'affreux mugissements dans les eaux voisines. Il y avait là des lions, des ours, des éléphants de mer et de toutes sortes de phoques, et surtout des morses qui, accrochés aux rochers par leurs défenses recourbées, laissaient pendre la partie inférieure de leur corps dans la mer. Il faut que cette dernière espèce surtout ait établi son quartier-général dans ces parages, car je remarquai, en côtoyant la rive, plusieurs endroits semés de leurs ossements et de leurs dents

d'ivoire, de sorte que nous pourrons aller là chercher pour notre musée quelque belle carcasse bien propre et bien blanche quand nous le voudrons.

— Oh ! voilà qui est charmant, s'écrièrent tous les auditeurs, nous irons chercher des dents d'ivoire pour nous faire des manches de couteaux et même d'outils !

Fritz, dont l'esprit réfléchi avait toujours une remarque à faire, me demanda alors à quoi pouvaient servir à certains animaux ces énormes dents recourbées qui leur sortaient de la bouche et qui n'étaient propres ni à mordre ni à broyer.

— Toutes les dents n'ont pas cette destination, lui dis-je ; les unes sont des armes pour l'attaque ou la défense, telles sont celles de l'éléphant, du rhinocéros, du morse et du narval ; d'autres, comme les boutoirs du sanglier ou les tiges recourbées du phoque, les défenses contournées du babirossa, sont des espèces d'outils dont la nature a pourvu ces animaux, soit pour déterrer les tubercules, les racines dont ils se nourrissent, soit pour détacher les coquillages des roches marines, ou accrocher, tirer à eux les branches des arbres dont ils mangent le feuillage ; l'hippopotame seul a des dents si variées et si fortes qu'on ne sait à quoi il les emploie, car cet animal est frugivore. Au surplus, les défenses de l'hippopotame et du morse, étant moins poreuses que celles de l'éléphant, l'ivoire qu'on en tire est aussi plus estimé parce qu'il est moins sujet à jaunir ; c'est pourquoi les dentistes les recherchent pour la fabrication des dents artificielles.

Frédéric reprit son récit.

Il faut vous avouer, continua-t-il, que lorsque je me vis au milieu de tous ces monstres, je ne me sentis pas fort à l'aise ; je tâchai de passer inaperçu à travers les écueils, et j'eus le bonheur de ne rencontrer aucun animal qui voulût me disputer le passage ; toutefois, ce ne fut qu'au bout d'une heure et demie que je parvins à sortir de ces dangereux parages. Je m'arrêtai alors devant un magnifique portique de rochers que la nature semblait s'être plu à construire dans les formes les plus sévères et les plus imposantes : c'était comme l'arche d'un pont immense, sous laquelle la mer entraînait ainsi que dans un canal, tandis que le rocher sous lequel cette caverne était en partie creusée descendait de chaque côté à pic et s'avancait comme un immense promontoire au milieu des eaux. Je n'hésitai point à entrer sous cette sombre voûte à l'extrémité de laquelle une faible lueur me faisait présumer une issue ; il y régnait une délicieuse

fraîcheur, de tous côtés on voyait voler une quantité prodigieuse de petites hirondelles de rivage qui avaient placé là leurs nids. A mon entrée sous la voûte, un essaim de ces oiseaux m'environna en poussant mille cris aigus, comme s'ils eussent voulu m'en défendre l'approche : leur courage ne diminua ni le mien, ni ma curiosité. J'amarrai mon esquif à une pierre anguleuse de la caverne marine et me mis tranquillement à en examiner les merveilles ainsi que les habitants ; ces oiseaux me parurent de la taille des roitelets, ils avaient la poitrine d'un blanc éblouissant, les ailes gris-clair, le dos et les plumes de la queue d'un noir lustré ; leurs nids, attachés par milliers à la voûte et aux parois du rocher, me semblaient faits comme ceux des autres oiseaux, de plumes, de feuilles sèches et de brins d'herbe ; mais ce qu'ils avaient de singulier, c'est que chacun d'eux était placé sur une espèce de support qui ressemblait à une cuiller allongée et sans queue, collée au rocher, et qui me parut fait d'une sorte de cire grisâtre et polie. Quelques-uns de ces nids étaient vides, je les détachai, et, les ayant examinés avec plus d'attention, je reconnus qu'ils étaient d'une substance solide et semblable à de la colle de poisson ; j'en fis une petite provision que j'empaquetai avec soin avec les débris des autres nids et des herbes sèches, et je plaçai le tout à l'avant de mon bateau, dans la tête du morse, afin de vous les faire voir : vous me direz, mon père, si l'on en peut tirer quelque parti.

— Certes, mon fils, dis-je alors, ce serait un bon objet de commerce que ces nids d'hirondelles, si nous étions en rapport avec la Chine ou d'autres contrées de l'Inde où cette denrée se vend au poids de l'or, car on en mange par millions et on les regarde comme un mets des plus délicats.

Ici mes autres fils et ma femme se récrièrent en donnant à l'envi des marques de dégoût à l'idée de manger des nids d'oiseaux : je leur fis comprendre qu'il n'était point question de manger les plumes et le foin qui tapissaient ces nids, mais seulement l'enveloppe qu'on nettoie avec soin, qu'on fait cuire avec des épices, et qui produit une espèce de gelée transparente, savoureuse, et tout-à-fait agréable. Le mot de gelée rappelant à ma femme celle qu'elle nous faisait de temps en temps avec une substance qui paraissait peu susceptible d'être regardée comme une friandise, revint la première de sa prévention, et convint qu'avec une préparation et des assaisonnements convenables on pourrait

peut-être tirer bon parti de la découverte de Frédéric.

— N'a-t-on pas eu l'idée, ajoutai-je, de faire des nageoires de requin jusqu'alors méprisées, une friandise des plus recherchées? Que ne doit-on pas à la nécessité ou à la gourmandise des hommes? Et, dans le fait, tu devrais bien nous accommoder quelques-uns de ces nids, chère femme, ajoutai-je, afin de nous faire juger s'ils sont dignes de leur renommée.

— Volontiers, répondit la bonne ménagère, quoique je sois assez ignorante en fait de cuisine transcendante; toutefois, je crois que je pourrai bien vous en faire une gelée, pourvu qu'on me nettoie bien ces petites galettes, qui me paraissent passablement malpropres.

Petit Fritz, qui était encore l'aide-marmite, assura sa mère que ce serait le premier ouvrage dont il s'occuperait le lendemain; puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Mais, papa, d'où les hirondelles tirent-elles donc la matière gommeuse dont elles font les supports de leurs nids?

— C'est ce qu'on ne sait pas encore d'une manière bien positive, répondis-je, quoiqu'on ait prétendu que c'était de l'écume des mers que ce petit oiseau, appelé *salangane*, ramasse avec son bec; dont il se sert pour fixer son nid aux rochers. Cette substance, en se séchant, prend l'apparence de cire ou plutôt de colle de poisson; on croit aussi qu'elle viendrait d'une espèce de mollusque qui sert à la nourriture de la salangane, qui, après l'avoir avalé, en dégorge la partie gélatineuse, soit pour construire son nid, soit pour nourrir ses petits. Cette dernière opinion me paraît la plus fondée, en ce que cette substance possède les qualités nutritives des substances animales. Mais laissons-là cette discussion, et revenons au récit de notre voyageur.

« Je m'avançai hardiment, reprit celui-ci, à travers les eaux tranquilles qui baignaient ce sombre passage; à sa sortie je me trouvai dans une magnifique baie dont les rives basses et fertiles côtoyaient une savane d'une immense étendue. Des bosquets gracieux d'arbres de toute espèce en variaient l'uniformité; à droite s'élevaient d'énormes masses de rochers, dont celui que je venais de traverser n'était que le prolongement; à gauche coulait un fleuve calme et limpide, et au-delà de ce fleuve s'étendait un grand marécage que terminait enfin une épaisse forêt de cèdres.

Pendant que je suivais dans mon esquif les sinuosités de la rive, j'aperçus au fond des eaux transparentes, sur un fond pierreux, des couches plus ou moins étendues de

grands coquillages du genre des huîtres, et qu'on appelle, je crois, bivalves. Voilà, me dis-je, un manger qui doit être plus succulent que nos petites huîtres de la Baie du salut, il faut que je goûte de celles-ci, et si elles sont bonnes j'en porterai à Felsenheim. Aussitôt j'en détachai quelques-unes avec ma gaffe, je les recueillis dans le filet, et je les jetai sur le sable sans sortir de mon canot, parce que je voulais tout de suite faire ma provision. Quand je retournai au rivage avec une nouvelle charge d'huîtres, je trouvai que les premières s'étaient ouvertes et que l'ardeur du soleil avait déjà commencé à les corrompre; j'en ouvris pourtant une ou deux de celles que je rapportais, mais, au lieu de l'huître blanche et grasse dont j'espérais me régaler, je ne trouvai qu'une viande dure, coriace et sans goût. En essayant de détacher l'animal de la coquille, dont l'intérieur était, du reste, couvert d'une nacre éblouissante, je sentis sous mon couteau de petits corps durs ronds comme des pois, je les fis sortir de la chair de l'huître, et trouvai ces petites boules si jolies que je m'amusai à fouiller toutes ces coquilles et à en réunir les perles dans une petite boîte que j'avais sur moi. Ne pensez-vous pas, mon père, ajouta Frédéric en me le présentant, que ce sont effectivement des perles?...

— Voyons, voyons, Frédéric! s'écrièrent les frères en se jetant sur la boîte au risque de renverser tout son contenu. Oh! quelle trouvaille! qu'elles sont brillantes et régulières!...

Je pris la boîte à mon tour: — Ce sont bien des perles! m'écriai-je, et des perles orientales de la plus grande beauté! tu as découvert là un trésor, mon fils; à la vérité, il nous sera encore moins utile que tes nids de salangane, puisque nous ne possédons aucun moyen d'en tirer parti; cependant cette découverte peut avoir pour nous un jour des résultats avantageux, nous ne la négligerons pas, et nous irons visiter cette riche baie; en attendant, continue ton récit.

« Après avoir réparé mes forces, reprit Frédéric, par quelque nourriture, je continuai ma route le long de cette côte, échancrée d'une multitude de petites anses couvertes de verdure et de fleurs. Je parvins ainsi jusqu'à l'embouchure du fleuve, dont les eaux tranquilles se rendaient presque sans bruit à la mer; sa surface, couverte de plantes aquatiques, ressemblait à une prairie verdoyante sur laquelle divers oiseaux, et entr'autres une espèce qui, montée sur de longues jambes, en traversait toute la largeur à

grands pas. Je donnai à ce fleuve le nom de *Saint-Jean*, parce que je me rappelai avoir lu quelque chose de semblable au sujet du grand fleuve de la Floride qui porte ce nom. Après y avoir renouvelé ma provision d'eau douce, je me dirigeai vers l'autre promontoire qui termine cette baie, et qui se trouve en face de celui que j'avais franchi en passant sous l'arche creusée dans ses flancs. Cette baie, que je n'hésitai pas à qualifier du nom de Baie aux perles, a environ deux lieues d'un promontoire à l'autre, et une chaîne de récifs s'étendant en droite ligne la sépare de la pleine mer. Un seul endroit un peu à l'ouest y offre une entrée commode, et tout le reste, fortifié par des écueils et des bancs de sable, forme un port naturel auquel il ne manque que le voisinage d'une ville pour le rendre parfait.

J'essayai de sortir par ce passage que je venais de découvrir, mais la marée montante commençait, et il me fallut pour le moment renoncer à mon projet : je remontai le long des rochers jusqu'au promontoire, mais il n'avait pas d'ouverture comme l'autre, et je fus obligé de mettre pied à terre, car je voyais de tous côtés des têtes d'animaux marins qui me paraissaient de la grandeur d'un veau, s'élever sur les eaux, plonger, disparaître, se poursuivre comme en se jouant, et je ne voulais pas me risquer à être renversé par eux dans leurs joyeux ébats ; en conséquence j'attachai mon cajak à une pointe de rocher, je pris mon aigle et mes armes, et je me disposai à frapper le premier de ces animaux qui s'approcherait assez près du rivage, car non-seulement je voulais vous rapporter une de ces bêtes, qui par sa rotondité ressemblait à une valise bien pleine et bien gonflée, mais sa peau couverte d'un poil court et serré, me parut une excellente conquête à faire. Une compagnie de ces joueurs s'approcha bientôt du bord où j'étais caché, je lançai mon aigle, qui s'attacha au plus beau et l'eut bientôt aveuglé ; je sautai alors de rochers en rochers jusqu'à l'endroit où le pauvre animal se débattait sous la serre cruelle de son ennemi, je l'assommaï d'un coup de gaffe et l'attrirai avec le crochet jusqu'à mon cajak : tous les autres avaient fui comme par enchantement.

Aussitôt, je me mis en devoir de vider l'animal dont le poids était déjà trop considérable pour mon léger esquif ; mais pendant que j'étais ainsi occupé, une quantité prodigieuse d'oiseaux de mer vint m'assaillir de tous côtés ; les mouettes, les frégates, les hirondelles de mer, et d'autres

espèces encore, s'approchaient de moi avec tant de hardiesse que dans mon impatience je me mis à frapper à travers la troupe emplumée, et, au hasard, j'abattis un grand oiseau d'une force extraordinaire : c'était, je pense, un albatros. Cependant, après avoir écarté ces importuns visiteurs, je terminai ma besogne, j'attachai ma loutre marine, car tel est, je crois, le nom de cet animal, à l'arrière de mon canot, à côté du sac aux huîtres, et je songeai au retour ; le reflux commençait à se faire sentir, je retrouvai l'entrée de la baie entre les rochers, et sortis heureusement de son enceinte ; bientôt je me retrouvai dans des parages connus, j'aperçus dans le lointain notre pavillon, et j'entendis le canon de la redoute qui signalait ma bienvenue.

Après ce récit, et pendant que ma femme et mes fils étaient retournés au cajak, l'une pour examiner le nouveau mets recommandé à ses talents culinaires, et les autres empressés de voir les huîtres à perles, nous demeurâmes seuls, mon fils et moi. Il avait réservé pour la fin la meilleure partie de son récit, et il me tira encore à l'écart pour me confier un secret dont il avait cru devoir me donner préalablement connaissance avant de le divulguer.

— Écoutez, me dit-il, une circonstance singulière de mon voyage : En examinant l'albatros que j'avais abattu d'un coup d'aviron, jugez de ma surprise quand je vis l'une de ses pattes entourée d'un linge ! Je le déliai, et j'y lus en bon anglais les mots que voici : *Sauvez le vauve naufragé de la roche fumante.*

Je ne saurais vous exprimer, mon père, ce que j'ai ressenti en faisant cette découverte. Je relus dix fois la ligne comme pour m'assurer que ce n'était point une illusion de mes yeux. — Mon Dieu, disais-je, faites que ce soit là une vérité ! — Je cherchais ensuite à m'expliquer la présence d'un être humain parmi ces rochers, mais l'histoire de notre naufrage m'en montrait assez la possibilité : dès cet instant, chercher sur la côte ou sur la mer le rocher qui fume, sauver cet être souffrant, mon semblable, mon frère, devient mon unique pensée ; mais j'avais beau regarder de tout côté, mes yeux se perdaient dans l'espace sans pouvoir rien découvrir.

Il me vint alors une idée, c'était de rattacher à la patte de l'albatros le premier linge, et d'écrire sur un second, que j'attacherais à son autre patte, ce peu de mots, en anglais : *Ayez confiance en Dieu, secours est proche.* Si l'oiseau retourne à celui qui l'a envoyé, me disais-je, celui-ci lira ma

réponse ; si, au contraire, le messager ne fait que passer auprès de l'infortuné sans s'arrêter, il apercevra le second linge, et ce seul indice suffira pour lui inspirer de la confiance, car il comprendra sans doute que son oiseau a été rencontré par des hommes.

Je ramassai une plume tombée de l'aile de l'oiseau lorsque j'avais abattu celui-ci ; je la taillai avec mon couteau, et l'ayant trempée dans le sang de la loutre de mer, j'écrivis sur une petite bande de toile arrachée à mon mouchoir le peu de mots que je vous ai dits. L'albatros n'avait été qu'étourdi du coup, et je le ranimai en lui faisant avaler quelques gouttes d'hydromel. J'attachai à sa patte cette correspondance de nouvelle espèce, et je le laissai partir en faisant des vœux pour qu'il retournât vers celui qui l'avait envoyé.

L'oiseau partit ; il s'éleva d'abord droit au-dessus de ma tête, comme s'il eût voulu reconnaître les lieux vers lesquels il voulait se rendre ; puis, prenant sa direction à l'ouest, il se mit à fuir avec une telle rapidité que bientôt mes yeux le perdirent de vue et que je fus obligé de renoncer au projet de le suivre à force de rames.

Maintenant, mon père, continua Frédéric avec une gênée émotion, que pensez-vous de cet événement ? Si nous allions enfin trouver un être humain, un nouvel ami ? car nous irons à la recherche de l'étranger, n'est-ce pas, mon père ? oh ! oui, nous irons ! quelle joie ! quel bonheur ! Mais aussi quel désespoir, si nous ne réussissions pas dans cette entreprise !... Voyez-vous, mon père, ce sont ces alternatives de crainte et d'espoir qui m'ont fait faire un secret de cette rencontre à maman ; à mes frères ; je n'ai voulu le confier qu'à vous : il faut leur épargner les angoisses d'un espoir qui, après tout, peut être déçu.....

Mon fils prononça ces derniers mots avec tristesse.

— Je suis content de toi, lui répondis-je, tu as agi avec prudence : tu as bien fait de résister d'abord au premier mouvement de ton cœur qui te portait à chercher un être souffrant pour le secourir. Tu nous aurais tous plongés dans une mortelle inquiétude, si la nuit fût venu sans que tu nous eusses rejoints. Quant à l'événement, il a sans doute quelque chose d'extraordinaire ; mais il ne faudrait pas cependant fonder sur lui de trop hautes espérances : l'albatros est un oiseau voyageur, il parcourt en peu de temps les plus grandes distances ; il se pourrait aussi que l'écrit que cet oiseau portait à la patte y fût depuis long-

temps, et en supposant même qu'il fût d'une date assez récente, il pourrait bien se faire que le malheureux qui l'a tracé fût à un tel éloignement de ces lieux que nous ne pussions jamais parvenir jusqu'à lui. Mais continuons à garder ce secret, je réfléchirai aux moyens de sauver cet infortuné s'il existe... sans causer de nouvelles inquiétudes à la famille.

Ces paroles froides et positives étaient dictées par le désir d'apaiser l'espèce d'exaltation qui s'était emparée de la jeune imagination de mon fils, et l'empêcher de se jeter en étourdi dans quelque fâcheuse entreprise; car je n'ignorais pas que souvent des pirates cachés dans quelque baie employaient ces faux signaux pour attirer dans leur repaire les navigateurs. Je dis donc à mon fils de se tranquilliser et que nous aviserions ensemble au projet qu'il méditait. Nous retournâmes auprès de la famille que nous retrouvâmes encore occupée aux perles.

— Voyez, disait Ernest à ses frères, nous avons-là toute une fortune; « l'Europe paye au poids de l'or les perles fines que l'Orient lui envoie : le gouvernement anglais, en 1804, a vendu à un entrepreneur plus de trois millions de francs, le droit de pêcher une seule fois le banc d'huîtres à perles de la côte de Ceylan.

« La pêche des perles commence au mois de mars; elle occupe un grand nombre de bateaux. Les Orientaux qui s'y adonnent en font une sorte de travail mystérieux, et ils ne l'entreprennent jamais sans s'être livrés préalablement à toutes sortes d'ablutions et de prières, qui, dans leurs croyances, ont la vertu de donner un succès infailible aux entreprises qu'elles ont précédées. On part dans la nuit, car il est essentiel, dit-on, d'avoir jeté l'ancre à la hauteur du banc que l'on va exploiter avant le lever du soleil.

« Néanmoins, les opérations ne commencent pas avant sept heures du matin, c'est-à-dire avant que la chaleur ait permis aux plongeurs d'entrer dans l'eau. Voici comment on s'y prend pour effectuer la pêche :

« On fait, avec des avirons et d'autres pièces de bois, une sorte d'échafaudage à jour qui dépasse des deux côtés du bateau, et auquel on suspend une pierre en forme de pain de sucre qui descend de cinq pieds dans l'eau et qui prend le nom de pierre à plonger. La corde qui la soutient est réunie à un étrier destiné à recevoir le pied du plongeur. Celui-ci met le pied dans l'étrier, et il y demeure debout quelques instants, jusqu'à ce qu'on lui ait jeté un filet en

forme de panier dans lequel il pose son autre pied ; ce filet est surmonté d'une corde que le plongeur tient à la main.

« Ainsi disposé, le plongeur bouche d'une main ses narines pour empêcher l'eau d'y pénétrer, puis il donne à la corde qui correspond à la pierre une secousse assez vive, et il descend dans l'eau. Arrivé au fond, il retire son pied de l'étrier ; on remonte sur-le-champ la pierre, qu'on accroche de nouveau à l'aviron : c'est alors que le plongeur commence sa récolte, c'est-à-dire que les détachant avec une petite pince de fer dont il est pourvu, il se met à ramasser le plus de coquillages qu'il peut en réunir. Il remplit son filet et demeure ainsi dans l'eau environ une minute et demie. S'il est habile, ce court espace de temps lui suffira pour ramasser cent cinquante huitres. Quand il a fini, il en avertit l'équipage, en donnant une secousse à la corde du panier. On retire aussitôt cette corde avec toute la vitesse possible ; mais le plongeur a reparu à la surface avant le riche butin qu'il vient de faire, et il va attendre, en se jouant autour du bateau, que son tour de plonger revienne. Une pierre à plonger occupe ordinairement deux hommes.

« Les naturels de Ceylan et de toute la côte de Coromandel sont grands amateurs de cette pêche, et toute pénible qu'elle soit, les hommes qui y sont employés n'en parlent que comme d'un delassement agréable. Ils travaillent ainsi, pendant six heures au moins, sans articuler la moindre plainte, et s'il leur arrive par hasard d'être tristes, c'est que le banc qu'ils pêchent est mal fourni.

« Après la pêche, les huitres sont entassées dans de grands enclos où on les garde avec beaucoup de soin pendant dix jours, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elles se corrompent, afin de pouvoir en extraire les perles. Quand elles sont arrivées à un état convenable, on les jette dans un réservoir rempli d'eau de mer, et on les y laisse douze heures ; puis on les ouvre, on les lave, et c'est alors que les coquilles passent entre les mains des rogneurs, qui en détachent les perles avec des tenailles. »

Après cette explication donnée par le docte Ernest, chacun fit ses remarques particulières sur la beauté, la grosseur, le nombre des perles qui se trouvèrent dans les coquilles que Frédéric avait rapportées. Pour répondre aux questions de Fritz, qui me demandait si toutes les perles étaient toujours de cette nuance brillante et argentée j'ajoutai aux détails donnés par Ernest que la beauté des

perles était en rapport avec la pureté du fond sur lequel on pêche les coquilles; elles sont ternes, dit-on, dans les eaux bourbeuses, et claires et brillantes dans le gravier ou le sable; elles changent également de nuance suivant les lieux: on en pêche dans le golfe de Californie qui sont d'un jaune orangé, celles des côtes d'Afrique sont plus lisses et presque noires, on en voit de verdâtres qui sont fort estimées des Arabes; il y a en Ecosse et en Lorraine de grandes moules qui fournissent aussi des perles, mais celles-ci, dont la teinte est bleuâtre, sont de formes irrégulières.

— Et comment donc se forment les perles? demanda encore Fritz.

— Long-temps cette formation a été regardée comme merveilleuse, on l'attribuait à une sorte de rosée qui tombait du ciel, et vous devez vous souvenir de ce joli apologue de la goutte d'eau se plaignant de tomber dans l'immense océan, avalée par une huître, et devenue par là une des plus belles perles orientales dont on orna ensuite la couronne du grand roi de Perse. Il n'y a rien de vrai dans ce conte que la morale. Quant à l'origine réelle des perles, les naturalistes ont découvert que cette substance était la même que celle qui tapisse la coquille de l'huître qui la produit, et que d'abord liqueur visqueuse, elle s'agglomérât et se durcissait dans le corps de l'animal quand quelque chose venait en arrêter la sécrétion: ainsi on a remarqué que c'était dans les huîtres blessées qu'on trouvait le plus de perles, et surtout dans celles qui ont été piquées par un petit ver marin, appelé vrille, qui sait percer la dure écaille de l'huître perlière et sucer ainsi le pauvre animal: celui-ci, pour se défendre, couvre le trou d'une substance nacrée qui devient aussi dure que la coquille, et en prend l'éclat et le brillant. On ajoute aussi que l'huître à perles enduit aussi de cette même nacre les grains de sable ou autres corps étrangers qui s'introduisent parfois entre les écailles, et des pêcheurs multiplient ainsi les perles en perçant les coquilles ou en y glissant de petits cailloux quand ils les aperçoivent entr'ouvertes.

Après les perles, les nids d'hirondelles eurent leur tour, mais la loutre surtout excitait l'attention de nos jeunes naturalistes.

— Quel vilain animal avec ses moustaches effilées qui lui prennent de chaque côté du museau? disait Fritz en l'examinant, et tu dis que c'est une loutre.

— Oui, reprit Ernest, qui se trouvait en train de pro-

fesser, c'est bien effectivement une loutre de mer, c'est l'un des animaux les plus innocents à qui la mer serve d'élément; elle est douée d'une foule de bonnes qualités, surtout d'un amour filial à toute épreuve, et elle se laisse mourir de faim quand par hasard elle vient à être privée de ses petits. Si on l'attaque, elle ne fait pas de résistance, mais elle cherche à s'échapper en fuyant. Souvent ce moyen lui réussit mal; alors elle grogne comme un chat dont elle imite les grimaces; elle s'étend sur le côté; elle couvre sa figure de ses pattes de devant comme pour parer les coups qu'elle attend, et elle se prépare ainsi à la mort; mais si elle est assez heureuse pour échapper, elle n'est pas plus tôt hors de danger qu'elle se dresse sur les flots et qu'elle commence à se livrer à mille singeries, comme pour narguer l'ennemi dont elle a déjoué les efforts. Du reste, la loutre est une proie très-recommandable; outre sa peau, qui nous fournira une excellente nourriture, sa chair est encore fort estimée, et l'on dit qu'elle vaut au moins celle du mouton.

Nous donnâmes encore quelques soins à d'autres objets moins importants que Frédéric avait rapportés avec lui; et quand le premier enthousiasme fut un peu calmé :

— Ma chère femme, dis-je tout à coup en prenant un ton de gravité peu habituelle, et vous, mes fils! ce jour doit être un de ceux qui compteront dans l'histoire de la famille. Frédéric n'est plus un enfant; depuis quelque temps, et surtout, dans la dernière excursion qu'il vient de faire, il s'est conduit avec tant de courage et de prudence que je résigne vis-à-vis de lui mon autorité paternelle, et je déclare devant vous qu'à partir de ce jour il est libre de toute subordination, que je le considérerai comme un homme, comme un ami appelé à m'aider de ses conseils et de son activité dans l'administration de notre petite colonie.

Cette scène inattendue fut suivie d'un moment de silence : Frédéric lui-même, à qui je n'avais rien dit de mon projet, avait peine à dissimuler son embarras; sa mère y mit fin en lui tendant les bras, et des larmes de bonheur roulèrent dans les yeux de ma bonne Elisabeth.

— C'est la cérémonie de la toge virile, mon cher Frédéric! dit au bout de quelque temps maître Ernest; te voilà maintenant un homme, mais tâche de ne plus rentrer avec tes pieds affranchis dans les petits souliers de l'enfance.

Mais il y avait dans toute cette scène de famille tant

de sérieux et de gravité que la plaisanterie devait échouer contre elle.

Je ne parlai à personne de la révélation que Frédéric m'avait faite, car je n'étais pas encore déterminé sur les moyens à prendre pour y donner suite, et j'avoue que cela m'embarrassait singulièrement.

Cependant les perles étaient un objet trop important pour qu'on pût les oublier, et dès le lendemain mes fils me demandèrent avec instance de se mettre en route pour aller faire une pêche en règle de ces précieuses bagatelles.

— Doucement, messieurs, leur dis-je, avant de monter à cheval il faut préparer son cheval, et si vous voulez que votre entreprise réussisse, il faut vous munir des outils nécessaires pour l'effectuer; que chacun de vous invente et fournisse quelque chose d'utile à l'expédition, non-seulement je l'approuverai, mais j'en ferai partie.

Cette proposition fut reçue avec acclamation, et aussitôt tout le monde se mit en besogne. Je forgeai moi-même deux grands rateaux et deux petits crocs en fer; je munis les premiers de manches en bois, longs et solides, avec des anneaux de fer, afin de pouvoir les fixer à la quille de notre chaloupe et les faire trainer ainsi en passant sur le fond où se trouveraient les huîtres perlières; les petits crocs étaient pour détacher plus commodément ce que les rateaux n'auraient pu enlever. Ernest fabriqua, d'après ses idées, une espèce d'échenilloire avec des ciseaux qu'une corde faisait mouvoir pour détacher les nids de salanganes, dont nous voulions faire aussi une provision. Rudly avait fait une échelle fort légère, en perçant dans toute sa longueur une forte tige de bambou à des distances régulières et en passant dans ces trous d'autres morceaux de canne de dix-huit pouces, ce qui faisait comme un bâton de perroquet auquel on pouvait monter d'autant plus facilement que le jeune homme avait muni le haut d'un crochet de fer qui pouvait servir à suspendre son échelle, et d'une pointe, également en fer, pour l'appuyer solidement sur les rochers s'il en était besoin. Fritz, fort adroit à faire des filets, raccommoda les nôtres et en fit de plus solides pour armer nos crocs et recevoir ainsi les huîtres qu'ils avaient détachées.

Frédéric, pendant ce temps-là, travaillait en silence à son cajak, et il cherchait à y pratiquer une seconde place. J'avais seul le secret de ce travail, seul je lisais dans l'âme de mon fils l'espérance à laquelle s'ouvrait cette âme généreu-

se, j'en jouissais, mais je n'osais pourtant l'encourager.

On songea aussi aux provisions pour le voyage : on fit cuire deux jambons, on y joignit des gâteaux de cassave, des pains de froment, du riz, des noix, des amandes et d'autres fruits secs, et pour boisson une tonne d'eau douce et un baril d'hydromel ; on chargea le tout dans la chaloupe, avec les instruments qui devaient servir à l'expédition.

LVII. — Les nids de salanganes. — La pêche aux perles. — Le sanglier d'Afrique.

Nous passâmes un jour entier à préparer notre embarcation. Un vent frais et favorable, une mer doucement agitée nous invitèrent le lendemain à partir. Fritz et sa mère furent chargés de garder le rivage, et nous mimés gaiement à la voile en les saluant. Nous partîmes au milieu des souhaits et des vœux qu'ils faisaient pour notre heureux retour. Nous avions pris avec nous quelques-uns de nos serviteurs : le jeune Knips (c'était un nouveau singe qui avait succédé à l'ancien élève de Frédéric, car le bon vieux grimacier était mort), le chacal de Rudly que la domesticité n'avait pas empêché de devenir un animal vigoureux et fort, avaient également trouvé place dans la pirogue, enfin nous avions pris aussi Billy, Braun et Folb, comme trois compagnons susceptibles de faire face à un danger. En effet, le climat de l'île leur avait si bien convenu, ils avaient pris dans leur vie de liberté et d'exercice continu un tel accroissement de forces qu'on aurait pu les comparer à ces chiens de noble race que Porus donna un jour à Alexandre, et qui ne craignaient pas de se mesurer avec des lions et des éléphants.

Rudly s'arrangea de façon à occuper dans le cajak de Frédéric la seconde place que celui-ci y avait disposée. Ernest et moi nous conduisions la chaloupe avec toutes les provisions et les animaux dont elle était chargée.

Le cajak prit les devants, et nous le suivîmes à travers les écueils et les rochers à fleur d'eau qu'il tournait avec une aisance que notre embarcation plus lourde ne pouvait pas toujours imiter. Nous ne rencontrâmes pas de monstres marins, mais en revanche les rochers étaient couverts d'os blanchis et de défenses de morses, d'ours et de chevaux marins. Ernest nous fit arrêter plusieurs fois, au risque de nous briser sur les pointes à fleur d'eau, pour prendre, parmi ces débris de monstres, des merveilles pour notre musée.

La mer était calme et brillante comme un miroir, et l'on

voyait glisser à la surface de petites flottes de nautilus papyrus ; on appelle ainsi un genre de coquille univalve faite comme une petite gondole à poupe élevée; on prétend que c'est de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris l'art de naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaisseau, et l'animal semble se conduire sur la mer comme un pilote conduirait un navire. Quand le nautilus veut nager, il élève ses deux bras, et étend comme une voile la membrane mince et légère qui s'y trouve attachée; il se sert des deux autres, qu'il plonge dans la mer et qui lui tiennent lieu d'avirons, un autre lui sert de gouvernail. Il ne prend d'eau dans sa coquille que ce qu'il lui en faut pour lester ce petit navire et pour marcher avec autant de vitesse que de sûreté; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie sa voile, retire ses avirons, remplit sa coquille d'eau pour couler ou se précipiter plus promptement au fond de la mer. Il retourne sa barque sens dessus-dessous lorsqu'il veut remonter à la surface, et à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou qu'il comprime à volonté, il peut traverser la masse des eaux, mais dès qu'il en a atteint la superficie, il tourne adroitement son petit navire dont il vide l'eau, et, épanouissant ses barbes palmées, il se met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. Le nautilus est un navigateur perpétuel qui est tout à la fois le pilote et le vaisseau.

La coquille du nautilus est mince comme du papier, d'un blanc de lait, striée et contournée en spirale; l'animal est une espèce de polype à huit pieds, avec plusieurs franges couvrant les deux côtés de la bouche; ces lambeaux, qui se divisent en vingt doigts, sont comme les mains de l'animal, ils lui servent pour s'allonger, se retirer, saisir sa proie et la porter à sa bouche.

Mes jeunes naturalistes ne purent voir ces charmants coquillages exécuter leurs rapides évolutions sur la surface tranquille des ondes sans désirer de leur faire la chasse: nous en eûmes bientôt pris une demi-douzaine des plus beaux à l'aide des filets que nous avions emportés avec nous; ils furent aussitôt vidés et placés avec soin dans une corbeille, pour servir à l'ornement de notre cabinet d'histoire naturelle.

Nous eûmes bientôt atteint le promontoire derrière lequel, suivant les avis de Frédéric, devait se trouver la Baie aux perles. Ce promontoire, outre le passage creusé dans ses flancs, offrait un ensemble aussi imposant qu'extraordinaire: c'étaient des voûtes régulières, des arceaux, des

pyramides découpées à jour ; en un mot, c'était la façade d'une de ces vieilles cathédrales gothiques embellie par les mille fantaisies de l'artiste du moyen âge , avec cette seule différence que les proportions y étaient colossales , qu'au lieu d'un parvis de marbre , c'était la mer , et que les colonnes , au lieu de reposer sur la terre , avaient leurs bases sous les flots. On aurait dit un temple élevé à l'Éternel au milieu de l'immensité.

Nous pénétrâmes sous la voûte : elle était sombre , car elle ne recevait de jour , comme les églises gothiques , qu'à de rares intervalles , par les fissures de la pierre , ou par quelques fenêtres naturelles qu'y avait ouvertes un morceau de roc en se détachant de l'ensemble.

Nous fîmes plusieurs fois le tour extérieur de ce singulier édifice ; nous n'y rencontrâmes nulle trace d'êtres vivants ; seulement , des ossements de monstres marins , épars çà et là aux pieds des rochers , attestaient qu'ils avaient dû servir de retraite à quelques-uns de ces terribles animaux avec lesquels nous n'avions point encore eu à nous mesurer , mais que leurs dents et leur taille pouvaient nous faire considérer comme de redoutables ennemis.

Le bruit de nos rames effraya les paisibles salanganes , qui se mirent à voler avec inquiétude dans toute l'étendue de la voûte , tellement que nous avions de la peine à nous conduire à travers cet essaim bruyant ; mais quand nos yeux se furent habitués à l'obscurité du lieu , nous reconnûmes avec plaisir que toutes les cavités des sculptures naturelles étaient remplies de leurs nids. Ceux-ci , semblables à de petites coupes blanches , transparentes comme de la corne , étaient garnis , comme les nids des autres oiseaux , de plumes et d'herbes sèches , mais celle-ci était très parfumée. L'essai que nous avions fait de cette substance qui , bouillie et assaisonnée de sel et d'épice , ressemble à des cartilages très délicats , nous avait paru trop avantageux pour que nous n'en fissions pas une ample provision ; d'ailleurs nous savions que les nids d'hirondelles de mer étaient un objet de commerce très important à la Chine , et nous nous étions si bien habitués à l'idée de voir un jour arriver sur nos côtes un vaisseau avec lequel nous pourrions lier des relations d'échange , que nous nous mîmes en devoir de recueillir une certaine quantité de ces nids ; toutefois nous eûmes soin de ne prendre que ceux où il n'y avait ni œufs ni petits , afin de ménager cette richesse. Frédéric et Rudly grimpaient comme de vrais chats le long des saillies

qui tapissaient le rocher, tandis qu'Ernest et moi nous recevions et déposions dans un grand sac les morceaux qu'ils avaient détachés. Il fut bientôt rempli : je ne voyais qu'avec une sorte d'inquiétude mes deux fils suspendus à une échelle au-dessus des eaux, les deux autres étaient fatigués; je fis cesser la récolte, et après avoir réparé nos forces par quelque nourriture, nous nous disposâmes à franchir le ténébreux passage. Toutefois, je voulus, avant d'aller plus loin, qu'Ernest et Rudly achevassent de nettoyer une quantité de nids qu'ils avaient arrachés des parties basses du rocher avant de les placer avec les autres.

— En vérité, dit tout à coup maître Ernest, que la besogne n'amusait que d'une façon très médiocre, quand j'y réfléchis un peu, j'ai peine à comprendre l'espèce de foi avec laquelle nous entassons ici cette sale provision, pour la vendre à un navire qui ne touchera peut-être jamais à nos côtes. Dix ans déjà passés....

— L'espérance, mon fils, lui répondis-je, est un des plus grands bienfaits que le Ciel ait accordé à l'homme sur la terre; c'est la fille du courage et la sœur de l'activité, car l'homme courageux ne se désespère jamais, et celui qui espère travaille toujours pour arriver au but de ses désirs. La philosophie de la paresse dit seule que le succès de nos soins est incertain, travaillons toujours avec courage et laissons à Dieu la réussite de nos travaux !

Cependant je donnai l'ordre du départ.

Frédéric m'avait assuré que les eaux dans lesquelles nous nous trouvions étaient navigables, et qu'en suivant le sombre passage nous arriverions plus sûrement et plus vite à la grande baie. En effet, la marée étant venue à monter, elle nous porta avec une grande rapidité à l'autre extrémité de la caverne marine sans qu'il nous fût nécessaire de ramer; nous admirâmes à l'aise la magnificence de ce passage : on apercevait à droite et à gauche des grottes, des cavernes qui se perdaient dans les ténèbres et s'étendaient peut-être à de vastes profondeurs. La voûte offrait tantôt des coupoles éclairées par le haut, de longues ogives enrichies de mille festons de pierres ou de stalactite; tantôt de grands plafonds ornés de caissons, de rosaces, comme ceux d'un temple grec; on eût dit qu'après divers essais le grand architecte universel avait jeté là les fondements de son temple et qu'il l'avait ensuite abandonné. A notre sortie de la voûte, nous nous trouvâmes, comme Frédéric nous l'avait annoncé, dans une baie d'un aspect enchanteur. Nous

y restâmes quelque temps. Les flots étaient si purs et si calmes, que nous voyions les poissons s'agiter à une grande profondeur. J'y reconnus le poisson blanc dont les écailles luisantes fournissent la matière dont on fait les perles fausses, je le montrai à mes fils ; mais l'expression de perles fausses dont je me servis devait entraîner une discussion qui, en effet, ne se fit point attendre.

Mes enfants, qui n'étaient point habitués à ces valeurs conventionnelles que les sociétés civilisées donnent à certains objets, ne comprenaient pas que l'on accordât plus de prix à la perle qui se trouve dans un coquillage qu'à celle que produit un poisson, quand l'éclat et la beauté de celle-ci égalent souvent la première.

— C'est moins l'objet en lui-même, leur dis-je, que l'on paye ainsi, que la difficulté de se le procurer. Une perle se priserait assurément assez peu si toutes les rivières d'Europe en regorgeaient ; tout son prix est dans son origine.

— Ah ! oui, reprit Ernest, c'est ce qu'on appelle *pretium affectionis*.

On se moqua un peu du docteur et de son mot latin, et tout en discourant nous parvîmes au banc de rocher où Frédéric avait fait une pêche si copieuse d'huîtres à perles. La côte présentait l'aspect le plus riant, des forêts qui s'échelonnaient jusque dans un horizon immense, de hautes montagnes, et partout la végétation riche et puissante des tropiques. Un fleuve majestueux venait se perdre dans la baie, et nous le voyions descendre de loin au travers des prairies qu'il semblait couper d'une large bande d'argent. Tout nous engageait à aborder et nous promettait un lieu de repos agréable. Nous sautâmes facilement du bord de nos embarcations sur le sable : nos chiens nous suivirent ; mais maître Knips, plus timide, ne put jamais se résoudre à franchir le faible espace qui le séparait de la terre. Vingt fois il se dressa sur ses pieds de derrière, et vingt fois il recula comme s'il eût eu l'Océan à franchir. Nous eûmes enfin pitié de lui, et nous tendîmes la corde du bateau sur laquelle il s'aventura avec beaucoup de grâce et de légèreté. Nous courûmes ensuite tous au fleuve, où nous nous désaltérâmes à loisir ; Knips et les chiens firent plus, ils se baignèrent selon l'habitude salutaire qu'ils avaient contractée toutes les fois qu'ils rencontraient un courant à leur convenance.

La journée était trop avancée pour commencer la pêche des huîtres ; nous soupâmes tranquillement de quelques tranches de jambon, de pommes de terre grillées et de

gâteaux de cassave , et nous allumâmes le long de la côte des feux destinés à brûler toute la nuit et à nous préserver de la visite des hôtes de la forêt, après quoi, laissant nos chiens à terre , nous nous retirâmes dans la chaloupe : maître Knips fut installé sur le mât comme une vedette ; nous étendîmes la voile au-dessus de nos têtes , en guise de tente , et nous nous enveloppâmes dans nos peaux d'ours pour laisser moins de prise à l'humidité de la nuit. Rien ne vint troubler notre sommeil, si ce n'est un concert de chacals qui nous régalerent, pendant une heure environ de la soirée , du plus horrible charivari ; l'élève de Rudly leur répondait avec une persistance dont nos oreilles étaient déchirées.

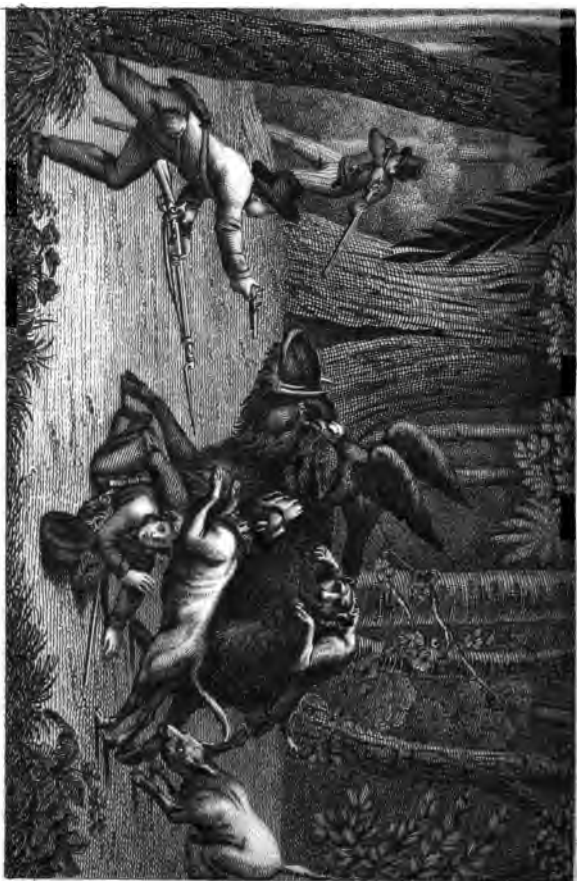
Nous nous levâmes avec le jour , et , après un déjeuner frugal , nous commençâmes les travaux de la journée par la pêche des perles ; c'est-à-dire que les râteaux , les crocs et les harpons dont nous étions armés , joints à l'heureuse disposition des lieux , nous permirent d'amasser en peu de temps une assez belle provision d'huîtres à perles. Nous aurions pu l'augmenter encore , mais notre avidité était satisfaite , et nous ne voulions pas d'ailleurs n'avoir que des perles à présenter au vaisseau européen que nous attendions toujours. Nous amoncelâmes notre pêche en un grand tassur la rive , afin que le soleil fit ouvrir ces précieux coquillages sans en altérer le contenu.

Nous découvrîmes pendant cette journée une herbe salée fort précieuse ; c'était l'herbe qui sert à faire la soude. J'en fis recueillir une assez grande quantité , car mes connaissances en chimie, toutes faibles qu'elles fussent, me faisaient entrevoir le moyen de tirer de cette plante un parti avantageux tant pour la fabrication du savon que pour d'autres usages.

Vers le soir la côte nous paraissait si belle, la végétation qui la couvrait si riche et si pleine de vie, qu'il nous fut impossible de résister au désir de tenter une course vers un petit bois où nous entendions glousser des dindons ou d'autres volatiles. Chacun de nous prit avec lui l'un de nos fidèles compagnons, et nous nous séparâmes. Ernest était entré le premier dans le bois , accompagné de Folb ; Rudly ne tarda pas à le suivre , tandis que Frédéric et moi nous achevions de garnir nos gibecières de quelques munitions. Peu de minutes après nous entendîmes une détonation et la voix de Rudly pousser un cri lamentable qui fut suivi pourtant d'un autre coup de feu. Frédéric décoiffa aussitôt son aigle,



TERREUR DE JACK



Deux coups de feu, tirés à bout portant, le délivrèrent de son terrible ennemi.

j'armai mon fusil, et nous courûmes du côté d'où partaient les cris de : A moi ! je suis mort ! à moi ! à moi !

Le pauvre garçon s'exagérait un peu, et le danger qu'il courait et la position où il se trouvait ; il n'était pas mordu, il n'était pas même blessé, mais il s'était trouvé face à face avec une espèce de cochon sauvage armé de défenses semblables à celles du sanglier, et qui l'avait si rudement heurté, qu'il s'était cru d'abord perdu. Rudly, malgré ses vingt ans, avait encore une bonne partie de la fanfaronnade et de la poltronnerie de son enfance.

Ses frères coururent à lui sans perdre de temps ; deux coups de pistolets, tirés à bout portant, délivrèrent le malheureux aventurier de son terrible ennemi, et nous ne nous fîmes pas faute de sarcasmes et de plaisanteries en réponse aux gémissements et aux lamentations qu'il faisait encore entendre.

Cependant, comme l'extrême frayeur qu'avait éprouvée le jeune homme aurait pu avoir des suites fâcheuses, je lui fis avaler un verre de vin de Canarie, et après avoir baigné les contusions qu'il avait à la tête et au dos avec le même liquide, nous le ramenâmes dans la chaloupe, où je le fis coucher sur un matelas de coton, où il ne tarda pas à s'endormir profondément.

— Maintenant, dis-je à Ernest en retournant au rivage, raconte-nous donc ce qui s'est passé, car je ne m'en rends pas encore bien raison.

— J'étais entré dans le petit bois, dit alors Ernest, avec Folb, lorsque ce brave chien, sentant le gibier, me quitta vivement et se mit à la poursuite d'un sanglier qui traversait le taillis tout en grognant, et qui ne s'arrêta qu'à la lisière du bois, où il se mit à aiguïser ses défenses contre les troncs des arbres avec un bruit terrible. Dans ce moment, Rudly arriva dans le bois ; son chacal, qui avait aussi flairé le sanglier, se précipita sur celui-ci comme un furieux, tandis que Folb l'attaquait d'un autre côté. Je m'approchai en passant prudemment d'un arbre à l'autre, afin de me trouver à la portée de tirer mon coup de fusil sur la bête. Le chacal s'étant approché trop près de son ennemi, en reçut un si furieux coup de pied, qu'il alla rouler à vingt pas de là. Rudly alors se mit à découvert et tira sur le sanglier, mais il le manqua ; l'animal furieux se tourna vers le nouvel assaillant et se mit à poursuivre le pauvre Rudly, qui, saisi d'une terreur panique, se mit à fuir avec la célérité d'un Hottentot. Sans doute qu'en peu d'instants il eût

été hors de la portée du monstre, si en courant une racine d'arbre ne l'eût fait trébucher; il tomba; je tirai mon coup de fusil, qui ne fut pas plus heureux que celui de mon frère. Le sanglier eut bientôt rejoint le fuyard, et il se mit à le piétiner et le fouler à grands coups de tête et de boutoir: toutefois, il n'eut pas le temps de lui faire grand mal, car je vis aussitôt arriver Braun et Billy, qui, saisissant l'animal féroce chacun par une oreille, le tinrent si ferme que, malgré sa fureur, il ne put se dégager de leurs dents: ce fut alors que l'aigle de Frédéric, comme le génie de quelque conte de fées, s'abattit sur la tête du sanglier écumant de rage, lui donna de tels coups de bec qu'il l'aveugla, et que Frédéric, qui s'était approché, lui tira un coup de pistolet dans la gueule et le tua: c'est là le troisième coup que vous avez entendu. L'animal en expirant tomba sur le corps de Rudly, qui n'avait pas encore pu se relever, j'accourus alors, et j'aidai à le dégager de dessous cette masse, il se releva comme vous savez en poussant force gémissements; mais comme il convenait lui-même qu'il n'était pas blessé, je laissai Frédéric le conduire vers vous, mon père, et je demeurai près de l'endroit où le sanglier avait comme labouré la terre. Ce ne fut pas sans quelque surprise que je vis alors maître Knips se régaler de gros tubercules noirs dont la terre était parsemée à cette place, j'en ramassai quelques-uns que je mis dans ma gibecière, et les voilà.

En achevant ces mots, le jeune naturaliste me présenta cinq ou six tubercules ressemblant assez à des pommes de terre, et dont l'odeur pénétrante me frappa: j'en ouvris un, et, l'ayant goûté, je reconnus que c'étaient d'excellentes truffes; la chair en était parfumée, cassante et délicate, avec de petites marbrures blanches.

— Il paraît, dis-je à mon fils en le félicitant de sa découverte, que le sanglier en question, animal fort amateur des truffes, était occupé à déterrer celles-ci pour son souper, et que sa grande fureur venait de ce qu'on l'avait dérangé dans cette opération. Au surplus, la découverte n'est pas sans mérite, et ta mère t'en saura gré surtout, car voilà un nouveau moyen d'assaisonner nos mets et que nous envierions bien les gourmands d'Europe.

Mes fils me demandèrent alors quelques détails sur cette singulière production qui ne présentait nulle apparence végétale. Les naturalistes, leur dis-je, s'accordent à regarder la truffe comme une espèce de champignon; elle pousse sans racines qui la fixent à la terre, sans feuilles ni tiges qui dé-

célon sa présence au dehors. On ne la trouverait pas si elle ne se trahissait elle-même par le parfum qu'elle exhale, parfum qui, d'ailleurs, échapperait à nos sens imparfaits, si nous n'avions eu la précaution, pour le reconnaître, d'appeler à notre aide les organes d'animaux plus favorisés sous ce rapport que nous ne le sommes. Ces animaux sont les cochons et les chiens; les premiers ne se bornent pas à reconnaître et à déterrer la truffe, ils l'exploitent encore à leur profit, c'est pourquoi on leur met un anneau de fer au groin, afin qu'ils ne dévorent point les truffes qu'ils découvrent; les chiens, au contraire, se contentent d'indiquer, en grattant à la surface de la terre, l'endroit qui recèle le précieux tubercule.

— Mais, demanda encore Ernest, n'est-il aucun autre moyen de reconnaître le terrain qui contient des truffes?

— Il y a, dit-on, un indice assez certain, c'est la présence de petites mouches vertes que l'on voit voltiger au-dessus des pelouses sèches où croissent d'ordinaire les truffes; ces mouches proviennent de vers qui rongent ces tubercules, sur lesquels elles déposent à leur tour leurs œufs; quant à la forme et à l'espèce de ces insectes, je ne saurais vous l'indiquer.

On a trouvé des truffes dans presque toutes les parties du monde, mais surtout dans les pays tempérés. La France et le Piémont en fournissent, dit-on, une quantité prodigieuse dont la chair et le parfum jouissent d'une estime spéciale auprès des connaisseurs.

La truffe est ronde, de forme irrégulière, et présente à l'extérieur une surface noire ou grise, hérissée d'aspérités tuberculeuses; sa substance intérieure est une chair ferme, compacte, et coupée de petites veines brunes et comme entremêlées de filets blancs; on classe la truffe parmi les cryptogames, avec les champignons. On a été long-temps à chercher le secret de la reproduction des truffes: on l'a, dit-on, enfin découvert. Si ce fait est vrai, s'il est donné désormais à tout jardinier de multiplier à son gré le tubercule, dont la rareté faisait au moins moitié du mérite, c'en est fait de la truffe et de sa gloire, c'en est fait de l'aurole dont l'ont entourée jusqu'à ce jour toutes les familles de gourmets qui ont recueilli en Europe l'héritage de gourmandise du vieil empire romain.

Tout en causant ainsi, la nuit était venue, il fallait songer au repos: nous allumâmes notre feu de garde; nous

mangeâmes un morceau , après quoi nous nous retirâmes dans notre chaloupe. Nous aurions bien désiré avoir nos chiens près de nous , mais ils étaient restés auprès du sanglier , dont ils se faisaient une ample curée , et il était trop tard pour aller à leur recherche. Nous nous couchâmes sous notre voile , qui nous servait de tente , et nous ne tardâmes pas à nous endormir aussi paisiblement que nous aurions pu le faire dans la grotte de Felsenheim

IVIII. — Le coton nankin. — Les lions. — Nouvelle course de Frédéric. — Le cachalot.

Notre premier soin , au lever du jour , fut de songer à la préparation du sanglier que Rudly avait découvert : nous laissâmes le malheureux chasseur encore un peu abattu de la peur qu'il avait eue la veille , et , accompagnés de nos chiens fidèles , nous nous dirigeâmes du côté où l'animal avait été abattu. Nous trouvâmes une masse de chair énorme dont les formes , qui tenaient à la fois de celles du buffle et du sanglier , réalisaient une des organisations les plus hideuses qui puissent s'imaginer , et qui aurait pu tenir tête au lion lui-même. La hure surtout était d'une grosseur démesurée.

Pendant que nous examinions ses proportions gigantesques , Frédéric s'écria :

— Parbleu ! voilà de quoi suppléer à ces fameux jambons de Westphalie que nous n'avons plus ; ce gaillard-là a les cuisses et les épaules singulièrement développées.

— Pour moi , dit Ernest , je tiens à la tête ; c'est un morceau , comme nous l'a fort bien annoncé notre pauvre Rudly , un morceau à placer dans un musée. Mais , avant de nous mettre à faire l'éloge de toutes les parties de l'animal , nous ferions peut-être aussi bien d'aviser au moyen de le transporter à bord de notre embarcation.

— Quant à cela , reprit Frédéric , si mon père veut me laisser faire , ce ne sera ni long ni difficile.

— Volontiers , mais je crains que la chair de ce vieil africain ne soit pas meilleure que celle d'un vieux sanglier d'Europe. En conséquence , mon avis , à moi , c'est qu'au lieu de nous fatiguer à trainer cet énorme cadavre , dont nos chiens ont déjà entamé une bonne partie , nous ferions beaucoup mieux de le dépecer ici et de n'emporter que les morceaux qui en vaudront la peine.

Mes fils partagèrent mon sentiment , et nous nous mimes

aussitôt en devoir d'enlever les jambons et la tête du sanglier. Des branches d'arbres pourvues de tous leurs rameaux nous fournirent des espèces de traîneaux auxquels nous nous attelâmes ainsi que nos chiens, et nous revînmes tous ainsi au rivage avec une abondante provision. Nous eûmes tous quelque peine à faire comprendre à nos chiens, et surtout au chacal, qu'ils devaient se borner à trainer le fardeau que nous leur imposions, et non le diminuer en le visitant de trop près ; mais une surveillance active, jointe à quelques coups de houssine bien appliqués, suppléèrent à l'insuffisance des recommandations.

Pendant que nous étions occupés à placer sur nos branches d'arbres les jambons que nous allions emporter, le hasard nous avait fait faire une découverte beaucoup plus précieuse pour nous que n'étaient quelques livres de viande. Ernest remarqua sur les branches que nous avions employées pour faire nos traîneaux une espèce de noix, il en ouvrit une ; mais au lieu d'une amande, elle contenait un beau coton fin d'un jaune foncé, dans lequel je reconnus le véritable coton de Siam dont on fait le nankin. Le nankin doit son nom à la province de la Chine qui le fournit le plus particulièrement, et il tient de la nature même de la couleur que nous lui connaissons. Nous fîmes une provision abondante de ces noix précieuses, et nous enlevâmes avec soin deux jeunes arbres pour les replanter à Felsenheim.

Rudly revit avec effroi la tête de son terrible ennemi, et parut d'abord fort joyeux que cette hure monstrueuse figurât dans notre musée ; toutefois, sur l'observation d'Ernest que cette pièce serait fort difficile à préparer, et qu'd'ailleurs il avait toujours entendu dire que la hure de sanglier était un morceau fort recherché des gourmets, il fut décidé qu'au lieu de l'empailler nous la ferions cuire avec des truffes à la manière des peccaris d'Otaïti ; en conséquence, mes deux fils, Frédéric et Ernest, se mirent à creuser une fosse profonde, tandis que je me chargeai de nettoyer la hure et d'en brûler les soies, ainsi que de préparer les jambons que nous voulions faire sécher avant de les emporter. Quand ces divers préparatifs furent terminés, nous plaçâmes la tête, bien farcie de truffes et assaisonné de sel, de poivre et de muscade, dans la fosse qu'Ernest avait garnie de feuillage, nous la couvrîmes de cendres, de braises et de pierres rougies au feu.

En attendant que notre souper fût cuit, nous disposâmes nos jambons sur un des côtés du feu, attachés tous quatre

à une forte branche, et celle-ci placée sur deux fourches de bois plantées en terre. La journée s'était écoulée dans ces divers travaux ; le soir approchait, et nous songions à déterrer notre hure, dont le fumet se faisait déjà sentir, quand tout à coup un cri large et profond vint à retentir du côté de la forêt. C'était la première fois que les accents d'une telle voix arrivaient jusqu'à nous ; les rochers les répétaient à l'infini, et nous ne fûmes pas maîtres de réprimer un sentiment de terreur inexprimable. Nos chiens et le chacal poussaient de leur côté des hurlements prolongés.

— Quel concert diabolique ! dit Frédéric le premier en saisissant son fusil de chasse, il nous annonce quelque grand danger. Attisez les feux, continua-t-il, tandis que son regard de chasseur cherchait à percer la profondeur des bois, et retirez-vous dans la chaloupe, tandis que je remonterai dans mon cajak le courant du fleuve ; de là je parviendrai peut-être à découvrir quelque chose sur le danger qui nous menace.

Ce plan me parut sage, je l'adoptai. Nous nous levâmes aussitôt, nous jetâmes sur le feu tout ce que nous trouvâmes de bois coupé à notre portée, et sans perdre de temps nous regagnâmes la chaloupe. Frédéric, de son côté, s'était placé dans son cajak, et, faisant force rames, il ne tarda pas à disparaître dans l'obscurité qui était alors devenue complète.

Cependant les hurlements ne cessaient pas, et même ils se rapprochaient sensiblement de nous. Nos chiens étaient revenus près du feu, ils regardaient avec inquiétude vers le bois, ils poussaient tantôt des hurlements plaintifs et tantôt des gémissements étouffés. Maître Knips était encore plus effrayé qu'eux ; le pauvre petit animal était dans un état de souffrance qui faisait peine à voir. Quant à moi, je supportais un peu mieux l'idée du danger, dont je mesurais d'ailleurs très-bien toute l'étendue ; je ne doutais pas que nous n'eussions à quelques portées de fusil de nous des panthères ou des léopards, qu'avaient sans doute attirés les restes du sanglier que nous avions laissés dans le bois.

Mes doutes ne durèrent pas long-temps, car nous ne tardâmes pas à découvrir dans l'obscurité, à la lueur de nos feux, un animal terrible, c'était un lion ; mais celui-ci était incomparablement plus fort qu'aucun de ceux que j'avais vus en Europe dans les ménageries et dans les jardins royaux. En deux ou trois bonds il eut franchi l'intervalle qui séparait le bois du rivage ; il s'arrêta alors im-

mobile, et avec une sorte de majesté terrible; puis, comme s'il eût été pris par un accès de rage subite, il se mit à se battre les flancs de sa queue, et ses hurlements recommencèrent avec une nouvelle force; il jetait des regards pleins de fureur et de convoitise sur nos jambons suspendus à la fumée et sur nos chiens qui se tenaient prudemment retranchés derrière le feu, mais l'éclat et le pétilllement de la flamme l'empêchaient d'en approcher; tantôt il frappait la terre de ses larges pattes, tantôt il bondissait, comme s'il eût voulu se jeter jusque sur nous. Cette pantomime effrayante dura assez long-temps; de temps en temps il courait au ruisseau, afin d'y rafraîchir sa gueule brûlante; puis il revenait chaque fois avec une nouvelle force et comme méditant une attaque brusque et soudaine. Je remarquai avec une angoisse mortelle que l'animal rétrécissait de plus en plus les demi-cercles qu'il faisait dans cette manœuvre; enfin il s'étendit tout à coup à terre, la tête posée sur ses pattes de devant, et se mit à fixer sur nous des yeux si flamboyants, si terribles, comme s'il eût deviné que nous étions ses véritables ennemis, que moitié crainte et moitié désespoir, je levai mon fusil pour tirer; mais à peine en avais-je fait le mouvement, qu'un coup de feu retentit, l'animal fit un bond prodigieux, poussa un horrible rugissement, et retomba sur la terre, où il demeura sans mouvement.

— C'est Frédéric, murmura mon pauvre Ernest pâle comme la mort. Mon Dieu, protégez mon frère !...

— Oui ! c'est lui, m'écriai-je, c'est notre brave Frédéric; il nous a sauvés là d'un affreux danger. Mais il faut aller à lui.

En deux coups de rames nous fûmes à terre; mais nos chiens, en nous voyant, par un instinct admirable, se prirent à hurler de toutes leurs forces en se tournant du côté de la forêt. Je ne négligeai pas cette indication; nous rejetâmes du bois sur nos feux, et nous nous hâtâmes de regagner notre retraite. Il était temps, car nous y étions à peine, qu'un second ennemi déboucha de la forêt; il était un peu moins fort que le premier, mais ses hurlements étaient aussi terribles. Cette fois, c'était une lionne, et vraisemblablement la femelle du superbe animal qui venait de succomber. Nous nous estimâmes heureux que tous deux n'eussent point paru d'abord ensemble, car nous aurions peut-être assez mal répondu à leur double attaque.

La lionne marcha droit au cadavre de son mâle : elle le flaira à plusieurs reprises, elle passa sa large langue sur le

sang qui tombait de sa plaie, et quand elle se fut convaincue qu'il n'existait plus, elle parut animée d'une rage nouvelle, ses hurlements devinrent plus terribles, et il était facile de juger à la nature de sa fureur qu'elle avait un mort à venger. Elle se battait les flancs de sa queue, et elle aurait tout étendue son énorme gueule, comme si elle eût voulu préparer ses dents au combat.

Toutefois notre chasseur était là, et un second coup de feu, moins heureux que le premier, quoique fort habilement ajusté, vint la frapper à l'épaule et la lui brisa. La lionne blessée commença à se rouler sur le sable avec une rage de plus en plus effrayante : mais nos chiens, qui semblaient attendre ce moment, fondirent tous les trois sur elle en même temps. Ce fut encore une fois le combat des ours de la savane : l'obscurité de la nuit, la voix formidable de la lionne, les hurlements de nos chiens acharnés à la proie, tout cela fit sur moi une telle impression qu'un moment j'en demeurai interdit. Cependant Braun et Folb s'étaient cramponnés aux flancs de l'animal, et la brave Billy l'avait saisi à la gorge. Un nouveau coup de feu aurait pu suffire pour mettre fin au combat, mais je n'osais pas le tenter, de peur de blesser nos chiens : je sautai à terre, et marchant droit à l'animal que nos dogues tenaient en arrêt, je lui enfonçai dans le cœur mon long couteau de chasse. Il tomba presque aussitôt, couvert du sang qu'il perdait à profusion ; mais cette seconde victoire nous avait coûté cher : notre pauvre Billy, toute déchirée de morsures et de coups de griffes, expira presque en même temps que la lionne.

Frédéric, qui avait été animé de la même pensée que moi, arriva presque aussitôt, armé aussi de son couteau de chasse. Nous revînmes ensemble auprès d'Ernest et de Rudly, que nous trouvâmes tout en larmes, et qui se jetèrent avec effusion dans nos bras. Le danger que nous venions de courir leur avait causé une angoisse mortelle, et ils cherchaient à se convaincre par des embrassements réitérés que nous étions bien réellement sains et saufs.

Nous allumâmes des torches de résine, et nous nous dirigeâmes vers le champ de bataille. Nous trouvâmes la pauvre Billy les dents encore convulsivement attachées à la gorge de la lionne ; quant au couple royal, il était majestueusement étendu sur le sable : mais nous pouvions à peine réprimer un dernier sentiment de frayeur en regardant ces deux bêtes énormes, tout inoffensives qu'elles fussent devenues.

— Quelle gueule effrayante ! disait Ernest en soulevant la tête du lion, un homme y passerait tout en vie !

— Et ces griffes ! reprenait Rudly, quels trous cela doit imprimer dans la chair !

— Oui, mes amis, repris-je à mon tour, remercions Dieu en présence du danger dont il nous a sauvés ; remercions-le d'avoir dans sa sagesse départi à l'homme assez d'adresse et d'énergie pour triompher des forces de semblables ennemis.

— Pauvre Billy ! disait Frédéric en détachant du cadavre de la lionne celui de notre vieille compagne. Elle a fait pour nous aujourd'hui ce que notre vieux grison a fait lors du boa. Allons, savant Ernest, voici encore un sujet d'építaphe, et j'espère que ta muse ne fera pas défaut.

— Ah ! ma muse, je dois confesser qu'elle s'est un peu ressentie de la peur que j'ai éprouvée, et elle a encore le sang tellement glacé dans les veines, qu'elle aurait grand'peine à trouver deux rimes.

— C'est égal ; va-t'en rêver pendant que nous allons creuser ici la dernière demeure de notre pauvre chienne, et tâche de réveiller ta cervelle de manière à nous fournir une építaphe quand nous en serons à la pierre du monument.

Billy obtint de la sorte les honneurs d'une inhumation aux flambeaux : nous lui creusâmes une fosse de quelques pieds, nous l'étendîmes tristement au fond, et une pierre plate et assez mal polie servit de pierre tumulaire. Ernest l'enrichit de la légende que voici, qu'il nous débita d'un ton tout-à-fait pathétique. J'aurais voulu être poète, dit-il, mais les rimes m'ont manqué, j'ai eu trop peur cette nuit ; Billy se contentera d'une légende en prose.

Ci-git
Billy, chienne
admirable
pour son courage et son dévouement.
Elle est morte
sous les griffes d'une lionne
à laquelle
elle avait elle-même donné la mort.



— A merveille ! lui dit Frédéric ; il faut avouer, mon cher, que tu as pour l'építaphe un beau talent, soit en prose, soit en vers.

Rudly, qui ne s'arrêtait guère plus à la poésie qu'à la prose, nous fit remarquer que la nuit allait bientôt nous quitter, d'où il tira la conclusion que nous avions prolongé

notre veille tant soit peu long-temps, et qu'il était dans l'ordre naturel des choses que nous nous sentissions en appétit.

— Pour moi, disait-il, je sens qu'il me serait impossible de fermer l'œil, j'ai encore dans les oreilles la musique infernale de ces vilains animaux, et je ne vois pas d'occupation qui puisse mieux aller à mon estomac, en attendant le jour, qu'un bon repas. D'ailleurs le rôti à l'otaïtienne doit être cuit vingt fois pour une, et si vous voulez nous allons y voir.

La motion de Rudly fut bien accueillie, et pendant que je m'occupais à panser les blessures de Folb et de Braun, mes fils dégageaient leur rôti de la triple couche de cendre, de charbon et de terre qui l'enveloppait. Mais au lieu du mets succulent qu'ils s'étaient promis, ils ne trouvèrent d'abord qu'un assemblage de chair et d'os à peu près carbonisés. Ils allaient le jeter avec dégoût, quand je les arrêtai en leur disant de ne pas s'en tenir à ces apparences défavorables; en effet, je dégageai la hure de sa peau grillée, et nous trouvâmes en dessous un manger délicieux, car les truffes avaient saturé cette chair d'un parfum que tout gourmet sait toujours apprécier partout où il le rencontre.

Quand nous eûmes mangé, nous nous disposâmes à prendre dans la pirogue quelques heures de repos : la nuit avait été assez agitée pour nous le rendre nécessaire.

Au lever du soleil, nous nous mîmes à la besogne que le combat de la nuit nous avait préparée, c'est-à-dire que nous dépouillâmes les deux lions de leurs magnifiques fourrures : la machine pneumatique dont nous avions soin de nous munir, par mesure de prévoyance, dans toutes nos expéditions, nous fut d'une grande utilité. La peau du lion, surtout, était bien la fourrure la plus riche et la plus magnifique qu'il fût possible de voir. Son pelage était doux et uni, à l'exception de la crinière, dont les poils longs et abondants s'étendaient depuis le front jusqu'à la naissance des épaules.

L'opération à laquelle nous nous livrions était une occasion naturelle de parler du lion et de combattre quelques préjugés que mes fils avaient sans doute admis sur cet animal.

« — De tous les êtres de la création, leur dis-je, il en est peu qui soient plus connus que le lion, et il en est peu sur qui les fables de toute sorte aient trouvé plus de crédit. On

a fait du lion le roi des animaux, on s'est plu à accumuler sur lui mille qualités dont la grandeur d'âme et la clémence font la base. C'est une erreur. Le lion n'est ni clément ni magnanime; c'est tout simplement un animal féroce qui se jette sur sa proie, qu'il dévore comme le tigre et la panthère; seulement, quand son appétit est satisfait, il est moins avide: c'est là une qualité qu'il partage avec beaucoup d'autres animaux.

» Du reste, cette erreur, toute favorable au lion, date de l'antiquité la plus reculée. De temps immémorial, le lion a été l'emblème de la noblesse et du courage, et les naturalistes modernes lui ont aussi décerné le sceptre parmi les animaux.

» Le lion, dit Buffon, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est pas excessive comme celle de l'éléphant et du rhinocéros; elle n'est ni lourde, comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de la hyène et de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau, mais elle est, au contraire, si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité; aussi solide que nerveux, n'étant chargé de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque en dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez forte pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de sa fureur, et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agit en tout sens lorsqu'il est en colère. »

Sans doute tout cela est vrai, cette peinture est fidèle: mais, des mouvements que le lion imprime à son front, à sa magnanimité tant vantée, la distance est grande, et nonobstant toute la bonne volonté que j'y apporte, je ne saurais parvenir à m'expliquer la cause de ces précieuses qualités que l'on s'est plu à entasser sur la tête du lion: vous venez d'entendre ses hurlements, vous avez été témoins de sa colère, celle du tigre ne saurait être plus terrible.

— Ah! mon père, reprit Ernest en riant, c'est évidemment un parti pris chez vous de faire tomber du trône qu'il occupe depuis tant de siècles, ce pauvre roi lion: je réclame

en sa faveur, je réclame surtout au nom de votre victoire, car il sera bien plus glorieux pour vous de pouvoir dire un jour : Nous avons vaincu le lion, nous avons étendu à nos pieds le roi des animaux, que de raconter humblement que vous avez tué une bête fauve.

Frédéric remercia Ernest du soin qu'il prenait de notre gloire, et nos conversations menèrent à bonne fin le dépouillement que nous avions entrepris. Rudly trouvait que la peau du lion aurait fait un superbe manteau dans le genre de celui d'Hercule, après sa victoire de la forêt de Némée ; mais nous renvoyâmes à un autre moment la décision à prendre sur l'emploi qu'il conviendrait de faire des deux précieuses dépouilles.

Cependant l'ardeur du soleil commençait à faire des huitres à perles entassées depuis deux jours sur le rivage un foyer de corruption, et l'odeur infecte qui s'en exhalait nous fit prendre la résolution de partir sans délai pour Felsenheim ; les préparatifs ne furent pas longs, et nous mimes à la voile dans la matinée.

Rudly ne se soucia point de reprendre sa place dans le cajak de Frédéric ; il prétendit que l'exercice de la double rame était trop fatigant pour lui, et il vint s'asseoir à côté de nous dans la pirogue, où la voile et les avirons mécaniques rendaient la besogne moins pénible.

Frédéric partit devant nous, comme pour nous servir de pilote ; mais lorsqu'après avoir traversé la voûte aux salanganes il nous eut conduits hors des rochers et des écueils à fleur d'eau, où notre embarcation aurait pu se heurter, il se retourna et me présenta au bout d'un aviron une lettre qu'il n'avait pas pu, dit-il, me remettre plus tôt, attendu que nous dormions au moment où la poste était arrivée.

Je me prêtai volontiers à la comédie que voulait jouer mon fils, et prenant gravement la dépêche qu'il me remettait, je me retirai sous la tente dressée sur notre chaloupe pour la lire avec plus d'attention. Je ne m'attendais pas au contenu de cette lettre, et je ne fus pas médiocrement étonné quand je vis que Frédéric, loin d'avoir oublié l'aventure de l'albatros et du naufrage du rocher fumant, m'avertissait, dans son message, qu'il allait nous quitter pour courir à la recherche de l'infortuné qu'il voulait sauver et rendre à la société de ses semblables.

J'avais mille objections à faire à ce projet romanesque ; mais quand je reparus sur le pont du navire, il était déjà

trop tard, et Frédéric voguait dans son canot avec une rapidité qui me permit à peine de lui jeter un dernier adieu avec le porte-voix. — Reviens bientôt ! lui criai-je, sois prudent ! Mais le vent emporta ces dernières recommandations, et le cajack et le navigateur ne tardèrent pas à se perdre comme un point noir à l'horizon. Nous donnâmes au cap sous lequel nous nous trouvions le nom de *cap de l'Adieu*. Nous fîmes des vœux pour le prompt retour de l'aventurier, et j'engageai mes rameurs à redoubler de bras, car je tenais à arriver de bonne heure à Felsenheim ; ma bonne Elisabeth devait trouver déjà bien longue notre absence de trois jours.

Nous arrivâmes sans accident, les diverses richesses que nous rapportions furent bien accueillies : les truffes, les peaux de lions, les perles, le nankin, devinrent le sujet de mille questions ; mais ils ne réussirent pas à faire oublier l'absence de Frédéric, et ma femme déclara qu'elle eût donné volontiers toute notre cargaison de perles et de truffes pour voir son fils revenir avec nous. Je la consolai en lui parlant de l'adresse et de l'habileté de Frédéric ; mais toutes mes raisons venaient échouer devant cette sollicitude de mère, si habile à prévoir le danger et à en calculer toutes les chances.

Je n'avais pas encore parlé à ma femme des projets du jeune homme, afin, comme nous en étions convenus avec ce dernier, de lui épargner les regrets d'un espoir trompé ; toutefois je crus devoir, dans la circonstance présente, lui confier le véritable motif de l'absence de son fils ; je ne me trompai pas dans l'effet que j'attendais de cette confidence, car dès que mon excellente femme eut compris qu'il n'était point question d'une course aventureuse, mais bien d'une bonne action, elle se calma, approuva fortement son fils et fit des vœux pour le succès de son entreprise.

Je m'étais chargé du soin de préparer les peaux de lions, et je les avais transportées, à cet effet, dans notre tannerie de l'île de la baleine : nous avions aussi à nettoyer, laver et ranger les provisions que nous venions de rapporter, et à leur donner les soins que réclamait leur conservation. Cinq jours s'écoulèrent dans ces diverses occupations ; Frédéric n'avait point reparu pendant tout ce temps-là, et sa mère commençait à s'inquiéter. Je proposai de mettre la pinasse à la mer et de faire une nouvelle course à la Baie des perles. C'était prévenir l'un des vœux les plus ardents de ma bonne Eli-

sabeth, qui devinait bien que c'était au devant de son fils que nous allions ; ma proposition fut accueillie avec des cris de joie. Nous pensions tous que Frédéric reviendrait de ce côté-là, et que nous diriger du côté de la baie, c'était aller à sa rencontre. Nous ne perdimes point de temps, la pinasse fut mise en état, et dès le lendemain matin nous pûmes mettre à la voile dans la direction désirée. Le vent était favorable, la mer peu agitée, et nous arrivâmes en peu de temps à la hauteur de la baie ; mais avant d'y entrer, un obstacle que nous n'avions pas vu faillit nous faire chavirer : la chaloupe heurta une masse noire dont le choc la jeta de côté et la tint à demi renversée. Ma femme et mes fils jetèrent un cri d'épouvante ; mais l'embarcation ne tarda pas à reprendre son équilibre. Cependant l'obstacle que nous avions rencontré n'était pas une pointe de rocher comme nous l'avions cru d'abord, c'était un monstre marin de la famille des souffleurs, car nous ne tardâmes pas à voir s'élever en l'air deux gerbes d'eau mêlée de sang. Je fis braquer les canons de la pinasse, et une bordée de notre artillerie ne laissa pas au monstre le temps de nous renverser, ce qu'il aurait infailliblement fait si notre première rencontre ne l'eût déjà étourdi et sans doute grièvement blessé. Nous vîmes avec plaisir que les flots le poussaient sur un banc de sable situé à peu de distance du rivage : la mer nous mettait ainsi entre les mains la proie que nous venions d'abattre ; elle était énorme, c'était un cachalot d'au moins quarante pieds ; à le voir étendu sur le sable, on aurait dit un navire échoué à la côte.

« Après les baleines, dit un naturaliste, il n'est pas de cétacées plus remarquables par la grandeur de leur taille que les cachalots. Ils disputent même l'empire des ondes à cette reine de l'Océan. En effet, les cachalots sont plus courageux et mieux armés que les baleines ; ils marchent en troupes nombreuses, voyagent dans presque toutes les mers, poursuivent leur proie dans presque tous les parages, portent le ravage dans les bancs de poissons et attaquent même les baleines avec fureur. Les cachalots à grosses têtes atteignent jusqu'à quatre-vingts pieds de longueur et même au-delà ; ils sont agiles et pleins de courage ; les baleines, au contraire, sont timides, ne voyagent jamais en troupes et sortent rarement de leurs retraites accoutumées. Les cachalots sont vagabonds, ils se trouvent aussi bien sous l'équateur que dans les glaces des pôles, ils se forment en caravanes pour parcourir les mers, et il n'y a pas un point

de l'Océan qui ne contribue pour sa part aux frais de leur immense nourriture.

» On compte sept espèces de cachalots. Un des principaux caractères distinctifs de ce cétacée est d'avoir la mâchoire inférieure garnie d'une grande quantité de dents, tandis que sa mâchoire supérieure n'en a que trois. Il a le museau obtus et d'une grandeur excessive en proportion de son corps : sa tête, à elle seule, forme presque la moitié de sa masse. Il a la langue petite, mais son gosier est si large, qu'il peut servir de passage, non-seulement à des poissons, mais qu'un bœuf ne serait pas pour lui une proie trop volumineuse. On a trouvé, dit-on, dans le ventre d'un cachalot un requin de plus de quinze pieds.

» Le cachalot donne moins d'huile que la baleine, mais cette différence est largement compensée par le blanc de baleine ; on croit que cet animal fournit aussi l'ambre gris, espèce de parfum fort estimé et connu généralement sous le nom d'ambre, mais dont l'origine est encore douteuse.

» On appelle *blanc de baleine* une matière luisante et à demi transparente, composée de flocons allongés, très légers, doux et huileux au toucher, inflammables et dissolubles dans l'huile. Cette substance, lorsqu'elle est fraîche, n'a que peu d'odeur, mais un goût agréable et huileux. Elle sert en médecine, et l'on en fait aussi des chandelles dont la blancheur égale celle de la bougie la plus pure. »

Pendant que nous dissertions ainsi sur le cachalot et que nous calculions tranquillement la valeur de la nouvelle proie que le hasard venait de mettre entre nos mains, Ernest poussa un cri soudain dont nous fûmes tous effrayés.

— Un homme ! nous dit-il, un Sauvage ! et il nous désignait, à une distance éloignée, une espèce de canot qui glissait à la surface des flots. Celui qui le conduisait semblait nous avoir aperçus, car il s'avancait, puis il disparaissait derrière une pointe de rocher, comme pour transmettre aux siens la découverte qu'il venait de faire. Je laisse à penser toutes les conjectures auxquelles nous nous livrâmes. Enfin, il ne nous vint rien de mieux à faire que de nous fortifier dans la pinasse et de nous disposer à faire face à l'ennemi : nous préparâmes nos armes et nous établîmes une espèce de rempart avec des bottes de tiges de maïs que nous avions emportées pour la préparation de notre potasse, et de manière à nous mettre à l'abri des flèches, car nous ne doutions plus que nous n'eussions en tête une tribu de Sauvages qui vraisemblablement allait nous accueillir assez mal.

Nous braquâmes nos canons, nos fusils et nos pistolets furent chargés, les haches d'abordage disposées, et nous nous tinmes prêts à combattre derrière le rempart qui devait nous garantir des pierres et des autres projectiles des assaillants.

Cependant la pantomime du Sauvage continuait toujours; nous n'osions pas avancer, et il paraissait lui-même éprouver la même défiance à notre égard.

— Il faudrait pourtant en finir de cette comédie, s'écria Ernest; si nous prenions le porte-voix, nos Sauvages sauraient peut-être quelques syllabes des cinq ou six langues que nous avons à notre disposition.

L'avis d'Ernest me parut bon; je m'armai aussitôt d'un long roseau percé qui nous servait de porte-voix, et je criai de toute la force de mes poumons quelques mots de malais; mais le malais n'était vraisemblablement pas la langue de nos Sauvages, car l'homme du canot resta immobile, comme s'il n'eût rien compris à ce que je venais de lui dire.

— Au lieu de malais, dit Rudly, si nous lui parlions anglais?

Et en même temps il saisit le roseau, et de sa voix claire mais forte, il se mit à crier deux ou trois mots assez grossiers et bien connus de tous ceux qui ont passé quelques jours sur un vaisseau anglais. Je l'arrêtai aussitôt; mais il avait eu plus de succès que moi, car nous vîmes presque en même temps le Sauvage se diriger vers nous, une branche verte à la main. Rudly riait comme un fou de la réussite de son stratagème; mais ce fut bien mieux encore, quand la petite embarcation s'étant approchée, il reconnut dans celui qui la montait Frédéric lui-même.

— Ah! la bonne farce! s'écria-t-il, c'est Frédéric, c'est Frédéric; voilà son cajack et la tête de cheval marin qu'il a mise à l'avant! c'est Frédéric, mais il est déguisé en Sauvage.

En effet, nous ne tardâmes pas à reconnaître comme lui notre intrépide aventurier, quoiqu'il fût nu jusqu'à la ceinture et que son visage et tout ce qu'on voyait de son corps fût tatoué de blanc et de noir comme celui d'un Caraïbe. Nous le reçûmes à bras ouverts; sa mère surtout ne put pas retenir les larmes de joie et de bonheur qui l'oppressaient.

LIX. — Aventures de Frédéric. — La sœur d'adoption, adresse et ouvrages industriels de cette dernière.

Quand Frédéric fut un peu délivré de nos caresses et de nos embrassements, nous commençâmes à l'accabler de questions ; nous parlions tous ensemble, c'était le meilleur moyen de n'obtenir de lui aucune réponse. Enfin, quand le premier moment d'enthousiasme fut passé, je demandai à mon fils de me répondre sur deux points seulement : d'abord si son expédition avait été heureuse, et ensuite pour-quoi il avait joué cette espèce de comédie qui nous avait causé quelques inquiétudes.

— Quant au but de ma course, me répondit-il avec une joie qu'il déguisait mal, je l'ai atteint ; et le jeune homme me serra fortement la main à la dérobée, en appuyant sur ce mot avec intention. Quant à mes inquiétudes, elles étaient aussi réelles que possible : je vous avais pris pour une tribu malaise, ou de toute autre nation, qui côtoyait les rochers ; dans la crainte de rencontrer quelques ennemis, j'avais imaginé de me déguiser de la sorte en me noircissant avec de la poudre écrasée dans de l'eau. Deux coups de canon que j'avais aussi entendus me faisaient penser de plus en plus que vous deviez être en force, et redoublèrent les craintes que j'éprouvais déjà. J'avais peur de tomber entre les mains d'insulaires qui peut-être m'auraient assez mal accueilli. Les quelques mots de malais que vous m'avez adressés d'abord ne m'auraient fait bouger pour rien au monde, et si Rudly n'eût eu l'idée bouffonne de me crier ces deux ou trois dictons de matelots, il est probable que je serais encore à la hauteur du cap, faisant des manœuvres dans l'intention de vous tromper, et que vous seriez encore sur votre pinasse à craindre à tout moment de voir une flotte de Sauvages déboucher de derrière le rocher. Nous nous égayâmes tous de notre panique réciproque ; mais Frédéric me prenant à l'écart :

— J'ai réussi, mon père ! me dit-il avec vivacité, la main de Dieu m'a conduit sur la côte où était la pauvre naufragée, car c'était une femme qui avait écrit ! j'ai trouvé la Roche fumante et celle qui l'habitait depuis trois ans ! toute seule ! mon père, dénuée de tout ! concevez-vous cela ! mais la pauvre demoiselle qui porte des habits de matelot, m'a conjuré de ne pas révéler son sexe, si ce n'est à ma mère et à vous, car elle a peur de mes frères ; quoique j'aie eu soin de la

rassurer autant que possible sur l'accueil qu'elle recevrait de nous tous. Je l'ai amenée avec moi ; elle est ici-près , dans une petite île de la Baie aux perles ; ne voulez-vous pas venir la chercher vous-même avec ma mère et mes frères..... Oh ! ne dites rien à ceux-ci ! je veux jouir de leur surprise quand ils verront que je leur ai trouvé une sœur ; car elle permettra , j'espère à la fin , que nous lui donnions ce doux nom !

Je consentis au désir de mon fils , et , sans rien dire de plus à la famille , j'ordonnai de lever l'ancre , de hisser les voiles et de tout disposer pour une excursion. Frédéric , comme on le pense bien , ne fut ni le dernier ni le moins actif à hâter les préparatifs du départ ; mais auparavant il s'était débarrassé de son tatouage factice et de tout son attirail sauvage. L'intrépide aventurier , placé dans son canot , nous servit de pilote et dirigea la marche de la pinasse au travers des écueils dont la côte était semée. Après environ une heure de navigation , il deriva soudain , et nous conduisit vers une petite île toute ombragée et qui se trouvait à peu de distance de la Baie aux perles , une langue de terre y formait une anse si sûre et si commode , que nous arrivâmes facilement jusqu'au rivage , où le tronc d'un arbre eût suffi pour amarrer notre chaloupe , si je n'eusse craint que la marée ne la laissât à sec. Frédéric était déjà sur le sable , et nous le vîmes bientôt prendre sa course vers un petit bois qui s'élevait à quelque distance de la mer. Les manœuvres de la pinasse ne pouvaient s'exécuter précisément comme celles du cajak ; aussi nous fallut-il pour aborder un peu plus de temps que Frédéric n'en avait mis. Néanmoins , la singularité de la conduite de leur frère donna à mes compagnons une activité extraordinaire , et nous fûmes bientôt à l'ancre.

Sauter à terre et courir dans la direction que Frédéric avait prise , fut l'affaire d'un instant. Nous nous enfonçâmes derrière lui dans le bois où il avait disparu ; mais à peine y avions-nous fait quelques pas , que nous trouvâmes devant nous une hutte bâtie à la manière des Hottentots , un feu bien disposé et sur lequel était posée une grande coquille en guise de marmite , dans laquelle cuisaient des poissons.

Frédéric était entré dans la hutte , et nous ne fûmes pas médiocrement étonnés , après l'avoir entendu crier à plusieurs reprises , *hohé ! hohé !* de voir glisser le long d'un arbre haut et touffu , un jeune et joli matelot , qui , tournant vers nous des yeux timides , s'arrêta d'abord tout interdit

et sans oser approcher. Il me serait impossible d'exprimer les divers sentiments de joie, de surprise et d'attendrissement dont nous fûmes saisis à cet aspect.

Il y avait si long-temps que nous n'avions vu d'hommes! dix ans! La société nous était devenue tellement étrangère, que nous restâmes d'abord stupéfaits; nos cœurs volaient vers le jeune étranger, mais nos bouches demeuraient muettes.

Frédéric rompit enfin le silence, et prenant par la main le jeune matelot :

— Mon père, ma mère, et vous, mes frères, dit-il avec un accent plein de joie et d'émotion; voilà un ami, un frère que je vous présente, un nouveau compagnon d'infortune, sir Edouard Montrose, qu'un naufrage à peu près semblable au nôtre a jeté seul sur cette côte.

— Qu'il soit le bien-venu parmi nous! criâmes-nous tous ensemble. Je m'approchai du jeune homme, dans lequel je n'eus pas de peine à reconnaître une femme; mais je respectai le mystère dont elle voulait s'entourer; je l'encourageai, je l'assurai qu'il trouverait au milieu de nous aide et soutien, que nous serions pour lui des parents et que mes fils seraient ses frères.

Ma femme, par un sentiment tout maternel, lui avait ouvert les bras, le faux matelot s'y jeta avec une tendre effusion, et parut se mettre sous sa protection spéciale en se recommandant à ses bontés.

La joie la plus vive éclata alors dans notre petit cercle; avant de faire aucune question, on parla de se mettre à table; mes fils se montrèrent empressés de tout disposer pour célébrer cette réunion qui leur paraissait presque miraculeuse, ils faisaient de temps à autre des questions à Frédéric, qui leur répétait avec enjouement: Je vous conterai tout cela; occupons-nous seulement de notre nouveau frère!

Le souper fut bientôt servi, quelques cruches de notre hydromel aromatisé achevèrent d'en faire un vrai festin de fête. Tout le monde parlait à la fois; mes fils agaçaient leur nouveau compagnon avec une vivacité qui embarrassait quelquefois le timide étranger; ma femme en eut pitié, et comme il se faisait, du reste, déjà tard, elle donna le signal de la retraite en emmenant le jeune matelot avec elle sur la chaloupe, où elle voulait lui préparer un lit; afin, ajouta ma bonne Elisabeth, de dédommager le pauvre enfant des mauvaises nuits qu'il avait dû passer jusqu'ici.

Nous nous séparâmes donc, et ma femme prépara à sa nouvelle compagne une couche de peaux d'ours, tandis que mes fils allumaient sur le rivage le feu qui devait leur servir de sentinelle pendant la nuit.

Le nouveau matelot devint naturellement le sujet de la conversation.

— Parbleu, dit Fritz le premier, en s'adressant à Frédéric, je voudrais bien savoir comment tu t'es imaginé d'aller à la rencontre de notre nouveau frère. Comment avais-tu pu savoir qu'il y avait sur la côte un homme échoué?

Frédéric souriait sans répondre.

— Est-ce que tu serais doué par hasard du don de seconde vue à la manière des Ecossais? reprit Ernest.

— Non, ajouta Rudly; je parie, moi, que sir Edouard t'aura écrit une lettre, et que tu l'auras reçue par la poste aux pigeons.

— Eh bien! c'est presque cela, répondit Frédéric; et il se mit à raconter à ses frères l'histoire de l'albatros, il leur parla de ses conjectures, de ses projets; mais il mit dans sa narration tant de chaleur, qu'il oublia le rôle qui lui avait été donné, et le mystère dont la jeune fille voulait encore s'entourer. Il s'oublia jusqu'à laisser échapper son nom véritable, et il l'appela miss Jenny...

— Miss Jenny! miss Jenny! reprirent à la fois les trois jeunes gens, qui commençaient à se douter du mystère, miss Jenny! Frédéric s'est trahi, et sir Edouard est une fille! notre frère d'adoption n'est qu'une aimable sœur! Oh! voilà qui est charmant!

Je laisse à penser quel dût être l'embarras de Frédéric; désolé de son imprudence, en vain essayait-il de revenir sur le mot qu'il avait lâché, mais le mystère était éventé, le matelot ne pouvait plus se cacher sous son pantalon de toile, ni sous son chapeau à larges bords.

Cette découverte changea peu le tour de la conversation. Frédéric fit comprendre à ses frères les motifs qui avaient porté miss Jenny à cacher son sexe, dans la crainte où elle était de n'être pas bien traitée par quatre garçons dont elle ne connaissait ni le caractère ni les manières; mais les jeunes gens déclarèrent que ce changement ne ferait rien perdre à miss Jenny dans leur esprit; qu'au surplus, ils aimaient autant avoir une sœur qu'un frère, et la nuit était déjà bien avancée que nos jeunes garçons répétaient encore en riant autour de leur feu, le nom de miss Jenny.

Le lendemain matin, ce fut un spectacle assez comique

que l'espèce de retenue embarrassée et maladroite avec laquelle ils s'approchèrent de celui qu'ils avaient embrassé la veille comme un camarade et comme un frère. Mes pauvres enfants n'entendaient rien aux belles manières que donne l'habitude de la société ; aussi dois-je avouer qu'ils se montrèrent d'une haute gaucherie vis-à-vis de la jeune Anglaise. Le nom de sœur fut substitué à celui de frère qu'on avait employé la veille, mais toujours avec un peu d'embarras. Pour miss Jenny, elle paraissait singulièrement contrariée de la découverte des jeunes gens, et elle se jeta timidement dans les bras de ma femme, comme pour y chercher un asile. Puis après, et prenant son parti, elle tendit en souriant la main à chacun des jeunes gens, en leur demandant fort gracieusement pour la sœur l'amitié qu'ils avaient si généreusement accordée au frère. Cette démarche aimable dissipa subitement l'embarras de mes trois fils, ils assurèrent la jeune personne de leurs dispositions toutes fraternelles à son égard ; la gaité se rétablit, et l'on se mit à table pour déjeuner : celui-ci se composait de fruits, de viandes froides et de chocolat de notre fabrique, qui parut faire grand plaisir à la jeune miss en lui rappelant les douceurs de sa patrie. Après le déjeuner, je proposai de lever l'ancre et de retourner à la Baie des perles, où le cachalot échoué sur la côte nous offrait une sorte de richesse que nous ne voulions abandonner ni aux mouettes, ni aux vautours. Arrivés là, nous avisâmes au moyen de nous emparer de la substance huileuse que contient le crâne et l'épine dorsale de ce poisson. Malheureusement nous n'avions point de tonneaux pour recueillir ce précieux produit. Miss Jenny nous tira d'embarras, en nous conseillant un procédé qu'elle avait vu employer dans les Indes pour les pompes à eau ; c'était d'enfermer cette huile à demi figée dans des sacs de toile mouillée. L'idée me parut excellente et nous l'employâmes de suite. Je fis réunir tout ce que nous avions de sacs, et après les avoir trempés à l'eau de mer, nous en garnîmes l'intérieur de cerceaux de branchage pour les tenir tendus.

Il nous fallut près de deux heures pour ces apprêts ; mais la marée n'était pas encore assez haute pour que nous pussions nous diriger avec notre navire vers le banc de sable sur lequel reposait le cachalot ; nous prîmes la pirogue et le cajack de Frédéric. Nous laissâmes les deux femmes sous la sauve-garde de Turc à bord de la pinasse, et suivis de Folb, de Braun et du Jager, nous atteignîmes en peu

de minutes le point de notre destination. Le monstre était encore à sec, nos dogues se précipitèrent vers lui avec une incroyable vivacité, ils tournèrent par derrière, et dans l'instant nous entendîmes des hurlements sinistres, qui, mêlés aux aboyements furieux de nos chiens, nous firent pressentir quelque chose d'extraordinaire. Nous approchâmes et nous vîmes nos braves dogues luttant contre une troupe de loups noirs qui étaient occupés à ronger les flancs du cachalot; deux de ces parasites étaient déjà étendus expirans sur le sable, deux autres résistaient encore à Braun et à Folb. Le reste se sauva vers un endroit guéable, gagna la côte et se réfugia dans les bois. Nous aperçûmes aussi quelques chacals à la suite des fuyards et qui avaient fait partie de l'expédition; en ce moment Jager, le chacal de Rudly, qui s'était tenu jusqu'alors assez timidement près de son maître, se mit à courir sur les traces de ses alliés en faisant des bonds joyeux, comme s'il eût été charmé de sa rencontre, et disparut aux yeux de Rudly interdit et confus d'une telle escapade.

Cependant nos dogues avaient achevé leur besogne, quatre loups gisaient sur le sable, mais ce n'était pas sans périls que ces courageux animaux avaient terrassé leurs adversaires, ils étaient couverts de morsures, et Folb surtout avait les oreilles cruellement déchirées; Rudly se mit à laver et panser leurs plaies, tandis que Frédéric et Fritz m'aiderent à une autre besogne.

Le premier, après avoir armé ses pieds de crampons de fer, grimpa sur le dos du monstre comme aurait fait un chat, il ouvrit à grands coups de hache la tête informe du cachalot; pendant ce temps, je tenais tout ouvert près de là un de nos grands sacs préparés, et Frédéric avec une pelle puisait le blanc de baleine comme dans une cuve, et le versait dans le sac; Fritz était tout près, et de son côté il jetait du sable mouillé ou plutôt du linon à l'extérieur: cela forma bientôt une croûte solide qui empêcha la graisse liquide de suinter. Bientôt tous nos sacs se trouvèrent pleins, car à mesure que Frédéric vidait la cavité elle se remplissait de nouveau, attendu que l'épine dorsale de ce monstre cétacé en était remplie et communiquait avec le crâne. Je fus obligé de relever mon fils dans cette fatigante opération, et nous remplîmes encore tous les vases que nous avions dans notre embarcation. Nous allâmes ensuite sur le rivage couper une charge de roseaux dont nous fîmes de petits toits pointus pour abriter nos sacs du soleil, et les préserver de l'attaque

des oiseaux de mer qui commençaient à s'amonceler autour du cachalot.

Cette partie de la journée s'était écoulée dans ces travaux, il fallait songer au retour, la marée était haute, mais nos embarcations n'auraient pu contenir notre chargement : il nous fallut donc laisser nos sacs jusqu'à ce que leur contenu fût entièrement figé, et nous retournâmes à l'île de verdure que nous nommâmes de la Bonne-Rencontre à cause de celle que nous y avions faite de miss Jenny.

L'aspect des sacs debout sur le banc de sable était fort drôle; on eût dit de loin de petits Chinois coiffés de chapeaux pointus : cette vue donna lieu à beaucoup de plaisanteries, et nous abordâmes en riant et disant mille folies.

Après avoir conté nos aventures et montré nos quatre superbes loups noirs dont la fourrure épaisse avait bien son prix, nous fûmes invités par nos ménagères à nous mettre à table; elles avaient préparé un repas des mieux combiné et enrichi d'un nouveau mets que nous trouvâmes fort de notre goût: c'était une sauce à la manière des Caraïbes, faite avec des œufs de crabes de terre dont il se trouvait une quantité dans l'île.

Nous parlâmes ensuite des travaux à faire pour le lendemain; il nous fallait dépouiller les loups et aviser aux moyens de transporter les sacs de blanc de baleine à notre quartier-général; je n'étais pas sans inquiétude à cet égard, car, comme je l'ai dit, la pinasse ne pouvait pas, sans risquer de s'engraver, s'approcher assez près du banc de sable pour opérer facilement cette translation; chacun émettait son opinion, et les avis étaient partagés lorsque miss Jenny, qui nous avait écoutés tous, me dit d'une voix caressante :

— Si vous voulez, bon père, car elle s'était déjà accoutumée à me donner ce doux nom, si vous me le permettez du moins, pendant que vous et mes frères vous serez occupés de votre vilaine écorcherie, je me chargerai du soin de transporter ici les dix sacs, et même, ajouta-t-elle en riant, si vous voulez seulement me donner un petit morceau de peau de loup, j'en ferai un charme à l'aide duquel je ramènerai le Jager de mon frère Rudly que je vois là tout triste d'avoir perdu son compagnon de chasse.

Cette proposition fut accueillie d'une manière assez railleuse par mes jeunes gens un peu piqués de ce qu'une jeune fille sans expérience se crût capable d'exécuter une chose qui leur présentait de si grandes difficultés, ils firent toutes sortes de mauvaises plaisanteries à leur sœur adoptive qui, sans vouloir dire son secret, les soutint fort gaiement, et en-

fin courut se réfugier près de la mère déjà occupée sur le navire à préparer nos matelas. La jeune fille, sans en rien témoigner, avait été un peu blessée des sarcasmes dirigés contre elle ; ma femme consola de son mieux le pauvre enfant, en attribuant les procédés peu aimables de ses fils à un manque d'usage plutôt qu'à une mauvaise disposition de cœur à son égard. La douce jeune fille sécha ses larmes, et après avoir embrassé tendrement sa mère adoptive, elle se mit à faire avec le morceau de peau de loup qu'en effet je lui avais donné, une espèce de muselière pour le chacal qu'elle s'était engagée à ramener, et elle ne se coucha point que ce petit travail ne fût terminé.

Le lendemain, à peine étions-nous levés sur le navire, mes fils qui avaient couché sur des nattes près du feu du bivouac, n'étaient point encore éveillés, que miss Jenny se prépara pour son expédition : elle prit une vessie pleine d'eau douce, un panier contenant quelques vivres, et descendant lestement l'échelle du bâtiment, elle se plaça hardiment dans le cajak de Fritz, le détacha et se mit à le manœuvrer avec autant de grâce que d'adresse ; bientôt elle se dirigea du côté du banc de sable ; je voulus en vain la rappeler, la petite friponne me fit de la main quelques signaux d'amitié et poursuivit courageusement sa route.

Elle avait si bien pris son temps qu'elle arriva à la marée montante, c'est-à-dire au moment où l'eau commençait à mouiller le pied des sacs. L'aventureuse jeune fille sauta sur la rive, et attachant tous ses sacs par des cordons à un cable solide dont elle s'était munie, elle lia celui-ci au cajak, après quoi, remontant dans l'esquif, elle entraîna après elle tous ces sacs ; le contenu en étant figé, ils surnagèrent d'eux-mêmes comme s'ils eussent été gonflés d'air.

La conquête du chacal fugitif donna plus de peine à l'ingénieuse petite fille, car elle fut obligée de débarquer sur la côte et d'attacher son embarcation à une grosse pierre. Du point où j'étais, j'avais, à l'aide de ma longue vue, suivi tous les mouvements de la jeune fille ; mais en la voyant disparaître entre les arbres de la petite baie où elle avait fait entrer son esquif, je conçus quelques inquiétudes qui pourtant ne tardèrent point à se dissiper, car elle parvint bientôt également à son but ; elle revint sur le bord de la baie, s'assit sur l'herbe, se mit à manger, et jeta çà et là des morceaux de pain ou de viande, en appelant souvent et d'un ton amical Jager qu'elle savait être dans le voisinage. En effet, le pauvre animal, qui mourait de faim, n'étant point accoutumé

à chercher comme ses pareils sa nourriture dans les bois, s'approcha peu à peu de la jeune enchantresse, elle lui jeta des morceaux de biscuit trempé, toujours de plus en plus près, lui tendit enfin une jatte pleine d'eau, et l'ayant attiré par ces divers appâts jusqu'auprès d'elle, elle lui jeta son lacs autour du cou, lui mit adroitement la muselière, et l'entraîna dans le cajak; elle le plaça avec un peu de peine dans la seconde ouverture pratiquée à l'avant de l'esquif, après avoir pris la précaution de lui lier les pattes de derrière afin qu'il ne tentât point de s'échapper de nouveau. Dans cette position, le pauvre Jager, fort confus de sa mésaventure, se trouvait assis, et le haut de son corps dépassait le tillac; mais en approchant de l'île où nous étions et d'où j'observais tous ses mouvements, je vis la jeune espiègle couvrir la tête du chacal d'un chapeau de jonc qu'elle avait fabriqué elle-même dans sa solitude, et l'affubler d'un morceau d'étoffe de manière à lui donner l'apparence d'un petit passager.

Pendant ce temps, mes fils, qui étaient occupés à dépouiller les loups, et qui, malgré leur petite guerre de la veille, commençaient à s'inquiéter de la longue absence de leur sœur adoptive, proposèrent de monter dans la pinasse pour aller à sa rencontre, lorsqu'ils la virent reparaitre de derrière un petit promontoire qui l'avait cachée jusqu'alors à leur vue. L'aspect de son nouveau compagnon les jeta dans une grande surprise.

— Où donc notre nouvelle sœur a-t-elle été chercher ce nouveau frère? dit l'un; est-ce que les hommes poussent dans ce pays comme des champignons, dit l'autre; c'est peut-être le sorcier qui l'a aidée dans son œuvre magique, ajouta Fritz. Frédéric seul ne disait rien, mais il regardait de tous ses yeux, et sans s'en apercevoir il était entré dans l'eau comme pour voir de plus près l'individu qui accompagnait sa sœur. Tout à coup il partit d'un grand éclat de rire, frappa dans ses mains, et pataugeant dans l'eau de manière à nous éclabousser tous, il s'écria en prenant Rudly par les épaules :

— Eh c'est lui! c'est ton coquin de Jager! le voilà qui revient, le mauvais sujet, comme un personnage respectable et avec l'air du monde le plus raisonnable, ah! ah! ah!

Nous rimes tous de bon cœur de l'invention bizarre de la jeune personne, qui, s'élançant alors à terre, mit le captif en liberté et nous montra avec un petit air triomphant la longue suite de sacs qui suivaient son esquif,

Nous l'accueillîmes avec de vifs témoignages de joie et

d'amitié, nous louâmes son adresse et la manière ingénieuse dont elle avait effectué son entreprise. Rudly, que la joie de revoir son chacal avait mis en bonne humeur, mêla aux remerciements qu'il fit à la jeune personne, quelques excuses sur sa petite malhonnêteté de la veille, et toute fâcheuse impression disparut.

Il était près de midi, nous nous mîmes à table; après le dîner nous fîmes les apprêts du départ pour Felsenheim où nous désirions installer notre nouvelle compagne. Nous fîmes alors le chargement de tout ce que nous avions à terre, parmi lequel se trouvaient tous les trésors de la jeune personne c'est-à-dire les objets qu'elle avait sauvés de son naufrage ou qu'elle s'était fabriqués elle-même avec une adresse infinie. Frédéric, pendant le peu de temps qu'il avait été près d'elle, lui avait fabriqué une caisse qui contenait tous ces objets, et leur examen fut pour nous des plus curieux. Ils consistaient en vêtements, parures, ustensiles de ménage, et toutes sortes d'objets qu'elle avait faits dans son exil avec le peu de matériaux qui étaient à sa disposition : c'étaient des cordons tissés des cheveux de la jeune fille dont elle s'était fait une ligne avec des hameçons de nacre de perles, quelques aiguilles faites d'arêtes de poissons, des alènes et des poinçons faits de becs d'oiseaux, deux jolis étuis à aiguilles, l'un fait d'une plume de pélican, et l'autre d'un os de veau marin, une peau de jeune phoque cousue pour servir d'ouïtre, une lampe faite d'un coquillage avec une mèche de coton tiré d'un fichu de miss Jenny; au-dessus de la lampe une autre coquille servant de bouilloir; une écaille de tortue pour cuire des aliments en y jetant des pierres rougies au feu, quelques vessies de poissons, toutes sortes de coquillages servant de verres, d'écuelles et d'assiettes; dans quelques-uns se trouvaient encore des provisions de ménage, comme du sel que la jeune fille recueillait dans le creux des rochers, au bord de la mer, des œufs de poissons et même de petits poissons salés et conservés comme des sardines, de petits sacs pleins de grains ramassés par la jeune solitaire; c'étaient presque toutes des plantes anti-scorbutiques, telles que le cochléaria, l'oseille, le céleri, le cresson, qui croissait sur les rochers, grâce à l'engrais qu'y déposent chaque année les oiseaux de mer.

Parmi les objets de toilette, on remarquait un chapeau fait de la poche duveteuse du cormoran, et qui, soutenu en forme de capote par les tiges de plumes du même oiseau, pouvait mettre le visage et le cou à l'abri du soleil, puis des sacs et

des nattes de diverses grandeurs tressés en jono très fin ou en roseaux; un petit gilet à manches formé de la peau antérieure d'un veau marin dont les pattes de devant servaient à passer les bras, quelques autres vêtements aussi en peau de phoque ou d'oiseau de mer, des ceintures, des bas et des chaussures également en peau cousue en double.

Les bijoux de miss Jenny consistaient en débris, tels qu'un peigne en or et deux rangs de perles fines qu'elle avait sur elle au moment du naufrage. Elle avait aussi quelques écailles de tortue qui se fermaient comme des boîtes, et dans lesquelles elle avait des morceaux d'ambre, des perles d'une belle couleur rouge qu'elle avait extraites d'un coquillage, et enfin des pinceaux faits de plumes et de cheveux avec lesquels la jeune solitaire s'amusait à peindre et à écrire. Je ne dois pas oublier de mentionner un petit réseau en lanières de peau de veau marin contenant un choix de coquillages rares et des branches de corail, que la jeune solitaire s'était amusée à recueillir sur le rivage.

Tout ce petit mobilier était renfermé dans une grande caisse que Frédéric avait faite avec des planches de bateau, et que nous pûmes placer sur notre bâtiment déjà chargé des sacs de blanc de baleine, et des peaux de loups. Le reste du jour fut employé à ce chargement, et, pendant le dernier repas que nous fîmes dans l'île, l'adresse de miss Jenny et les divers moyens qu'elle avait employés pour subvenir à ses besoins dans son exil, fournirent autant de sujets de conversation aussi intéressante qu'animée.

Le lendemain, après avoir placé dans la pinasse les derniers objets de son établissement temporaire, miss Jenny nous apporta encore une nouvelle preuve de sa patience et de son industrie; elle courut chercher sous un buisson dont les branches pendaient dans la mer, un grand oiseau qui y était attaché par la patte, et qu'elle nous présenta comme un habile compagnon de pêche: c'était un cormoran que la jeune fille avait apprivoisé et dressé, à la manière des Chinois, à prendre du poisson.

Miss Jenny dit ensuite adieu à la côte qui l'avait reçue, aux arbres qui l'avaient abritée pendant son court séjour dans ce lieu. Mais nous ne voulûmes pas quitter ce lieu, sans lui avoir donné un nom, et nous appelâmes l'anse où Frédéric avait abordé le premier, la *Baie heureuse*, par allusion à la rencontre que nous y avions faite.

Nous reprîmes la direction de la Baie aux perles, où nous ne devions plus faire qu'un court séjour avant de re-

tourner à Felsenheim, où nous étions impatients d'installer notre nouvelle compagne.

LX. — Récit de Frédéric.

Frédéric, monté dans son cajak, nous servait de pilote pour pénétrer dans la Baie aux perles, et, après avoir franchi heureusement ce passage difficile entre les écueils qui la formaient, nous allâmes jeter l'ancre à l'endroit où nous avions abordé peu de jours auparavant. Tout s'y trouvait encore comme nous l'avions laissé : la table et les bancs étaient encore dressés, la fosse à rôtir et le foyer n'étaient pas détruits, mais l'atmosphère était purifiée, les huîtres, consommées par le soleil, avaient perdu toute mauvaise odeur ; les cadavres des lions et du sanglier n'offraient plus qu'un monceau informe d'os blanchis : les vautours et toute la famille des oiseaux de proie, sans compter les animaux féroces que recélait la forêt, en avaient enlevé jusqu'à la dernière parcelle de chair.

Tout paraissait tranquille le long de la côte, et nous crûmes pouvoir y faire halte pour recueillir les perles que les huîtres maintenant ouvertes nous permettaient de prendre. Nous établîmes notre tente, nous dressâmes le foyer, et nous nous mîmes en devoir d'extraire les perles de leurs coquilles ; toutefois, cette besogne qui était assez dégoûtante, ne retint pas long-temps miss Jenny, elle courut retrouver ma femme, et lui demanda si elle ne serait pas bien aise d'augmenter d'un plat de poisson le dîner que celle-ci préparait. La ménagère sourit d'un air incrédule, et dit qu'elle ne connaissait point de moyen de se procurer assez de poisson pour sept personnes en si peu de temps qu'elles en avaient jusqu'au dîner.

— Eh bien ! dit la jeune miss, laissez-moi faire, je me charge de vous l'apporter avant une demi-heure.

Elle prit son cormoran sous le bras, sauta dans le cajak qui était amarré au rivage ; en deux coups de rames elle fut à vingt pas de la rive : alors elle passa au cou du cormoran un gros anneau de cuivre, afin qu'après avoir pris du poisson l'oiseau n'avalât point sa pêche. Ainsi préparé elle le posa sur le bord de l'esquif, et demeura sans faire le moindre mouvement. Bientôt la pêche commença : c'était quelque chose de fort amusant que de voir l'oiseau pêcheur, le cou tendu, l'œil fixé sur les flots, y plonger brusquement et reparaitre avec un poisson argenté, soit une truite, un saumoneau ou quelqu'autre sorte qu'il apportait l'un après l'autre à sa jeune

maitresse. Celle-ci put de la sorte remplir son engagement dans le délai convenu ; elle délivra alors son compagnon de pêche de l'anneau , lui donna quelques petits poissons pour sa peine , et courut toute joyeuse porter sa pêche à sa mère adoptive , qui fut émerveillée de l'ingénieuse adresse de la jeune demoiselle.

Quand le travail des perles fut terminé , nous réunîmes notre butin dans un sac de toile , et nous en comptâmes plus de quatre cents , parmi lesquelles il y en avait de très grosses. Il fallait cependant songer au souper ; mes quatre fils prirent leurs fusils et leurs gibecières dans l'intention d'aller tirer quelques gros oiseaux dans le Bois aux truffes ; la petite Jenny voulut faire partie de l'expédition , et quand je lui fis l'observation que l'exercice des armes à feu ne devait pas lui être familier , elle m'assura , en souriant , que la fille d'un colonel et d'un chasseur habile savait fort bien se servir d'un fusil , et que d'ailleurs elle n'avait rien à craindre pour elle , puisqu'elle ne quitterait pas ses frères. Je la laissai donc partir , tout en me défiant un peu , ainsi que mes fils , de ses talents : toutefois j'appris plus tard le contraire , et une bécassine tirée au vol par la jeune chasseresse lui attira de la part de mes fils une telle considération qu'au retour ils ne se lassaient pas de faire son éloge. Mes fils alors s'exercèrent au tir au vol : ils abattirent quelques oiseaux qui devaient passer immédiatement sur notre table.

Nous voulions d'abord ne faire que toucher la côte et reprendre aussitôt le chemin de Felsenheim ; mais une découverte imprévue nous retint plus long-temps que nous n'avions pensé d'abord dans le mouillage de la baie. J'avais remarqué , parmi les pierres qui bordaient la côte , une sorte de roche qui me parut devoir se convertir facilement en chaux. C'était une découverte trop précieuse pour la négliger ; je résolus donc d'établir sans hésiter un four à chaux sur le bord de la mer. Cette opération ne fut pas très longue à exécuter ; mais celle de la calcination de nos pierres le fut davantage , nous fûmes même obligés d'y passer une partie de la nuit. Pendant ce temps , nous fîmes des tonneaux d'écorces de pin cerclés de fortes lianes , et dont un rond également en écorce , placé à chaque bout , faisait le fond et le couvercle pour renfermer notre chaux. Pour égayer notre travail et abrégér la longueur de la veillée , j'engageai Frédéric à nous conter d'une manière plus complète qu'il ne l'avait fait jusqu'alors , comment il avait fait la rencontre de notre nouvelle fille et les autres détails de son voyage. C'e-

tait la meilleure manière d'employer le temps qui nous restait ; et la curiosité de mes fils se trouva tellement excitée, qu'ils se placèrent immédiatement en cercle autour de Frédéric, qui prit alors la parole et commença ainsi :

— Vous vous rappelez tous, dit-il à ses frères, comment je vous quittai, après avoir remis à mon père une lettre dans laquelle je l'instruisais de mes projets et de mon plan d'excursion. La mer était calme ; mais j'eus à peine dépassé la Baie des perles, qu'il s'éleva tout à coup un vent violent qui prit successivement tous les caractères d'une tempête en règle : les vagues s'élevaient jusqu'au ciel, la pluie, les éclairs, le tonnerre, tout se confondait avec un horrible fracas. Mon embarcation n'était pas de force à résister à la tourmente : tout ce que je crus devoir faire, c'était de me laisser emporter au gré des vagues, sans trop m'effrayer de la violence avec laquelle elles me balottaient. Je mis en Dieu ma confiance, et j'espérais que sa main s'étendrait encore sur moi, et qu'il me sauverait du naufrage comme il avait déjà fait plusieurs fois.

Mon espérance ne fut point trompée. Après plusieurs heures de tourmente, le vent tomba, l'air se rasséréna, et mon canot commença à retrouver son équilibre sur la surface plus unie des flots ; mais j'étais loin des parages que nous connaissions, la tempête m'avait porté sur une côte tout-à-fait nouvelle à mes yeux ; la conformation des rochers, l'élévation gigantesque des pics qui se perdaient dans les nuages, la végétation, les animaux que j'apercevais le long des côtes, les oiseaux qui volaient au-dessus de moi, tout m'annonçait, pour ainsi dire, un nouveau monde.

Mon premier soin, au milieu de cette scène nouvelle, fut de jeter les yeux autour de moi pour voir si je ne découvrais point quelque fumée s'élever au-dessus des rochers, car, vous le savez, la Roche fumante était toute ma pensée : c'était le but de mon expédition, et je sentais en moi comme une voix intime qui me disait que mon excursion n'aurait pas été tentée en vain.

Je n'apercevais toujours rien, cependant je ne perdais pas courage, et je me mis à ramer le long des côtes. La nuit vint ; je la passai dans mon cajak, après avoir fait un assez maigre souper de pemmican.

Le lendemain matin je recommençai à ramer ; plus j'avancais, plus la côte me paraissait changer d'aspect. Je rencontrais de temps en temps de beaux fleuves qui venaient majestueusement se perdre dans la mer. L'un d'eux formait

comme une baie immense, et je me décidai à la remonter pendant quelque temps, ses rives étaient garnies de grands arbres, et des lianes qui couraient de l'un à l'autre semblaient des guirlandes de fleurs que le vent balançait mollement au-dessus des eaux; des oiseaux de toute espèce et même des singes et des écureuils se jouaient sur ces ponts aériens. Parmi les oiseaux aquatiques qui traversaient le fleuve sur ces arches de verdure, il y en eut qui, à mon approche, se laissèrent tomber dans l'eau comme s'ils eussent été frappés de la foudre, mais à peine eurent-ils touché le fond de l'élément liquide, qu'ils se relevèrent subitement; et dressant vers moi leur cou long et mince terminé par une petite tête plate et un bec pointu, je crus voir deux serpents. C'était aussi, à ce que j'en pus juger par les doigts palmés de l'un de ces oiseaux que j'aperçus comme il fendait l'eau du fleuve en s'éloignant; c'était ce qu'on appelle, je crois, l'anhinga, ou l'oiseau cou de serpent qui vit dans l'eau et niche sur les arbres.

Vers le milieu du jour, la chaleur devint tellement insupportable, qu'il me fut impossible de résister au désir d'aller chercher un peu d'ombre sous l'une de ces voûtes de verdure. Je tournai mon canot, et je remontai pendant quelque temps le cours assez difficile d'un large et beau fleuve, et j'abordai sur une de ses rives dans l'intention de tirer sur quelque oiseau; mais j'eus à peine lâché mon coup, qu'une masse énorme sortit tout à coup des roseaux à quelque distance, et je n'eus que le temps de ramasser mon oiseau et de rentrer dans mon cajack, et de m'éloigner en toute hâte.

J'aperçus alors à la surface des eaux du fleuve, un hippopotame avec ses petits qui s'efforçait de gagner la rive et que mon coup de fusil avait sans doute effrayé; je descendis le fleuve, et ayant regagné le mer, je me réfugiai sous l'ombre d'un rocher qui s'élevait au milieu de la baie.

Je ne fis pas un long séjour dans cette retraite, et après m'être un peu rafraîchi, je poursuivis ma route. Je naviguai encore assez long-temps sans pouvoir aborder nulle part. Les fleuves et les côtes étaient également défendus par des hôtes avec lesquels j'étais peu curieux de faire connaissance. Je reconnus des éléphants, des lions, des panthères; c'était, en un mot, comme la réunion complète de tous les animaux féroces de la création. Je vis aussi des antilopes, des troupeaux de gazelles; mais ces amis et

timides animaux ne semblaient avoir été placés là que pour servir de pâture aux rois carnassiers de ces côtes.

Cependant, après quelques lieues, l'aspect de la côte changea soudain, comme si les animaux féroces eussent eu leur district marqué dans le désert, je cessai tout à coup d'en apercevoir. Les côtes se présentaient à moi paisibles, mais désertes; la brise qui murmurait dans les lianes, et le chant de quelques oiseaux inoffensifs étaient le seul bruit qui en troublait la tranquillité. Je me sentis rassuré, et je résolus d'aborder et d'aller prendre à terre un peu de repos. Je fixai mon canot aussi solidement que je le pus, et je sautai lestement sur le sable. J'avais faim, j'allumai du feu, et je me disposai à me préparer un dîner succulent aux dépens d'un canard que j'avais tué en mettant pied à terre, et de quelques douzaines d'huîtres.

Tandis que j'étais occupé de ces apprêts, je crus remarquer, au travers des arbres d'un petit bois, une espèce d'être qui par les mouvements, la taille et la conformation, ressemblait tout-à-fait à l'homme. Le feu ne l'effrayait point, il se tenait droit, il marchait un bâton à la main, et il s'avancait vers moi sans témoigner la moindre hésitation. A cet aspect, j'éprouvai une émotion extraordinaire mêlée de joie et de crainte, car je crus voir un de mes semblables; mais cette illusion dura peu, et je ne tardai pas à reconnaître, dans l'être étrange qui s'avancait vers moi, le singe orang-outang. Je l'aurais volontiers laissé approcher, mais comme je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas seul, et qu'il était suivi d'une troupe que je pouvais à bon droit regarder comme formidable, je tirai un coup de fusil à poudre, et la troupe tout entière disparut dans le bois en poussant des cris de terreur.

Cependant la nuit approchait, et je résolus de la passer sur cette côte. Je n'y fis pas de feu, dans la crainte que la lueur n'attirât vers moi les orangs-outangs, et j'eus soin de tirer encore plusieurs coups à poudre pour éloigner ces hideux visiteurs.

J'eus occasion de remarquer aussi, sous la voûte de rochers où je m'étais établi pour y passer la nuit, une sorte d'oiseau hideux, que ses mœurs et sa forme pourraient à bon droit faire passer pour les harpies de la fable; c'était une énorme chauve-souris qu'on appelle, je crois, le vampire, et qui suçent le sang des personnes qu'ils trouvent endormies. Je commençai par tirer quelques coups de fusil pour écarter ces hôtes incommodes; en effet, trois ou

quatre de ces monstrueuses bêtes s'envolèrent en poussant des cris aigus : vous pensez bien que je ne dormis guère avec la pensée d'un pareil voisinage ; car, chaque fois que je m'éveillais , j'entendais dans les broussailles dont le rocher était couvert , un bruit sinistre de becs et d'ailes qui me donnaient à penser que mes hideux compagnons n'étaient pas loin.

Je me levai dès que le jour parut, et m'éloignai avec empressement de ces rochers que je baptisai du nom d'*Ile des vampires*. La contrée en vue de laquelle je ne tardai pas à me trouver était d'un aspect tout différent de celles que j'avais côtoyées jusqu'alors : c'étaient de longues pelouses ombragées çà et là de grands bouquets de palmiers élancés, de petits lacs plantés de roseaux, sur les bords desquels se jouaient des éléphants ; des touffes épaisses de cactus de toutes sortes chargés de fleurs et de fruits , et que d'énormes rhinocéros abattaient de leur corne et qu'ils mangeaient sans paraître en redouter les dangereuses épines ; de frais bouquets de mimosa , dont la gigantesque giraffe broutait la cime , comme aurait pu le faire une chèvre d'un simple buisson.

Jamais l'œuvre de la création ne m'avait paru si grande ni si imposante qu'elle se révélait alors à mon esprit. J'admiraï la sagesse du divin Auteur de toutes choses , qui avait voulu que tant d'êtres divers , tant d'animaux si grands et si terribles , trouvassent dans la solitude leur nourriture de chaque jour ; et cette pensée soutenait mon courage et me paraissait un gage du succès de mon entreprise.

« Vous ne sauriez vouloir , ô mon Dieu ! m'écriai-je dans un sentiment de foi sincère , vous ne sauriez vouloir qu'un être humain périt faute de secours , quand votre main bienfaisante s'étend sur tous les animaux du désert ! »

Et je ramais avec plus de force et de courage , et mes vœux se levaient avec plus de confiance pour chercher à l'horizon la Roche fumante.

Je me mis en route , et séduit encore une fois par l'aspect riant et pittoresque d'un fleuve qui venait se perdre dans une baie tranquille , je voulus le remonter pendant quelques instants. L'eau bouillonnait doucement autour de mes rames ; rien ne paraissait m'annoncer un danger à redouter ; il n'y avait ni serpents le long des rives , ni vautours au-dessus de ma tête ; je me laissais tranquillement aller à la fraîcheur du lieu et à l'aspect riant et calme qu'il présentait, quand je vis paraître tout à coup devant moi une longue

gueule armée de dents fortes et aiguës, et qui se dressait lentement à fleur d'eau. Elle se distendait de toute son élasticité, comme si elle eût voulu m'avaler d'un seul coup, moi, mon cajack et mes rames. Je mesurai instinctivement la capacité de cette gueule monstrueuse; je compris toute l'étendue de mon danger, et sans réfléchir plus long-temps, car la scène ne devait pas durer une seconde, je saisis l'une de mes rames, et j'en appliquai en travers un coup si bien et si justement asséné dans la gueule béante du monstre, qu'il disparut étourdi; une longue trace de sang, qui se dessina à la surface de l'eau, m'indiqua que la blessure que je lui avais faite n'était pas sans quelque importance. Je ne restai pas long-temps sur le fleuve; deux autres monstres de la nature du premier étaient déjà derrière lui leurs gueules formidables. C'étaient des crocodiles-alligators, l'espèce la plus terrible d'entre ces animaux, mais dont la voracité est heureusement balancée par une paresse naturelle qui les retient aux lieux où ils naissent. L'alligator attend sa proie au passage; mais il va rarement la chercher; toute sa science consiste à se tenir caché sous l'eau et à se lever à point pour arrêter le pêcheur imprudent qui s'est embarqué sur le fleuve où il vit.

Je venais d'échapper à un grand danger; un autre m'attendait encore dans la même journée.

A peu de distance du fleuve des alligators, je remarquai, en suivant la côte, un petit bois dont les arbres étaient chargés des oiseaux les plus rares et les plus riches par leur plumage. C'étaient des lyres, des perroquets, des colibris, des oiseaux de paradis, en un mot un assemblage complet des plus brillants plumages qui décorent les forêts du Nouveau-Monde. Je ne pus pas résister au désir d'approcher; j'abordai, j'attachai mon cajack au rivage, et je me mis à courir vers le bois, en tenant sur mon poing mon aigle tout déchaperonné. Je le lançai, et il revint avec un superbe perroquet dont les plumes couleur de feu étincelaient au soleil. Mais tandis que j'étais occupé à l'examiner, j'entendis derrière moi un petit bruissement sur le gravier. Je pensai que ce devait être une tortue ou quelque autre animal de la famille des crustacés qui se traînait sur le sable. Je me retournai sans défiance; il était temps: il y avait à quelques pas de moi un grand tigre rayé, la gueule béante et qui d'un bond s'apprêtait à fondre sur moi. Je demeurai comme frappé de stupeur, un brouillard couvrit mes

yeux , et à peine pus-je lever mon fusil, tant l'horreur avait paralysé mes forces; c'en était fait de moi, quand mon brave aigle comprenant mon danger, s'élança hardiment sur la tête du tigre, l'arrêta soudain, et se mit à lui travailler les yeux d'une belle manière. Ce secours me sauva; j'eus alors le temps de lâcher un coup de fusil dans le flanc de mon ennemi, et deux coups de pistolet tirés presque à bout portant dans la gueule entr'ouverte du tigre l'achevèrent. Il tomba : mais, hélas ! ma victoire devait être empoisonnée par un événement bien funeste : mon pauvre aigle tomba en même temps que l'ennemi vaincu, les redoutables griffes du tigre l'avaient saisi et mis en pièces. Je le ramassai en pleurant, et le portai dans mon cajak avec l'espoir de l'empailler et de le faire figurer un jour dans notre musée.

Je quittai cette côte, l'âme pleine de tristesse ; mais la protection visible que Dieu venait de m'accorder en m'arrachant à un danger dont je pouvais à peine calculer toute l'étendue fit diversion dans mon cœur aux pensées qui l'occupaient, l'espérance y revint peu à peu. Je doublai un petit cap, et tout à coup, au sommet des rochers grisâtres qui bordaient la côte, j'aperçus un léger tourbillon de fumée s'élever vers le ciel ; à cet aspect, la joie la plus vive saisit mon cœur, tous mes pressentiments étaient réalisés ! c'était bien la roche fumante, et j'allais jouir du bonheur de sauver un de mes semblables.

Je tournai aussitôt mon embarcation dans la direction du signal tant désiré qui venait de se révéler à moi. Les inégalités du roc qui bordait la côte étaient autant d'obstacles que j'aurais voulu éloigner ou franchir, et qu'il me paraissait trop long de tourner. J'abordai enfin, au risque de me briser ou de glisser vingt fois le long des pics que j'eus à gravir. Mais la main de Dieu, qui m'avait conduit jusque-là, me soutint encore, et j'arrivai heureusement à une plate-forme, d'où j'aperçus enfin une créature humaine. Après dix ans, c'était le premier visage étranger à notre famille qui se présentât à mes yeux. Vous vous rappelez sans doute les sentiments que vous avez éprouvés il y a trois jours en vous trouvant en présence d'un nouveau compagnon d'infortune; ces sentiments, je les avais éprouvés le premier.

Au bruit que je fis en approchant, l'individu, qui était occupé à attiser le feu, se releva, m'aperçut, poussa un cri de surprise et de joie, puis, joignant les mains, attendit, après avoir jeté un regard vers le ciel, que je lui adressasse

la parole. Malgré les habits d'officier de marine dont il était vêtu, son exclamation et la délicatesse de ses traits m'avaient fait reconnaître une femme; enfin je m'arrêtai à dix pas d'elle, et rappelant à ma mémoire tout ce que je savais d'anglais, je lui dis d'une voix oppressée : Je suis le libérateur que Dieu vous envoie, j'ai reçu le message de l'albatros.

Je prononçai vraisemblablement ce peu de mots assez mal, car miss Jenny ne les comprit pas d'abord. Je les lui répétai, et au bout de quelques instants nous nous entendîmes assez pour faire un mutuel échange de nos pensées. Les gestes, le regard, le ton, tout suppléait à ce qu'il pouvait y avoir d'imparfait ou d'insuffisant dans le langage.

Je parlai à ma nouvelle sœur du château de Felsenheim, de la baie de Falkenhorst, de notre naufrage, de nos dix années d'existence sur la côte, où nous avions presque introduit la civilisation européenne; elle me raconta de son côté l'histoire de ses premières années, son naufrage et son existence dans l'île de la roche fumante. Il y aura dans tout cela de belles pages à écrire pour mon père pendant les longues soirées d'hiver.

Nous étions ainsi devenus tout d'un coup frère et sœur; la communauté de malheur avait suppléé aux liens du sang. Miss Jenny m'invita gracieusement à souper, et nous passâmes la nuit, moi dans mon cajak amarré à la côte, et elle entre les branches d'un arbre où elle avait établi sa chambre à coucher, de peur des animaux sauvages.

Le lendemain matin, nous nous abordâmes en riant; miss Jenny avait déjà préparé le déjeuner, qui consistait en fruits et en poissons grillés.

Ce repas terminé et la mer étant belle, j'engageai la jeune personne à monter avec moi dans mon cajak, à l'avant duquel j'avais placé tous les curieux ustensiles que cette industrieuse jeune fille s'était fabriqués elle-même. Nous partîmes: mais un accident étant survenu à ma petite barque, nous fûmes obligés de relâcher à l'île que vous avez appelée *Heureuse* en mémoire de cette rencontre: ce fut là que je laissai miss Jenny, qui, redoutant de se présenter ainsi à une famille étrangère, me pria d'aller demander à mon père la permission de l'amener parmi nous.

Je me rendis à ce désir, et mon canot étant réparé, je repris le chemin de nos parages: c'est alors que je vous ai rencontrés, et que la crainte de trouver en vous des pirates

malais m'a fait jouer la comédie qui vous a causé un moment d'inquiétude.

— Ah ! voilà qui est bien ! s'écria Rudly quand Frédéric eut terminé son récit, maintenant il nous reste à apprendre l'histoire de notre sœur.

Frédéric allait reprendre et commencer une narration qu'il avait annoncée comme devant offrir le plus grand intérêt ; je l'arrêtai et lui conseillai de se reposer un peu.

LXI — Retour à Felsenheim. — L'hiver.

Le récit de Frédéric nous avait conduits beaucoup plus loin que nous ne le croyions ; je regardai à ma montre, il était plus de minuit. L'auditoire était encore très éveillé, mais comme nous avions pour le lendemain des travaux à exécuter qui demandaient de la force et de l'activité, et qu'ils auraient pu souffrir de la fatigue qu'aurait nécessairement laissée après elle une nuit passée à écouter des récits, je crus nécessaire de couper court à la narration, et de renvoyer à une autre fois la conclusion que tout le monde attendait avec la plus vive impatience. Cette décision fut assez mal accueillie ; mais quand on se fut convaincu qu'elle était positive, on s'y conforma, et chacun alla reprendre, les uns dans la pinasse, les autres sur le bord de la mer, la place qu'il avait occupée les nuits précédentes.

Le lendemain, quand toute la famille fut rassemblée pour le déjeuner, on s'entretint des dangers qu'avait courus Frédéric dans son entreprise et du courage qu'il avait déployé dans ces diverses circonstances ; ce récit rappela celui qui avait été promis la veille, et je fus obligé de consentir à ce que la narration de miss Jenny ouvrit la journée qui commençait. Nous aurions voulu tous que la jeune fille nous racontât elle-même ses aventures ; mais elle était si timide et en même temps si vive, qu'il lui était difficile d'y mettre quelque suite ; elle allait et venait sans cesse, tantôt pour veiller au feu ou à quelques soins domestiques, tantôt pour faire une caresse à la bonne mère ou une niche à ses frères. Frédéric fut donc invité à lui servir d'interprète, et il reprit son récit de la veille.

— Dès que je fus parvenu à me faire entendre de ma nouvelle sœur, je lui demandai par quelle suite d'événemens elle s'était trouvée transportée sur la côte déserte où je venais de la rencontrer.

Elle m'apprit qu'elle était née dans l'Inde d'un père et

d'une mère Anglais d'origine. Son père, après avoir rempli les fonctions de major dans un régiment de la Grande-Bretagne, obtint le commandement d'une place importante dans les possessions anglaises.

Le commandant Montrose (c'est le père de Jenny) avait eu le malheur de perdre sa femme peu d'années après son mariage. Cette perte l'avait profondément affligé, et toutes ses affections s'étaient naturellement reportées sur son enfant. Miss Jenny n'avait pas sept ans quand sa mère mourut. Le commandant se chargea lui-même de l'éducation de sa fille, et dans les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa place il s'appliquait à développer dans cette fille chérie les qualités précieuses dont la nature l'avait dotée. Non content d'orner son esprit de toutes les connaissances que la civilisation britannique avait naturalisées dans l'Inde, non content de faire de sa fille une jeune personne destinée à briller dans un salon et à s'attirer l'attention du monde élégant, il voulut encore en faire une femme forte et robuste, capable d'affronter un danger et d'y résister. Telle fut l'éducation de miss Jenny jusqu'à l'âge de dix-sept ans : elle maniait aussi bien un fusil de chasse qu'une aiguille ; elle était aussi bien à cheval, courant dans la savane, que dans le salon de son père, où sa grâce et ses manières élégantes méritaient les suffrages de toute la société anglaise qui s'y réunissait.

Le commandant Montrose ayant été nommé colonel eut ordre de revenir en Angleterre et de ramener une partie de son régiment en Europe. Cette circonstance le força à se séparer de sa fille, attendu que la discipline ne permet pas d'admettre les femmes sur un vaisseau de ligne en temps de guerre : il la fit partir presque en même temps que lui sur un autre bâtiment dont le capitaine était un de ses amis et qui devait faire le voyage d'une manière plus prompte.

Le vieux soldat pleura beaucoup en se séparant de sa chère enfant ; il concevait tous les dangers d'une traversée longue et pénible, et ce ne fut pas sans avoir recommandé long-temps sa Jenny au capitaine du navire qu'il se résolut à abandonner aux flots de l'Océan ce qu'il avait de plus cher au monde.

Les premiers jours de navigation furent heureux, mais une tempête terrible vint surprendre au milieu de sa course le vaisseau que portait miss Jenny. L'équipage fut jeté hors de sa route, et un coup de vent à peu près pareil à celui qui nous poussa il y a dix ans sur la côte où nous sommes

dirigea aussi du même côté le navire anglais. Il rencontra comme nous des écueils contré lesquels il se brisa, et ce fut à grand peine que deux choloupes purent être mises à la mer et offrir une chance de salut aux malheureux naufragés. Miss Jenny trouva place dans la plus petite; le capitaine était dans l'autre : du reste, elles étaient également chargées et toutes prêtes à faire eau. Un nouveau coup de vent les sépara. Miss Jenny perdit de vue celle qui portait le capitaine; quant à celle où elle avait trouvé place, elle ne tarda pas à chavirer, et la pauvre jeune fille eut seule le bonheur d'échapper à la mort. Les flots la portèrent à demi évanouie jusqu'au pied du rocher où je l'ai rencontrée.

La pauvre enfant se traina sous l'abri d'une roche avancée et remplie d'un sable fin et sec; elle y tomba d'épuisement, et y dormit pendant vingt-quatre heures. Elle y passa plusieurs jours, livrée à un sombre désespoir et sans autre nourriture que quelques œufs d'oiseaux qu'elle dénicha dans les rochers. Au bout de ce temps, le soleil ayant reparu et la mer s'étant calmée, la pauvre naufragée pensa que les gens de la grande chaloupe reviendraient peut-être pour la chercher dans ces parages. Dans cet espoir, elle songea à établir des signaux qui pussent avertir ses amis; comme elle portait, par ordre de son père, l'habit d'aspirant de marine sur le bâtiment, elle se trouva munie d'une boîte contenant un briquet, un couteau et d'autres menus objets. Aussitôt elle rassembla des morceaux de bois que la mer rejetait sur le sable, elle les porta au sommet du rocher, et établit là un feu qu'elle ne laissait éteindre jamais, dans l'espoir que quelque navire en mer apercevrait ce signal et viendrait à son secours.

Vous vous ferez facilement une idée de ce que durèrent être les premiers jours de solitude pour miss Jenny. Elle avait à lutter contre les horreurs de la faim et tous les dangers du désert. Combien elle fut heureuse alors de l'éducation semi-virile que son père lui avait donnée! L'habitude de la chasse avait développé en elle un courage et une résolution au-dessus de son sexe, et elle commença immédiatement à faire servir à sa propre conservation une activité qui n'avait été jusque-là qu'un moyen de récréation et de plaisir. Elle mesura toute l'étendue de sa position, et se tournant alors vers le ciel avec une confiance et une résignation pleine de foi et de sincérité, elle appela sur elle-même la main de Dieu, et elle espéra. Elle se construisit une lutte, elle pécha, elle chassa, elle

apprivoisa des oiseaux, entre autres un cormoran qui allait pour elle à la pêche, et plusieurs albatros auxquels elle confiait le frêle espoir qu'elle avait d'être enfin délivrée ; en un mot, elle vécut seule et sans autre secours qu'elle-même, pendant près de trois ans, dans la solitude.

Frédéric s'arrêta ; ses yeux se portèrent naturellement vers l'héroïne du récit, qui dissimulait mal le trouble et l'embarras auxquels elle était en proie. Je mis fin à cette scène muette et pénible pour la jeune fille.

— Ainsi, mon enfant, lui dis-je, vous venez d'être une nouvelle preuve de cette vérité, que la main de Dieu ne manque jamais à ceux qui l'implorent. Ce que vous avez fait depuis près de trois ans, une pauvre famille suisse le fait ici depuis dix ans, et l'appui divin n'a pas plus manqué à l'une qu'à l'autre.

Je laissai quelque temps aux commentaires naturels que provoquait l'histoire de miss Jenny. Mais comme j'avais résolu d'avance que cette journée serait une journée de travail, je ne tardai pas à donner le signal, et tout le monde se mit à l'œuvre. La chaux avait réussi : j'en soumis plusieurs morceaux à l'épreuve de l'eau, et elle fut trouvée excellente.

Je n'oubliai pas la découverte que j'avais faite de l'herbe à la soude, et j'en recueillis une assez grande quantité que je brûlai, et dont j'emportai soigneusement les cendres pour les convertir en sel alcalin.

Miss Jenny nous aida beaucoup pendant toute cette journée de travail, et je vis avec plaisir que l'activité qu'elle déployait et la franche gaité avec laquelle elle s'adressait à mes fils faisaient disparaître insensiblement le sentiment peu favorable avec lequel les plus jeunes l'avaient accueillie d'abord. Je commençai à espérer qu'elle pourrait, en effet, devenir pour eux une sœur véritable.

Vers le soir la pinasse se trouva chargée de tout ce que nous devons transporter, et l'on commença à parler sérieusement du retour à Felsenheim. Les descriptions poétiques que nous avions faites de la grotte de sel, les choses merveilleuses que nous avions racontées du château aérien de Falkenhorst et du site enchanteur au milieu duquel il s'élevait avaient rendu miss Jenny très curieuse de juger par elle-même de toutes ces merveilles.

Le lendemain, nous levâmes l'ancre au point du jour. La voile de la pinasse se déroulait gaîment à un vent frais et favorable, et le cajak de Frédéric, dans lequel Fritz avait

pris place à côté de son frère, nous ouvrait la marche et nous guidait au travers des écueils. Quand nous fûmes à la hauteur de Prospect-Hill, je proposai de relâcher un instant et de faire une descente à la métairie. Frédéric et son jeune frère nous demandèrent la permission de continuer leur route, afin d'aller, nous dirent-ils, préparer les logements à Felsenheim. Ils partirent, et nous abordâmes au pied de Prospect-Hill.

Tout était en ordre dans la métairie : miss Jenny, qui depuis plus de deux ans n'avait pas vu d'habitation humaine, ne put retenir un cri d'admiration. Ma femme lui montra avec orgueil les colonies de coqs et de poules qu'elle avait établies, et qui avaient prospéré au-delà de nos espérances. La jeune fille partageait la joie de la bonne mère avec une naïveté qui présageait une future bonne ménagère.

Nous remontâmes dans la pinasse, et de Prospect-Hill nous vîmes à l'île du requin, où les lapins angoras nous donnèrent en passant une provision abondante de leur poil fin et soyeux. De l'île du requin, nous cinglâmes droit à la côte de Felsenheim, et nous commençions à peine à la découvrir distinctement, qu'une salve de dix coups de canon nous apporta le salut d'abordage ; cette prévenance de Frédéric et de Fritz fit un bon effet parmi la famille. Seulement le docteur Ernest ne put s'empêcher de regretter qu'au lieu de dix coups la salve n'eût pas été composée d'un nombre impair. Cela, dit-il magistralement, est entièrement contraire aux usages, et dénote que nos artilleurs n'ont jamais lu de Voyages ; autrement, ils auraient remarqué que les salves se composent toujours d'un nombre de coups impair.

L'observation du savant était fondée ; mais elle avait, il faut l'avouer, assez peu d'importance, et je ne trouvai pas de meilleur moyen de contre-balancer la faute qu'avaient commise nos artilleurs qu'en leur répondant par une salve de onze coups. Ernest et Rudly s'en chargèrent, et ils s'en acquittèrent de manière à faire honneur à de vieux canoniers de marine.

Peu de temps après les salves, nous vîmes venir à nous Frédéric et Fritz dans leur canot : ils nous reçurent à l'entrée de la baie, comme aux limites de leur domaine, et nous les suivîmes jusqu'à la côte. Ils débarquèrent avant nous, pour nous faciliter l'abordage. Au moment où miss Jenny mit le pied sur le sable, un cri de joie retentit, et Frédéric, s'approchant d'elle en galant chevalier, lui présenta

la main et la conduisit jusqu'à la galerie qui régnait le long de la grotte.

Là un spectacle nouveau nous attendait : une table était dressée au milieu de la galerie et couverte de tous les fruits que la côte produisait. L'ananas, les figues, les goyaves, l'orange, s'y élevaient en pyramides odorantes, sur de larges feuilles ou dans des plats de Calebasses. Tous les vases de notre fabrication, coupes de cocos, œufs d'autruches montés sur des pieds tournés, urnes de porcelaine peinte, tout cela était rémpli d'hydromel, de vin de Canarie, de lait frais, tandis qu'un grand plat de poissons et une dinde rôtie et farcie de truffes formaient la partie solide du repas ; enfin une double guirlande de fleurs et de verdure se balançait au-dessus de la table, et soutenait un médaillon sur lequel était écrit en grandes lettres rouges : *Vive miss Jenny Montrose !* C'était une fête complète, une réception aussi pompeuse qu'elle pouvait l'être avec les moyens dont nous disposions. Miss Jenny se mit à table entre ma femme et moi, Ernest et Rudly se placèrent ensuite ; mais nos artistes ne voulurent jamais consentir à s'asseoir : une serviette sous le bras, ils faisaient le service de la table, et s'efforçaient, par l'activité qu'ils déployaient et leur attention à prévenir nos moindres désirs, de donner à la petite fête de famille qu'ils avaient improvisée tout l'attrait dont elle était susceptible. Les toast les plus poétiques et les plus ronnants furent successivement portés, et le nom de miss Jenny fut mêlé à nos souhaits de bonheur et d'avenir.

Nous passâmes de la table dans l'intérieur de la grotte, où notre jeune compagne eut un appartement à côté de celui de la mère. Miss Jenny ne pouvait se lasser d'admirer ce qu'elle appelait nos richesses, elle s'étonnait que quatre enfants et un homme fussent parvenus à exécuter tant de choses. Nous la conduisîmes dans le potager, juste orgueil et objet de la prédilection spéciale de ma bonne Élisabeth : nous lui montrâmes le verger, la serre ; il ne resta pas un coin dans nos possessions de Felsenheim qu'on ne fit remarquer à la jeune fille ; enfin, quand nous fûmes suffisamment reposés, nous tentâmes un voyage en famille à Falkenhorst. Le château d'arbre se sentait un peu de la négligence dont il était devenu l'objet depuis quelque temps, et nous passâmes toute une semaine à le réparer et à remettre tout en ordre. Nous nous rendîmes également à Waldegg pour y faire la récolte du riz et de nos autres denrées, car la saison avançait, et quelques ondées im-

prévues étaient déjà venues nous annoncer qu'il importait d'activer la rentrée de nos récoltes et d'achever nos provisions d'hiver. Miss Jenny fit preuve, pendant ces travaux, d'une intelligence et d'une bonne volonté qui nous rendirent précieux son concours ; tout le monde, en un mot, travailla avec tant d'ardeur que nous n'avions plus rien à serrer quand les pluies et le vent commencèrent à prendre un caractère prononcé et qu'il fallut définitivement fermer notre porte. Dix années auraient dû nous accoutumer aux terribles hivers de ces contrées, et chaque fois ce n'était qu'avec un sentiment de tristesse profonde, mêlée d'effroi, que nous les voyions venir. La mer, bouleversée jusque dans ses abîmes, le vent, le tonnerre, les éclairs qui se mêlaient avec un fracas horrible, tout concourait à nous rendre effrayante une crise que l'on pouvait prendre pour le bouleversement de la nature entière.

Nous avions réservé pour l'hiver plusieurs travaux sédentaires, auxquels notre nouvelle compagne apporta le tribut de sa patience et de son adresse. Miss Jenny excellait dans les ouvrages des doigts qui sont plus particulièrement le partage de son sexe ; elle nous montra à tresser la paille, le jonc et les roseaux, dont elle savait faire des tapis, des rideaux et toutes sortes d'objets. Nous fîmes de cette manière des chapeaux légers pour l'été, des paniers élégants, et même des gibecières d'un usage aussi utile qu'agréable ; ma femme était enchantée de notre jeune compagne : une éducation heureusement soignée lui permettait de parler science avec maître Ernest. Quant aux trois autres frères, Frédéric surtout, ils voyaient dans l'adresse de miss Jenny un stimulant qui ne leur permettait pas l'infériorité. Ainsi, la présence de la jeune fille répandait sur nos travaux d'hiver une activité, une bonne harmonie et une gaieté qu'ils n'avaient point encore eues jusque-là. Jenny était devenue, pour ma femme et pour moi, un cinquième enfant ; c'était aussi une sœur pour mes fils.

LXII. — Conclusion.

C'est avec mille sensations diverses que j'écris ce mot *conclusion* : il me rappelle tout ce qui m'agitait alors. Dieu est grand ! Dieu est bon ! tel est le sentiment qui domine dans mon cœur tous les autres ! j'ai tant de grâces à rendre à la Providence !... Que le lecteur me pardonne donc le désordre avec lequel je terminerai mon récit.

Je reprends le fil de nos aventures.

C'était vers la fin de la saison des pluies, ou du moins nous ne les avions plus qu'à des intervalles de plus en plus rares ; le vent avait perdu de sa violence, et de larges trouées bleues qui apparaissaient dans le ciel au travers des nuages nous annonçaient la fin de la mauvaise saison. Nos pigeons quittèrent le colombier, et nous pûmes bientôt nous-mêmes ouvrir la porte de la grotte et mettre fin à la réclusion à laquelle nous étions condamnés depuis plus de trois mois.

Nos premiers soins furent pour nos propriétés, que les pluies avaient endommagées. Nous les réparâmes autant qu'il nous fut possible, et quand le potager et les environs de la grotte nous parurent suffisamment en état, nous songeâmes à nos possessions éloignées. Frédéric et Rudly se proposèrent pour aller faire une descente dans l'île du requin, et s'assurer si les vents d'hiver n'avaient point renversé nos constructions militaires. J'y consentis, et ils partirent dans le cajak.

On sait que nous étions convenus de divers signaux à l'aide desquels nous pouvions correspondre de la côte de Felsenheim avec le Fort du requin. Un pavillon hissé en l'air devait nous apprendre que tout allait bien dans l'île, et deux coups de canon, tirés à peu d'intervalle, devaient indiquer que l'on apercevait quelque chose en mer.

Mes fils, après avoir inspecté l'intérieur du fort et s'être assurés que l'hiver n'y avait causé aucune avarie un peu importante, se mirent à regarder au loin, pour découvrir si rien ne se dessinait à l'horizon ; ils aperçurent sur la côte plus d'un arbre renversé, mais ils ne virent ni baleine ni autre monstre marin échoué sur la rive. Afin de s'assurer si les canons étaient comme tout le reste en bon état, mes jeunes gens s'amuserent à tirer quelques coups, et même ils brûlèrent de la poudre avec une profusion qui s'accordait assez mal avec les motifs d'économie qui devaient nous faire épargner cette précieuse richesse.

Mais quel fut leur étonnement et leur émotion lorsqu'au bout de deux ou trois minutes ils entendirent trois coups de canon dans le lointain répondre à leurs signaux ! ils ne pouvaient s'y méprendre, car une faible lueur vers l'ouest avait précédé chaque coup. A cet instant les deux frères se saisirent la main avec une joie mêlée de doute et d'espoir, tous deux se disaient d'une voix oppressée : Des hommes ! des hommes ! Après s'être consultés sur ce qu'il y avait à faire, ils résolurent de quitter l'île immédiatement et de

venir nous donner avis de la découverte qu'ils avaient faite. Sauter dans le cajak et se remettre en mer fut l'affaire d'un instant. La frêle nacelle touchait à peine l'eau, elle glissait à la surface avec une rapidité inconcevable.

Nous avions entendu les coups de canon, et notre curiosité éveillée nous avait fait courir au rivage où nous étions, quand nous vîmes paraître nos deux marins.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? leur criai-je du plus loin qu'il me fut possible. Ils étaient saisis par la nouvelle même qu'ils apportaient, et tout ce qu'ils purent articuler d'abord fut : — O mon père ! mon père ! et en bégayant ces mots ils se jetèrent comme éperdus dans mes bras. N'avez-vous rien entendu ?

— Non, rien, excepté les coups de canon de signal que vous nous avez prodigués avec une largesse peu commune.

— Vous n'avez pas entendu trois autres coups dans le lointain ?

— Non.

— Eh bien ! nous les avons entendus, nous, clairement, distinctement.

— C'était l'écho, dit Ernest.

Rudly fut piqué de cette remarque, et il reprit avec un ton d'aigreur très-sensible :

— Non, vraiment, monsieur le docteur, ce n'était pas l'écho : nous avons tiré assez de coups pour juger de l'effet de l'écho et du retentissement dont nous parlons. Nous avons clairement entendu deux coups de canon, et nous sommes sûrs qu'il y a des navires qui naviguent maintenant à la hauteur de nos côtes.

Il y avait dans le ton de voix du jeune homme quelque chose de si vrai et qui portait un tel caractère de conviction, qu'il me fut impossible de rejeter entièrement l'idée nouvelle qu'il venait d'émettre. La découverte d'un navire était une chose grave dans l'histoire de notre existence, et si nous appellions de tous nos vœux le moment qui renouerait entre les hommes et nous des relations interrompues depuis tant d'années, nous ne devions cependant nous livrer qu'avec prudence et réserve à un événement dont les conséquences pouvaient être des plus importantes.

— Si réellement il y a un navire sous nos côtes, disais-je, qui sait s'il est monté par des Européens ou par des pirates malais ? qui sait si nous devons plutôt nous réjouir que nous affliger de sa présence, et si, au lieu de faire des préparatifs de fêtes, nous ne devons pas nous disposer au

combat et à défendre contre une troupe de brigands nos possessions et nos richesses ?

Ces pensées, toutes sévères, firent opposition à la joie impétueuse et irréfléchie avec laquelle Frédéric et son frère nous avaient rapporté la nouvelle qu'un navire croisait le long des côtes. Ma première résolution fut qu'il fallait attendre et organiser en même temps un système de défense, et établir cependant un service de sûreté. Nous nous partageâmes, mes fils et moi, de manière à veiller pendant la nuit chacun à notre tour sous la galerie de la grotte, pour éviter une surprise au cas où l'on en tenterait une. Mais la nuit s'écoula sans événement. Au matin, le vent et la pluie s'élevèrent avec une violence inaccoutumée, et ils durèrent deux jours et deux nuits, sans qu'il nous vint aucun indice de la découverte qui était devenue l'objet de toutes nos pensées.

Le soleil reparut avec le troisième jour. Frédéric et Rudly, pleins d'impatience, résolurent de retourner à l'île du requin, et de tenter un nouveau signal. J'y consentis; mais au lieu du cajak nous prîmes la pirogue, et je partis avec eux. Ma femme, Jenny, Ernest et Fritz restèrent dans la grotte. En arrivant au fort, nous hissâmes le pavillon pour rassurer les nôtres sur la bonne issue de notre traversée; et Rudly, pour qui tout retard était insupportable, se mit aussitôt en devoir de charger l'un des canons. Il tira deux coups, puis nous attendîmes; mais à peine les dernières vibrations de nos décharges se perdaient-elles le long des rochers, que nous entendîmes très clairement un coup plus sonore que les nôtres retentir du côté du promontoire de l'Espoir trompé. Ce premier coup fut suivi de six autres.

Rudly ne se possédait plus de joie : — Des hommes! des hommes! criait-il en dansant autour de nous, des hommes, mon père!... en êtes-vous sûr maintenant?... — Et son enthousiasme se communiqua si bien, qu'il m'entraîna moi-même, et que je hissai tout ensemble nos deux pavillons, comme un signal plus facile à découvrir de loin.

Nous revînmes vers les nôtres, qui nous attendaient sur le rivage. Ils n'avaient rien entendu des sept coups de canon, mais ils avaient vu flotter dans l'air nos deux pavillons, et ils s'attendaient à des nouvelles précises et circonstanciées.

— Eh bien! nous demandèrent-ils tous en même temps,

sont-ce des Européens? des Anglais? est-ce un vaisseau marchand? une corvette?

Nous avions bien peu de chose à répondre à tant d'empressement; tout ce que nous pûmes faire, ce fut d'annoncer comme positive la présence d'un navire le long de nos côtes. Mes enfants se prêtaient difficilement aux idées sombres et tristes que je mettais sans cesse en avant. L'arrivée d'un navire ne pouvait être, selon eux, qu'un événement heureux, et miss Jenny surtout, donnant cours à son imagination naïve, nous assurait que c'était certainement son père qui venait à sa recherche, et que Dieu lui-même l'avait amené sur ces côtes. Cette pieuse confiance de la jeune fille me faisait plaisir, j'y souriais volontiers, mais il m'était impossible de m'y abandonner.

J'ordonnai de mettre tout en ordre et en sûreté dans la grotte; mes trois plus jeunes fils, ma femme et miss Jenny partirent pour Falkenhorst avec notre bétail, et je montai dans le cajak avec Frédéric pour aller en reconnaissance. Cette séparation avait quelque chose de triste et de solennel; ma bonne Elisabeth, que l'âge rendait moins confiante que nos enfants, ne put retenir ses larmes, et elle nous fit promettre à plusieurs reprises d'être prudents dans l'excursion que nous tentions.

Il était à peu près midi quand nous nous mîmes à la mer. Nous suivîmes d'abord les côtes sans rien découvrir; des vagues qui s'élevaient à l'horizon, et auxquelles notre imagination donnait toutes les formes qui pouvaient favoriser notre première idée, furent pendant un assez long temps tout ce qui nous occupa. C'était l'illusion d'un moment que le premier coup de vent dissipait en écume. Toutefois nous étions tellement sûrs des sept coups de canon que nous avions entendus le matin que nous ne perdions point courage : nous continuions à suivre les côtes, quand nous vîmes tout à coup paraître, au détour d'un petit promontoire de rocher qui nous l'avait couvert jusque-là, un beau navire européen majestueusement reposé sur ses ancres avec une chaloupe à côté, et que nous reconnûmes au pavillon pour un vaisseau anglais.

Je chercherais en vain à exprimer les sentiments qui s'emparèrent alors de notre âme. Nous élevâmes nos mains et nos yeux vers le ciel, et il y avait dans cette simple action toute une prière pleine de foi et de reconnaissance envers le Seigneur. Si j'avais voulu croire Frédéric, il se serait jeté à la nage pour arriver plus tôt auprès du navire;

mais je le retins, et lui fis voir tout le danger que pouvait avoir son impétuosité ; car rien ne nous assurait encore que nous eussions devant nous un navire anglais ; il était très-possible que des corsaires malais eussent recours à ce stratagème, et arborassent ainsi les couleurs d'une nation européenne pour mieux exercer leurs pirateries et tromper plus facilement les malheureux assez imprudents pour s'approcher d'eux sur la foi de leur pavillon.

Nous restâmes dans l'enfoncement d'où nous avions découvert le navire ; je pensais que le moyen le plus sûr était de faire connaissance de loin d'abord, afin de ne nous livrer que lorsque notre confiance serait bien établie.

Nous étions à même de voir très bien tout ce qui se passait sur le vaisseau. Deux tentes étaient dressées sur le rivage ; des tables garnies de fruits, des quartiers de viande qui rôtissaient devant des feux bien nourris, des hommes qui circulaient en tout sens, donnaient à la côté l'aspect d'un camp organisé. Deux sentinelles étaient sur le pont du navire, et quand elles nous eurent aperçus elles en donnèrent avis au capitaine, qui parut aussitôt sur le pont et dirigea sa longue-vue de notre côté.

— Ce sont des Européens ! s'écria Frédéric ; il est facile d'en juger à la figure du capitaine ; voyez, mon père, des corsaires malais seraient assurément plus cuivrés que cela.

La remarque de Frédéric était juste ; néanmoins elle ne suffisait pas encore pour me rassurer complètement. Nous persistâmes à demeurer dans la baie, en faisant manœuvrer notre canot avec toute la dextérité dont nous étions capables. Nous nous mîmes à chanter une chanson de notre pays, et quand nous eûmes fini, je criai dans notre porte-voix ces trois mots anglais *Englishmen good men* ! Mais ils n'obtinrent pas de réponse ; notre chanson, les manœuvres de notre canot, et plus encore, peut-être, notre habillement nous firent prendre pour des Sauvages, et nous vîmes le capitaine nous faire signe d'approcher en nous montrant des couteaux, des ciseaux, des objets de verroterie et d'autres bijoux grossiers dont les habitants du Nouveau-Monde sont ordinairement très avides. Cette méprise nous fit rire, mais nous ne jugeâmes pas à propos d'avancer ; nous venions de nous convaincre des bonnes dispositions des nouveaux-venus, mais nous voulions nous présenter à eux avec plus de pompe et plus de dignité. Nous leur jetâmes encore une fois le mot *Englishmen*, comme pour leur faire comprendre que nous les avions reconnus,

et nous disparûmes de toute la rapidité de nos rames. La joie que nous ressentions doublait nos forces, car nous comprenions que le lendemain serait pour nous une ère nouvelle, et que les limites de notre existence devaient se doubler d'étendue du moment où nos relations avec les hommes se seraient renouées.

Nous abordâmes à la hauteur de Falkenhorst : les nôtres nous y attendaient réunis sur le rivage, impatients de connaître l'issue de notre démarche.

Notre prudence fut approuvée ; miss Jenny seule, toujours animée de l'idée que son père devait être sur le navire, ne comprenait rien à notre retenue qu'elle blâmait, et elle était fâchée que nous y ayons prolongé jusqu'au bout notre petite comédie. Ma femme, au contraire, nous loua surtout de n'avoir pas voulu nous présenter à des étrangers dans un équipage aussi mésquin qu'un misérable cajack.

— En vérité ! disait-elle en riant, c'eût été déployer une idée trop mince de nos forces et de l'importance de notre établissement que de vous présenter ainsi ! Il faut prendre le plus beau de nos bâtiments pour aller à la rencontre de celui-ci, afin que le capitaine anglais ne pense pas n'avoir affaire qu'à de misérables naufragés.

Cette petite vanité de ma femme me fit sourire ; toutefois il fut décidé, dès le lendemain matin, que la pinasse serait grée et qu'elle conduirait la famille en habits de fête jusqu'au mouillage du navire anglais.

Nous étions à la veille d'un trop grand et trop solennel événement pour que les projets ne commençassent point à se faire jour. Chacun faisait le sien, et ils étaient tous plus bizarres, plus extravagants les uns que les autres. Moi, sans partager l'enthousiasme de toutes ces jeunes têtes, je n'en étais pas moins préoccupé d'une manière très vive, par l'issue que devait avoir l'événement auquel nous ne faisons que commencer d'assister. J'aurais renoncé avec peine à ma vie patriarcale, aux constructions que j'avais élevées, et à tant d'établissements qui m'étaient devenus chers parce qu'ils m'avaient coûté beaucoup de peine ; ma femme aussi ne se serait aventurée de nouveau sur la mer qu'avec une répugnance extrême : mais tout ce que nous pouvions former de projets n'était encore qu'un rêve, car avant tout il fallait nous assurer définitivement des dispositions du navire anglais et prendre connaissance des ressources qu'il nous apportait.

Nous pensâmes tout un jour à mettre la chaloupe en état

et à la charger de divers présents que nous destinions au capitaine : nous tenions à honneur de lui faire voir que ceux qu'il avait pris pour des sauvages grossiers n'étaient pas aussi étrangers aux habitudes de la civilisation qu'il l'avait jugé d'abord. Nous partîmes enfin au lever du soleil ; le temps était magnifique , nous voguions à voiles déployées , et Frédéric , dans son canot , nous précédait comme un pilote. Ma femme et Jenny étaient habillées en matelots ; Ernest , Rudly et Fritz faisaient le service du bâtiment , j'étais assis au gouvernail. Nous eûmes soin de charger nos canons et nos fusils , et par précaution nous disposâmes sur la plate-forme de l'arrière toutes les armes offensives et défensives dont nous pouvions avoir besoin , telles que haches , sabres , piques , etc. Nous comptions sur des dispositions amicales de la part des Anglais ; mais s'ils nous eussent trompés , nous étions disposés à leur vendre chèrement notre vie.

Quand nous fûmes à portée de distinguer clairement le navire objet de toute notre attention , un saisissement subit parut s'emparer de tout mon équipage ; mes fils étaient muets d'attente et de plaisir.

— Arborez le pavillon anglais ! leur criai-je d'une voix de stentor , et en même temps un drapeau pareil à celui qui décorait le navire que nous voyions se balancer à l'ancre flotta à l'avant de la pinasse.

Si nous nous étions sentis saisis d'un sentiment extraordinaire en approchant d'un navire européen , les Anglais ne furent guère moins étonnés que nous en voyant un bâtiment léger venir à eux voiles déployées. S'ils eussent été des corsaires , ils est probable que , dans ce premier moment de trouble , nous en aurions eu bon marché. Mais des cris de joie et de confiance ne tardèrent pas à succéder au premier sentiment d'effroi ; des salves réciproques furent tirées de part et d'autre. Je me joignis à Frédéric dans son canot , et nous nous approchâmes du navire anglais pour porter au capitaine le salut d'honneur.

Le capitaine nous accueillit avec cette franchise et cette cordialité loyale qui distinguent les marins : il nous conduisit dans sa cabine , où un flacon de vin du Cap cimentait l'alliance que nous venions de former ensemble.

Je racontai au capitaine , aussi brièvement que possible , l'histoire de notre naufrage et de notre séjour depuis dix ans sur cette côte. Je lui parlai de miss Jenny , et je lui demandai s'il n'avait point entendu parler du commandant Montrose. Le capitaine , non-seulement connaissait ce der-

nier, mais il entraît dans ses instructions de faire des recherches dans ces parages, où trois ans auparavant le navire le *Dorcas*, qui portait la fille du commandant Montrose, avait péri, afin de recueillir des naufragés s'il s'en trouvait, et des renseignements sur le sort de cette jeune personne. En conséquence il manifesta le plus grand empressement de voir la jeune fille et de lui donner l'assurance des nouvelles favorables qu'il apportait. Il nous raconta qu'une tempête de quatre jours l'avait jeté hors de la ligne qu'il suivait pour Sydney et la Nouvelle-Hollande, et l'avait forcé à relâcher sur nos côtes, où il avait renouvelé ses provisions de bois et d'eau. — C'est alors, ajouta-t-il, que nous avons entendu les deux coups de canon auxquels nous avons répondu. Le lendemain, de nouvelles décharges vinrent nous convaincre que nous n'étions pas seuls sur la côte, et nous résolûmes d'attendre que le hasard ou toute autre cause nous mit en relation avec ceux que nous jugions d'abord devoir être des compagnons d'infortune. Mais nous avons trouvé mieux, une colonie organisée, et presque une puissance maritime dont je sollicite l'alliance au nom des royaumes unis de la Grande-Bretagne. Cette dernière phrase nous fit beaucoup rire, et nous serrâmes cordialement la main que le capitaine Littleton nous tendait.

Cependant le reste de la famille nous attendait à distance sur la pinasse : nous prîmes congé du capitaine, qui lui-même, faisant mettre à la mer la chaloupe du navire, nous suivit de près et arriva presque en même temps que nous à bord de notre embarcation. Nous le reçûmes avec toutes les démonstrations de joie et d'amitié possibles ; miss Jenny sautait de plaisir à la vue d'un compatriote, d'un homme qui pouvait lui parler de son père.

Le capitaine avait amené avec lui une famille anglaise, que les fatigues de la traversée avaient rendue malade ; c'était celle de M. Wolston, mécanicien distingué : elle se composait de quatre personnes, le père, la mère et deux jeunes filles. Ma femme offrit cordialement à mistress Wolston de venir à terre, et elle lui promit que sa famille trouverait à Felsenheim toutes les ressources qu'elle chercherait en vain à bord d'un navire ; cette proposition fut acceptée : nous quittâmes le capitaine, qui ne voulut jamais consentir à passer une nuit loin de son équipage, mais nous emmenâmes avec nous la famille Wolston.

Mes lecteurs peuvent se faire une idée de l'étonnement que durent éprouver les membres de la famille Wolston

en se trouvant en présence de tous nos établissements : nous leur montrâmes avec orgueil Felsenheim et la voûte de sel, l'arbre géant de Falkenhorst, Prospect-Hill et toutes les merveilles qui composaient nos domaines : le soir, un repas frugal, animé par la gaité la plus franche, réunit les deux familles sous la galerie de la grotte, et ma femme eut soin de préparer, dans l'intérieur, des appartements et des lits pour recevoir pendant la nuit nos nouveaux hôtes.

Le lendemain matin, M. Wolston vint à moi, et me tendant affectueusement la main :

— Monsieur, me dit-il, je ne saurais vous exprimer toute l'admiration que m'inspirent les merveilles que vous êtes parvenus à réaliser ici. La main de Dieu était avec vous, et c'est à elle que vous êtes redevable d'un bonheur aussi parfait que celui dont vous paraissez jouir, loin du bruit et du monde, seul avec votre famille, au milieu de toutes les richesses de la création.

J'ai quitté l'Angleterre pour aller chercher le repos quelque part : où le trouverai-je mieux qu'ici ? si vous y consentez, je m'estimerai le plus heureux des hommes de pouvoir m'établir dans un coin de vos domaines.

Cette proposition du bon M. Wolston remplissait tous mes vœux, je me hâtai d'y répondre, et de l'assurer qu'au lieu de lui donner un coin, comme il le demandait modestement, j'étais tout prêt à l'associer de moitié à mon empire patriarcal.

— La Providence, lui dis-je, a répandu ici tous ses trésors en abondance, et deux familles vivront facilement, sur cette côte, de ses libéralités.

M. Wolston se hâta d'aller annoncer à sa femme et à ses filles le succès de sa démarche ; j'en fis autant de mon côté, et toute la matinée fut consacrée à la joie et au plaisir que causait cette bonne nouvelle.

Cependant, des considérations d'un ordre plus sévère occupaient mon esprit : le navire qui venait de mouiller sur nos côtes était le seul qui s'y fût présenté depuis dix ans, un même nombre d'années pouvait s'écouler encore avant qu'un autre n'y reparût : il importait donc de tirer tout le parti possible de cette occasion que l'on pouvait appeler providentielle ; en d'autres termes, devions-nous laisser le capitaine Littleton et son équipage quitter nos parages en nous contentant de leur souhaiter une traversée heureuse ? Ces questions touchaient à nos intérêts de famille les plus chers. Ma femme ne voulait pas retourner

en Europe, j'étais moi-même trop attaché à ma nouvelle vie, et puis nous vieillissions déjà l'un et l'autre, et nous touchions à cet âge où les hasards et les dangers n'ont plus d'attraits, où toute ambition se résume en une pensée de repos et de quiétude. Mais nos enfants étaient jeunes, la vie pour eux ne faisait que commencer, et je ne me croyais pas le droit, dans une pensée d'égoïsme, de les priver des avantages que la civilisation et le contact du monde leur présentait. D'un autre côté, miss Jenny, depuis qu'elle savait que son père était de retour en Angleterre, ne cachait plus le désir qu'elle avait d'y retourner; je regrettais cette aimable jeune fille, et pourtant il ne m'était pas possible de la retenir. Enfin, je me décidai à appeler mes enfants et à tâcher de connaître leurs dispositions. Je leur parlai de l'Europe civilisée, des ressources de toute nature que la société offre à ceux qui se sont réunis à elle, et je leur demandai s'ils préféreraient partir avec le capitaine Littleton ou se voir condamnés à passer toute leur vie sur cette côte.

Rudly et Ernest déclarèrent qu'ils aimaient mieux rester. Ernest le savait n'avait pas besoin du monde pour se livrer à ses penchants studieux, et Rudly le chasseur trouvait le domaine de Falkenhorst assez vaste pour ses courses.

Frédéric ne répondit rien d'abord, mais je vis à sa rougeur qu'il avait opté pour le départ. Je l'encourageai à parler, il m'avoua alors qu'il avait un grand désir de revoir l'Europe; et son jeune frère, que nous appellions encore par habitude le petit Fritz, nous déclara qu'il accompagnerait volontiers son frère.

Quant à miss Jenny, la question était inutile : la jeune fille, depuis trois jours, ne rêvait plus que l'Angleterre.

Ainsi, la famille du vieux pasteur se trouvait démembrée, deux de nos fils allaient nous quitter, et l'espoir de les revoir était bien incertain. Ma bonne Élisabeth se soumit à la nécessité de cette triste pensée; elle était mère, elle se sacrifia à l'avenir de ses fils, et pour toute objection elle se mit à pleurer.

M. Wolston, de son côté, démembrait aussi sa famille; il ne gardait avec lui qu'une de ses filles, l'autre devait continuer sa route jusqu'à la Nouvelle-Hollande.

Ces arrangements de famille furent pénibles; mais quand ils furent arrêtés, je me hâtai d'en informer le capitaine de *l'Unicorne*, qui devait les ratifier pour les rendre exécutoires.

Le capitaine consentit avec un vif plaisir à se charger de nos trois passagers.

— J'abandonne trois personnes, nous dit-il, monsieur et madame Wolston et une de leur fille, j'en reprends trois autres, mon équipage reste dans les mêmes conditions.

L'Unicorne resta encore huit jours à l'ancre ; nous les employâmes à préparer la cargaison qui devait faire la fortune de nos voyageurs en arrivant en Europe : tout ce que nous avions amassé de richesses, les perles, l'ivoire, les épices, les fourrures, et toutes les productions rares, fut immédiatement emballé et chargé sur le navire, dont nous renouvelâmes aussi les provisions de viandes, de fruits et de salaisons.

La veille du départ, et après avoir épuisé dans un dernier entretien, non la douleur dont nos cœurs étaient pénétrés à la pensée de cette séparation qui pouvait, hélas ! être éternelle, mais tout ce que ma tendresse inquiète et mon expérience pouvait m'inspirer de plus frappant pour éclairer l'esprit de nos fils sur les dangers de la nouvelle carrière où ils allaient entrer, je remis à Frédéric le manuscrit qui contenait la relation de notre naufrage et de notre établissement sur ces côtes désertes ; je lui enjoignis expressément de le publier aussitôt qu'il en trouverait l'occasion ; et ce désir de ma part, exempt de toute vanité d'auteur, n'a pour objet et pour espérance que d'être utile en offrant aux enfants les leçons de morale, de patience, de courage et de persévérance dont une famille chrétienne et soumise aux décrets de la Providence a fourni plus d'un exemple dans le cours de ces dix années. Puisse quelques jours un cœur de père trouver quelques motifs d'encouragement dans la manière dont nous avons supporté de grandes tribulations ! puissent surtout les jeunes gens voir dans le récit de nos travaux et de nos entreprises de toute espèce de quel prix une instruction variée, quoique recueillie au hasard, peut être un jour à celui qui la possède et qui ne s'est pas laissé détourner par cette vaine et absurde question que se fait souvent l'égoïsme : *à quoi cela peut-il me servir ?*

Je n'ai point écrit cette relation comme aurait pu le faire un savant, et toutes mes indications ne sont peut-être pas conformes à la théorie, parce que nous étions dans une position toute exceptionnelle, et qu'il nous fallait user de nos seules ressources ; toutefois, il me semble que trois choses nous ont tiré d'affaire, et que, dans toute autre po-

sition, ces trois choses peuvent être utiles à employer, c'est d'abord une entière confiance en la volonté de Dieu, ensuite une activité constante, et qui ne reculait devant aucune difficulté, et enfin un exercice constant de ce que la nature nous avait accordé à chacun d'intelligence, de force et d'adresse.

Nous ne dormîmes guère, les uns et les autres, pendant cette dernière nuit ; à l'aube du jour le canon du navire annonça l'ordre de se rendre à bord : nous conduisîmes nos enfants au rivage, là ils reçurent nos dernières bénédictions et nos derniers adieux ; ils montèrent ensuite sur le bâtiment, on leva les ancres, les voiles furent déployées, le pavillon hissé au haut du grand mât, et un vent rapide nous sépara de nos enfants !

Je n'essaierai pas de peindre la douleur de ma chère Elisabeth, c'était la douleur d'une mère, muette mais profonde ; tant qu'elle aperçut le navire qui emportait ses enfants, elle demeura sur le rivage à prier, à pleurer ; mes fils, Rudly et Ernest, pleuraient aussi en voyant s'effacer les voiles du bâtiment ; quant à moi, renfermant en mon cœur la douleur qui me poignait et affectant un courage que je n'avais pas, je pris ma femme sous le bras et je l'arrachai à cette contemplation funeste ; nous rentrâmes dans notre demeure, qui nous parut déserte et désolée. Je me mis à écrire ces pages, que le canot du capitaine, resté à terre pour quelques derniers arrangements, prendra dans une heure. Mes fils recevront encore ces dernières lignes où je dépose mes dernières bénédictions. Que Dieu soit avec eux et avec nous ! Adieu, Europe ! adieu, Suisse chérie, que je ne reverrai jamais ! puissent tes habitants être toujours heureux, pieux et libres !

FIN.

TABLE

DES DEUX VOLUMES RÉUNIS.

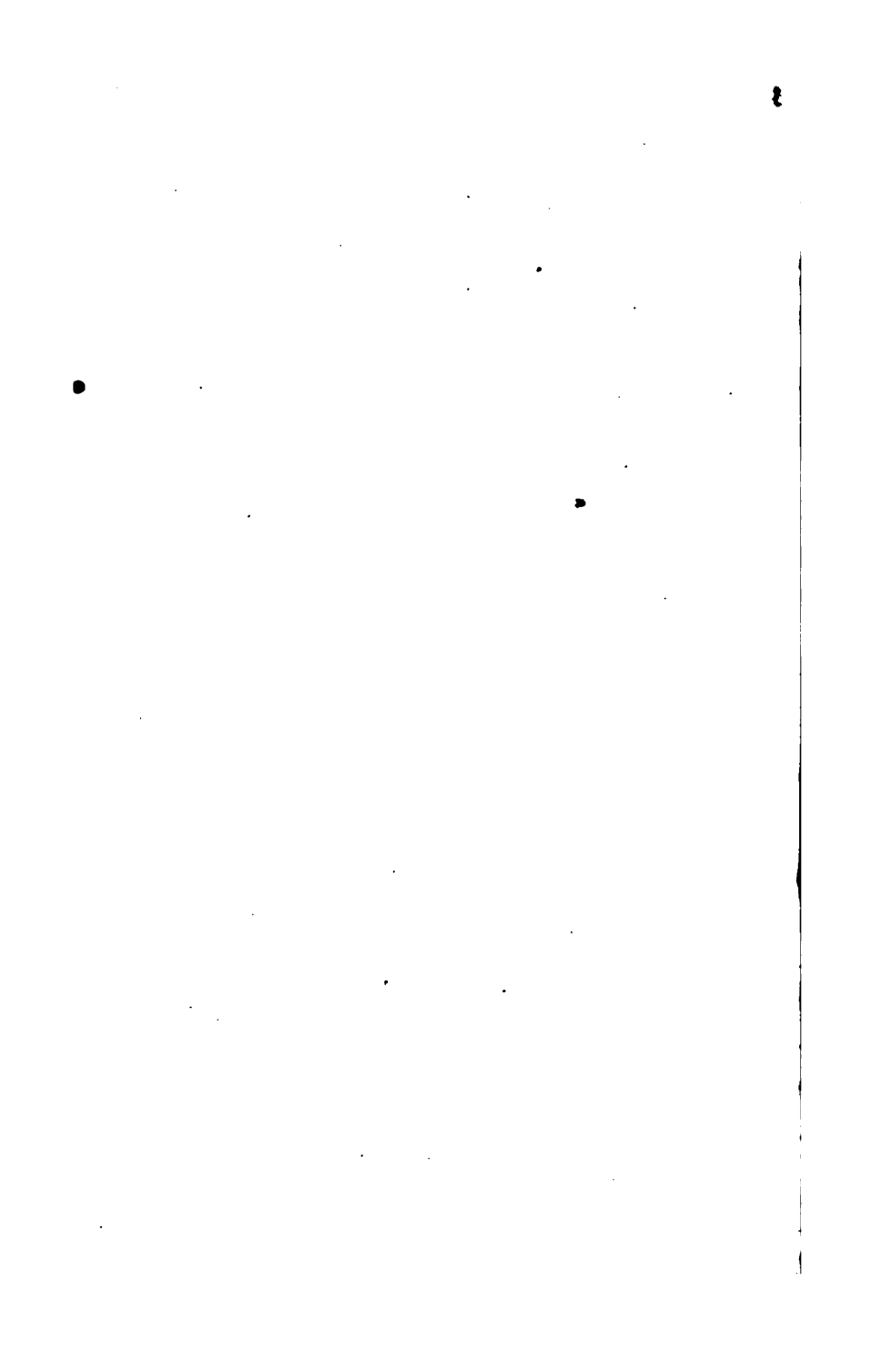
I.

INTRODUCTION.	1
I. — Le naufrage. — Tentatives de salut.	1
II. — L'arrivée à terre.	9
III. — Voyage de découverte.	20
IV. — Retour du voyage de découverte. — Attaque nocturne.	31
V. — Voyage au bâtiment submergé.	40
VI. — Le troupeau à la nage.	46
VII. — Second voyage de découvertes.	53
VIII. — La construction d'un pont.	60
IX. — Le départ, et la nouvelle habitation.	66
X.	74
XI. — Le dimanche.	80
XII. — Soins divers. — La promenade. — Nouvelles découvertes.	94
XIII. — Le traîneau.	103
XIV. — Second voyage au navire. — Le radeau et la tortue.	110
XV. — Encore un voyage au navire.	119
XVI. — La pinasse.	126
XVII. — Exercices gymnastiques. — Nouvelles découvertes.	138
XVIII. — Nouvelles découvertes. — L'arbre à cire. — Le caouthou.	143
XIX. — Travaux divers. — Explosion du navire.	148
XX. — Nouvelle excursion. — Le vin de palmier. — Le buffle.	152
XXI. — L'aigle royal. — Retour à Falkenhorst.	161
XXII. — Les arbres fruitiers. — Les abeilles.	166
XXIII. — Suite des abeilles. — L'escalier tournant.	170
XXIV. — L'onagre. — Le lin. — La saison pluvieuse.	176
XXV. — La filature. — La caverne de sel.	185
XXVI. — Travaux divers. — Le colon.	194
XXVII. — La métairie.	199
XXVIII. — La pirogue.	204
XXIX. — Anniversaire de la délivrance.	209
XXX. — Course à la métairie.	210
XXXI. — La chasse aux gluaux. — Guerre aux singes. — Les nouveaux pigeons.	221
XXXII. — Le colombier.	227
XXXIII. — Infortune de Rudly. — L'onagre. — La fontaine.	235
XXXIV. — Le second hiver. — Les sangsues. — La nouvelle dénomination.	240

XXXV. — Fin de la saison des pluies. — La baleine. — Le corail.	246
XXXVI. — Dissection de la baleine.	250
XXXVII. — Les rames mécaniques. — Course à Prospect-Hill. — La tortue monstrueuse.	255

II.

XXXVIII. — Travaux domestiques. — Le palanquin. — Le boa.	1
XXXIX. — L'âne et le serpent.	7
XL. — Le boa empaillé. — Le savon. — La grotte de cristal.	15
XLI. — Excursion à la métairie. — Le cabiai. — Le rat musqué.	23
XLII. — Le rôti à la mode d'Otatté.	31
XLIII. — Excursion dans la savane. — Les autruches. — Le nid d'autruche. — La petite tortue de terre.	37
XLIV. — Combat contre les ours. — La porcelaine. — Le condor.	47
XLV. — Préparation de la chair des ours. — Le poivre. — Excur- sion des enfants dans la savane. — Le lapin angora. — Les antilopes.	53
XLVI. — Prise d'une autruche. — L'euphorbe. — La vanille.	61
XLVII. — Éducation de l'autruche. — L'hydromel. — Le chapeau.	70
XLVIII. — Travaux divers.	83
XLIX. — Le cajak.	91
L. — Retour des jeunes gens. — Épreuve du cajak.	103
LI. — L'orage. — Le pont-levis.	122
LII. — La hyène — Les pigeons voyageurs.	130
LIII. — La poste aux pigeons. — Les cygnes noirs. — L'oiseau de paradis.	144
LIV. — La redoute. — Découvertes diverses. — Panique de Rudly. — Le fort dans l'île du requin.	160
LV. — Aperçu général de la colonie après dix ans d'établissement.	176
LVI. — Excursion de Frédéric. — Événement.	190
LVII. — Les nids de salanganes. — La pêche aux perles. — Le sanglier d'Afrique.	205
LVIII. — Le coton nankin. — Les lions. — Nouvelle course de Frédéric. — Le cachalot.	214
LIX. — Aventures de Frédéric. — La sœur d'adoption, adresse et ouvrages industriels de cette dernière.	227
LX. — Récit de Frédéric.	238
LXI. — Retour à Felsenheim. — L'hiver.	247
LXII. — Conclusion.	258





61-23880

